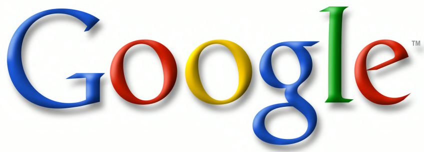
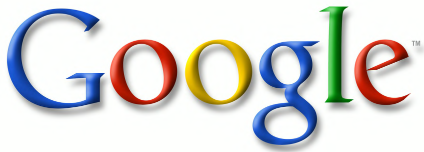
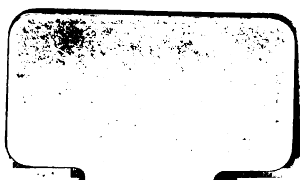

Google


Google


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.
1858.





LES

# PROSATEURS FRANÇAIS.

## OUVRAGES DE M. A. ROCHE.

I. **Histoire d'Angleterre**, depuis les temps les plus reculés. 2e *édition*. 2 vol. in-8. 12 fr.
Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique.

II. **Histoire de France**, depuis les temps les plus reculés. 2 vol. in-8. 15 fr.

III. **Les Poëtes français**, ou **Histoire de la Poésie française en exemples**, Recueil de Morceaux choisis dans les meilleurs poëtes, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque poëte. Nouvelle édition, corrigée et augmentée.* 6 fr.

IV. **Tableau d'Histoire universelle**, comprenant l'histoire comparée de tous les peuples qui ont existé avant J.-C. *En feuilles Colorié.* 6 fr.

V. **Tableau des Souverains de France, d'Angleterre et d'Allemagne**, comparés et disposés par siècles. *Colorié.* 1 fr.

VI. **Les 6,000 Verbes français** réduits à deux conjugaisons, ou Traité simplifié de la Conjugaison. 1 fr.

VII. **Traduction du Discours de lord Palmerston** sur la politique du gouvernement, prononcé le 25 juin 1850.

VIII. **Nouvelle Grammaire française.** 2 fr. 50 c.

IX. **Exercices de la Grammaire française** et Corrigé des Exercices.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

# LES
# PROSATEURS FRANÇAIS

RECUEIL

DE MORCEAUX CHOISIS DANS LES MEILLEURS PROSATEURS

depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR M. A. ROCHE

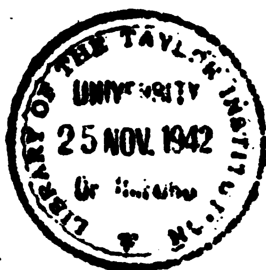
Auteur des POETES FRANÇAIS, d'une NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE,
d'une HISTOIRE DE FRANCE, d'une HISTOIRE D'ANGLETERRE,
approuvé par le conseil de l'Université de France, etc.

5e ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.
LONDRES,
P. ROLANDI, LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE,
20, Berners street, Oxford street.

1854



# PRÉFACE.

Le dictionnaire d'un écrivain, ce sont les poëtes, les historiens, les orateurs qui ont excellé dans l'art d'écrire. C'est là qu'il doit étudier les finesses, les délicatesses, les richesses de la langue.

(MARMONTEL.)

On se borne, en général, à étudier une langue étrangère dans les grammaires, les dictionnaires et les livres de dialogues, propres seulement à en donner l'intelligence grammaticale. « Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne prétends point contester la nécessité, a dit un excellent critique, sont à une langue vivante ce qu'un herbier est à la nature. La plante est là, entière, authentique et reconnaissable à un certain point; mais où est sa couleur, son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet ensemble d'objets pour qui la nature la faisait

vivre et qui vivaient pour elle ? La langue française est répandue dans les classiques, comme les plantes sont dispersées dans les vallées, au bord des lacs et sur les montagnes. C'est dans les classiques qu'il faut aller la cueillir, la respirer, s'en pénétrer ; c'est là qu'on la trouvera vivante. »

En effet, quand on est loin des lieux où une langue est parlée dans toute sa pureté, le seul moyen d'en acquérir une connaissance complète, d'en pénétrer le génie, d'en apprécier toutes les qualités, c'est de l'étudier dans les ouvrages des grands maîtres qui l'ont créée. L'imitation des bons modèles peut seule apprendre à parler et à écrire avec élégance et pureté. C'est pour faciliter cette étude qu'a été fait ce recueil, composé des plus belles pages de nos meilleurs prosateurs.

Nous avons suivi l'ordre chronologique adopté pour les POËTES. Entre autres avantages, l'ordre chronologique a celui de présenter les diverses phases de la langue, d'en montrer l'origine, la formation, le développement et le perfectionnement. Il distingue les époques, et rend à chacune le caractère particulier qui lui appartient. En outre, si l'on réunit, au lieu de les éparpiller, les différents morceaux sortis de la même

plume, on donne au lecteur le moyen de les apprécier dans leur ensemble. Aidé des *notices* consacrées à chaque auteur, il acquiert une connaissance sommaire de l'homme, du caractère de ses œuvres, des qualités et des défauts de son style.

Cette nouvelle édition a subi de notables améliorations. La deuxième moitié, consacrée tout entière aux écrivains du XIX$^{e}$ siècle, qui sont en général moins connus, surtout à l'étranger, a été presque entièrement refaite.

Un soin scrupuleux a présidé au choix des morceaux : il n'y en a pas un seul qui puisse blesser l'oreille la plus délicate et offenser la morale la plus sévère.

LONDRES, février 1852.

# MOYEN AGE.

## ORIGINE ET FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE.

---

Au $v^e$ et au $vi^e$ siècle, on parlait en Gaule le *latin*, rendu universel par la conquête et l'administration romaines; quelques *dialectes celtiques*, un peu effacés par les vainqueurs; et le *tudesque*, apporté de la Germanie par les Francs. Du mélange de ces trois langues il s'en forma une quatrième, appelée *roman rustique*, parce que la langue des Romains y dominait. La formation de ce roman ne dut pas s'opérer de la même façon dans la Gaule du Nord, où dominait l'élément tudesque, et dans celle du Sud, où les idées et les mœurs romaines avaient laissé des traces plus profondes; de là l'origine de deux idiomes un peu différents : au nord de la Loire, le *roman rustique* ou *wallon*, ou *langue d'oyl*; au sud, le *provençal*, appelé aussi *langue d'oc*. Ces deux idiomes se subdivisaient en autant de dialectes qu'il y avait, sur le sol, de peuple distincts. A mesure que le petit peuple du duché de France étendit ses limites, sa langue détruisit les idiomes particuliers et devint la langue française. Ces deux faits, la formation de la monarchie et celle de la langue, ont une marche parallèle : ils commencent au $xi^e$ siècle, et acquièrent une grande prépondérance au $xv^e$.

Pendant cette époque, les premiers écrivains qui ont fait des livres durables en prose sont des chroniqueurs : c'est Ville-Hardouin, Joinville, Froissart et Commynes.

---

# VILLE-HARDOUIN.

(1167-1213.)

Geoffroy de **Ville-Hardouin**, auteur de la première chronique en langue vulgaire, est le premier prosateur intelligible de notre langue. Il naquit au château de Ville-Hardouin, à six lieues de Troyes. Devenu maréchal de Champagne, il prit une grande part à la croisade qui aboutit à la prise de Constantinople et à la fondation de l'empire latin. Son *Histoire de la Conquête de Constantinople*, qui comprend neuf ans, de 1198 à 1207, est la première chronique en prose, écrite en langue romane. Son style est barbare et difficile à comprendre.

## Prise de Constantinople [1].

L'Emperères Morchufles s'ère venuz herbergier devant l'assaut à une place à tot son pooir, et ot tendues ses vermeilles tentes. Ensi dura cil afaires trosque à lundi matin; et lors furent armé cil des nés et des vissiers et cil des galies. Et cil de la ville les doutèrent plus que il ne firent à premiers: si furent si esbaudi que sor les murs et sor les tors ne paroient se genz non. Et lors commença

[1] L'Empereur Murtzuphle s'était venu loger dans une place devant l'assaut avec toutes ses forces, et y avait dressé ses tentes vermeilles. Et cette affaire dura jusqu'à lundi matin, et alors furent armés ceux des navires, des vaisseaux et des galères. Et ceux de la ville les craignirent plus qu'ils ne faisaient auparavant. Ils furent si étonnés de voir que sur les murs et sur les tours il ne paraissait que des hommes. Et alors com-

li assaus fiers et merveilleus; et chascun vaissiaus assailloit endroit lui. Li huz de la noise fu si granz, que il sembla que la terre fondist. Ensi dura li assaüs longuement, tant que nostre Sires lor fist lever un vent que on apele Boire; et bota les nés et les vaissiaus sor la rive plus qu'estoient devant; et deux nés qui estoient loiées ensemble, dont l'unc avoit nom *la Pélerine*, et li autre *li Paradis*, aprochièrent à la tor, l'une d'une part, et l'autre d'autre, si com Diex et li venz les mena, que l'eschiel de *la Pélerine* se joinst à la tor. En maintenant un Venisien et un chevalier de France qui avoit nom André d'Urboise, entrèrent en la tor, et autres genz comencent à entrer après als; et cil de la tor se desconfisent et s'en vont.

Quant ce virent li chevalier qui estoient ès vissiers s'en issent à la terre et drecent eschiele a plain del mur, et montent contremont le mur par force, et conquistrent bien quatre des tors. Et ils comencent assaillir des nés

---

mença l'assaut furieux et merveilleux; et chaque vaisseau attaquait devant lui. Le bruit de la lutte fut si grand qu'il semblait que la terre s'abîmât. Ainsi dura l'assaut longtemps, jusqu'à ce que Notre-Seigneur fît lever un vent qu'on appelle Borée, et il poussa les nefs et vaisseaux sur la rive plus qu'ils n'étaient auparavant; et deux nefs qui étaient liées ensemble, dont l'une avait nom *la Pèlerine* et l'autre *le Paradis*, s'approchèrent de la tour, l'une d'un côté, et l'autre de l'autre, comme si Dieu et le vent les menaient, tellement que l'échelle de *la Pèlerine* toucha à la tour. Et alors un Vénitien et un chevalier français qui avait nom André d'Urboise, entrèrent dans la tour, et d'autres gens commencèrent à entrer après eux; et ceux de la tour se déconfirent et s'en allèrent.

Quand les chevaliers qui étaient dans les vaisseaux virent cela, ils sautèrent à terre, dressèrent des échelles au pied du mur, montèrent au haut par force, et s'emparèrent de quatre tours. Et ceux des nefs

et des vissiers et des galles, qui ainz ainz, qui mielz mielz; et dépècent bien trois des portes et entrent enz, et comencent à monter. Et chevauchent droit à la herberge de l'empereor Morchufles. Et il avoit ses batailles rangies devant ses tentes; et com il virent venir les chevaliers à cheval, si se desconfisent. Et s'en va l'emperères fuiant par les rues al chastel de Boukelion. Lors veissiez Griffons abatre; et chevaus gaaigner, et palefroi, muls, et mules, et autres avoirs. Là ot tant des mors et des navrez, qu'il n'en ère ne fins ne mesure. Grant partie des halz homes de Grèce guenchirent as la porte de Blaquerne; et vespres y ère jà bas et furent cil de l'ost lassé de la bataille et de l'ocision; et si comencent à assembler en une place granz qui estoit dedenz Constantinople. Et prirent conseil que il se herbergeroient près des murs et des tors que il avoient conquises, que ils ne cuidoient mie que il eussent la ville vaincue en un mois, les forz ygliscs ne les forz palais, et le pueple qui ère dedenz. Ensi com il fu devisé, si fu fait.

---

des vaisseaux et des galères commencent à attaquer, à qui mieux mieux; ils enfoncent trois portes, entrent dedans et commencent à monter. Et ils chevauchent droit au poste de l'Empereur Murtzuphle. Il avait rangé ses troupes devant ses tentes; et quand elles virent venir les chevaliers, elles se déconfirent. Et l'Empereur fuyant par les rues s'en alla au château de Bucoléon. Alors vous eussiez vu abattre des Grecs et gagner chevaux, palefrois, mules, mulets et autre butin. Là étaient tant de morts et de blessés qu'il n'y avait ni fin ni mesure. Une grande partie des principaux Grecs se dirigèrent vers la porte de Blaquerne; le soir approchait déjà, et ceux de l'armée étaient fatigués du combat et du carnage; et ils commencèrent à s'assembler dans une grande place qui était dans Constantinople. Ils résolurent de se loger près des murs et des tours qu'ils avaient prises; car ils ne pensaient pas qu'ils pussent

Ensi se herbergièrent devant les murs et devant les tors près de lor vaissials. Li cuens Baudoins de Flandres se herberja ès vermeilles tentes l'empereor Morchuflex qu'il avoit laissies tendues, et Henri ses frères devant le palais de Blaquerne; Boniface li marchis de Montferat, il et la soe gent devers l'espès de la ville. Ensi fu l'oz herbergié com vos avez oï, et Constantinople prise le lundi de Pasque florie.

(*De la conqueste de Constantinople.*)

---

# JOINVILLE.

(1223-1317.)

**Jean, sire de Joinville, naquit au château de Joinville, en Champagne, et fut élevé à la cour de Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre. C'est auprès de ce prince élégant et poëte qu'il apprit l'art de conter. A sa majorité, il obtint la charge de sénéchal. Quelque temps après, il quitta la cour de Thibault pour celle de saint Louis. Devenu l'ami du saint roi, il l'accompagna à la croisade en Égypte et en Palestine; mais il refusa de prendre part à la croisade de Tunis. C'est à la prière de la reine Jeanne, femme de Philippe le Bel, qu'il écrivit la *Vie de saint Louis*. Il n'y a rien de si animé, de si naïf, de si franc que**

---

s'emparer du reste de la ville avant un mois, à cause des fortes églises, des forts palais, et du peuple qui était dedans. Ainsi, comme il fut décidé, il fut fait.

Ainsi ils se logèrent devant les murs et devant les tours près de leurs vaisseaux. Le comte Baudoin de Flandre se logea dans les tentes vermeilles de l'Empereur Murtzuphle, qu'il avait laissées tendues, et Henri, son frère, devant le palais de Blaquerne; Boniface, marquis de Montferrat, lui et ses gens, au centre de la ville. Ainsi l'armée fut logée comme vous l'avez ouï, et Constantinople fut prise le lundi de Pâques fleuries.

la manière de raconter du bon sénéchal. Son style est facile à comprendre pour quiconque a lu quelques vieux auteurs. C'est le premier prosateur vraiment français.

### Terreurs de la reine Marguerite à Damiette [1].

Or avez oy cy-devant les grans persécucions et misères que le bon roy et tous nous avons souffertes et endurées oultre mer. Aussi sachez que la royne la bonne dame n'en eschappa pas, sans en avoir sa part, et de bien âpre au cueur, ainsi que vou sorrez cy-après. Car bientost lui vindrent les nouvelles que le roy, son bon espoux, estoit prins. Desquiex nouvelles elle fut si très troublée en son corps, et à si grant mésaise, que sans cesser en son dormir il lui sembloit que toute la chambre fust plaine de Sarrazins pour la occir : et sans fin s'escrioit : « A l'aide! à l'aide! » là où il n'y avoit àme. Et de paeurs, elle faisoit veiller tout nuyt ung chevalier au bout de son lit, sans dormir. Lequel chevalier estoit vieil et anxien, de l'aage de quatre vingtz anz et plus. Et à chacune foiz qu'elle s'escrioit, il la tenoit parmy les mains, et lui disoit : « Madame, n'aiez garde, je suis avecques vous, n'aiez

[1] Or, vous avez vu ci-dessus les grandes persécutions et misères que le bon roi et nous tous avons souffertes outre-mer. Sachez aussi que la reine, la bonne dame, n'échappa pas sans en avoir sa part, et de bien rudes au cœur, ainsi que vous le saurez ci-après. Car bientôt lui vint la nouvelle que le roi, son époux, était pris. Elle en fut si troublée et si mal à l'aise que même dans son sommeil il lui semblait que toute la chambre fût pleine de Sarrasins, pour la tuer; et elle s'écriait sans cesse : « Au secours! au secours! » quand il n'y avait aucune âme. Et de frayeur, elle faisait veiller toute la nuit un chevalier au bout de son lit, sans dormir. Ce chevalier était vieux, de l'âge de quatre-vingts ans et plus. Et chaque fois qu'elle criait, il la tenait par la main, et lui disait : « Madame, n'ayez garde, je suis avec vous, n'ayez pas peur. » Et

« paeurs. » Et elle fist vuider sa chambre hors fors que de celui vieil chevalier, et se gecta la royne à genoulz devant lui, et lui requist qu'il lui donnast ung don. Et le chevalier le lui octroia par son serement. Et la royne va lui dire : « Sire chevalier, je vous requier sur la foy que vous « m'avez donnée, que se les Sarrazins prennent ceste ville, « que vous me couppez la teste avant qu'ilz me prei- « gnent. » Et le chevalier lui respondit, que très-voulentiers il le feroit, et que jà l'avoit-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y eschéoit.

(*Histoire de saint Louis.*)

---

# FROISSART.

(1333-1401.)

Froissart, prêtre, chanoine et quelque temps curé, est le premier poëte et le meilleur chroniqueur du XIV[e] siècle. Il était fils d'un peintre d'armoiries de Valenciennes. Il forma de bonne heure le projet d'écrire l'histoire de son temps, et il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour rassembler les matériaux de ce travail. Il visita successivement la France, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Écosse. Puis il se retira dans son canonicat de Chimay, où il écrivit la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Espagne, etc.* C'est une histoire presque universelle de l'Europe, depuis 1322 jusqu'à la fin du siècle.

---

elle fit sortir tout le monde de sa chambre, excepté ce vieux chevalier, et elle se jeta à genoux devant lui, et le pria de lui accorder une grâce. Et le chevalier la lui accorda avec serment; et la reine lui dit : « Sire « chevalier, je vous prie, sur la foi que vous m'avez donnée, si les Sar- « rasins prennent cette ville, de me couper la tête avant qu'ils me pren- « nent ! » Et le chevalier lui répondit qu'il le ferait très-volontiers, et que déjà il avait eu la pensée de le faire, si le cas échéait.

**Froissart est le peintre par excellence de l'époque féodale. Il décrit parfaitement les cours, les fêtes, les tournois, les joutes, les champs de bataille et tout ce qui frappe l'imagination et les yeux. Il possède à un si haut degré le talent de raconter que plusieurs de ses récits peuvent encore passer pour des modèles.**

## Dévouement de six bourgeois de Calais.

Lors messire Jean de Vienne vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la cloche vinrent hommes et femmes, car moult désiroient à ouïr nouvelles, ainsi que gens si astreints de famine que plus n'en pouvoient porter. Quand ils furent tous venus et assemblés en la halle, hommes et femmes, messire Jean de Vienne leur démontra moult doucement les paroles du roi d'Angleterre, et leur dit bien que autrement ne pouvoit estre, et eussent, sur ce, avis et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et à pleurer tellement et si amèrement qu'il n'est si dur cœur au monde, s'il les eût vus ou ouïs eux démener, qui n'en eût eu pitié. Et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler; et mêmement messire Jean de Vienne en avoit telle pitié qu'il larmoyoit moult tendrement.

Une espace après, se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, que on appeloit sire Eustache de Saint Pierre, et dit devant tous ainsi : « Seigneurs, grand'-pitié et grandmeschef seroit de laisser mourir un tel peuple qui ici a, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen; et si seroit grand'aumône

et grand'grâce envers notre Seigneur, qui de tel meschef le pourroit garder. Je en droit moi si grand'espérance d'avoir grâce et pardon envers notre Seigneur, je muir (*meurs*) pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier, et me mettrai volontiers à nud chef, et la hart au col, en la mercy du roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint Pierre eut dit cette parole, chacun l'alla aouzer (*adorer*) de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses pieds pleurant tendrement; et étoit grand'pitié de là estre, et eux ouïr, écouter et regarder.

Secondement, un autre très-honnète bourgeois et de grand'affaire, et qui avoit deux belles demoiselles à filles, se leva et dit tout ainsi qu'il feroit compagnie à son compère sire Eustache de Saint Pierre, et appeloit-on cetui sire Jean d'Aire.

Après, se leva le tiers, qui s'appeloit sire Jacques de Vissant, qui étoit riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deux cousins compagnie. Ainsi fit sire Pierre de Vissant son frère; et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévêtirent là six bourgeois et mirent hars (*cordes*) en leur col, ains que l'ordonnance le portoit, et prirent les clefs de la ville et du châtel; chacun en tenoit une poignée.

Quand ils furent ainsi appareillés, messire Jean de Vienne, monté sur une petite haquenée, car à grand'-malaise pouvoit-il aller à pied, se mit au-devant et prit le chemin de la porte. Qui lors vit hommes et femmes et les enfants d'iceux pleurer et tordre leurs mains, crier à haute voix très-amèrement, il n'est si dur cœur

au monde qui n'en eût pitié. Ainsi vinrent eux jusques à la porte, convoyés en plaintes, en cris et en pleurs. Messire Jean de Vienne fit ouvrir la porte tout arrière, et se fit enclorre (*fermer*) dehors avec les six bourgeois, entre la porte et les barrières; et vint à messire Gauthier qui l'attendoit là et dit : « Messire Gauthier, je vous délivre comme capitaine de Calais, par le consentement du pauvre peuple de cette ville, ces six bourgeois, et vous jure que ce sont et étoient aujourd'hui les plus honorables et notables de corps, de chevance et d'ancesterie de la ville de Calais; et portent avec eux toutes les clés de la dite ville et du châtel. Si vous prie, gentil sire, que vous veuilliez prier pour eux au roi d'Angleterre que ces bonnes gens ne soient mie morts. » — « Je ne sais, répondit le sire de Mauny, que messire le roi en voudra faire, mais je vous ai en convent (*promesse*) que j'en ferai mon pouvoir. »

Adonc fut la barrière ouverte : si s'en allèrent les six bourgeois en cet estat que je vous dis, avec messire Gauthier de Mauny, qui les amena tout bellement devers le palais du roi, et messire Jean de Vienne rentra en la ville de Calais.

Le roy étoit à cette heure en sa chambre, à grand' compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venoient en l'arroy qu'il avoit devisé et ordonné; et se mit hors, et s'en vint en la place, devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand'foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, ni comment ils finiroient, et mêmement la reine d'Angleterre suivit le roi son seigneur. Si vint

messire Gauthier de Mauny et les bourgeois de-lez lui, qui le suivoient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roi, et lui dit : « Sire, vecy la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance. » Le roi se tint tout coi ; et les regarda moult fellement (*cruellement*), car moult héoit (*haïssait*) les habitants de Calais, pour les grands dommages et contraires que, au temps passé, sur mer lui avoient faits.

Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux pardevant le roi, et dirent ainsi en joignant leurs mains: « Gentil sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons été d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands : si vous apportons les clefs de la ville et du chastel de Calais, et les vous rendons à votre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous véez, en votre pure volonté, pour sauver le demeurant (*reste*) du peuple de Calais, qui a souffert moult de grieftés (*malheurs*). Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haute noblesse. » Certes, il n'y eut adonc en la place seigneur, chevalier, ni vaillant homme, qui se pût abstenir de pleurer de droite pitié, ni qui pût de grand' pièce parler. Et vraiment ce n'étoit pas merveille; car c'est grand'pitié de voir hommes de bien cheoir et être en tel estat et danger. Le roi les regarda très-ireusument (*en colère*), car il avoit le cœur si dur et si épris de grand courroux, qu'il ne put parler. Et quand il parla, il commanda que on leur coupât tantôt les têtes. Tous les barons et chevaliers qui là étoient, en pleurant prioient si acertes (*fortement*) que faire pouvoient au roi qu'il en voulût avoir pitié et mercy ; mais il n'y

vouloit entendre. Adonc parla messire Gauthier de Mauny et dit : « Ha, gentil sire, veuillez refréner (*retenir*) votre courage : vous avez le nom et la renommée de souveraine gentillesse et noblesse, or ne veuillez donc faire chose par quoi elle soit amenrie (*amoindrie*), ni que on puisse parler sur vous en nulle vilenie. Si vous n'avez pitié de ces gens, toutes autres gens diront que ce sera grand'cruauté, si vous estes si dur que vous fassiez mourir ces honnêtes bourgeois, qui, de leur propre volonté, se sont mis en votre mercy pour les autres sauver. » A ce point grigna (*grinça*) le roi les dents et dit : « Messire Gauthier, souffrez (*taisez*) vous; il n'en sera autrement, mais on vous fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, que il convient ceux-ci de mourir aussi. »

Adonc fit la noble reine d'Angleterre grand'humilité, et pleuroit si tendrement de pitié, que elle ne se pouvoit soutenir. Si se jeta à genoux pardevant le roi son seigneur et dit ainsi : « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si comme vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé : or vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de Sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement; si lui amollia le cœur, car enuis (*avec peine*) l'eût courroucée, au point où elle étoit; si dit : « Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy ; vous me priez si acertes, que je ne le vous ose

esconduire (*refuser*); et combien que je le fasse entis (*avec peine*), tenez, je les vous donne; si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grands mercys! » Lors se leva la reine, et fit lever les six bourgeois, et leur ôter les chevestres (*cordes*) d'entour leur cou; et les emmena avec li (*elle*) en sa chambre, et les fist revestir et donner à dîner tout aise, et puis donna à chacun six nobles, et les fit conduire hors de l'ost (*armée*) à sauveté.

(*Chronique de France, etc.*)

---

# COMMYNES.

(1445-1509.)

Philippe de COMMYNES naquit au château de ce nom, près de Lille, d'une des plus illustres familles de Flandre. Ami d'enfance de Charles le Téméraire, il prévit que sa folle présomption finirait par le perdre, et quitta son service pour s'attacher à son rival. Louis XI, charmé du savoir, de la finesse et de l'habileté de Commynes, en fit son chambellan, son ambassadeur et son confident, et le combla de biens.

Les *Mémoires* de Commynes sont rangés parmi les plus estimés de l'histoire de France. Au talent naturel de raconter les événements il joint une profonde connaissance des hommes et des choses; il juge le caractère, la forme et le but des gouvernements; il explique la politique de Louis XI et de son temps, mélangé de violence et de perfidie, où il consent bien à voir des fautes, mais où il ne reconnait point de crimes. Ville-Hardouin, Joinville et Froissart ne sont que des chroniqueurs; Commynes mérite le premier le titre d'historien. La langue a fait des progrès en clarté, en précision, en énergie; elle est plus abstraite que celle de Froissart. C'est déjà la langue des idées.

## Derniers moments de Louis XI.

Quelle douleur lui fut d'ouyr cette nouvelle, et cette sentence! car oncques homme ne craignit plus la mort, et ne fit tant de choses, pour y cuider mettre remède, comme lui : et avoit tout le temps de sa vie prié à ses serviteurs, et à moy comme à d'autres, que si on le voyoit en nécessité de mort, que l'on ne lui dît, fors tant seulement : *Parlez peu :* et qu'on l'émeust seulement à soy confesser, sans lui prononcer ce cruel mot de la *mort :* car il luy sembloit n'avoir pas le cœur pour ouyr une si cruelle sentence; toutes fois il l'endura vertueusement, et toutes autres choses, jusques à la mort, et plus que nul homme que jamais j'aye veu mourir...

Mais quelque cinq ou six mois devant cette mort, il avoit suspicion de tous hommes, et spécialement de tous ceux qui estoient dignes d'avoir authorité. Il avoit crainte de son fils, et le faisoit étroitement garder; ne nul homme ne le voyoit, ne parloit à luy, sinon par son commandement. Il avoit doute à la fin de sa fille et de son gendre, à présent duc de Bourbon, et vouloit sçavoir quelles gens entroyent au Plessis quant et eux; et à la fin, rompit un conseil que le duc de Bourbon, son gendre, tenoit céans par son commandement.

A l'heure que sondit gendre et le comte de Dunois revinrent de remener l'ambassade qui estoit venue aux nopces du roy son fils et de la reyne [1]; à Amboise; et

---

[1] Le dauphin, à qui Louis XI donnait le titre de roi, venait d'être fiancé à la fille de l'empereur Maximilien Ier.

qu'ils retournèrent au Plessis, et entrèrent beaucoup de gens avec eux; ledit seigneur, qui fort faisoit garder les portes, estant en la galerie qui regarde en la cour dudit Plessis, fit appeler un de ses capitaines des gardes, et luy commauda aller taster aux gens des seigneurs dessusdits, voir s'ils n'avoyent point de brigandines sous leurs robes, et qu'il le fît comme en devisant à eux, sans trop en faire de semblant. Or regardez s'il avoit fait vivre beaucoup de gens en suspicion et crainte sous luy, s'il en estoit bien payé, et de quelles gens il pouvoit avoir seureté, puisque de son fils, fille et gendre il avoit suspicion. Je ne le dis point pour luy seulement, mais pour tous autres seigneurs, qui désirent estre craints, jamais ne se sentent de la revanche, jusques à la vieillesse : car pour la pénitence ils craignent tout homme. Et quelle douleur estoit à ce roy d'avoir telle peur et telles passions!

Il avoit son médecin appelé maistre Jacques Cothier, à qui en cinq mois il donna cinquante-quatre mille escus contans, et l'évesché d'Amiens pour son neveu, et autres offices et terres pour luy, et pour ses amis. Ledit médecin lui estoit si très rude, que l'on ne diroit point à un valet les outrageuses et rudes paroles qu'il luy disoit, et si le craignoit tant ledit seigneur, qu'il ne l'eût osé envoyer hors d'avec luy, et si s'en plaignoit à ceux à qui il en parloit; mais il ne l'eût osé changer, comme il faisoit tous autres serviteurs, pour ce que ledit médecin luy disoit audacieusement ces mots : « *Je sçay bien qu'un matin vous m'envoyerez comme vous faites d'autres : mais par la...* (un grand serment qu'il

juroit) *vous ne vivrez point huict jours après.* » De ce mot là s'épouvantoit tant, qu'après ne le faisoit que flater, et luy donner, qui lui estoit un grand purgatoire en ce monde, veu la grande obéissance qu'il avoit eue de toutes gens de bien et de grands hommes.....

Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, fit clorre, tout à l'entour de sa maison du Plessis-lez-Tours, de gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles, et aux quatre coins de sa maison, quatre moineaux [1] de fer, bons, grands et espais. Lesdites grilles estoient contre le mur, du costé de la place, de l'autre part du fossé, car il estoit à fond de cuve, et y fit mettre plusieurs broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avoient chacune trois ou quatre pointes, et les fit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantage ordonna dix arbalestriers à chacun des moineaux dedans lesditz fossez, pour tirer à ceux qui en approcheroient avant que la porte fût ouverte, et vouloit qu'ils couchassent ausdits fossez, et se retirassent ausdits moineaux de fer. Il entendoit bien que cette fortification ne suffisoit pas contre grand nombre de gens, ne contre une armée : mais de cela il n'avoit point peur, seulement craignoit-il que quelque seigneur, ou plusieurs, ne fissent une entreprise de prendre la place de nuict, demy par amour, et demy par force, avec quelque peu d'intelligence, et que ceux-là prissent l'authorité, et le fissent vivre comme homme sans sens, et indigne de gouverner.

---

[1] Espèce de petit bastion.

La porte du Plessis ne s'ouvroit, qu'il ne fût huict heures du matin, ny ne baissoit-on le pont, jusques à ladite heure, et lors y entroient les officiers : et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires; et puis ordonnoient leur guet d'archers, tant à la porte que parmy la cour, comme en une place frontière estroitement gardée; et n'y entroit nul que par le guichet, et que ce ne fût du sceau du roy, excepté quelque maistre d'hostel, et gens de cette sorte, qui n'alloient point devers lui. Est-il donques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que luy-mesme se tenoit! Les cages où il avoit tenu les autres, avoient quelques huict pieds en quarré, et luy qui estoit si grand roy, avoit une petite cour du chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères, mais se tenoit en la galerie, sans partir de là sinon par les chambres, et alloit à la messe sans passer par ladite cour. Voudroit-on dire que ce roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit, et se faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfans, et de tous ses prochains parens, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient bien ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaînoit ainsi de si estrange chaîne et clostures? Il est vray que le lieu estoit plus grand que d'une prison commune, aussi estoit-il plus grand que prisonniers communs.

Après tant de peur, et de suspicions, et douleurs, Nostre Seigneur fit miracle sur luy, et le guérit tant de l'ame que du corps, comme tousjours a accoustumé,

en faisant ses miracles, car il l'osta de ce misérable monde en grande santé de sens et d'entendement, et de bonne mémoire, ayant receu tous ses sacremens, sans souffrir douleur que l'on cogneut, mais tousjours parlant jusques à une patenostre avant sa mort. Ordonna de sa sépulture, et nomma ceux qu'il vouloit qu'ils l'accompagnassent par chemin, et disoit qu'il n'espéroit à mourir qu'au samedy, et que Nostre Dame lui procureroit cette grâce, en qui tousjours avoit eu fiance et grande dévotion et prière; et tout ainsi luy en advint, car il décéda le samedy, pénultième jour d'aoust, l'an 1483, audit lieu du Plessis, où il avoit pris la maladie le lundy devant. Nostre Seigneur ait son ame, et la veuille avoir reçeuē en son royaume de Paradis! (*Mémoires*, chap. XII.)

# SEIZIÈME SIÈCLE.

---

Pendant le moyen âge, l'esprit français ne s'était exercé qu'à raconter. La langue était encore imparfaite : le style de Commynes, si supérieur à celui de ses contemporains, est surchargé de conjonctions, qui en gênent la marche ; il y a peu de liaison entre les membres des phrases, et souvent il n'y en a pas du tout entre les alinéas et les chapitres.

Au XVI[e] siècle, l'esprit français s'applique à tous les sujets de la pensée ; on écrit sur la religion, la philosophie, la morale, la politique, en un mot sur l'humanité considérée du point de vue le plus général. La langue se débarrasse de la plupart de ses défauts, elle perfectionne ses qualités et y ajoute. Elle acquiert de la souplesse, de l'abondance et de la vivacité dans *Rabelais ;* de la fermeté, de la précision, de l'exactitude dans *Calvin ;* elle unit les grâces helléniques aux grâces françaises dans *Amyot ;* enfin elle devient colorée et pittoresque dans *Montaigne*, qui écrit le premier chef-d'œuvre en prose de la littérature française.

---

# CALVIN.

(1519-1564.)

Jean Calvin, fils d'un tonnelier de Noyon, étudiait à l'école de droit de Bourges, lorsqu'il embrassa la réforme. Forcé de se cacher, il se retira successivement à Nérac, à Bâle, puis à Strasbourg. En 1541, les habitants de Genève le nommèrent leur pasteur. Il alla s'établir dans cette ville, et y exerça jusqu'à sa mort une autorité despotique.

Ce chef des réformés, qui, de l'aveu de Bossuet, écrivait aussi bien qu'homme de son temps, est un *des pères de notre prose*. Son *Institution chrétienne*, ou exposition des principes de la nouvelle doctrine, est écrite tout entière d'un style ferme, nerveux, précis, avec plus d'un trait de haute éloquence. Parmi les autres ouvrages de Calvin, on distingue encore un *Traité de la Cène*, des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, des *Sermons*, etc.

### Persécution contre les Calvinistes.

Considérez, Sire, toutes les parties de notre doctrine, et nous jugez les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressés, et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons notre espérance en Dieu vivant, pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de connoistre un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. A cause de cette espérance, aucuns de nous sont détenus en prison, les autres fouettés, les autres menés à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruel-

lement affligés, les autres échappent par fuite : tous sommes en tribulation; tenus pour maudits et execrables, injuriés et traités inhumainement... Et cependant nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité, et celle de vostre règne... Le Seigneur, roy des roys, veuille establir vostre thrône en justice, et vostre siége en équité!

(*Épître dédicatoire à François Ier. — Institution chrétienne*)

---

# RABELAIS.

(1483-1553.)

**François Rabelais était fils d'un aubergiste ou d'un apothicaire de Chinon. Il paraît qu'il commença de bonne heure cette vie joyeuse, bouffonne, débauchée, impie, qu'il mena jusqu'à sa mort. Il fut successivement cordelier, bénédictin, prêtre séculier, médecin à Montpellier, à Lyon, à Rome, et curé de Meudon. Il a écrit la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, histoire de deux géants père et fils, où il a exprimé toutes ses idées et épanché toute son humeur sur les hommes et les choses de son temps : c'est une satire burlesque du XVIe siècle, écrite par un philosophe cynique, quelquefois critiquant avec une raison supérieure les vices, les abus et les ridicules de son temps, et devançant, sur l'éducation, la politique, la morale et la législation, les idées de ses contemporains, mais plus souvent s'abandonnant aux plus grossières bouffonneries, et jouet, comme un homme ivre, d'une parole sans frein. Il y a dans ce livre beaucoup de bien et beaucoup de mal ; « Il passe bien au delà du pire quand il est mauvais, a dit La Bruyère ; et, quand il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent. »**

**Peu d'écrivains ont fait plus pour notre langue que Rabelais ; il lui a donné une foule d'expressions et de tours qui existent encore. Son style**

a une richesse, une souplesse et une abondance qu'on ne trouve dans aucun écrivain de la première moitié du XVI[e] siècle.

### Éducation de Gargantua.

Quand Panocrates congneut la vitieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra aultrement le instituer en lettres; mais pour les premiers jours le toléra, considérant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence... Pour mieulx ce faire, l'introduisoyt ès compaignies des gens sçavans qui là estoyent, à l'émulation desquels luy creut l'esperit et le désir d'estudier aultrement, et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoyt heure quelconque du jour : ains tout son temps consommoyt en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloyt doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottoyt, luy estoyt leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clèrement, avecques pronunciation compétente à la matière, et à ce estoyt commis ung jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propous et argument de ceste leçon, souventes foys se adonnoyt à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroyt la majesté et jugements merveilleux... Ce faict, estoyt habillé, pygné, testonné, coiffé, acoustré et parfumé, durant lequel temps on lui répétoyt les leçons du jour d'avant. Luy mesme les disoyt par cueur; et y fondoyt quelques cas praticques concernens l'estat humain, lesquez ilz entendoyent aulcuns foys jusques deux ou troys heures; mais ordinairement ces-

soyt lorsqu'il estoyt du tout habillé. Puis, par trois bonnes heures, luy estoyt faicte lecture.

Ce fait, issoyent hors, toujours conférens des propous de la nature, et se desportoyent en Bracques [1], ou ès prez, et jouoyent à la balle, à la paulme, à la pile trigone [2]; gualantement s'exerceans le corps, comme ilz avoyent les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoyt qu'en liberté : car ilz laissoyent la partie quand leur plaisoyt, et cessoyent la partie ordinairement lorsque suoyent parmi le corps, ou estoyent aultrement las. Adonq estoyent très-bien essuez et frottez, et doulcement se pourmenans alloyent veoir si le disner estoyt prest. Là attendens, récitoyent clèrement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant monsieur l'appétit venoyt, et par bonne opportunité s'asséoyent à table. Au commencement du repast estoyt leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors (si bon sembloyt) on continuoyt la lecture, ou commençoyent à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers motz, de la vertu, propriété efficace, et nature de tout ce que leur estoyt servi à table. Du pain, du vin, de l'eaue, du sel, des viandes, poissons, fructz, herbes, racines, et de l'apprest d'y-celles. Ce que faisant, apprint en peu de temps tous les passaiges à ce compétens en Pline, Athénée, Porphire, Opian, Polybe, Héliodore, Aristoteles, Élian et aultres. Iceulx

---

[1] Jeu de paulme situé à Paris.

[2] Jeu de paume où les trois joueurs étaient rangés en triangle.

propous tenuz, faisoyent souvent, pour plus estre asseurez, apporter les livres susditz à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dictes que, pour lors, n'estoyt médecin qui en sçeust à la moitié tant comme il faisoyt. Après, devisoyent des leçons luèus au matin, et rendoyent grâces à Dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence et bénignité divine.

Ce faict, on apportoyt des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquels toutes yssoyent de arithméticque. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numérale, et, tous les jours après disner et souper, y passoyt temps aussi plaisantement qu'il souloyt [1] en dez ou ès chartes. A tant sçeut d'ycelle et théoricque et praticque, si bien que Tunstal [2], angloys, qui en avoyt amplement escript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoyt que le hault alemant.

Et non-seulement d'ycelle, mais des aultres sciences mathématicques, comme géométrie, astronomie et musicque. Car ils faisoyent mille joyeulx instrumens et figures géométricques, ou de mesme praticquoyent les canons astronomicques. Après, s'esbaudissoyent à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus ung thème, à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musicque, il apprint à jouer du luct, de l'espinette,

---

[1] Avait coutume.

[2] Évêque de Durham, secrétaire de Henri VIII.

de la harpe, de la flûte d'alemant, et à neuf trous, de la viole, et de la sacqueboutte [1].

Ceste heure ainsi employée, se remestoyt à son estude principale par troys heures ou dadvantaige; tant à répéter la lecture matutinale que à poursuivre le livre entrepins, que aussi à escripre, bien traire [2] et former les anticques et romaines lettres. Ce faict, issoyent hors de leur hostel, avecques eux ung jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'escuyer Gymnaste, lequel lui montroyt l'art de chevalerie. Changeant doncques de vestemens, monstoyt sus un coursie, et luy donnoyt cent quarrières, le faisoyt voltiger en l'aer, franchir le foussé, saulter le palys [3], courttourner en ung cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoyt, non la lance (car c'est la plus grande resverie du monde de dire : J'ai rompu dix lances en tournoy ou en bataille; ung charpentiér le feroyt bien), mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemys. De sa lance doncques asserée, verde et roide, rompoyt ung huys, enfonçoyt ung harnoys, aculoyt [4] ung arbre, enclavoyt [5] ung anneau, enlevoyt une selle d'armes, ung aubert, ung gantelet. Le tout faisoyt armé de pied en cap. Au reguard de fanfarer [6], et faire les petitz popismes [7] sus

---

[1] Espèce de trombone.
[2] Tracer.
[3] Palissade.
[4] Déracinait.
[5] Enfilait.
[6] Se pavaner.
[7] Sifflements.

ung cheval, nul ne le feit mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un singe en comparaison. Singulièrement estoyt apprins à saulter hastivement d'ung cheval sus l'aultre sans prendre terre; et de chacun cousté, la lance au poing; monter sans estrivières; et sans bride, guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire. Ung aultre jour s'exerçeoyt à la hasche, puis branloyt la picque, sacquoyt de l'espée à deux mains, de la dague et du poignard, armé, non armé, au boucler, à la cappe, à la rondelle [1]...

Le temps ainsi employé, luy frotté, nétoyé et refraischy d'habillements, tout doulcement retournoyent, et, passans par quelques prez ou aultres lieux herbus, visitoyent les arbres et plantes, les conférens avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen; et en emportoyent leurs plaines mains au logis; desquelles avoyt la charge un jeune paige nommé Rhizotome, ensemble des pioches, bêches, tranches et aultres instrumens requis à bien arborizer. Eux arrivés au logis, ce pendant qu'on apprestoyt le soupper, répettoyent quelques passaiges de ce que avoyt esté leu, et s'asséoyent à table... Durant icelluy repast, estoyt continuée la leçon du disner, tant que bon sembloyt : le reste estoyt consommé en bons propous tous lettrez et utiles. Après grâces rendues, se addonnoyent à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de

[1] Boucler, *bouclier ;* cappe, *manteau;* rondelle, *bouclier rond.*

ces petits passe-temps qu'on faict ès chartes, ès dez, et guobeletz; et là demouroyent faisans grand chière, s'esbaudissans aulcunes foys jusques à l'heure de dormir; quelquefoys alloyent visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estranges.

En pleine nuict, devant que soy retirer, alloyent au lieu de leur logis le plus descouvert veoir la face du ciel : et là notoyent les comètes, si aulcunes estoyent, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjunctions des astres.

Puis, avec son précepteur, récapituloyt briefvement, à la mode des Pythagoricques, tout ce qu'il avoyt leu, veu, sçeu, faiçt et entendu au décours de toute la journée.

Si pryoient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendant grâces de tout le temps passé, se recommandoyent à sa divine clémence pour tout l'advenir. Ce faict, entroyent en leur repos.

(*Vie de Gargantua*, livre I^er^, chap. XXIII.)

---

# AMYOT.

(1513-1593.)

**Jacques AMYOT était né de parents pauvres, à Melun. Il fit ses études à Paris, en servant de domestique à ses camarades de collége. Il fut ensuite précepteur particulier, et professeur de grec et de latin à l'univer-**

sité de Bourges. Son savoir et son mérite lui firent confier l'éducation des fils de Henri II. Charles IX, un de ses élèves, devenu roi, le nomma évêque d'Auxerre, grand aumônier de France, conseiller d'État, conservateur de l'Université. On a d'Amyot une traduction des *Œuvres complètes de Plutarque*, de *Longus* et de *Diodore de Sicile*. Quoique traducteur, il est considéré comme un génie naturel et original. Peu d'écrivains connurent mieux le caractère de notre langue. Son style clair, facile, gracieux, abondant jusqu'à la redondance, rappelle un peu celui de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre.

## Mort de Philopémen.

Si furent ceux qui étoient demeurés dans la ville de Messène épris de merveilleuse joie, quand ils entendirent cette nouvelle; et accoururent tous aux portes de la ville pour le veoir arriver : mais quand ils virent qu'on le traînoit ainsi contumélieusement lié et garotté contre la dignité de tant d'honneurs qu'il avoit reçus en sa vie, et de tant de trophées et de victoires qu'il avoit gagnées, la plupart en eut pitié, jusqu'à leur en venir les larmes aux yeux, en considérant l'infirmité de la nature humaine, où il y a si peu de fiance que c'est moins que rien. Ainsi commença peu à peu à courir un propos de douceur par les bouches du peuple, qu'il falloit avoir souvenance des grâces qu'il leur avoit faites auparavant, et de la liberté qu'il leur avoit rendue, quand il chassa le tyran Nabis de Messène. Au contraire il y en avoit d'autres, mais bien peu, qui, pour gratifier à Dinocrate, disoient qu'il falloit donner la gehenne (*torture*), et puis le faire mourir comme un très-dangereux ennemi et qui ne pardonnoit jamais depuis qu'on l'avoit une fois offensé : au moyen de quoi

il seroit plus à craindre à Dinocrate, s'il s'échappoit après avoir reçu de lui une telle ignominie, et avoir été prisonnier entre ses mains, qu'il n'étoit auparavant: toutefois à la fin ils le portèrent en un certain caveau dessous terre qu'ils appellent le trésor, lequel n'a ni air ni lumière de dehors aucunement, ni porte, ni demie (***demi-porte***), sinon une grosse pierre dont on bouche l'entrée : ils le dérobèrent là-dedans, et puis refermèrent le pertuis (***l'ouverture***) avec la pierre, et mirent des hommes armés à l'environ pour le garder...

Mais Dinocrate ne craignoit rien plus que le délai du temps, parce qu'il se doutoit bien que c'étoit ce qui seul pourroit sauver la vie à Philopémen. Par quoi, pour prévenir toutes les provisions que les Achéens y pourroient donner, quand la nuit fut venue, et que tout le peuple messénien se fut retiré, il fit ouvrir le caveau, et y fit dévaler l'exécuteur de haute justice, avec un breuvage de poison pour lui présenter, lui commandant de ne partir d'auprès de lui qu'il ne l'eût bu. Or étoit Philopémen, lorsque l'exécuteur entra, couché sur un petit manteau, non qu'il eût envie de dormir, mais bien le cœur serré de douleur, et l'entendement troublé d'ennui. Quand il vit de la lumière et cet homme auprès de lui, tenant en sa main un gobelet où étoit le breuvage du poison, il se leva en son séant, mais ce fut à grand'peine, tant il étoit foible, et prenant le gobelet, demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien ouï dire des chevaliers qui étoient venus avec lui, principalement de Lycortas. L'exécuteur lui fit réponse que la plupart s'étoit sauvée. Adonc il fit un peu de signe de la tête seulement, et en

le regardant d'un bon visage, lui dit : « Il va bien, puisque nous n'avons pas été malheureux en tout et partout. » Et sans jeter autre voix ni dire autre parole, il but tout le poison, et puis se recoucha comme devant; si ne fit pas sa nature grande résistance au poison, tant son corps étoit débile, mais en fut tantôt étouffé et éteint.

(*Vie de Philopémen.*)

---

# MONTAIGNE.

(1533-1592.)

Michel, seigneur de Montaigne, naquit au château de ce nom, en Périgord. A vingt et un ans, il fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux, et il sut s'attirer l'estime et la considération générale. Son caractère insouciant, exempt d'ambition, ennemi de toute contrainte et son amour pour une vie tranquille le firent renoncer à ces fonctions assujettissantes. Il se retira dans son château, et partagea son temps entre la philosophie, la littérature et les soins de sa maison. Il lui vint dans l'idée d'écrire, et il se mit à *raconter ses pensées et ses sentiments* dans un livre auquel il donna le nom d'*Essais*. Ce sont des causeries pleines de finesse et de naïveté sur toutes sortes de sujets. Montaigne prend un sujet au hasard, l'examine : il rappelle et commente avec grâce ce qu'ont écrit les anciens et les modernes; il donne son avis *non comme bon, mais comme sien*. Tout en se jouant, il ébranle l'une après l'autre toutes les fausses doctrines de son temps Il attaque la législation confuse, débris de coutumes diverses et contradictoires; le pédantisme, l'ignorance et la sévérité des écoles; l'esprit de faction, qui bouleverse le royaume pour le réformer; les disputes des théologiens, qui se querellent souvent sur des mots; les fureurs des sectaires, qui s'égorgent pour des opinions; les injustices judiciaires, la torture, l'inquisition, etc. On trouve

dans son livre des conseils excellents sur presque toutes les positions difficiles de la vie : c'est ce qui l'a fait appeler le *Bréviaire des hommes*. Quoique son style ne soit pas aussi correct qu'il aurait pu l'être, même de son temps, les *Essais* sont considérés comme le premier chef-d'œuvre classique de la littérature française.

## Amitié de Montaigne et de la Boëtie[1].

Au demourant, ce que nous appelons amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « *Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy.* » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison de rapports ; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre première rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et

---

[1] La Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, qui donnait les plus belles espérances et qu'une mort prématurée enleva à la tendresse de Montaigne.

compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre de temps, et n'avoit à se régler au patron des amitiez molles et régulières, auxquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'aultre idée que d'elle-mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçays quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

(*Essais*, liv. Ier, chap. XXVII.)

# DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

---

Le XVIIe siècle, qu'on est convenu de désigner sous la dénomination trop générale de *Siècle de Louis XIV*, se divise en deux parties distinctes. La première comprend le règne de Louis XIII et la régence orageuse d'Anne d'Autriche, et finit au mariage de Louis XIV, vers 1660. Cette époque d'agitation et de troubles n'est guère que la continuation du XVIe siècle; on y voit régner les mêmes désordres dans les mœurs, la même imitation sans intelligence de l'antiquité, de l'Espagne et de l'Italie. De là, dans la littérature, la même licence d'expression, le même pédantisme, les mêmes pointes, les mêmes jeux de mots de l'Italie et cette emphase espagnole qui sont des caractères du siècle précédent. Cependant la langue s'épure, prend une forme constante et reçoit des règles fixes sous les auspices de l'Académie et sous la plume de Voiture, de Balzac et surtout de Descartes et de Corneille.

Mais ce n'est réellement que vers 1660 que commence la période qui porte le nom de Louis XIV. C'est alors qu'on vit éclore les chefs-d'œuvre dans tous les genres, et que la langue acquit ce degré de maturité et de perfection au delà duquel il semble qu'elle ne puisse que s'altérer. La prose, tour à tour vive, incisive, éloquente dans Pascal, mobile, inépuisable en formes et en mouvements dans La Bruyère, noble, harmonieuse dans Fénelon, devient, dans Bossuet, majestueuse comme la langue des prophètes.

---

# BALZAC.

(1594-1654.)

Jean-Louis de BALZAC naquit à Angoulême. Après quelques voyages il se retira dans son château, et consacra son temps à correspondre avec ses amis sur toutes sortes de sujets. Ses *Lettres*, destinées à la publicité, obtinrent un succès immense et lui valurent le titre de grand *épistolier*. Aujourd'hui elles ne sont pas plus lues que celles de Voiture. On y remarque les deux défauts les plus opposés au genre épistolaire, l'enflure et l'affectation. Balzac tombe dans ces défauts à force de vouloir être sublime, comme Voiture y tombait en cherchant à être agréable. Mais il ne faut pas oublier que ces deux auteurs écrivirent plus de trente ans avant l'apparition des *Lettres provinciales*.

Les *Discours* de Balzac sont bien supérieurs à ses *Lettres*. Le style y est plus assorti aux pensées et aux sentiments, et s'élève en plus d'un endroit à une véritable éloquence. Balzac, disciple de Malherbe et formé par ses leçons, opéra dans la prose la réforme que son maître avait faite dans la poésie : il lui donna le premier de la grandeur, de la noblesse, du nombre et de l'harmonie.

## Balzac au cardinal de La Valette.

MONSEIGNEUR,

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée; vous considérerez les

ruines de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires et commencé le long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyoient que Dieu étoit aussi présent que dans le ciel, et qu'il avoit enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui étoit dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne sauroit rien concevoir de si haut que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois et qui a la conduite de toutes les âmes.

### Attila et les fléaux de Dieu.

Il devoit périr cet homme fatal, il devoit périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise;

mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde : la justice de Dieu vouloit se venger, et avoit choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances. La raison concluoit qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues; mais il est demeuré longtemps debout par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère et qui n'étoit pas de lui, par une force qui appuie la foiblesse, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensoit exercer sa passion, il exécutoit les arrêts du ciel. Avant de se perdre il a eu le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

*Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité*, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a toujours quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été

composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu dit lui-même de ces gens-là « qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur. » Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

---

## VOITURE.

(1598-1648.)

Vincent VOITURE était le fils d'un riche marchand de vin d'Amiens. Malgré cette humble origine, il sut devenir, par son esprit et son élégance, le héros de l'hôtel de Rambouillet, le type de la société polie de son temps et l'ami des plus grands seigneurs de la cour. Louis XIII le chargea de plusieurs missions diplomatiques en Espagne et en Italie. A sa mort, Voiture fut nommé maître-d'hôtel de Louis XIV et introducteur des ambassadeurs chez la reine mère.

Les *Lettres* de Voiture, qui eurent un succès prodigieux, sont pleines

**de cet élégant badinage, de ce spirituel enjouement dont il était le modèle dans la conversation. Elles contribuèrent à l'élégance, à la délicatesse et à la finesse de la langue. Mais elles ont bien perdu de leur réputation. Voiture abuse trop souvent de son esprit pour ne pas vouloir penser et parler comme tout le monde, et il tombe dans des pointes fades et dans de ridicules jeux de mots. Il n'est plus aujourd'hui regardé que comme le type de la recherche et de l'afféterie.**

## Lettre à mademoiselle de Rambouillet.

MADEMOISELLE,

Je voudrois que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étois. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étois fait escorter; j'avois écrit, dès le soir, à leur capitaine de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout je voudrois que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyoient que je les avois menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avoit garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étois Savoyard; et pour passer pour cela j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon françois. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne falloit pour le petit vaisseau que j'avois pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer...

---

# DESCARTES.

(1596-1650.)

René DESCARTES, le père de la philosophie moderne, naquit à La Haye, petit bourg de Touraine. Il annonça des dispositions si précoces qu'à huit ans on l'appelait *le philosophe*, et qu'étant encore au collége il inventa sa fameuse *analyse*. Ses études terminées, il s'aperçut que la philosophie scolastique était chargée d'une foule de préceptes inutiles ou dangereux. Il résolut de se dévouer tout entier à la recherche de la

vérité, et il alla s'établir en Hollande, dans une solitude profonde. C'est là qu'il eut la gloire de créer sa célèbre méthode et de l'appliquer avec le plus brillant succès à la géométrie, à la physique, à la métaphysique, à la physiologie, à la médecine, à la morale et à toutes les questions intéressantes de son époque. L'école de Descartes a pu passer; mais le mouvement qu'il imprima à l'intelligence humaine sera immortel.

Descartes, ce *mortel dont on eût fait un dieu chez les païens*, dit La Fontaine, n'est pas seulement un grand philosophe; on peut le ranger parmi les premiers prosateurs de son temps. Son *Discours sur la Méthode* est le premier ouvrage écrit d'un bout à l'autre dans le grand style du XVII^e siècle.

## Morale de Descartes.

Je me formai une morale par provision, qui ne consistoit qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.

La première étoit d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurois à vivre; car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que je les voulois remettre toutes à l'examen, j'étois assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensés.

Ma seconde maxime étoit d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrois, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serois une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Imitant en ceci

les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de foibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.

Ma troisième maxime étoit de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées; en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui nous manque de réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me sembloit être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquisse, et ainsi pour me rendre content; car, notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de Chine ou de Mexique,

et que, faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Enfin, pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire le choix de la meilleure; et sans que je veuille rien dire de celles des autres, je pensai que je ne pouvois mieux que de continuer en celle-là-même où je me trouvois, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrois, en la connoissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étois prescrite.

(*Discours sur la Méthode.*)

---

# NICOLE.

(1625-1695.)

**Pierre Nicole, moraliste excellent et l'un des plus illustres écrivains de Port Royal, était fils d'un avocat de Chartres. Il se lia de bonne heure avec les Solitaires de Port-Royal. Il se chargea de la classe des lettres, où il compta Racine au nombre de ses élèves, et écrivit avec le grand Arnauld et Ancelot une série d'excellents ouvrages élémentaires, qui contribuèrent puissamment aux progrès de l'enseignement. Lorsque la guerre éclata entre les Jésuites et les pieux Solitaires, Nicole, malgré**

sa douceur, prit une part active à la polémique, et fut le collaborateur d'Arnauld dans la composition d'une foule de livres et de pamphlets destinés à la défense de la doctrine janséniste.

Les plus connus des nombreux ouvrages de Nicole sont ses *Essais de morale*, en 12 volumes. Ce livre, qu'on lirait davantage s'il était moins long, place l'auteur au rang des grands connaisseurs de la nature humaine. On distingue surtout l'*Essai sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*. Madame de Sévigné disait de ce petit traité qu'elle *voudrait bien en faire un bouillon et l'avaler*. Le style de Nicole est remarquable par la clarté, la correction, la parfaite convenance entre l'expression et l'idée ; mais on y désirerait plus de variété, de chaleur et de précision.

## Il faut souffrir les humeurs incommodes.

Ce n'est pas assez pour conserver la paix et avec soi-même et avec les autres de ne choquer personne, et de n'exiger de personne ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs et de caprices. Car, comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui l'on vit justes, modérés et sans défauts, il faudroit désespérer de pouvoir conserver la tranquillité de son âme si on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec des hommes on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colère sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté ou une complaisance basse et désagréable. Les uns seront trop passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir que l'on contredise en rien. Les uns seront envieux et malins; d'autres insolents, pleins

d'eux-mêmes et sans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, et qui, ne faisant jamais réflexion sur la manière dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déférences excessives. Quelle espérance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent et font sortir notre âme de son assiette?

Il faut donc les souffrir avec patience et sans se troubler, si nous voulons posséder nos âmes, comme parle l'Écriture, et empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous moments, et nous précipite dans tous les inconvénients que nous avons représentés. Mais cette patience n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est étrange qu'étant si difficile d'une part, et si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, en même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles et de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquérir est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous; et, pour cela, il est utile de considérer :

1° Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris, et de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes et de mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pied-là; et quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur société doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes;

2° Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable parce qu'un autre l'est, de se nuire à soi-même parce qu'un autre se nuit, et de se rendre participant

des sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts et de nos propres misères, sans nous charger encore des défauts et des misères de tous les autres. Or, c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui;

3° Que, quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont, et ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, et non de colère; et nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette différence que nous pouvons contracter les maladies du corps, malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos âmes aux maladies de l'esprit;

4° Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes; car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défaut dont nous ne soyons capables; et s'il y en a que nous n'ayons effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi, n'ayant aucun sujet de nous préférer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font; et que, si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à notre tour;

5° Les défauts des autres, si nous pouvions les regarder d'une vue tranquille et charitable, nous seroient des instructions plus utiles; nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre

nous cache toujours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colère pour se faire croire; et l'on est d'autant moins cru que l'on fait paroître plus de colère. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé qu'on croit le mériter; et on l'est d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé; et en le voulant être par force l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourrions voir aussi, avec étonnement, à quel point les mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possédés; car les effets, qui sont sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus. Et il arrive souvent que, se rendant odieux, incommodes et ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en aperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombés par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses et dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles; et par là, toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres.

Enfin, il faut considérer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colère pour les fautes et les bizarreries des autres que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud, parce que notre colère est aussi peu capable de corriger les hommes que de faire changer les saisons. Il y a même cela

de plus déraisonnable en ce point, qu'en se mettant en colère contre les saisons on ne les rend ni plus ni moins incommodes, au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes les irrite contre nous, et rend leurs passions plus vives et plus agissantes.

(*Traité sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*, 2e partie, ch x.)

---

# MALEBRANCHE.

(1638-1715.)

Nicolas MALEBRANCHE, un des plus grands métaphysiciens qui aient existé, naquit à Paris. A vingt-deux ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire. La lecture des ouvrages de Descartes décida de sa vocation pour les études philosophiques. Le système de Malebranche est un spiritualisme élevé, un idéalisme hardi, qui l'a fait surnommer le *Platon chrétien*. Ses hypothèses sur l'origine toute divine de nos idées, sur l'union incompréhensible de l'âme et du corps et sur plusieurs autres questions difficiles de philosophie et de théologie ont pu être remplacées par d'autres; mais le charme du langage suffira pour les sauver de l'oubli. Malebranche offre le plus parfait modèle de ce style philosophique qui n'admet que des ornements graves et dont la beauté consiste dans la clarté, la pureté, la noblesse, l'élégance sévère et une certaine élévation qui se soutient dans tous les sujets.

Ses principaux ouvrages sont des *Entretiens sur la Métaphysique et sur la Religion*, où il développe avec méthode et lucidité le système général de sa philosophie; un *Traité de Morale*, où il mêle les plus hautes leçons de la philosophie à des peintures fidèles et piquantes de la nature humaine; et la *Recherche de la Vérité*, où il déploie une rare sagacité pour démêler les causes de nos erreurs et un talent incompa-

rable pour décrire ces mêmes erreurs, et où il fait une peinture éloquente de l'imagination, qu'il appelle *la Folle du logis*, et qu'il maltraite beaucoup, malgré l'éclat et les couleurs qu'elle répand dans tous ses écrits.

## Pour être aimé soyez aimable.

Quoiqu'il ne faille point lier de société particulière avec toutes sortes de personnes, principalement lorsqu'on ne se sent point assez de force et d'adresse pour l'entretenir, néanmoins il faut se faire aimer généralement de tout le monde, afin qu'il n'y ait personne à qui on ne puisse être utile. Or, pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste et ridicule que d'exiger de l'amitié ; et ceux qui ne se font point aimer ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si on ne rend pas toujours justice au mérite, à cause qu'on ne le connoît pas et qu'ordinairement on en juge mal, tout le monde est sensible aux qualités aimables, et ceux qui les possèdent ne manquent jamais d'amis.

Le mérite des autres efface le nôtre ; et quand on leur rend justice il semble qu'on se fasse tort. On ne peut les élever sans se rabaisser soi-même ; et lorsqu'on les met au-dessous de soi on croit en être plus grand. Mais, quand on aime les gens, on ne se fait aucun tort. Il semble, au contraire, que l'âme s'étende en se répandant dans les cœurs, et qu'elle se revête et se pare de la gloire qui environne ses amis. Ainsi, on se fait toujours aimer, pourvu qu'on se rende aimable ; mais on ne se fait pas toujours estimer, quelque mérite qu'on ait.

Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aima-

bles? Rien n'est plus facile que de les découvrir. Ce n'est point avoir de l'esprit, de la science, un beau visage un corps bien droit et bien formé, de la qualité, des richesses, ni même de la vertu ; ce n'est point précisément tout cela, car on peut avoir de l'aversion pour celui qui possède toutes ces qualités estimables. Quoi donc? C'est de paroître tel que les autres se persuadent qu'avec nous ils seront contents.

Si celui qui a de grands biens est avare ; si celui qui a de l'esprit est superbe ; si celui qui a de la qualité est fier et brutal ; si celui-là même qui a de la vertu et du mérite prétend que tout lui est dû, toutes ces qualités, quelque estimables qu'elles soient, ne rendront point aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux. Celui-là seul peut donc se faire aimer, je ne dis pas estimer, qui est bon et paroît tel.

Or, personne n'est bon par rapport à nous, quelque parfait qu'il soit en lui-même, s'il ne répand point sur nous les faveurs que Dieu lui fait.

Ainsi, le bel esprit qui raille toute la terre se rend odieux à tout le monde ; et le savant qui fait parade de sa science s'habille en pédant et se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer, et qui ont bien de l'esprit, en doivent faire part aux autres. Qu'ils fassent si bien valoir les bonnes choses que les autres disent en leur présence qu'avec eux chacun soit content de soi-même. Que celui qui a de la science n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu ; mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière

dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; de sorte que chacun s'en trouve éclairé sans la honte d'avoir été son disciple. Celui qui est libéral n'est point aimable s'il s'élève ou se vante de ses libéralités. En effet, il reproche ses faveurs à celui à qui il les fait par la confusion dont il le couvre. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit et de sa science, aussi bien que de son argent et de sa grandeur, sans que personne s'en aperçoive et sans qu'il en tire aucun avantage, gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité; seule, dis-je, vertueuse et charitable, seule généreuse et sincère. Car toute autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour-propre; toute autre est intéressée ou du moins fort mal réglée.

(*Des devoirs entre personnes égales.*)

---

# PASCAL.

(1623-1662.)

Blaise PASCAL, fils d'un président à la cour des aides, naquit à Clermont-Ferrand. Dès son enfance, il annonça un génie prodigieux pour les mathématiques. Malheureusement, la faiblesse de sa santé paralysa ses travaux. La mort de son père et un accident qui lui arriva répandirent une sombre mélancolie sur ses méditations, et le détachèrent du monde. Il se retira dans la solitude de Port-Royal, et y passa ses dernières années dans la lecture des livres saints, dans la prière et dans les pratiques les plus austères de la religion.

Ce fut pendant cette triste période d'une vie si courte que Pascal écrivit contre la morale relâchée de certains casuistes ses immortelles *Lettres provinciales*, dont Bossuet a loué les grâces et qui ont fait dire à Boileau, avant tout le monde, que l'auteur était le plus parfait écrivain de son siècle. Dans ce livre, où l'on admire tour à tour la plus fine comédie et la plus haute éloquence, la vivacité des dialogues de Platon et la véhémence de Démosthène, un sujet de polémique passagère a inspiré les beautés les plus durables de la prose française. Pascal travaillait son style avec un soin extrême, mais seulement pour lui faire exprimer le mieux possible sa pensée et ses sentiments. On peut dire que son style est sa pensée même; comme sa pensée, il est d'une beauté incomparable.

Dans les intervalles de ses souffrances, Pascal s'occupait d'un grand ouvrage en faveur de la religion chrétienne; de temps en temps il jetait sur le papier des pages, des pensées qui avaient rapport à ce travail. Ces fragments inachevés, épars sur une foule de morceaux de papier, furent publiés, après sa mort, avec de nombreuses modifications, sous le titre de *Pensées de Pascal sur la religion*. Ils viennent d'être réimprimés conformément aux manuscrits originaux.

*Voy.* le parallèle de *Pascal, Bossuet* et *Fénelon*, par VAUVENARGUES.

## Réfutation de l'homicide.

Tout le monde sait qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne, et que, quand un homme nous auroit ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposeroit encore à nous assassiner et à nous perdre d'honneur, on n'écouteroit point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis, mes pères, est-ce par grimace et par feinte que les juges chrétiens ont établi ce règlement? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les lois civiles à celles de l'Évangile, de

peur que la pratique extérieure de la justice ne fût contraire aux sentiments intérieurs que des chrétiens doivent avoir? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond ; mais le reste vous accablera.

Supposez donc, mes pères, que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes ; que fera-t-on là-dessus ? lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein ? Non, mes pères ; la vie des hommes est trop importante, on y agit avec plus de respect : les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la naissance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort? Il en faut sept pour le moins, mes pères. Il faut que de ces sept il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement ; et vous savez, mes pères, qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur on observe encore de donner les heures du matin à ces fonctions : tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites ; ensuite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni ju-

ger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent : et alors, mes pères, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs âmes criminelles ; et c'est même parce qu'elles sont criminelles qu'ils sont plus obligés à en prendre soin ; de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent ; et néanmoins l'Église abhorre tellement le sang qu'elle juge encore incapables du ministère de ses autels ceux qui auroient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de toutes ces circonstances si religieuses : par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Église a de l'homicide.

Voilà, mes pères, de quelle sorte, dans l'ordre de la justice, on dispose de la vie des hommes : voyons maintenant comment vous en disposez. Dans vos nouvelles lois, il n'y a qu'un juge, et ce juge est celui-là même qui est offensé. Il est tout ensemble le juge, la partie et le bourreau. Il se demande à lui-même la mort de son ennemi, il l'ordonne, il l'exécute sur-le-champ, et, sans respect ni du corps ni de l'âme de son frère, il tue et damne celui pour qui Jésus-Christ est mort ; et tout cela pour éviter un soufflet, ou une médisance, ou une parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables pour lesquelles un juge, qui a l'autorité légitime, seroit criminel d'avoir condamné à la mort ceux qui les auroient commises, parce que les lois sont très-éloignées de les y condamner ; et enfin, pour comble de ces excès, on ne contracte ni péché ni irrégularité en tuant de cette sorte

sans autorité et contre les lois, quoiqu'on soit religieux et même prêtre. Où en sommes-nous, mes pères? Sont-ce des religieux qui parlent de cette sorte? Sont-ce des chrétiens? Sont-ce des Turcs? Sont-ce des hommes? Sont-ce des démons? Et sont-ce là les *mystères révélés par l'Agneau à ceux de sa société*, ou des abominations suggérées par le Dragon à ceux qui suivent son parti?

(*XIVe Provinciale.*)

### Impuissance de la persécution contre la vérité.

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affoiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre ; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales, car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même. (*XIIe Provinciale.*)

## Immensité et petitesse de la nature.

Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il *considère* cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paroisse comme un point au prix du[1] vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de[1] la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.......

Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans

[1] *Auprès de* serait aujourd'hui le mot propre.

ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome; qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

(*Apologie de la Religion, III. — Disproportion de l'Homme.*)

### Aveuglement et folie des incrédules.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos

pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement [1], qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir [2] sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-

---

[1] *Autrement que.*

[2] On dit *éclaircir* une chose, et *éclairer* une personne et une chose.

mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends, au contraire, qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre [1]. Il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons, tant que nous voudrons, les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. C'est donc assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est, avec cela, tranquille et satisfait; qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

---

[1] *Amour-propre* signifie ici *amour de soi*, et non pas *opinion trop avantageuse de soi*.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables?

(*Apologie de la Religion*, fragment de la préface.)

### Perfectibilité de l'homme dans le domaine des sciences.

Il est étrange de quelle sorte on révère les sentiments des anciens. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avoient plus laissé de vérités à connoître.

N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étoient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont; comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette

science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connoissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connoissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveroient ces anciens philosophes s'ils pouvoient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connoissances qu'ils avoient celles que leurs études auroient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.

(*Pensées*.)

# MOLIÈRE.

(1622-1673.)

Voyez sa notice dans les POETES.

**Molière** n'est pas moins grand comme prosateur que comme poëte. Sa prose est coupée, incisive, mobile, inépuisable en mouvements, en formes et en couleurs. Fénelon a peut-être eu tort de la préférer à ses vers; mais il pouvait ne pas l'admirer moins. Aucun de nos auteurs comiques n'a égalé celle de *l'Avare*. On ne fait pas de cette prose-là, comme M. Jourdain, sans le savoir.

## Première leçon de monsieur Jourdain.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences quand j'étois jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le savois pas: expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, ***sans la science***, ***la vie est presque une image de la mort.***

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN.

Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le

moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *Darii*, *ferio*, *baralipton* [1], etc.

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela : je suis bilieux, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

---

[1] Jargon barbare, qui n'a aucun sens, et qui servait alors à désigner différents modes de syllogismes réguliers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles

expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche, A [1].

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

---

[1] Ces explications ridicules se trouvent dans le *Discours physique de la parole*, par Cordemoy, de l'Académie française, ouvrage dédié à Louis XIV deux ans avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O; I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Ce sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Ce sont des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Pour la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN.

Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne

veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je ; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VI.)

---

## UN SOUPER D'HARPAGON.

HARPAGON, VALÈRE, *intendant;* MAÎTRE JACQUES, *cocher et cuisinier;* BRINDAVOINE *et* LA MERLUCHE, *valets;* DAME CLAUDE, *servante, tenant un balai à la main.*

HARPAGON.

Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et, surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Châtiment politique!

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas, selon la coutume de certains impertinents de la-

quais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE, valet.

Quitterons-nous nos souquenilles, Monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE, valet.

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué.....

HARPAGON à la Merluche.

Paix; rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde.

(A Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint pour cacher la tache d'huile )

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi lorsque vous servirez.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Oh çà! maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES, cocher et cuisinier.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire : de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Tou-

jours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet [1], de l'argent!

VALÈRE, intendant.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE.

Oui.

MAÎTRE JACQUES à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

---

[1] Épée qu'on ne quitte pas; c'est une expression proverbiale.

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES.

Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.

Comment! voilà pour traiter une ville tout entière!

MAÎTRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, mettant la main sur la bouche de maître Jacques

Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES.

Entremets.

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.

Encore!

VALÈRE, à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde, et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE.

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON à maître Jacques.

Oui. Entends-tu? (*A Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas : et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

(Maître Jacques remet sa casaque.)

Vous dites?...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce seroit mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades! ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués, car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir : je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche : et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable [1].

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle ne sont rien que pour vous gratter [2], et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES.

Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, et

---

[1] *Raisonnable*, qui est doué de raison, ou qui agit selon la raison; *raisonneur*, qui raisonne, et, en mauvaise part, qui fatigue par ses raisonnements.

[2] *Gratter*, caresser, cajoler.

je suis bien aise d'apprendre comme [1] on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Temps et les Vigiles, afin de profiter des jeûnes où [2] vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien : celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne sauroit aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces : vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-matthieu.

HARPAGON, en battant maître Jacques.

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

---

[1] On dirait aujourd'hui *comment*.
[2] On dirait aujourd'hui *auxquels*.

MAÎTRE JACQUES.

Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

(*L'Avare*, acte III.)

---

## DON JUAN ET UN CRÉANCIER.

LA VIOLETTE, laquais.

Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE, laquais.

Bon! voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? Et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN.

Non; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret

de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double [1].

(Entre M. Dimanche.)

DON JUAN.

Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir! et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne jamais trouver de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN à ses laquais.

Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN.

Comment! vous dire que je n'y suis pas! à M. Dimanche! au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

DON JUAN.

Allons vite, un siége pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

---

[1] *Double*, ancienne monnaie, sixième partie d'un sou.

DON JUAN.

Point, point ; je veux que vous soyez assis contre [1] moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN.

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN.

Non, non ; je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monsieur...

DON JUAN.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à dire. J'étois...

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, je suis bien ; je viens pour...

DON JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

---

[1] *Contre* signifie ici *auprès de*.

DON JUAN.

Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

DON JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

DON JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, Monsieur. Je venois...

DON JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

DON JUAN.

La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

DON JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, Monsieur. Je...

DON JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir [1].

DON JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main.

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

---

[1] Vieux mot inusité, *être chef* ou *maître*.

DON JUAN.

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN.

Il n'y a rien que je fisse pour vous.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, Monsieur...

DON JUAN.

Or çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, se levant.

Allons vite, un flambeau pour conduire M. Dimanche; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE, se levant aussi.

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les siéges promptement.)

DON JUAN.

Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur...

DON JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

DON JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise!

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

DON JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(Il sort.)

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous, et je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

M. DIMANCHE.

Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh! ne vous mettez pas en peine; il vous payera le mieux du monde.

(Il le pousse dehors.)

(*Don Juan*, acte IV.)

---

# LA ROCHEFOUCAULD.

(1613-1680.)

François VI, duc de LA ROCHEFOUCAULD, se fit remarquer par son esprit, sa connaissance des hommes et ses intrigues. Pour plaire à la duchesse de Longueville, il se jeta dans cette guerre de la Fronde qui n'aurait été que ridicule si elle n'eût point coûté de sang à la France. Il n'y éprouva que des déceptions. Revenu de ses illusions, il tomba dans un découragement moral, dans une misanthropie chagrine et égoïste qui est le caractère de ses *Maximes*. Il passa les dernières années de sa vie dans l'intimité de madame de La Fayette et de madame de Sévigné.

Le petit livre des *Maximes*, dit Voltaire, est un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation : il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. Mais, sous le rapport de la vérité, La Rochefoucauld a fait plus souvent le

tableau d'une époque corrompue qu'une peinture de l'homme en général. Il attribue toutes nos actions à la vanité ou à l'intérêt; c'est méconnaître la vertu et s'exposer à corrompre l'homme à force de le rabaisser. Il a encore laissé des *Mémoires* qu'on lit avec plaisir.

## Maximes diverses.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Si nous n'avions point de défauts, nous n'aurions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de la fortune.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Les grands noms abaissent, au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a de cours que par notre vanité.

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

---

# LA BRUYÈRE.

(1643-1696.)

On ne sait presque rien de la vie de Jean Hardoin DE LA BRUYÈRE. Il naquit au village de Roinville, près de Dourdan, dans l'Ile-de-France. Il venait d'acheter une charge de trésorier de France lorsque Bossuet le plaça auprès du petit-fils du grand Condé, pour lui enseigner l'histoire. La Bruyère passa le reste de ses jours à l'hôtel de Condé, à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres. On le représente comme un philosophe doux, modeste, exempt d'ambition, ne songeant qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres.

Nous devons à La Bruyère une traduction des *Caractères* de Théophraste et un ouvrage original sous le même titre, qui le mettent au rang des premiers écrivains du grand siècle. Nul n'est plus riche en formes vives, rapides, originales, pittoresques et variées.

## Philémon ou le fat.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onyx ; il a au doigt un gros diamant, qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage ;

et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte [1] de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins [2] qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat.

(*Caractères*, chap. II.)

### Irène et Esculape.

Irène se transporte à grands frais en Épidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue [3] de fatigue; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est, le soir, sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle

---

[1] Pour *je vous tiens quitte*, qui est plus usité.

[2] *Coquins*, mis pour *laquais*. C'est, ainsi que *les six bêtes*, une de ces expressions familières qui se rencontrent sous la plume de La Bruyère, et qui donnent à son style une énergie nouvelle.

[3] *Recrue*, excédée, harassée.

lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions; et il ajoute qu'elle fasse diète. — Ma vue s'affoiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous! Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? Et ne savois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage?

(*Caractères*, chap. XI.)

### L'homme universel.

Arrias a tout lu, a tout vu; il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en étoit originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes, et il en rit

jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; Arrias ne se trouble point, prend feu, au contraire, contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée lorsqu'un des conviés lui dit : « C'est Séthon lui-même à qui vous parlez, et qui arrive fraîchement de son ambassade [1]. »

(*Caractères*, chap. v.)

### Cliton, ou le gourmand.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir : il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point;

---

[1] Aventure arrivée à R. de Châtillon, conseiller au Châtelet.

il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller : on ne reverra plus un homme qui mange tant, et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange; et s'il revient au monde, c'est pour manger.

(*Caractères*, chap. XI.)

## Giton et Phédon, ou le riche et le pauvre.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut

parler; on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se ren-

fermé dans son manteau; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu du [1] ministre et des ministères, il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

(*Caractères*, chap. VI.)

### Le distrait.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit et que ses bas sont rabattus sur ses talons. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup frappé rudement à l'estomac et au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant il se trouve devant un timon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes

[1] On dit *prévenu en faveur de quelqu'un*.

et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnoître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; on lui perd tout, on lui égare tout; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue; tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque[1]. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé; il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie

[1] Aventure arrivée à Brancas, frère du duc de Villars.

de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, il ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait des visites longues; il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut qu'elle le réveille.

(*Caractères*, chap. XI.)

### Les parvenus.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré; la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auroient pu choisir une plus belle demeure; la campagne, autour, est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain

et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour, à deniers comptants, cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune [1].

(*Caractères*, chap. VI.)

---

# MADAME DE SÉVIGNÉ.

(1626–1696.)

Marie DE RABUTIN-CHANTAL, fille du baron de Chantal, d'une des plus anciennes familles de Bourgogne, naquit à Paris. Devenue orphe-

[1] Allusion à Gourville, intendant du prince de Condé, qui acheta et embellit le château de Saint-Maur, dont monsieur le prince s'était contenté.

line de bonne heure, elle fut élevée avec soin par l'abbé de Coulanges, son oncle maternel, homme d'un rare bon sens, qu'elle a immortalisé sous le nom de *bien bon*. A dix-huit ans, elle épousa le marquis de Sévigné, qui fut tué en duel. Madame DE SÉVIGNÉ se dévoua tout entière à l'éducation de ses deux enfants. En 1669, mademoiselle de Sévigné, ayant épousé le comte de Grignan, gouverneur de la Provence, fut obligée de se séparer de sa mère. Cette séparation, qui fut un coup terrible pour madame de Sévigné, nous a valu la correspondance de cette femme célèbre, un des chefs-d'œuvre les plus originaux de notre littérature. C'est une peinture fidèle de la cour, de la capitale et des provinces; un journal de tous les événements importants et de tous les petits faits du jour, racontés par une femme instruite, spirituelle et sensée, qui a vécu avec les hommes les plus éminents de l'époque. Madame de Sévigné, tout en laissant *trotter sa plume, la bride sur le cou*, sait admirablement prendre tous les tons. Tendre et passionnée comme Racine lorsqu'elle peint l'état où la jette le départ de sa fille, il lui arrive d'atteindre au comique malin de Molière, et de rencontrer plus d'un trait digne de Bossuet lorsqu'elle parle de la perte du temps, de la vieillesse, de la Providence, de la mort. Plusieurs de ses narrations peuvent se comparer à ce que les historiens de l'antiquité ont écrit de plus parfait. La *Mort de Turenne*, qui est un chef-d'œuvre en ce genre, nous rappelle les belles pages de Tacite sur les derniers moments et les funérailles de Germanicus.

## A SA FILLE.

### APRÈS UNE SÉPARATION.

5 octobre 1673.

Voici un terrible jour, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne puis pas espérer plus de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avois-je à ménager! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse, je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme

je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres!

## A M. DE COULANGES.

### SUR LE MARIAGE DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens?

Hé bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? je vous le

donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de La Vallière? — Point du tout, madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? — Point du tout : vous êtes bien provinciale! — Ah! vraiment, nous sommes bien bêtes! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

## A M. DE POMPONNE.

### MALICE DE LOUIS XIV A UN VIEUX COURTISAN.

1666.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers : MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes les choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi qui aime toujours à faire des réflexions, je

voudrois que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connoître jamais la vérité.

## A MADAME DE GRIGNAN.

### AVENTURE ARRIVÉE A L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

5 février 1674.

L'archevêque de Reims venoit hier fort vite de Saint-Germain; c'étoit comme un tourbillon. Il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra*, *tra*, *tra*; ils rencontrent un homme à cheval, *gare*, *gare* : ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher et l'archevêque même se mettent à crier : « Arrête, arrête ce coquin; qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disoit : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et les oreilles. »

## A M. DE COULANGES.

### RENVOI D'UN DOMESTIQUE.

Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour

vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir *Picard;* et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne : vous croyez que j'extravague : elle attend donc son mari avec tous les états, et en attendant elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard; elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur mesdemoiselles de Kerbone et de Kergueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller. Voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins; je n'avois point d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie que les poëtes ont célébrée prendre tous ceux qui travailloient pour venir nettoyer ici; vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard vint me dire qu'il n'iroit pas, qu'il n'étoit pas entré à mon service pour cela, que

ce n'étoit pas son métier, et qu'il aimoit mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère m'a monté à la tête; je songeai que c'étoit la centième sottise qu'il m'avoit faite; qu'il n'avoit ni cœur ni affection; en un mot, la mesure étoit comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

## A SA FILLE.

### MORT DE VATEL.

26 avril 1671.

Cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où

le rôti manqua à cause de plusieurs dîners à quoi [1] l'on ne s'étoit pas attendu : cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti, qui avoit manqué non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui venoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint ; le feu d'artifice ne réussit pas ; il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, Monsieur. » Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffoit ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en

[1] Aujourd'hui on dirait *auxquels*.

donna deux qui n'étoient pas mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement: on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort; on loua et blâma son courage [1].

## A SA FILLE.

### MORT DE TURENNE.

Mercredi, 28 août 1675.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf [2], qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de La Fayette y vint; nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu: les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures. Tous ces pauvres gens étoient en larmes et déjà tout habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir en voyant ce portrait: c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur; ils ne pouvoient prononcer une parole; ses valets de chambre,

---

[1] On dirait aujourd'hui *on loua et l'on blâma son courage.*

[2] Sœur du cardinal de Bouillon et nièce de Turenne,

ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes, et faisoit fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé ; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tirera du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoit le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf ; il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie du cœur emportée ; on crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'étoit jeté sur ce corps, qui ne vouloit pas le quitter, et qui

se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau; on le porte dans une haie : on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où [1] M. de Lorge, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras.

On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étoient couverts; ils ne battoient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation; et partout où il a passé on n'entendoit que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés : ils allèrent au-devant de lui en habit de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt. On lui fera un

[1] On dirait aujourd'hui *ce fut là que...*

service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. . . . . . . . . . . . . . .

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci ; ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui alloit d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie : c'étoit comme s'il eût dit : Monsieur, arrètez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montroit cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne roide mort), *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable;* et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. . . . . . .

## A SA FILLE.

### DOULEUR DE LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE [1] A LA MORT DE SON FILS.

20 juin 1672.

Je ne puis songer sans une extrême émotion à l'état

[1] Sœur du grand Condé. Son fils unique fut tué dans ce passage du Rhin chanté par Boileau.

où j'apprends que vous avez été; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé sans une horreur qui me trouble; faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité que l'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est : tout le monde pleure ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle de Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours : on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste; en effet, dès qu'elle parut : « Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère? » sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. — Et mon fils? » On ne

lui répondit rien. « Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah ! mon cher fils, est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu, quel sacrifice ! » et là-dessus elle tombe sur son lit ; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos : sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée ; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

### Sur la Providence.

La Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces temps différents de notre vie que nous ne les sensentons quasi pas; cette perte va doucement, elle est imperceptible. C'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si, à vingt ans, on nous donnoit le degré de supériorité dans notre famille, et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant à celui de vingt ans, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure. Mais c'est jour à jour que nous avançons; nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain

comme aujourd'hui; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore.

(*Fragment d'une lettre.*)

---

# BOSSUET.

(1627-1704.)

Jacques-Bénigne Bossuet, le *Démosthène de la tribune évangélique* et le *dernier des Pères de l'Église*, était fils d'un magistrat de Dijon Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il se distingua de bonne heure par sa piété, son génie et son amour infatigable pour le travail. Il fut successivement nommé évêque de Condom, précepteur du Dauphin, membre de l'Académie française, évêque de Meaux et conseiller d'État.

Peu d'hommes ont mené une vie plus active et plus laborieuse, et exercé sur leurs contemporains une influence plus puissante que l'immortel évêque de Meaux. On le voit lutter à la fois contre les protestants, les jansénistes, les quiétistes et les ultramontains; marquer les limites de la puissance spirituelle des papes et du pouvoir temporel des rois; élever l'héritier du trône de Louis XIV; tonner dans la chaire contre les vices de la ville et de la cour; diriger les assemblées du clergé; ramener à la pénitence madame de La Vallière, et Turenne au joug de la foi; préparer à la mort Henriette d'Angleterre, le grand Condé et les personnages les plus illustres du temps; répondre à tous les théologiens, à tous les hommes d'État qui le consultent comme un oracle, et composer ces ouvrages sublimes d'éloquence, d'histoire et de controverse qui lui assurent le premier rang parmi les écrivains de la France.

Parmi les ouvrages de Bossuet, on distingue ses *Oraisons funèbres*, où il déploie toute la force de son génie et toute la pompe de son style, et son *Discours sur l'histoire universelle*, où, appliquant l'art oratoire à l'histoire même, il retrace avec une incomparable éloquence toute la suite des siècles, depuis la création du monde jusqu'au règne de Char-

lemagne. Nous lui devons aussi une *Exposition de la doctrine catholique*, l'*Histoire des variations des églises protestantes*, des *Elévations sur les Mystères*, des *Méditations sur l'Evangile*, des traités *sur la connaissance de Dieu et de soi-même*, sur la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, des *Sermons*, etc. C'est à tort que certaines personnes préfèrent aux sermons de Bossuet ceux de Bourdaloue, son successeur. Si les plans de Bourdaloue sont plus réguliers, si l'ordre de ses discours est plus méthodique, il n'a ni l'inspiration, ni l'élan, ni les fortes peintures de la vie, ni les images grandes ou familières de l'*Aigle de Meaux*.

## EXORDE

### DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et, depuis, de retours soudains, de changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberte; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande

reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!* (*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*)

### Mort d'Henriette d'Angleterre.

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ! Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts : on trouve tout consterné,

excepté le cœur de cette princesse; partout on entend des cris, partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissoient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise : « Je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. » La princesse échappoit parmi des embrassements si tendres, et la mort, plus puissante, nous l'enlevoit entre ces royales mains.

Quoi donc! elle devoit périr sitôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs; le matin elle fleurissoit, avec quelles grâces! vous le savez; le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devoient être pour cette princesse si précises et si littérales!

La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparoître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va des-

cendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes! (*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*)

## Bataille de Rocroi.

A l'âge de vingt-deux ans, le duc d'Enghien conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre [1]; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles qu'on n'avoit pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inspiroient à nos troupes

---

[1] Allusion au vieux maréchal de l'Hôpital, qui s'opposait à la bataille.

le besoin pressant de l'État, les avantages passés et un jeune prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux! Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière, son courage croissoit avec les périls et ses lumières avec son ardeur.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les François à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants [1] ceux qui échappoient à ses coups.

Restoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Es-

---

[1] Ces *regards étincelants qui étonnent les soldats ennemis*, et plus loin *les yeux du jeune prince, dont la victoire relève la haute contenance, et à qui la clémence ajoute de nouvelles grâces*, ne sentent-ils pas un peu le romanesque de l'époque ?

pagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer leurs brèches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais

il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savoit pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devoit achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou; et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos et un règne qui devoit être si beau commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevoit jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

(*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

## PÉRORAISON

### DE L'ORAISON FUNÈBRE DU GRAND CONDÉ.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts, voilà tout

ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menoit dans les hasards! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la

mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint [1].

(*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

## ALEXANDRE.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vu ; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, et dompta tout le pays qu'il trouva sur son passage. Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

---

[1] *Voy.* les derniers travaux de Bossuet, par d'Alembert.

Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissoit des capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfans; il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous les côtés comme une succession vacante, et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les

siens ; et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

(*Discours sur l'Histoire universelle.*)

### Charles-Gustave, roi de Suède.

Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et tombée comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces armes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts.

(*Oraison funèbre de la princesse palatine.*)

### Saint Paul, orateur.

Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il

traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette élocution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons, dans ses admirables épîtres, une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire

son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend [1].

(*Panégyrique de saint Paul.*)

---

# FÉNELON.

(1651-1715.)

François de Salignac DE LAMOTHE-FÉNELON naquit au château de Fénelon, en Périgord. Comme Bossuet, il se destina de bonne heure à l'Église, et il se distingua tellement dans ses études qu'à l'âge de quinze ans il prêcha avec un succès extraordinaire En 1689, l'abbé de Fénelon fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et, cinq ans après, il fut appelé à l'archevêché de Cambrai. La querelle de *quiétisme* fit tomber Fénelon dans la disgrâce du roi, et fut cause qu'il passa dans son diocèse les dix-huit dernières années de sa vie. Il soutint cette lutte contre Bossuet, et déploya une fécondité prodigieuse, un art admirable, une force et une vigueur de génie qui semblaient incompatibles avec sa nature gracieuse et mélancolique.

Les principaux ouvrages de Fénelon sont les *Aventures de Télémaque* [2], utopie d'un homme vertueux, mais chimérique, où il a embelli de tout le charme du style poétique les leçons de morale qui conviennent le mieux aux princes et les maximes de gouvernement les plus favorables au bonheur des peuples; un *Traité de l'existence de Dieu*, un *Traité de l'éducation des filles*, des *Dialogues des Morts*, des *Fa-*

---

[1] Bossuet semble se peindre dans ce portrait.

[2] *Voy.* ci-après un jugement sur *Télémaque*, par M. Villemain.

*bles* en prose, des *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, une *Lettre à l'Académie*, une *Correspondance*, etc.

Le caractère de Fénelon, plein de douceur et d'amour, l'a fait surnommer le *Cygne de Cambrai*. C'était un homme simple et modeste, d'une imagination gracieuse, d'une vertu aimable et tendre, d'une éloquence douce, fleurie, persuasive. Son style, toujours vrai, toujours enchanteur, ressemble à sa vertu. Sa mémoire restera à jamais chère aux hommes de tous les pays et de toutes les opinions.

## Le jeune Bacchus et le faune.

Un jour, le jeune Bacchus, que Silène instruisoit, cherchoit les Muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvoit, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachoit un jeune faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, et qui marquoit à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois sourioient aussi. Le critique étoit jeune, gracieux et folâtre; sa tête étoit couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étoient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendoit sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune étoit enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paroissoit derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Eh! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? » (*Fables.*)

**Le loup et le jeune mouton.**

Des moutons étoient en sûreté dans leur parc; les chiens dormoient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouoit de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnoître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avoit jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. — Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vi-

vous comme frères, et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala...

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non pas par leurs discours. (*Fables.*)

### Les Abeilles.

Un jeune prince, au retour des zéphyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit et aperçut une ruche d'abeilles; il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le travail et le soin de cette petite république. Les cellules commençoient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissoient de leur doux nectar; les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étoient bannies de ce petit État; tout y étoit en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étoient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admiroit cet objet qu'il ne connoissoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui et lui dit : « La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence;

on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel. » (*Fables*.)

---

## LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMYNES.

Les faiblesses et les crimes des rois ne sauroient être cachés.

LOUIS XI.

On dit que vous avez écrit mon histoire?

PH. DE COMMYNES.

Il est vrai, sire, et j'ai parlé en bon domestique [1].

LOUIS XI.

Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serois passé volontiers.

---

[1] *Domestique* signifiait alors *serviteur*.

PH. DE COMMYNES.

Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux : voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

LOUIS XI.

Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

PH. DE COMMYNES.

C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnoissance n'est pas ce que l'on cherche dans une histoire; au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

LOUIS XI.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

PH. DE COMMYNES.

La vôtre étoit étrangement noircie : j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses. Que pouvois-je faire de mieux?

LOUIS XI.

Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlois tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier, de mon tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites

dévotions, surtout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte ampoule, et à faire des pèlerinages, par où je prétendois toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb que je baisois dès que je voulois faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Laud, par laquelle je n'osois jurer sans vouloir garder son serment, parce que j'aurois cru mourir dans l'année si j'y avois manqué. Tout cela est fort ridicule.

PH. DE COMMYNES.

Tout cela n'est-il pas vrai? Pouvois-je le taire?

LOUIS XI.

Vous pouviez n'en rien dire.

PH. DE COMMYNES.

Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS XI.

Mais cela étoit fait, et il ne falloit pas le dire.

PH. DE COMMYNES.

Mais cela étoit fait, et je ne pouvois pas le cacher à la postérité.

LOUIS XI.

Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

PH. DE COMMYNES.

Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurois rien sauvé par mon silence, et

je me serois déshonoré. Contentez-vous que je pouvois dire bien pis et être cru, et que je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS XI.

Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

PH. DE COMMYNES.

Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire. (*Dialogues des morts.*)

---

## LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

LE CONNÉTABLE.

N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse et lui. Ces deux François étoient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.

Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre; mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étois mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

Hé! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure que je suis en peine; je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.

Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront à te guérir.

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.

Qu'as-tu-donc? Est-ce que tu ne saurois te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la mienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD.

Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE.

Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! Je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les bons François. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.

Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD.

Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

LE CONNÉTABLE.

Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avois rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par foiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulois-tu que je fisse?

BAYARD.

Que vous souffrissiez toutes sortes de maux plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution étoit trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valoit mieux être pauvre, obscur, inutile à tout que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il falloit l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.

Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritoit-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD.

Si le roi ne le méritoit pas, la France entière le méritoit. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritoit. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.

Eh bien, j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD.

Je le sais bien, mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connoissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperoit pas, quand même il vous donneroit sa sœur en mariage, et qu'il partageroit la France avec vous, il n'effaceroit point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. (*Dialogues des morts.*)

## Sacrifice d'Idoménée.

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, étoit allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le

pilote de son vaisseau et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir, chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : « O puissant « dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, « daigne écouter un malheureux! Si tu me fais revoir « l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immo- « lerai la première tête qui se présentera à mes yeux. »

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port désiré; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes, et surtout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive; à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils; il recule saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse;

il le voit fondant en larmes : « O mon père, dit-il, d'où « vient cette tristesse? Après une si longue absence, « êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume « et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? vous « détournez vos yeux de peur de me voir! » Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : « O Neptune, que t'ai-je pro- « mis! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage! rends- « moi aux vagues et aux rochers qui devoient, en me « brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. « O dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le « sien. » En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étoient autour de lui arrêtèrent sa main:

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvoit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. « Votre promesse, disoit-il, « a été imprudente : les dieux ne veulent point être « honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à « la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre « les lois de la nature; offrez cent taureaux plus blancs « que la neige à Neptune; faites couler leur sang au- « tour de son autel couronné de fleurs; faites fumer « un doux encens en l'honneur de ce dieu. »

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée et sans répondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux; son visage, pâle et défiguré, changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ses membres tremblants. Cependant son fils lui disoit : « Me voici, mon père; votre fils « est prêt à mourir pour apaiser le dieu n'attirez pas

« sur vous sa colère ; je meurs content, puisque ma « mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon « père, ne craignez pas de trouver en moi un fils in-« digne de vous, qui craigne de mourir. »

En ce moment Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observent de près : il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante et pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort, il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charment les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte; ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes, ils prennent des bâtons et des pierres; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient

la sagesse, qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux; ils s'embarquent avec lui, ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

(*Télémaque*, liv. v.)

### Les champs Élysées.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient dans les champs Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas avec les plus riches fruits de l'au-

tomne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. Elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie. Ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien, ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les

hommes avides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors ; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus ; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde, mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; et cette joie, qui

échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition, qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux

mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

(*Télémaque*, liv. XIV.)

## Promenade d'Amphitrite.

Nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissoient derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils. Elle avoit un visage serein et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de

petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leur haleine. On voyoit au milieu des airs Éole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenoient en silence les fiers aquilons et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse. (*Télémaque*, liv. IV.)

---

# BOURDALOUE.

(1632-1704.)

Louis BOURDALOUE, né à Bourges, entra fort jeune dans la société de Jésus. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence le firent appeler à Paris, et il y devint bientôt célèbre. Il eut l'honneur de prêcher dix fois l'*Avent* et le *Carême* devant Louis XIV et sa cour. On l'appelait le *roi des prédicateurs*, et le *prédicateur des rois*. Son premier sermon sur la *Passion* est considéré comme son chef-d'œuvre.

On a souvent comparé Bourdaloue à Massillon. Ces deux orateurs sont très-éloquents, mais ils le sont d'une manière différente. « Chez Bourdaloue, dit M. Villemain, la pensée est forte et grave; le style, sans l'orner beaucoup, la soutient par une expresssion énergique et simple. Il y a peu d'images; mais souvent cette brièveté pleine de vigueur est le premier mérite de l'écrivain après le talent de peindre. »

## L'oubli des pauvres.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent

sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable que, de la part des riches, il est volontaire et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connoît pas, et qu'on ne veut pas les connoître! Si l'on savoit l'extrémité de leurs besoins, on auroit pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougiroit de ses excès, on auroit honte de ses délicatesses, on se reprocheroit ses folles dépenses, et l'on s'en feroit avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant, et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop foibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connoît pour pauvres, et dont on ne peut ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés, combien sont durement traités! combien manquent de tout pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y

avoit point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et l'insensibilité des riches.

---

# FLÉCHIER.

(1632-1710.)

Esprit FLÉCHIER, évêque de Nîmes, naquit de parents pauvres à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras. Après avoir professé la rhétorique à Narbonne, enseigné le catéchisme à des enfants de Paris, il se fit connaître par quelques poésies latines, et il fut nommé lecteur du Dauphin. Bientôt ses oraisons funèbres mirent le sceau à sa réputation : celle de Turenne, son chef-d'œuvre, lui valut la première place après Bossuet. Fléchier n'a pas l'éloquence mâle, rapide, sublime de l'*aigle de Meaux;* il manque d'impétuosité, de force et de chaleur. « Ce qui le distingue, dit Rollin, c'est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expression brillante et fleurie. une vivacité d'imagination et un art merveilleux de peindre les objets. Peu d'écrivains possèdent au même degré cette harmonie *mécanique* qui charme l'oreille par le choix et l'arrangement des mots, par la coupe et l'enchainement des périodes. »

Fléchier s'est aussi exercé dans l'histoire. Sa *Vie de Théodose le Grand* est écrite avec une élégance qui s'éloigne peut-être trop de cette simplicité historique tant recommandée par les bons critiques.

## EXORDE

### DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir

qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leur cœur la

tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël?*

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

### Mort de Turenne.

Turenne mort, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort. Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice

adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang au bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit à lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un seul homme est une calamité publique.

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

---

# MASSILLON.

(1663-1742.)

Jean-Baptiste MASSILLON, prédicateur célèbre, évêque de Clermont, naquit à Hyères, en Provence. Il était fils d'un notaire. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire. Appelé à Paris par l'éclat de ses talents, il prêcha devant la cour, et enleva tous les suffrages. Son fameux sermon sur *le petit nombre des élus* transporta son auditoire d'admiration. Celui qu'il prononça sur l'*aumône*, pendant le cruel hiver de 1709, produisit un mouvement semblable, et valut une abondante moisson pour les malheureux. Le *Petit Carême*, suite de sermons composés pour l'instruction de Louis XV enfant, est regardé comme un des plus parfaits ouvrages de la littérature française. Il a valu à son auteur le surnom de *Racine de la chaire*. Massillon, en effet, ressemble à Racine, comme Bourdaloue ressemble à Corneille. Moins nerveux, moins précis que Bourdaloue, moins sublime et moins rapide que Bossuet, il brille par l'imagination, la facilité abondante et le

pathétique. Une douceur persuasive, une diction fleurie et harmonieuse, beaucoup de grâce et d'onction forment les caractères de son éloquence.

Massillon a moins réussi dans l'oraison funèbre que dans le sermon. On connaît le commencement de celle de Louis XIV : *Dieu seul est grand, mes frères !* Ce mot, prononcé en face du cercueil de Louis le Grand, est une inspiration sublime.

## Plaisir de la bienfaisance.

Quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité; ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulenee de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé : il faut revenir sur ses pas et recommencer ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie, mais ils ne la lais-

seront pas dans votre cœur. Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour de leur naissance eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau; vous sentirez alors le plaisir d'être né grand; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilége qui le rende digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres : ce plaisir-là est pour vous seul; tout le reste a ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui; chaque bienfait porte avec lui ce plaisir doux et secret, et le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

(*Petit Carême.*)

### Petit nombre des élus.

Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'entendre, et comme des criminels tremblants à qui on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle; car vous avez beau vous flatter, vous

mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc, si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent.

Mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent

pas se convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour.... Paroissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à droite, démêlez-vous de cette paille destinée au feu.... O Dieu, où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage ?

(*Sermon sur le petit nombre des élus.*)

---

# DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

Le XVIII[e] siècle fut le siècle de la prose. Les écrivains, tout occupés à préparer les réformes politiques, négligent la poésie, et lui préfèrent la prose, qui est plus facile, plus libre et plus propre à agir sur les esprits. Ils se montrent peu soucieux du beau idéal, ils ne cherchent que l'utilité pratique.

Pendant la première moitié du siècle, la langue conserve cette forme pure, nette, rapide, souple, élégante qui est l'instrument le plus parfait pour exprimer la pensée. Voltaire, Montesquieu, et, après eux, Vauvenargues, Fontenelle, le Sage et l'Écossais Hamilton sont les meilleurs écrivains de cette période. De 1750 à 1780, la prose acquiert peut-être des qualités plus élevées sous la plume de Buffon et de J. J. Rousseau. Buffon crée la langue de l'histoire naturelle, et lui donne l'élégance et les ornements des sujets littéraires. Rousseau passionne les imaginations par une éloquence ardente, enthousiaste, pleine de mouvement et de figures, et mêle à de grandes beautés des défauts dont sort bientôt une école d'écrivains qui remplacent le sentiment par la fausse sensibilité et l'éloquence par la déclamation.

---

# FONTENELLE.

(1657-1757.)

Bernard Le Bovier de **Fontenelle** était fils d'un avocat de Rouen et d'une sœur du grand Corneille. Il abandonna le droit pour les lettres. Les *Dialogues des morts*, les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des oracles*, l'*Histoire de l'Académie* et surtout les *Éloges des savants* sont les véritables titres de Fontenelle au souvenir de la postérité. Son plus grand mérite fut d'orner des grâces de l'imagination et du style les principes arides des sciences et de la philosophie; mais il ne sut pas toujours éviter la recherche et l'affectation, qui sont les défauts dominants de ses ouvrages. Ses *Poésies pastorales*, écrites d'un style ingénieux, manquent de naturel et de simplicité. Ses *comédies*, ses *tragédies* et ses *opéras* sont aujourd'hui oubliés.

Fontenelle, qui naquit pendant la minorité de Louis XIV, et mourut au milieu du règne de Louis XV, lie les deux époques : il unit la réserve et la modération du XVII^e siècle à l'esprit critique et au doute philosophique du XVIII^e.

## Système du monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous [1]. On les appelle *fixes*, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux, sont suspendus à différentes hauteurs le soleil, la lune et les cinq autres astres qu'on appelle

[1] Il serait plus correct de dire : *il semble que les étoiles soient attachées...*

*planètes*, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne [1]. Ces planètes n'étant point attachées à un même ciel, et ayant des mouvements inégaux, elles se regardent diversement, et figurent diversement ensemble, au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez, qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore longtemps; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme [2] les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie ; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Égypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin.

Quand on eut reconnu cette disposition des cieux, il fut question de deviner comment toutes les parties de l'univers devaient être rangées; et c'est là ce que les savants appellent faire un système. Saisi d'une noble fureur d'astronome, Copernic prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui [3] cet honneur

[1] Uranus et les planètes télescopiques, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Flore, Clio, Iris, Hébé, Astrée, etc., n'étaient pas encore connus.

[2] Au 17e et au 18e siècle, on employait souvent *comme* pour *comment*.

[3] *A qui* pour *auquel*.

était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste, dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune, qui tourne encore autour d'elle.

« Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile; après lui, qu'est-ce qui suit? »

C'est Mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme; et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution.

« Et la lune? vous l'oubliez, » interrompit-elle. — Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour

de la terre et ne l'abandonne point; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit, en tournant toujours autour d'elle, et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre.

« On a de la peine, dit la marquise, à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil; car enfin on ne change point de place, et on se trouve le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la terre tout entière marche... »

Assurément, interrompis-je; c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière : vous vous retrouveriez, à votre réveil, dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau.

« Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence : je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre : j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. »

Non pas, Madame, répondis-je, non pas : le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il

a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais dès qu'elle change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil, en l'espace d'une année, répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le *zodiaque*. (*Pluralité des mondes*.)

---

# HAMILTON.

(1646–1720.)

Antoine, comte de HAMILTON, issu de l'illustre famille des Hamilton d'Écosse, naquit en Irlande. Élevé en France pendant la révolution d'Angleterre, il retourna à Londres sous le règne de Charles II. La révolution de 1688 le força de se réfugier de nouveau en France, et il y passa les trente dernières années de sa vie.

Hamilton, quoique étranger, s'est placé au rang de nos bons écrivains par ses *Mémoires du chevalier de Grammont*, son beau-frère. C'est une peinture légère, gracieuse, spirituelle et railleuse de la cour épicurienne et demi-française de Charles II. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir y est porté à sa perfection. Le badinage de Hamilton, moins élégant que celui de Voltaire, est peut-être plus exquis et plus agréable. Son style est facile, naturel, d'un tour heureux, quelquefois un peu négligé, délicat sans jamais être précieux. C'est le meilleur style de la conversation.

### L'habit du chevalier de Grammont.

La reine d'Angleterre, femme de Charles II, avait imaginé une mascarade où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer, et, durant ce temps, on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de cette fête : « Sire, lui répondit le chevalier, de toutes les bontés qu'il vous a plu de me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible. — Et comment vous mettrez-vous pour le bal? lui demanda le prince. Je vous laisse le choix des nations. — Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. Quant à mon costume, je ferai partir demain pour Paris Termes, mon valet de chambre; et si je ne vous montre, à son retour, le plus bel habit que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade. »

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; et son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué qu'il commençait à compter les moments dans l'attente du retour.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade.

Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir arriver enfin en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait pas à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord. « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc pas arrivé? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci. — Comment! Dieu merci, dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » À ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour de Grammont. Il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Eh bien, monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, Monsieur, dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le

plus bel habit du monde, que M. le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, Monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé! que vous dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais, hier matin, et voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant près de Calais? lui dis-je. — Oui, Monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant que je veux être pendu si l'on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a retiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon portemanteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on n'a pu le trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre. »

Quelque temps après le bal dont nous venons de parler, le chevalier de Grammont, allant de Londres à Paris, passa par Abbeville. Le maître de poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup, en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi : depuis la nuit précédente jusqu'à ce moment ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables. Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître. Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivis des galopins de la ville, entrent dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait la raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs; que le repas se faisait chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevait-il de parler que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour et débarquè-

rent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le cliquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé brillaient de toutes parts.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat; mais on ne pouvait porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches et dix serpenteaux de chaque côté, qu'on avait faits avec ses cheveux, en dérobaient la vue; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il sollicitait la main de madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le chevalier. — Bon! lui répondit l'autre, je l'ai eu d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un milord d'Angleterre. » Le chevalier, qui sentait le dénoûment de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. « Si je le reconnaîtrais? Ne fus-je pas obligé de boire toute la nuit à Calais, pour en avoir bon marché? » Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table, lui trente-septième. Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il; vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en ai pas fait un mauvais usage. » Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh! parbleu! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. » Le chevalier, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épouse, qui, par bienséance, demeura fixe, et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait de manière à

boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtait vingt-quatre potages pour mettre autant d'entrées.

Il y avait déjà longtemps que le maître et le valet étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu, n'était en peine que de la manière; savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pourraient lui convenir, ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient le plus capables de le confondre. Mais, voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps; et, s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il; mais je veux être pendu si vous n'avez pas tort dans le fond. — Comment, traître! dans le fond? dit le chevalier; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as mérité depuis longtemps? — Voilà-t-il pas? dit Termes. Toujours de l'emportement au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. — Et le sable mouvant, n'était-il pas pour mon service? dit Grammont. — Patience, s'il vous plaît, répondit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces coquins-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là qu'il était un sot; car il était à deux

genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par-devant, et je ne sais comment il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis, et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : « Mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai? cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en ai fait donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village, à qui nous l'avons vendu? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portait à sa noce. »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups ou le chasser était le traitement le plus favorable que son maître lui devait; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage, et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

(*Mémoires du chevalier de Grammont.*)

## Le début du chevalier de Grammont au jeu.

Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. On fit partir mon équipage huit jours avant moi : c'était toujours autant de temps que ma mère gagnait pour me faire des exhortations. Enfin elle me laissa partir.

Dès la seconde poste, je pris querelle avec Brinon. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne : je les voulus avoir; il s'y opposa fortement. « Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi? A ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnances. » Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista; mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder; on eût dit que je lui arrachais le cœur.

Nous arrivâmes à Lyon; deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur; j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre pour aller rendre compte au commandant et de mon voyage et de mes desseins. Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate

et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid; il s'appelait Cérise; il était Suisse de nation, empoisonneur de profession et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : « Eh ! que voulez-vous donc, Monsieur ? me dit-il; aller trotter par la ville ? n'est-ce pas assez trotter depuis ce matin ? Mangez un morceau et couchez-vous à bonne heure pour être, du matin, à cheval à la pointe du jour. — Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge ? s'écria-t-il. Hé ! Monsieur, vous n'y songez pas; ils sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés. » J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent, et voulant commencer à me soustraire à la domination de mon gouverneur : « Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur ? Allez-vous-en souper, si cela vous plaît; et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour. »

J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de *cartes* et de *dés*. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de

figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu, et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était petit, gras et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. « Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il n'en vendra guère, de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? — Oh! oh! dit le perfide Cérise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié, nous ne serions pas longtemps à les attendre! »

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier; il jouait tout de travers. Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais lui gagner. Il perdit son écot; on servit, et je le fis mettre auprès de moi.

Le plus mauvais repas du monde fini, toute cette co-

hue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande ;* et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cérise, de l'autre côté, *me demanda la permission de me demander* si j'avais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre; il me demanda si j'allais à l'armée de Piémont; et lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande.*

Je lui gagnai partie, revanche et le tout dans un clin d'œil. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir; il fallut me lever pour aller lui en donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force pistoles et qui ne jouait

non plus qu'un enfant : « Lui, marchand, monsieur le chevalier ! — Tais-toi, vieux fou, lui dis-je ; je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. » En disant cela, je mis Brinon dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le Suisse déboutonna son haut-de-chausse pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets, et, me le présentant, il me demanda pardon de *la liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser ; que je ne voulais pas de son argent, et que je lui jouerais les quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelques difficultés ; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué ; j'en rejouai une autre : la chance tourna ; le dé lui devint favorable ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent ; le tout en fut. J'étais piqué ; lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard, qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de *la liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa et la politesse dont il me fit la révérence me piquèrent tellement que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y avait à faire sur l'état où j'étais réduit. Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque

consolation ; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, j'envisageai toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède. Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et faisait claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main. « Debout, monsieur le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux ; les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Ça, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau ! — Comment, s'écria-t-il, *fermez le rideau !* Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé ? Monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille, et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit ? Que dirait Madame si elle voyait ce train ? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. » Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que Satan lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. « Et combien ? me dit-il ; les cinq cents ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents ? trois ? deux ? Quoi ! ne serait-ce que cent pistoles ? » poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. « Il n'y a pas grand mal à cela ; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu

que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, car je suis indigne de voir le jour. »

Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses dont le refrain était toujours : « Que dira Madame ? » et après s'être épuisé en regrets inutiles : « Ça donc, monsieur le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir ? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. »

(*Mémoires du chevalier de Grammont.*)

---

# LE SAGE.

(1668-1747.)

Alain-René Le Sage, l'immortel auteur de *Gil Blas*, naquit dans la petite ville de Sarzeau, près de Vannes. Il travailla d'abord pour le barreau, puis il occupa un emploi dans les fermes, et finit par se consacrer à la culture des lettres.

On doit à Le Sage *Gil Blas de Santillane*, un des meilleurs romans de mœurs de notre littérature, où l'auteur, faisant la peinture de toutes les conditions sociales et la censure de tous les vices et de tous les ridicules, a su réunir la fine observation de La Bruyère et la verve comique de Molière au style facile, animé, rapide de Voltaire. Il a écrit aussi *Turcaret*, satire des financiers parvenus, celle de nos comédies qui rappelle le mieux la manière de Molière. La jolie pièce de *Crispin rival de son maître*, une de nos petites comédies les plus piquantes, et *le Diable boiteux*, roman de mœurs, ne sont pas indignes de ces deux chefs-d'œuvre. Les autres ouvrages de Le Sage sont peu connus.

## Gil Blas et l'archevêque de Grenade.

Deux mois après, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement et on lui donna de si bons remèdes que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvais pas, toutefois, la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y pris garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. « Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous

un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo [1]. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose. Je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque? — Non, Monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être

---

[1] Le chanoine Sédillo lui avait légué sa bibliothèque, ses livres et ses manuscrits : Gil Blas n'y trouva que cinq ou six volumes et quelques papiers sans valeur.

franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? — Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il; je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant; vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur.

Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. »

(*Gil Blas de Santillane.*)

### L'acteur et le paysan.

Le parterre donne souvent ses applaudissements fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuse.

Tout le peuple d'une ville s'était assemblé dans une grande place pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut clore la séance par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit; et comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. « Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon; il n'est pas si

bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux faire que lui le cochon de lait; et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. » Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour voir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour, et enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs : « Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes! »

(*Gil Blas de Santillane*, liv. III, chap. v.)

## Gil Blas favori du duc de Lerme.

**Gil Blas, devenu secrétaire et favori du duc de Lerme, premier ministre du roi d'Espagne, jouissait d'un grand crédit; mais l'ambition ne le préservait pas de la faim. Ses appointements ne lui étaient point payés, et il se voyait réduit, pour vivre, à vendre ses hardes pièce à pièce. Un jour il crut avoir trouvé l'occasion de découvrir sa misère à son protecteur.**

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde, de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Le duc, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les

jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis, par son ordre, dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions, de loin, occupés d'affaires fort sérieuses, et nous ne parlions cependant que de bagatelles.

Il y avait plus d'une heure que je réjouissais son excellence par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur les arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si brillante qu'elles attirèrent notre attention. « Voilà des oiseaux, « dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez « curieux de savoir le sujet de leur querelle. » — « Mon-« seigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir « d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans « un autre auteur fabuliste. » Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

« Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand vizir. Ce ministre, nommé Altamuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé. Il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un vizir fidèle au prince. Altamuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé

Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : « Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux « se disent en leur langage. » — « Seigneur, lui répondit « le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. » — « Et comment cela ? » reprit Altamuc. — « C'est, repar- « tit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la « langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai « ceux-ci, et je vous répéterai, mot pour mot, tout ce « que je leur aurai entendu dire. »

« Le vizir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : « Seigneur, lui « dit-il, le croirez-vous? nous faisons le sujet de leur « conversation. » — « Cela n'est pas possible! s'écria le « ministre persan. Et que disent-ils de nous? » — « Un « des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui- « même, ce grand vizir Altamuc, cet aigle tutélaire qui « couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui « veille sans cesse à sa conservation. Pour se délasser de « ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son « fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir « un maître qui a mille bontés pour lui ! » — « Douce- « ment, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne « vante pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Altamuc, « il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'ho- « nore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il

« n'ait dessein de lui donner un emploi considérable ; « mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce « pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, « où il manque des choses les plus nécessaires. En un « mot, il mène une vie misérable, sans que personne « s'en aperçoive à la cour. Le grand vizir ne s'avise pas « de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, et, « content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse « en proie à la pauvreté. »

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Altamuc, et si ce grand vizir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. — « Non, Monseigneur, lui répondis-je « un peu troublé de sa question ; la fable dit, au con- « traire, qu'il le combla de bienfaits. — Cela est heureux, « reprit le duc d'un air sérieux. Il y a des ministres qui « ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. »

(*Gil Blas*, liv. VIII, chap. VI.)

---

# ROLLIN.

(1661-1741.)

Charles Rollin, le *Fénelon* de l'enseignement, était fils d'un pauvre coutelier de Paris. Dès sa jeunesse, il se distingua autant par sa piété que par ses talents. Il fut successivement professeur de rhétorique au collége du Plessis, professeur d'éloquence au collége de France, recteur

de l'Université de Paris, directeur du collége dit *de Beauvais*, et membre de l'Académie des inscriptions.

Nous devons au bon Rollin un *Traité des Études*, son chef-d'œuvre, un des livres les mieux écrits de notre langue après les livres de génie; une *Histoire ancienne* et une *Histoire romaine*, ouvrages dont le style simple, naturel et abondant semble continuer la tradition du grand siècle; mais comme historien Rollin manque de critique, et son érudition est loin d'être irréprochable.

## Amour de Démosthène pour le travail.

Démosthène, ayant perdu son père dès l'âge de sept ans, et étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés et avares, qui ne songeaient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandait un naturel aussi excellent que le sien, outre que la faiblesse de sa complexion et la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimait uniquement, ne permettaient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Leur ayant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devait se plaider, et qui faisait beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur, qui s'appelait Callistrate, fut écouté avec une grande attention; et ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressaient à l'envi à lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits,

dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, et, ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, et renonça à toute autre étude et à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate, d'où sortirent tant de grands orateurs, était pour lors à Athènes la plus renommée. Mais, soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisait payer fort cher, soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, dont le caractère était la force et la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhétorique que le premier enseignait. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène; et il est aisé de reconnaître dans les écrits du disciple le style noble et sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par ce premier succès, il se hasarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout à fait mal. Il avait une voix faible, la langue embarrassée et une très-courte haleine; et cependant ses périodes étaient si longues qu'il était souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé, et résolut de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croyait incapable. Un de ses auditeurs, qui, au travers de ses défauts, avait aperçu en lui un excellent fonds de génie et une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit

reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournait la tête baissée et plein de confusion, un des excellents acteurs de ce temps, qui était son ami, nommé Satyrus, le rencontra; et ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'était point sans remède, et que tout n'était pas si désespéré qu'il le croyait. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide et de Sophocle; ce qu'il fit sur-le-champ. Satyrus, les ayant répétés après lui, leur donna une tout autre grâce par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Il sentit bien ce qu'il lui manquait, et il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avait dans la langue et pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avait fait connaître le prix, paraissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayait à un point qu'il ne pouvait exprimer certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudiait; et il avait l'haleine si courte qu'il ne pouvait suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, et cela même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés; en sorte que dans la

suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisaient plus son haleine. Il fit plus : il allait sur le bord de la mer, et dans les temps que les flots étaient le plus violemment agités il y prononçait des harangues pour s'apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées. Il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamait avant que de parler en public. Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'était pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'était là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. « On voit « bien, répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas « tant coûté de peines. » Il se levait extrêmement matin, et il avait coutume de dire qu'il était bien fâché quand un ouvrier l'avait devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre par la peine qu'il prit de copier de sa propre main, jusqu'à huit fois, l'histoire de Thucydide, pour se rendre son style plus familier. (*Traité des Études*, t. II.)

# SAINT-SIMON.

(1675-1755.)

Louis de Rouvroy, duc de SAINT-SIMON, se distingua d'abord dans les armées, puis il entra dans la diplomatie. Membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, il fut l'âme du parti de la cour contre les parlements. Après la mort du duc d'Orléans, son crédit baissa, et il se retira dans ses terres, où il s'occupa à rédiger ses *Mémoires*. Ce livre, plein d'incorrection, d'éloquence et de génie, a placé l'auteur au premier rang parmi les écrivains de ce genre. Aucun ouvrage ne fait mieux connaître le règne de Louis XIV.

## Derniers moments de Louis XIV.

Le mercredi 28 août, le roi fit le matin une amitié à à madame de Maintenon qui ne lui plut guère et à laquelle elle ne répondit pas un mot. Il lui dit que ce qui le consolait de la quitter était l'espérance, à l'âge où elle était, qu'ils se rejoindraient bientôt. Sur les sept heures du matin, il fit appeler le P. Letellier, et comme il lui parlait de Dieu, il vit dans le miroir de sa cheminée deux garçons de sa chambre assis au pied de son lit qui pleuraient. Il leur dit : « Pourquoi pleurez-vous? est-ce que vous m'avez cru immortel? Pour moi, je n'ai point cru l'être, et vous avez dû, à l'âge où je suis, vous préparer à me perdre. »

Une espèce de manant provençal, fort grossier, apprit l'extrémité du roi en chemin de Marseille à Paris, et vint ce matin à Versailles avec un remède qui, disait-il, guérissait la gangrène. Le roi était si mal, et les

18

médecins tellement à bout qu'ils y consentirent sans ifficulté, en présence de madame de Maintenon et du duc du Maine. Fagon voulut dire quelque chose; ce manant, qui se nommait Le Brun, le malmena fort brutalement, dont Fagon, qui avait accoutumé de malmener les autres et d'en être respecté jusqu'au tremblement, demeura tout abasourdi. On donna donc au roi dix gouttes de cet élixir dans du vin d'Alicante, sur les onze heures du matin. Quelque temps après, il se trouva plus fort; mais le pouls étant retombé et devenu mauvais, on lui en présenta une autre prise sur les quatre heures, en lui disant que c'était pour le rappeler à la vie. Il répondit en prenant le verre où cela était : « A la vie ou à la mort! tout ce qui plaira à Dieu. »

Madame de Maintenon venait de sortir de chez le roi, ses coiffes baissées, menée par le maréchal de Villeroy par-devant chez elle sans y entrer, jusqu'au bas du grand degré, où elle leva ses coiffes. Elle embrassa le maréchal d'un œil fort sec en lui disant : « Adieu, monsieur le maréchal! » monta dans un carrosse du roi qui la servait toujours, dans lequel madame de Caylus l'attendait seule, et s'en alla à Saint-Cyr, suivie de son carrosse, où étaient ses femmes. Le soir, le duc du Maine fit chez lui une gorge chaude fort plaisante de l'aventure de Fagon avec Le Brun. Le remède de Le Brun fut continué comme il voulut, et il le vit toujours prendre au roi. Sur un bouillon qu'on lui proposa de prendre, il répondit qu'il ne fallait pas lui parler comme à un autre homme; que ce n'était pas un bouillon qu'il lui fallait, mais son confesseur; et il le fit appeler. Un

jour qu'il revenait d'une perte de connaissance, il demanda l'absolution générale de ses péchés au P. Letellier, qui lui demanda s'il souffrait beaucoup. « Eh! non, répondit le roi; je voudrais souffrir davantage pour l'expiation de mes péchés. »

Le jeudi 29 août, dont la nuit et le jour précédents avaient été si mauvais, l'absence des tenants qui n'avaient plus à besogner au delà de ce qu'ils avaient fait, laissa l'entrée de la chambre plus libre aux grands officiers, qui en avaient toujours été exclus. Il n'y avait point eu de messe la veille, et on ne comptait plus qu'il y en eût. Le duc de Charost, capitaine des gardes, qui s'était aussi glissé dans la chambre, le trouva mauvais avec raison, et fit demander au roi, par un des valets familiers, s'il ne serait pas bien aise de l'entendre. Le roi dit qu'il le désirait; sur quoi on alla quérir les gens et les choses nécessaires, et on continua les jours suivants. Le matin de ce jeudi, il parut plus de force, et quelque rayon de mieux qui fut incontinent grossi, et dont le bruit courut de tous côtés. Le roi mangea même deux petits biscuits dans un peu de vin d'Alicante avec une sorte d'appétit. J'allai ce jour-là, sur les deux heures après midi, chez M. le duc d'Orléans, dans les appartements duquel la foule était au point, depuis huit jours et à toute heure, qu'exactement parlant une épingle n'y serait point tombée à terre. Je n'y trouvai qui que ce soit. Dès qu'il me vit, il se mit à rire, et à me dire que j'étais le premier homme qu'il eût encore vu chez lui de la journée, qui, jusqu'au soir, fut entièrement déserte chez lui. Voilà le monde.....

Le soir fort tard ne répondit pas à l'applaudissement qu'on avait voulu donner à la journée, pendant laquelle le roi avait dit au curé de Versailles, qui avait profité de la liberté d'entrer, qu'il n'était pas question de sa vie, sur ce qu'il lui disait que tout était en prières pour la demander, mais de son salut, pour lequel il fallait bien prier. Il lui échappa ce même jour, en donnant des ordres, d'appeler le Dauphin le jeune roi. Il vit un mouvement dans ce qui était autour de lui. « Hé! pourquoi? leur dit-il; cela ne me fait aucune peine. » Il prit sur les huit heures du soir de l'élixir de cet homme de Provence. Sa tête parut embarrassée; il dit lui-même qu'il se sentait fort mal. Vers onze heures du soir, sa jambe fut visitée. La gangrène se trouva dans tout le pied, dans le genou, et la cuisse fort enflée. Il s'évanouit pendant cet examen. Il s'était aperçu avec peine de l'absence de madame de Maintenon, qui ne comptait plus revenir. Il la demanda plusieurs fois dans la journée; on ne lui put cacher son départ. Il l'envoya chercher à Saint-Cyr; elle revint le soir.

Le vendredi 30 août, la journée fut aussi fâcheuse qu'avait été la nuit, un grand assoupissement, et dans les intervalles la tête embarrassée. Il prit de temps en temps un peu de gelée et de l'eau pure, ne pouvant plus souffrir le vin. Il n'y eut dans sa chambre que les valets les plus indispensables pour le service, madame de Maintenon et quelques rares apparitions du P. Letellier, que Bloin ou Maréchal envoyaient chercher. Il se tenait peu même dans les cabinets, non plus que M. du Maine. Le roi revenait aisément à la piété quand ma-

dame de Maintenon ou le P. Letellier trouvaient les moments où sa tête était moins embarrassée; mais ils étaient rares et courts. Sur les cinq heures du soir, madame de Maintenon passa chez elle, distribua ce qu'elle avait de meubles dans son appartement à son domestique, et s'en alla à Saint-Cyr, pour n'en sortir jamais.

Le samedi 31 août, la nuit et la journée furent détestables. Il n'y eut que de rares et de courts instants de connaissance. La gangrène avait gagné le genou et toute la cuisse. On lui donna du remède du feu abbé Aignan, que la duchesse du Maine avait envoyé proposer, qui était un excellent remède pour la petite vérole. Les médecins consentaient à tout, parce qu'il n'y avait plus d'espérance. Vers onze heures du soir, on le trouva si mal qu'on lui dit les prières des agonisants. L'appareil le rappela à lui. Il récita des prières d'une voix si forte qu'elle se faisait entendre à travers celle du grand nombre d'ecclésiastiques et de tout ce qui était entré. A la fin des prières, il reconnut le cardinal de Rohan, et lui dit : « Ce sont là les dernières grâces de l'Église. » Ce fut le dernier homme à qui il parla. Il répéta plusieurs fois : *Nunc et in hora mortis;* puis dit : « O mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir! » Ce furent ses dernières paroles. Toute la nuit fut sans connaissance, et une longue agonie, qui finit le dimanche 1er septembre 1715, à huit heures un quart du matin, trois jours avant qu'il eût soixante-dix-sept ans accomplis, dans la soixante-douzième année de son règne.

(*Mémoires*, tome XXIV, ch. 405.)

---

# VAUVENARGUES.

(1715-1747.)

Luc de Clapier, marquis de VAUVENARGUES, naquit à Aix. Il servit quelque temps avec distinction, fut forcé de quitter le service par la faiblesse de sa santé, et vécut dans la retraite et la méditation. Il mourut à trente-deux ans. Ce jeune seigneur, qui fut, sous certains rapports, *le Pascal du* XVIII^e^ *siècle*, et qui en serait peut-être devenu *le Fénelon* s'il eût vécu plus longtemps, a laissé une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de maximes morales et de réflexions sur divers auteurs*, ouvrage inachevé, qui lui assure une des premières places parmi les moralistes et les critiques de notre littérature. — Vauvenargues rappelle Pascal par la candeur, la simplicité, la vérité dans l'âme et dans le style; mais il n'a ni la profondeur, ni la force, ni la passion, ni le sentiment chrétien du grand solitaire de Port-Royal.

## Réflexions morales.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

Celui qui sait rendre ses profusions utiles a une grande et noble économie.

Personne ne se croit propre comme un sot à duper les gens d'esprit.

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

Faisons généreusement, et sans compter, tout le bien qui tente nos cœurs; on ne peut être dupe d'aucune vertu.

C'est une preuve de petitesse d'esprit lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable.

Les grandes âmes aiment naturellement ce qui est digne de leur estime.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs.

On ne peut être juste si on n'est humain.

Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt.

On ne peut être dupe de la vertu; ceux qui l'aiment sincèrement y goûtent un secret plaisir, et souffrent à s'en détourner. Quoi qu'on fasse aussi pour la gloire, jamais ce travail n'est perdu s'il tend à nous en rendre dignes.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

La servitude avilit l'homme au point de s'en faire aimer.

### Bossuet, Pascal et Fénelon.

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit, sans étonnement, la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connaissance universelle et prématurée? Le premier élève l'esprit; l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et par ses soudaines hardiesses échappe aux génies trop timides; l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité; et, comme si c'était un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections et toutes les pensées des hommes, et paraît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyait être incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art; mais d'un

art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite, et l'original des préceptes. Que dirai je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention; Bossuet est plus impétueux, et Pascal plus transcendant. L'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus contenu.

Mais toi qui les a surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable génie; toi qui fis régner la vertu par l'onction et par la douceur, pourrais-je oublier la noblesse et le charme de ta parole lorsqu'il est question d'éloquence? Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarque dans tes écrits! Quel éclat de paroles, d'images! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Ah! que de trésors d'abondance dans ta riche simplicité!

Si l'on pouvait mêler des talents si divers, peut-être qu'on voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon.

# MONTESQUIEU.

(1689-1755.)

Charles de Secondat, baron de La Brède et de MONTESQUIEU, naquit au château de La Brède, près de Bordeaux. Conseiller, puis président à mortier au parlement de cette ville, il se dégoûta bientôt de la procédure, et se consacra tout entier à l'étude de la philosophie, des lettres et des sciences morales et politiques.

Nous avons du président de Montesquieu : 1° les *Lettres persanes*, satire vive, piquante, moqueuse de nos lois, de nos mœurs, de notre gouvernement, et même de la religion chrétienne, dont les prétendus voyageurs persans parlent en vrais mahométans ; 2° les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, petit volume qui résume admirablement toute l'histoire politique de ce peuple célèbre ; 3° *l'Esprit des lois*, son chef-d'œuvre et un des livres les plus profonds de tout le XVIII^e siècle. C'est un résumé des lois de tous les peuples, rapportées et expliquées comme des faits historiques ; l'auteur en recherche les causes et les conséquences ; il les critique ou les loue, comme on le ferait pour des événements accomplis. Ce livre a valu à Montesquieu la première place parmi les publicistes modernes. On pourrait reprocher à Montesquieu le morcellement de ses divisions et de ses subdivisions établies sans liaison et souvent sans motif, et quelques principes trop absolus auxquels il asservit les faits : de là ce fatalisme raisonneur qui montre les événements comme la conséquence nécessaire du climat ou des lois qu'un peuple s'est données.

Le style de Montesquieu est concis et nerveux, rempli d'expressions vives et fortes ; on lui reproche d'être quelquefois haché et trop dépourvu de douceur et d'harmonie.

## La manie des visites.

On dit que l'homme est un animal sociable ; sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme

qu'un autre; c'est l'homme par excellence; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non-seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens; ils pourraient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste et de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des compliments de condoléance ou dans des félicitations de mariages. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie.

Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau :

« C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions cent six mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante; il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens qu'il employait dans des occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu? »

(*Lettres persanes.*)

### Curiosité des Parisiens.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tui-

leries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan.

Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement :

Ah! ah! monsieur est Persan! c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

(*Lettres persanes.*)

## Charlemagne.

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de

toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. (*Esprit des lois.*)

### Méchanceté des Troglodytes.

Il y avait en Arabie un petit peuple, appelé Troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits; ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point; ils avaient deux yeux; mais ils étaient si méchants et si féroces qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, vou-

lant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement : mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement; et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne, que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : Qu'ai-je à faire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi; je vivrai heureux : que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.

On était dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me serait inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature : il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-

grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse; les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodytes vinrent l'attaquer; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodyte presque tout nu vit de la laine qui était à vendre; il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrais espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là et payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Que dites-vous?

reprit l'acheteur, vous avez besoin de blé? j'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous saurez que le blé est extrêmement cher et que la famine règne presque partout : mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent entre ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire: mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. — « Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirais offenser les dieux qui vous punissent si je m'opposais à la justice de leur colère. »

Ainsi les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices.

(*Lettres persanes.*)

### Lysimaque [1].

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Persans, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe, nommé Callisthène, avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre que tu ne m'adores pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations; l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur; et ce nom, vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir. »

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus; il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

---

[1] Général d'Alexandre, qui devint roi de Thrace, de Bithynie et de Pergame. Ce récit n'est point historique; il est de l'invention de Montesquieu.

J'aimais Callisthène, et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. « Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée. »

Callisthène me dit : « Les dieux immortels m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice. Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu. »

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, il [1] entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux, qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène :

---

[1] Il serait plus correct de supprimer le pronom *il*.

« Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous. »

On m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea; et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras; il voulut le dévorer; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et la jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution ; et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler, et, me tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces du roi ; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations fu-

rent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance; son frère Aridée n'en était jamais sorti; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statyre étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime; les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

---

# VOLTAIRE.

(1694-1778.)

**François-Marie Arouet, si célèbre sous le nom de VOLTAIRE, naquit à Paris; il était fils d'un ancien notaire, devenu trésorier de la chambre**

des comptes. Il montra de bonne heure une merveilleuse facilité, une activité infatigable et une passion insatiable pour la renommée. De 1718 à 1778, époque de sa mort, il composa une foule d'ouvrages en vers et en prose, qui lui assurèrent la première place parmi les écrivains de son siècle. Devenu possesseur d'une fortune seigneuriale, il se retira dans son château de Ferney, d'où il exerça sur la France et l'Europe une sorte de royauté littéraire et philosophique. Il y passa les vingt dernières années de sa vie, d'un côté honorant son existence par quelques bonnes œuvres, et de l'autre souillant sa gloire par des actes et des écrits où la religion et la décence étaient outragées sans pudeur.

Voltaire essaya tous les genres de royauté littéraire. Il fut le premier poëte du XVIIIe siècle; mais il est encore plus grand comme prosateur. Il rappelle la pureté brillante et le naturel des auteurs du XVIIe siècle, et il a une vivacité, une liberté de mouvement, une manière de dire légèrement des choses solides qu'on n'y trouve pas au même degré. Mais même dans les pages où il semble atteindre à la perfection du genre, il ne vous élève jamais dans cette atmosphère où Bossuet et Pascal vous transportent d'un mot. Voltaire occupe le premier rang comme historien, comme critique, comme auteur épistolaire, comme publiciste et comme romancier.

L'*Histoire de Charles XII*, ce faux Alexandre du Nord, chef-d'œuvre de narration et de style, est un des ouvrages modernes qui se rapprochent le plus de la forme historique de l'antiquité. L'*Histoire du siècle de Louis XIV* est, malgré les défauts de la méthode, grâce à l'élégante perfection du style, un tableau fidèle, quoiqu'un peu flatté, de cette époque brillante et polie à laquelle l'auteur appartenait par ses goûts et ses habitudes. L'*Essai sur les Mœurs* est une histoire générale depuis l'établissement de l'empire de Charlemagne. Ce livre, si piquant et d'une lecture si agréable, manque souvent d'exactitude et de vérité historique. Nous avons aussi de Voltaire un *Précis du siècle de Louis XV*, ébauche imparfaite et sans impartialité; une *Histoire du Parlement*, véritable pamphlet satirique; des *Annales de l'empire d'Allemagne*, abrégé aride, et une *Histoire de Pierre le Grand*, bien inférieure à celle de Charles XII.

Dans la *critique*, Voltaire se montre excellent juge des beautés de détail, de la justesse, de l'élégance; mais il ne sait pas embrasser d'une vue assez haute les grands monuments de l'esprit humain, et il ne semble pas comprendre certaines mâles beautés des époques moins civilisées.

De tous les ouvrages de Voltaire, celui dont la lecture est la plus

piquante, la plus variée, la plus amusante, c'est son immense *Correspondance.* C'est là qu'il faut l'étudier; c'est là qu'on voit l'activité infatigable de cet homme, le plus laborieux, le plus occupé du XVIII^e siècle. Quand il n'est pas aveuglé par l'amour-propre ou par l'esprit de parti, c'est le plus aimable, le plus charmant des correspondants.

Les *romans* de Voltaire, composés dans un but philosophique, sont pour la plupart des chefs-d'œuvre d'esprit et de style : mais on est affligé de les trouver souillés par des sarcasmes impies et par une licence souvent poussée jusqu'au cynisme.

Voltaire a laissé encore des *ouvrages philosophiques* où il effleure, en se jouant, toutes les questions de métaphysique et de morale. Sa morale est tout épicurienne. Sa philosophie n'est le plus souvent qu'un scepticisme railleur et stérile, qui ne respecte que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

## Bataille de Narva.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices, » et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat,

les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes, qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorouki, Gollofkin, Fédérowitz vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait, dans sa cour, les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements; un grand nombre était noyé : beaucoup avaient passé la rivière; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du

20

peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là, il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vède, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

(*Histoire de Charles XII.*)

### Retraite de Schullembourg.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte Schullembourg, général très-habile et qui avait besoin de toute son expérience à la

tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois [1] avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré : son premier rang mit le genou en terre; il était armé de piques et de fusils; les soldats, extrêmement serrés, présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes : le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus; et le troisième, debout, faisait

[1] Charles XII et Stanislas.

feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer; par ce moyen, les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon carré long; et, quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de respirer dans cet endroit que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée; les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied; les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois, coule la rivière de Parts, au pied d'un village appelé Rutsen. Schullembourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié : Charles arrive dans le temps que Schullembourg était à l'autre bord : jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dépendait d'échapper au roi de Suède; le roi, de son côté, croyait sa réputation intéressée à prendre Schullembourg et le reste de son armée : il ne perd point de temps; il fait

passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paraissait inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; et Charles ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus. »

(*Histoire de Charles XII.*)

### Saint Louis.

Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. (*Essai sur les Mœurs.*)

### Le corridor de la tentation.

Nabussan était un des meilleurs princes de l'Asie; ce bon prince était toujours loué, trompé, volé : c'était à

20.

qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. « Vous, qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? — Assurément, répondit Zadig; je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi, charmé, lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances! Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile! — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu : si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple

et la plus aisée. » Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de sa gracieuse majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage, dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, sa majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. « Quels fripons! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah! l'honnête homme! le brave homme! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans

le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût eu soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée le *corridor de la tentation.*

(*Zadig.*)

### Un Jugement de Zadig.

Son principal talent était de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disait : « C'est l'aîné qui aime mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur : c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. »

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est point mort; il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. — Dieu soit loué! répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! » Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué! répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai; mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous

ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces; c'est vous qui aimez le mieux votre père. »

(*Zadig.*)

### Un plaidoyer de Zadig.

Arrivé dans sa tribu, Sétoc commença par redemander cinq cents onces d'argent à un Hébreu auquel il les avait prêtées en présence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, et l'Hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. Sétoc confia sa peine à Zadig, qui était devenu son conseil. « En quel endroit, demanda Zadig, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à l'infidèle? — Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Horeb. — Quel est le caractère de votre débiteur? dit Zadig. — Celui d'un fripon, reprit Sétoc. — Mais je vous demande si c'est un homme vif ou phlegmatique, avisé ou imprudent? — C'est de tous les mauvais payeurs, dit Sétoc, le plus vif que je connaisse. — Eh bien! reprit Zadig, permettez que je plaide votre cause devant le juge. »

En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, et il parla ainsi au juge: « Oreilles du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins? dit le juge. — Non, ils sont morts; mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille cher-

cher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage; nous resterons ici, l'Hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétoc, mon maître. — Très-volontiers, » répondit le juge; et il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience : « Eh bien! dit-il à Zadig, votre pierre n'est pas encore venue? » L'Hébreu, en riant, répondit : « Votre grandeur resterait ici jusqu'à demain que la pierre ne serait pas encore arrivée; elle est à plus de six milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. — Eh bien! s'écria Zadig, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage; puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. » L'Hébreu, déconcerté, fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre, sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'esclave Zadig et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie. (*Zadig.*)

## LETTRE A MADEMOISELLE ***.

### CONSEILS LITTÉRAIRES.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils : il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite

de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature : on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent : comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant,

qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit : on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions : ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur, etc.

20 juin 1756.

## A MADAME DUBOCAGE.

### REMERCÎMENTS.

Ferney, 19 de septembre 1768.

Je n'ai point voulu vous remercier, Madame, sans avoir joui de vos bienfaits. C'est en connaissance de cause que je vous réitère les sentiments d'estime et de reconnaissance que je vous avais voués dès longtemps. J'ai lu la très-jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables lettres sur l'Italie ; elles sont supérieures à celles de madame de

Montaigu [1]. Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous ; et, grâce à votre style, je donne la préférence à Rome. Je ne m'attendais pas, Madame, de [2] voir mon petit Ermitage auprès de Genève célébré par la main brillante qui a si bien peint les vignes des cardinaux. Les grands peintres savent également exercer leurs talents sur les palais et sur les chaumières.

Soyez bien sûre, Madame, que je suis aussi reconnaissant qu'étonné de l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu parler de moi. Je ne nie pas que je ne sois infiniment flatté de voir mon nom dans vos lettres, qui passeront à la postérité ; mais mon cœur, j'ose le dire, est encore plus sensiblement touché de recevoir ces marques d'amitié de la première personne de son sexe et de son siècle.

J'ose dire, Madame, que personne n'a plus senti votre mérite que moi ; mais je ne me bornerai pas à vous admirer. J'aimais votre caractère autant que votre esprit, et l'éloignement des lieux n'a point diminué ces sentiments. Madame Denis les partage ; elle est pénétrée, comme moi, de ce que vous valez. Recevez les hommages de l'oncle et de la nièce. Vous êtes au-dessus des éloges, vous devez en être fatiguée.

On est bien plus sûr de vous plaire quand on vous a dit qu'on vous est très-tendrement attaché, et c'est bien certainement ce que je suis avec le plus sincère respect.

---

[1] Lady Mary Wortley Montagu.

[2] Il serait plus correct de dire : *je ne m'attendais pas* A *voir*.

## A THIRIOT, SON AMI.

### REPROCHES.

Lunéville, 12 juin 1735.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de La Poplinière; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous avez passé votre jeunesse; vous deviendrez bientôt vieux et infirme; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du

vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? Songez qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit d'amitié, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême...

### A M. DE BRENLES.

#### DEMANDE.

Aux Délices, 16 décembre 1760.

Vous souvenez-vous de moi? Pour moi, je vous ai-

merai toujours, quoique je ne sois plus Suisse. Voici, mon cher Monsieur, de quoi il est question. Vous savez que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre : une descendante du grand Corneille vient dans ces terres. Vous serez peut-être surpris qu'une nièce de *Rodogune* sache à peine lire et écrire; mais son père, malheureusement réduit à l'état le plus indigent, et, plus malheureusement encore, abandonné de Fontenelle, n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencements de la plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée; j'ai cru qu'il convenait à un soldat de nourrir la fille de son général. Elle arrive chez moi; elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même; on la dit aimable; je me ferai un plaisir de lui servir de père, et de contribuer à son éducation, qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme qui sache lire, écrire, et qui puisse même avoir une teinture de géographie et d'histoire, qui soit du moins capable de l'apprendre, et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille, nous le logerons, chaufferons, blanchirons, nourrirons, abreuverons et payerons, mais payerons très-médiocrement; car je me suis ruiné à bâtir des châteaux, des églises et des théâtres. Voyez, avez-vous quelque pauvre ami? Vous m'avez déjà donné un Corbo dont je suis fort content : ses gages sont médiocres; mais il est très-bien dans le château de Tournay; son frère n'est pas mieux dans celui de Ferney. Notre savant pourrait bien avoir les mêmes appointements. Décidez; bonsoir; mille compliments à madame votre femme.

## A MADAME DENIS, SA NIÈCE.

Potsdam, 13 octobre 1750.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadiers; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souveraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec

vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu *m'exterminer* il y a un an crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

## A M. D'ARGET.

A Lausanne, 8 janvier 1758.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment *Cinéas* s'est raccommodé avec *Pyrrhus*. C'est, premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef, qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse *Cinéas*, retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos re-

traites, soit de Lausanne, soit des Délices : nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine plus de cent jardins ; ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins ; les campagnes de la Savoie au delà du lac, couronnées des Alpes, qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre ; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus* ; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celle des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince ; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour second trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive ; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fond de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comme doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi

tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu il y a trois mois : il voulait mourir; il me faisait ses adieux en vers et en prose, et le voilà qui, par sa célérité et la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau et plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du meilleur des mondes possibles! *Le Suisse V.*

---

# ROUSSEAU.

(1712-1778.)

Jean-Jacques ROUSSEAU, le plus éloquent écrivain du XVIII[e] siècle, était fils d'un horloger de Genève. Sa vie ne fut guère qu'une longue suite de chagrins et d'infortunes, causés presque toujours par son humeur inquiète, son caractère susceptible et son union avec une femme indigne de lui. On le vit tour à tour élève d'un ministre protestant, clerc de greffier, apprenti graveur, catéchumène, laquais, valet de chambre, séminariste, professeur de musique, interprète d'un charlatan, employé au cadastre, précepteur, secrétaire d'ambassade, caissier d'un banquier, compositeur d'opéras, copiste de musique et homme de let-

tres. C'est au milieu de cette vie errante, coupée par une foule d'incidents romanesques, quelquefois exposée à la misère et à la faim, que se forma et se développa le génie le plus singulier et le plus paradoxal que nous offre notre histoire littéraire.

Rousseau crut sincèrement aimer la justice, la morale et la vertu; il en défendit les principes avec beaucoup d'éloquence, mais en les exagérant par des illusions et des erreurs funestes; et la lecture de ses ouvrages n'est pas sans danger pour la jeunesse.

Les principaux ouvrages de Rousseau sont : *Émile, ou de l'Éducation,* son chef-d'œuvre, utopie d'un homme de génie, où l'on trouve des vérités plutôt rajeunies que nouvelles, mêlées à une infinité de sophismes; *la Nouvelle Héloïse,* roman fiévreux et plein d'une éloquence passionnée; ses *Confessions,* ouvrage où il avoue ses fautes avec une franchise mêlée d'orgueil, et qui serait une lecture agréable et attrayante si, moins complaisant pour lui-même, il eût passé sous silence des détails que la bienséance aurait dû lui interdire; les *Rêveries,* écrites avec une délicieuse fraîcheur de style au retour de ses longues promenades aux environs de Paris; le *Contrat social,* ouvrage politique, où il proclame la souveraineté du peuple, et qui fut la *Bible* des terroristes de 1793; un *Discours sur les lettres,* brillante déclamation contre les lettres, qu'il regarde comme la cause de la corruption et de l'incrédulité; un *Discours sur l'inégalité,* diatribe radicale, inspirée par les désordres du gouvernement de Louis XV; une *Lettre à d'Alembert sur les spectacles,* paradoxe éloquent contre le théâtre et les auteurs dramatiques; les *Lettres de la Montagne,* ouvrage mêlé de polémique amère et d'ardentes rêveries; une *Lettre à l'archevêque de Paris,* réponse pleine d'une dialectique véhémente au mandement publié contre *Émile.* On a encore de Rousseau *le Devin de village,* petit opéra dont il fit les paroles et la musique, un *Dictionnaire de musique,* des *Lettres sur la botanique,* une *Correspondance,* etc.

Jean-Jacques mourut à Ermenonville, soupçonné, mais sans preuves suffisantes, d'avoir abrégé ses jours par le suicide.

### Histoire du noyer de la terrasse.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous abstenez de frémir, si vous pouvez!

Il y avait, hors de la cour, une terrasse à gauche en

entrant, sur laquelle était un banc où l'on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours; et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles, dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude,

que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus*. Nous creusâmes davantage et la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres, posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces à claire-voie, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée; et le jour où tout fut fait nous attendîmes dans des transes d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin; M. Lambercier vint aussitôt, à son ordinaire, assister à son opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre

arbre, auquel très-heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna. Nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier, et ce fut dommage; car il prenait plaisir à voir combien la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et, criant à pleine tête : *Un aqueduc! un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, aucun autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse. *Un aqueduc!* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc! un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes : on se trompera; tout finit là. M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, et ne nous en parla plus; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée, car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous nous rappelions souvent la ca-

tastrophe du premier en répétant entre nous avec emphase : *Un aqueduc! un aqueduc!* (*Confessions.*)

### Un concert donné par Jean-Jacques.

J'ai déjà noté des moments de délire inconcevable où je n'étais plus moi-même : en voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournait alors, à quel point je m'étais pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car, quand les six mois que j'avais passés avec le maître m'auraient profité, jamais ils n'auraient pu suffire : mais outre cela j'apprenais d'un maître, c'en était assez pour apprendre mal. Parisien de Genève et catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion et ma patrie. Je m'approchais toujours de mon grand modèle autant qu'il m'était possible : il s'était appelé *Venture* de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vaussore*, et je m'appelai *Vaussore* de Villeneuve. Venture savait la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit : moi, sans la savoir, je m'en vantai à tout le monde, et, sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. de Treytorens, professeur en droit, qui aimait la musique et faisait des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, et je me mis à composer une pièce pour son concert aussi effrontément que si j'avais su comment

m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, et de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, et qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui courait les rues, et que tout le monde se rappelle peut-être encore, sur ces paroles jadis si connues :

Quel caprice !
Quelle injustice ! etc.

Venture m'avait appris cet air avec la basse sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avais retenu : je mis donc à la fin de ma composition ce menuet et sa basse en supprimant les paroles, et je le donnai pour être de moi tout aussi résolûment que si j'avais parlé à des habitants de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce : j'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties : j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin, tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les deux ou trois coups du *prenez garde à vous*. On fait silence : je me mets gravement à battre la mesure; on commence... Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un pareil charivari : quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait en attendre; les musi-

ciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un quinze-vingts. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais les assistants se dire à leur oreille ou plutôt à la mienne, l'un, *il n'y a rien là de supportable;* un autre, *quelle musique enragée!* un autre, *quel sabbat!* Pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment tu n'espérais guère qu'un jour, devant le roi de France et toute sa cour, tes sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement, et que dans toutes les loges, autour de toi, les plus aimables femmes se diraient entre elles à demi-voix : *Quels sons charmants! quelle musique enchanteresse! tous ces chants-là vont au cœur!*

Mais ce qui mit tout le monde en bonne humeur fut le menuet : à peine en eut-on joué quelques mesures que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait sur mon joli goût de chant : on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi, et que je méritais d'être chanté partout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse ni d'avouer que je le méritais bien.

(*Confessions.*)

### Jean-Jacques couche à la belle étoile.

C'était souffrir, assurément, que d'être réduit à passer

la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gite, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que dans ce cruel état je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait recevoir mademoiselle du Châtelet, couchant à la belle étoile ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très-chaud ce jour-là; la soirée était charmante; la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols, qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela; absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las; je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davan-

tage. Il était grand jour ; mes yeux en s'ouvrant virent le soleil, l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai. La faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville. (*Confessions.*)

**Lever du soleil.**

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée ; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

(*Émile,* liv. III.)

### Séjour de Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne.....

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la

grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans toute sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent, et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette île que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur que je résolus d'y finir mes jours; je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme, de

sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence, et qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très-bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel est donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toutes ses douceurs; et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé, où j'étais comme enlacé de moi-même, dont il m'était impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu, et où je ne pouvais avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouraient, cet espoir, dis-je, me donnait celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avais passés; et l'idée que j'aurais le temps

de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres et mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses, telles qu'elles étaient, allaient si bien que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque chose. Une de nos plus grandes délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin, car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui devint bientôt une passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en fallait une d'amusement qui me plût et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora Petrinsularis*, et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zest de citron ; j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui ta-

pisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main et mon *Systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison.....

Au bout de deux ou trois heures je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme et Thérèse visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux; et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée et la bonne humeur qui en est inséparable me rendaient le repos du dîner très-agréable; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre; et pendant qu'on était encore à table je m'esquivais, et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir

aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer, et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'escarcettes, et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très-propre à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neufchâtel des lapins, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite; et je notais avec orgueil que la receveuse,

qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche; m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres, plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité

du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

### La maison, les amis, les plaisirs de Jean Jacques, s'il était riche.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons de mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage, que j'aime beaucoup. J'aurais pour potager un jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui puissent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets en seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui [1] : de

[1] C'est la phrase d'un égoïste.

cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans gros sièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret: « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe.

Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra. (*Émile.*)

# BUFFON.

(1707-1788.)

Georges-Louis Leclerc, comte de BUFFON, un des plus célèbres naturalistes de l'Europe et un des plus grands écrivains de la France, naquit au château de Montbard. Il était fils d'un conseiller au parlement de Dijon. Il se livra d'abord à l'étude des mathématiques et de la physique, et il se fit, jeune encore, un nom parmi les savants. A trente-deux ans, il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes*. Dès lors il se proposa d'étudier tout ce que renfermait ce jardin, de l'enrichir, de décrire la nature, d'en raconter l'histoire, d'en expliquer les lois, d'en retracer les monuments. Cette tâche immense fut l'occupation de sa vie entière. Il employa près de quarante ans à la publication de son *Histoire naturelle*.

Buffon et Jean-Jacques Rousseau sont peut-être les deux plus grands prosateurs du XVIII^e^ siècle. Ils peuvent prétendre à la première place à des titres différents : Buffon a plus de pompe et de majesté, de magnificence et d'éclat; Rousseau plus de force, de chaleur, de passion et de logique.

## Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit

sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

(*Histoire naturelle.*)

### Le Chien.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur

nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de la volonté ; sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles

épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

(*Histoire naturelle.*)

**L'écureuil.**

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des

habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, et un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

(*Histoire naturelle.*)

## Les déserts de l'Arabie Pétrée.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi

dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. (*Histoire naturelle.*)

### Le premier homme raconte ses premières sensations [1].

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence : je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensation! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cris-

[1] Buffon explique par la sensation seule l'origine des idées et des sentiments humains. C'est la doctrine de Loke, si chère au XVIII[e] siècle.

tal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière; son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la qualité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile : ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyait : le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets : je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête; je touchai mon front et mes yeux; je parcourus mon corps : ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps; je le jugeais d'un

volume énorme, et si grand que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai longtemps; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges : je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et, après avoir médité sur cet événement, je con-

clus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais : je voulais toucher le soleil; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais je tombais de surprise en surprise; car tous les objets paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de la main. Je les touchai légèrement : aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi un de ces fruits; je m'imaginai avoir fait

une conquête, et je me glorifiai de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues aspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre : je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des

muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue; je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être.

Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

(*Histoire naturelle de l'homme.*)

### Sur le style [1].

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la

[1] Ce discours est un chef-d'œuvre de style. Mais pour le fond, c'est moins la théorie de l'art que la confidence d'un grand artiste.

faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en fera connaître l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir. Par la force du génie on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie, et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées; plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare : sa plume marche sans guide, et jette à l'aven-

ture des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera point sentir, l'ouvrage ne sera point construit, et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire; il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres. Il demeure donc dans la perplexité; mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression; tout

s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instants que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres; ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet; on met dans l'ombre toutes les autres faces, et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité; aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre; le style doit graver des pensées : ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée, et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi A cette première règle dictée par le génie si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses

que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour ce qui n'est que brillant et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé : il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.....

Le sublime ne peut être que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : l'homme et la nature. La

philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux: l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé; mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur des sujets autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

(*Discours de réception à l'Académie.*)

---

# DIDEROT.

(1713-1784.)

**Denis Diderot était fils d'un coutelier de Langres. Ses études terminées, il se fixa à Paris, et se consacra aux lettres. Il commença par**

donner des leçons, puis il fit des traductions et écrivit des livres. Ses premières années furent rudes; souvent il eut à souffrir la faim. Mais la renommée vint, et avec elle la fortune et l'aisance.

Après Voltaire, Diderot fut l'écrivain le plus actif et le plus fécond du XVIII^e siècle; il travaillait avec une facilité qui tenait de l'improvisation. Il écrivit sur tous les sujets, sur la philosophie, la critique, la musique, la peinture, la sculpture, la grammaire, la physique, l'histoire, les arts mécaniques; il fit des romans, des drames, des discours et même des sermons. Le plus important de ses ouvrages est la fameuse *Encyclopédie*, à laquelle il travailla trente ans, et dont il revit tous les articles. Ce livre, qui devait renfermer tout ce qu'il est utile de savoir, ne fut qu'un immense répertoire des doctrines et des passions de l'époque. Tous les ouvrages de Diderot sont remplis de licence et d'impiété; il se proclamait lui-même matérialiste et athée. Cet homme, qui exprima quelquefois des vœux atroces et qui niait toute vertu, avait un cœur bon et généreux. Sa vie est pleine de bonnes œuvres.

Diderot possédait la plupart des qualités qui font le grand écrivain; mais il les dépensa en improvisant sur toutes sortes de sujets. S'il avait su se borner, il aurait écrit des chefs-d'œuvre, tandis qu'il n'a laissé que quelques pages et un grand nom.

## Montesquieu et Chesterfield.

Le président de Montesquieu et lord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait

tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites.

Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt « ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié « pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop « heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je « l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce « pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot « inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous « en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs « d'État ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous « épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos « projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais « de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, « peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, « Monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une « ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait « la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur « de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, « je vous demande un service que je crois de quelque « importance, de ne pas me reconnaître ; et si par ha- « sard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous « prît, de ne pas me dénoncer. » Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre ses papiers et de les jeter dans le feu.

A peine cela fut-il fait que lord Chesterfield entra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rendit compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin : car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Lord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

— « Voilà qui est bien, mon cher président ; mais re-
« mettons-nous pour un instant, et examinons ensemble
« votre aventure à tête reposée. »

— « Vous vous moquez ! » lui dit le président. « Il
« est impossible que ma tête se repose où elle ne tient
« qu'à un fil.

— « Mais qu'est-ce que cet homme, qui vient si géné-
« reusement s'exposer au plus grand péril pour vous en
« garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il
« vous plaira : l'amour de la patrie ne fait point faire de
« ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un
« inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ?

— « Non.

— « Il était mal vêtu ?

— « Oui, fort mal.

— « Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu
« pour prix de son avis ?

— « Oh ! pas une obole.

— « Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où
« sait-il tout ce qu'il vous a dit ?

— « Ma foi, je n'en sais rien... Des inquisiteurs, d'eux-
« mêmes.

— « Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au
« monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

— « Mais c'est peut-être un des espions qu'ils em-
« ploient ?

— « A d'autres ! On prendra pour espion un étranger ;
« et cet espion sera vêtu comme un gueux en faisant
« une profession assez vile pour être bien payée ; et
« cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard
« d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défé-
« riez ; si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il
« vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami.

— « Mais qu'est-ce donc que ce peut être ?

— « Je le cherche, mais inutilement. »

Après avoir, l'un et l'autre, épuisé toutes les conjectures possibles, le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, lord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court, et dit :

— « Président, attendez ; mon ami, il me vient une
« idée. Mais... si... par hasard... cet homme...

— « Eh bien ! cet homme ?

— « Si cet homme... Oui, cela pourrait bien être ; cela
« est même, je n'en doute plus.

— « Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez,
« dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

— « Si je le sais !... Oh ! oui, je crois le savoir à pré-
« sent... Si cet homme vous a été envoyé par...

— « Épargnez, s'il vous plaît.

— « Par un homme qui est malin quelquefois, par un « certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous « prouver par expérience qu'une once de sens commun « vaut mieux que cent livres d'esprit; car avec du sens « commun...

— « Ah! scélérat!... » s'écria le président, « quel tour « vous m'avez joué!... Et mon manuscrit! mon manus- « crit que j'ai brûlé! »

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête; il monta dedans et partit la nuit même sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : « Ah! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en An- « gleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être « l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a « en France des gens de bon sens. »

(*Lettre à mademoiselle Voland*, 1762.)

## L'incendie de l'hôtel de Bacqueville.

Hier, je m'en revenais de chez Damilaville, à minuit, par le plus affreux temps du monde. Arrivé à ma porte, Jeanneton appelée, en attendant qu'elle descendît, mon fiacre m'a dit qu'un hôtel qui fait le coin de la rue des Saints-Pères, à côté de chez moi, habité par M. de Bacqueville, était en feu; et le tocsin qui sonnait de tous côtés m'a confirmé qu'il disait vrai. Le feu y était depuis

midi; et aujourd'hui, quand j'ai passé sur le quai, il n'était pas encore éteint. Une grande aile de l'hôtel a été brûlée. Ce M. de Bacqueville était un fou, car il n'est plus. D'abord il n'a pas voulu ouvrir ses portes, menaçant le premier qui mettrait le pied dans sa cour de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Il a cru qu'il n'y avait plus rien; et, sur les cinq heures, il s'en est allé à l'Opéra. Là, on est venu l'avertir que l'incendie s'était renouvelé, et il a répondu : « Eh bien, ce sera une maison de brûlée; qu'on me laisse en repos. » Après le spectacle, dont il n'a pas perdu un moment, il s'en est allé chez lui. On voulait l'empêcher d'entrer; inutilement; il disait qu'il se souciait fort peu que ses meubles fussent brûlés, qu'il en achèterait d'autres; moins encore que son or et son argent fussent fondus, qu'on les retrouverait en lingots dans les décombres; mais qu'il fallait qu'il sauvât ses papiers. — « Mais, monsieur, vous périrez. — Je ne périrai pas; ma maison a des détours qui ne sont connus que de moi, et par lesquels je m'échapperai. Si on ne me voit pas revenir, qu'on n'en soit pas inquiet; je serai avec mes papiers dans un de mes caveaux. » On a visité les caveaux : on y a bien trouvé les papiers, mais point l'homme. Il se faisait une joie de tromper son fils. « Le coquin, » disait-il, « me croira brûlé; il en sera au comble de la joie; il attend ma mort, et je me fais un plaisir de lui apparaître au moment où il s'y attendra le moins. » On raconte de cet homme cent folies. On dit qu'il avait fait pendre un cheval vicieux dans son écurie, pour servir d'exemple aux autres. On dit qu'ayant voulu faire l'essai d'une machine à voler

dans l'air, qu'il avait inventée, il s'était cassé une cuisse : au demeurant, c'était un vilain avare, très-riche, et qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

(*Lettre à mademoiselle Voland*, 1760.)

### Le Rossignol, le Coucou et l'Ane.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode : c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos ; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient aussi bien de rester ignorants. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — Sans elle on ne profiterait de rien. — Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux : où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier ? » Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable ; écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, « a le chant aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré « que moi ? »

« Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus « léger, plus touchant que moi ? »

« Le coucou : « Je dis peu de choses, mais elles ont « du poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler, mais je suis toujours « nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts, « le coucou les attriste ; il est tellement attaché à la le- « çon de sa mère qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il « n'a point pris d'elle. Moi je ne reconnais point de « maître, je me joue des règles. C'est surtout lorsque je « les enfreins qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa « fastidieuse méthode avec mes heureux écarts ! »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol ; mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point ; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversaient une prairie lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah ! dit le coucou en le voyant, notre querelle « est une affaire d'oreilles ; voilà notre juge. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! « leur dit-il, allez là; je m'y rendrai, vous chanterez, « je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai « mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais. Il arrive, il s'étend à terre, et dit: « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit: « Monseigneur, il n'y a pas un mot « à perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de « mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice « et la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta: « Coucou, coucou, « coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés: ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine. Tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre les cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme

suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous « avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien; « cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes « peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus « méthodique que vous, et je suis, moi, pour la mé- « thode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol; et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

(*Lettre à mademoiselle Voland*, 1760.)

---

# D'ALEMBERT.

(1717-1783.)

Jean Le Rond d'Alembert, un des plus célèbres géomètres du XVIII[e] siècle, naquit à Paris. Abandonné de ses parents et élevé par charité, il sut sortir de l'état d'abjection où l'avait jeté le hasard de sa naissance. Dès sa jeunesse, ses travaux scientifiques le placèrent au premier rang parmi les savants de l'Europe. Comme Pascal et Buffon, d'Alembert posséda deux choses rarement unies : le génie de la science et le talent d'écrire. Il fut pendant vingt ans l'ami et le collaborateur de Diderot dans la composition de l'*Encyclopédie*. Le *Discours d'intro-*

*duction* qu'il écrivit est un chef-d'œuvre de style et le morceau le plus remarquable de cette immense collection. Outre ses articles, d'Alembert a laissé plusieurs autres ouvrages. Les plus connus sont les *Éloges des académiciens* morts pendant qu'il était secrétaire perpétuel de l'Académie. Ils sont écrits d'un style clair et précis, et pleins d'idées fines, d'aperçus ingénieux, d'anecdotes curieuses, qui les font lire avec plaisir.

## Derniers travaux de Bossuet.

Accablé de travaux et de triomphes, l'évêque de Meaux exécuta, après la mort du grand Condé, ce qu'il avait annoncé en terminant l'oraison funèbre de ce prince. Il se livra sans réserve au soin et à l'instruction du troupeau que la Providence lui avait confié, et dans le sein duquel il avait résolu de finir ses jours. Dégoûté du monde et de la gloire, il n'aspirait plus, disait-il, qu'à *être enterré aux pieds de sès saints prédécesseurs.* Il ne monta plus en chaire que pour prêcher à son peuple cette même religion qui, après avoir si longtemps effrayé par sa bouche les souverains et les grands de la terre, venait consoler par cette même bouche la faiblesse et l'indigence. Il descendait même jusqu'à faire le catéchisme aux enfants, et surtout aux pauvres, et ne se croyait pas dégradé par cette fonction si digne d'un évêque. C'était un spectacle rare et touchant de voir le grand Bossuet, transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, apprenant aux paysans à supporter leurs maux avec patience, rassemblant avec tendresse leurs jeunes familles autour de lui, aimant l'innocence des enfants et la simplicité des pères, et trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvements, dans leurs affec-

tions cette vérité précieuse qu'il avait cherchée vainement à la cour, et si rarement rencontrée chez les hommes.

(*Éloge de Bossuet.*)

---

# MARMONTEL.

(1728-1799.)

Jean-François MARMONTEL naquit à Bord, dans le Limousin, d'une famille pauvre. A dix huit ans, il se rendit à Paris, et se lia avec Voltaire et les autres écrivains du parti philosophique. Il fut d'abord précepteur. Il obtint plus tard le brevet du journal *le Mercure*, dont il était un des principaux rédacteurs, puis la place d'historiographe de France. Pendant la Terreur, il s'éloigna de Paris; en 1797, il fut nommé député au conseil des Anciens.

Nous avons de Marmontel deux romans philosophiques, *Bélisaire* et *les Incas*, qui se distinguent par un style brillant et une élégance quelquefois apprêtée; des *Contes moraux* fort licencieux, écrits avec facilité; des *Éléments de littérature*, ouvrage encore estimé; des *Mémoires* intéressants sur sa vie, etc.

## Molina dans la caverne des serpents.

Molina arrive en rampant au bas d'une roche escarpée; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus alentour; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit, plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents, dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue : et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent, il

se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva, car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

(*Les Incas*, chap. XX.)

### Une éruption du volcan de Quito.

La ville de Quito est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils

ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond!

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns, tremblants, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

(*Les Incas*, ch. XXVIII.)

---

# LA HARPE.

(1739-1803.)

Jean-François LA HARPE, né à Paris, était, dit-on, fils naturel d'un capitaine suisse au service de France. Après de brillantes études, il débuta dans la littérature par des pièces de théâtre aujourd'hui oubliées, sauf les tragédies de *Warwick* et de *Philoctète* et le drame de *Mélanie*, qu'on joue encore. Des *Éloges*, presque tous couronnés par l'Académie française, accrurent sa réputation. En 1786, il commença, à l'*Athénée*, un cours de littérature dont la publication est devenue, malgré bien des défauts, son plus beau titre de gloire. La partie ancienne manque d'éru-

dition et de proportions; le moyen âge et le XVI^e siècle sont à peine effleurés, et le XVIII^e siècle est traité avec une déplorable partialité. Mais les chapitres sur la littérature du règne de Louis XIV sont écrits avec une supériorité incontestable. La Harpe, doué du sentiment du beau et du bon, apprécie avec goût et loue avec éloquence et émotion les écrivains du grand siècle, qu'il égale souvent par l'élégance et la pureté de son style.

## De l'oraison funèbre et de Bossuet.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imaginatiion et pour l'instruction : il est plus étendu, plus élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talents, des vertus, des travaux qui ont illustré les empires, et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut prendre un ton plus haut qu'elle : heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir! Mais combien imposante et majestueuse doit être la voix qui se fait entendre aux hommes entre la tombe des rois et l'autel du Dieu qui les juge! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimidé qu'il a plus à faire; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au-dessous de son sujet, à égaler les paroles aux choses. Ici l'orateur sacré, planant au-dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'Évangile, qui renverse toutes les couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres! Si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvements n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut, de toute manière, dominer sur les

hommes; mais il faut que l'orateur sache y tenir sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle; si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'œil vers les cieux, même en louant les héros de la terre; si, en célébrant ce qui passe, il porte toujours sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point; s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux, qui est à la fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'Évangile, le juge des puissances, l'interprète des révélations divines; en un mot, ce sera Bossuet.

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse était tour à tour l'épée et le bouclier de la religion; ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait avoir de modèles dans l'antiquité et que personne n'a depuis égalée, les oraisons funèbres *de la reine d'Angleterre*, *de Madame*, *du grand Condé* et *de la princesse Palatine*, surtout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaî-

tre assez ce qu'on a eu longtemps entre les mains : on ne songe pas que ce n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la maturité de l'esprit pour bien goûter et bien apprécier ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se présente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place.

Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'efforts ni d'apprêts, rien qui vous fasse songer à l'auteur; il vous échappe entièrement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais; c'est que tout effet est manqué si je vous vois trop vous arranger pour en produire; c'est que vous n'êtes plus rien si vous ne vous faites pas oublier; c'est que vos efforts, trop visibles, ne montrent que votre faiblesse; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite; si votre imagination vous domine, vous dominez la mienne; si votre imagination vous commande, vous me commandez; et dans ce cas je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon; il vole et ses ailes semblent

immobiles : on croirait que les airs le portent. C'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le genre sublime; c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvements, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relèvent par l'expression : la pensée de Bossuet, au contraire, est d'un ordre si élevé qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle, et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition! comme il en fait ce qu'il veut! quel caractère il lui donne! Nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse, ni plus hardie, ni plus fière que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains, à qui notre langue a tant d'obligations : c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de nos poëtes qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréants, et surtout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout près d'effacer leurs titres, qui sont les nôtres : incrédules, laissez-nous nos grands hommes, car vous ne les remplacerez pas.

(*Cours de Littérature*, liv. II, sect. 3.)

## Prophétie de Cazotte.

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaïeté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses Contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion; l'un citait une tirade de *la Pucelle ;* l'autre rappelait des vers *philosophiques* de Diderot... La conversation devient plus sérieuse; on se répand en admiration sur *la révolution* qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire : « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : *Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre.* » On conclut que *la Révolution* ne tardera pas à se consommer; qu'il faut absolument *que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie*, et l'on en est à calculer la

probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison...*

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : Messieurs, dit-il, soyez satisfaits ; vous verrez tous cette *grande et sublime révolution* que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par ce refrain connu : *Faut pas être grand sorcier pour ça.* — « Soit, « mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui « me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de « cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous « tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immé- « diate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien recon- « nue ?

« Ah ! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais ; un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un *prophète.* » — « Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. — « M. Cazotte, le conte que vous nous « faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amou-*

« *reux*. Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir de com-« mun avec la philosophie et le règne de la raison? » — « C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de « la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous « le règne de la *raison* qu'il vous arrivera de finir ainsi, « et ce sera bien le *règne de la raison;* car alors elle « aura des *temples*, et même il n'y aura plus dans toute « la France, en ce temps-là, que des *temples de la* « *raison*. » — « Par ma foi, dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là. »

— « Je l'espère; mais vous, monsieur de Chamfort, « qui en serez un et très-digne de l'être, vous vous cou-« perez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pour-« tant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore.

« Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez « pas les veines vous-même; mais vous vous les ferez « ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de « goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mour-« rez dans la nuit. »

« Vous, monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'é-« chafaud; vous, monsieur Bailly, sur l'échafaud; vous, « monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud...

« Ah! dit Roucher, il paraît que Monsieur n'en veut « qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exé-« cution; et moi, grâce au ciel..... » — « Vous! vous « mourrez aussi sur l'échafaud! »

— « Oh! c'est une gageure, s'écria-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. » — « Non, ce n'est

pas moi qui l'ai juré. » — « Mais, nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? » — « Point du tout, je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous répétez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot... » — On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou; » car il gardait toujours le plus grand sérieux. — « Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? Et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. » — « Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop patibulaire; et quand tout cela arrivera-t-il? » — « Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. »

— « Voilà bien des miracles; et cette fois c'était moi-même qui parlais, et vous ne m'y mettez pour rien. » — « Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors *chrétien*. »

Grandes exclamations.

« Ah! reprit Champfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels. »

— « Pour ça, dit alors madame la duchesse de Gramont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et à notre sexe... » — « Votre sexe, mes-

dames, ne vous en défendra pas cette fois; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.»

— « Mais qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur « Cazotte? c'est la fin du monde que vous nous prê« chez? » — « Je n'en sais rien; mais ce que je sais, « c'est que vous, madame la duchesse, vous serez con« duite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames « avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains « liées derrière le dos. » — « Ah! j'espère que dans ce « cas-là j'aurai un carrosse drapé de noir. » — « Non, « madame, de plus grandes dames que vous iront comme « vous en charrette, et les mains liées comme vous. » — « De plus grandes dames! quoi! les princesses du sang?» — « De plus grandes dames encore..... » Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit; on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger :

« Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un « confesseur? » — « Non, madame, vous n'en aurez « pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui « en aura un par grâce sera... »

Il s'arrêta un moment : — « Eh bien! quel est donc « l'heureux mortel qui aura cette prérogative? » — « C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de « France! »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit avec un

ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez « faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop « loin, et jusqu'à compromettre la société et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et il se disposait à se retirer, quand madame de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : — « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre « bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » — Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. — « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Jo- « sèphe? » — « Oh! sans doute; qu'est-ce qui n'a pas lu « ça? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu. » — « Eh « bien! madame, pendant ce siége un homme fit sept « fois de suite le tour des remparts, à la vue des assié- « geants et des assiégés, criant incessamment d'une voix « sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem!* Et le sep- « tième jour il cria : *Malheur à Jérusalem! malheur à* « *moi-même!* Et dans le moment une pierre énorme, « lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit « en pièces. »

Et, après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit[1].

---

[1] Il est inutile de dire que cette prédiction a été faite après l'événement.

# BARTHÉLEMY.

(1716-1795.)

Jean-Jacques BARTHÉLEMY naquit à Cassis, petit port de Provence. Passionné pour l'étude de l'antiquité, il fut attaché de bonne heure au cabinet des médailles, et il en devint le gardien. Il n'était connu que par son savoir lorsqu'il publia le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage aussi agréable qu'instructif, quoique l'érudition n'y soit pas toujours exacte, et que l'histoire de la Grèce et la peinture de ses mœurs y soient trop souvent marquées de la couleur moderne. On a encore de Barthélemy des *Mémoires sur sa vie*, qui offrent de l'intérêt.

## Alexandre.

Je vis cet Alexandre qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course et recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe, qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents. (*Voyage d'Anacharsis.*)

### La mort de Socrate.

Les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étaient à peu près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xantippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfants entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: « Ah! voilà vos amis, et c'est pour la dernière fois! » Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'est montré à ses disciples avec tant de patience et de courage; ils ne pouvaient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien il leur dit qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de mériter par sa conduite. De là passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances. « Et quand même, dit-il, ces espérances ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi

les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse.

« Ainsi, ajoutait-il, tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son âme non d'ornements étrangers, mais d'ornements qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein d'une entière confiance, et attendre paisiblement l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; la mienne approche, et, pour me servir de l'expression d'un de nos poëtes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle.

— « N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à l'égard de vos enfants et de vos affaires? lui demanda Criton. — Je vous réitère le conseil que je vous ai souvent donné, répondit Socrate, celui de vous enrichir de vertus: si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le négligez, elles seraient inutiles à ma famille. »

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner; Criton le suivit. Ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venaient d'entendre et de l'état où sa mort allait les réduire; ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfants; deux étaient encore dans un âge fort tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et après les avoir renvoyés il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. « Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est

temps de prendre le poison. Comme je n'ai vu personne ici qui eût autant de force et de douceur que vous, je suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connaissez que trop les auteurs. Adieu; tâchez de vous soumettre à la nécessité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. « Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre conseil. » Et, se tournant vers ses amis : « Que cet homme a bon cœur! leur dit-il; pendant que j'étais ici, il venait quelquefois causer avec moi..... Voyez comme il pleure..... Criton, il faut lui obéir. Qu'on apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas qu'on le broie au plus tôt. »

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avaient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour en agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avait à faire : « Vous promener après avoir pris la potion, répondit cet homme, et vous coucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appesantir. » Alors, sans changer de visage et d'une main assurée, il prit la coupe, et, après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les ca-

cher, jetaient leur manteau sur leur tête, les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop longtemps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de hurlements affreux. « Que faites-vous, mes amis? leur dit Socrate sans s'émouvoir; j'avais écarté ces femmes pour n'être pas témoin de pareilles faiblesses. Rappelez votre courage; j'ai toujours ouï dire que la mort devait être accompagnée de bons augures.

Cependant il continuait à se promener. Dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montrait aux assistants les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes; il était près de s'insinuer dans le cœur lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton: « Nous devons un coq à Esculape; n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu. — Cela sera fait, répondit Criton; mais n'avez-vous pas encore quelque autre ordre à nous donner? » Il ne répondit point. Un instant après, il fit un petit mouvement; le domestique, l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: « Je n'ai jamais, ni par mes paroles ni par mes actions, commis la moindre injustice. » (*Voyage d'Anacharsis.*)

# THOMAS.

(1732-1785.)

Antoine-Léonard Thomas, né à Clermont-Ferrand, fut d'abord professeur dans un collége de Paris, puis secrétaire du duc de Praslin, et il obtint enfin une place qui demandait peu de travail et qui lui permit de se livrer à son goût pour les lettres. Il se rendit célèbre dans les concours académiques, où il remporta un grand nombre de prix d'éloquence et de poésie.

On a de Thomas des *Éloges* remarquables par de grandes pensées et de belles inspirations, mais écrits avec une éloquence un peu emphathique et monotone; un *Essai sur les Éloges*, ou *Histoire de la littérature et de l'éloquence*, ouvrage d'un bon critique et d'un habile écrivain; la *Pétréide*, poëme inachevé sur Pierre le Grand; des *Épîtres*, des *Odes*, etc. Cet écrivain, doué d'un talent supérieur, a de la noblesse et de l'élévation dans les pensées et dans le style; mais il tombe souvent dans l'exagération et l'enflure. On connaît le mot cruel de Voltaire, mot quelquefois mérité par Thomas: « Il ne faut plus dire du *galimatias*, mais du *galithomas*. »

## Songe de Marc-Aurèle.

Je voulus méditer sur la douleur: la nuit était déjà avancée; le besoin de sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais dans cet intervalle je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous,

quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir!* Au même instant, devant l'un je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison; il but, et fit une libation aux dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la Liberté brisée; il tenait d'une main un livre; de l'autre il prit une épée, dont il regardait la pointe. Plus loin je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux; je courus à lui en m'écriant : *O Régulus!* est-ce toi?» Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus *Fabricius* dans la pauvreté, *Scipion* mourant dans l'exil, *Épictète* écrivant dans les chaînes, *Sénèque* et *Thraséas*, les veines ouvertes et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versai des larmes; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut *Caton*, approcha de moi et me dit : «Ne nous plains pas, mais imite-nous; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur!» Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main; je voulus l'arrêter, je frémis et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage; je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien. (*Éloge de Marc-Aurèle.*)

---

# RULHIÈRE.

(1735-1794.)

Claude-Carloman de RULHIÈRE naquit à Bondy, près de Paris. Il entra d'abord dans la diplomatie, et fut secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Il finit par se consacrer aux lettres, et il composa plusieurs ouvrages historiques qui le placent au rang des premiers historiens du XVIII[e] siècle. L'*Histoire de l'anarchie de Pologne,* écrite d'un style plein de gravité, de grâce et de chaleur, rappelle quelquefois la manière des historiens de l'antiquité. On a encore de lui des *Éclaircissements historiques sur la révocation de l'édit de Nantes,* l'*Histoire de la Révolution de Russie en* 1768 et quelques *Poésies fugitives.*

## Incendie de la flotte turque à Tchesmé.

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et, apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui se trouvait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que, de tout le jour, aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune de ces deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril: l'une, malgré sa force, amoncelée entre

des rochers, où il était facile de la détruire; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions, hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à la résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendait à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant, de son côté, un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée, et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce

temps les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt les trois autres vaisseaux qui fermaient l'entrée du port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes, poussées par le vent, s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient au sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Scio, accourus au rivage, et trem-

blant de voir leur île pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement, à la lueur de l'incendie et sur toute la face de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe : les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâtie en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction il y eut un si horrible fracas que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler.

Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

(*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, liv. XI.)

---

# BEAUMARCHAIS.

(1732-1799.)

Augustin Caron de BEAUMARCHAIS était fils d'un horloger de Paris. Il exerça d'abord l'état de son père, cultiva ensuite la musique avec succès, et l'enseigna aux filles de Louis XV. Plus tard, il entra dans les affaires, y déploya de grands talents et acquit une fortune considérable. Il

eut à soutenir trois procès qui firent beaucoup de bruit; il écrivit lui-même sa défense, et composa ses fameux *Mémoires*, étincelants d'esprit, de verve, de gaieté et d'éloquence, vrai mélange du pamphlet, de la satire, de la comédie et du roman, trop souvent gâtés par le mauvais goût, la déclamation, la bouffonnerie et le cynisme. Nous avons encore de Beaumarchais plusieurs comédies, dont les plus connues sont *le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro, la Mère coupable*, qui reproduisent habilement l'imbroglio savant du théâtre espagnol. Ce sont moins des pièces comiques que des satires violentes, où l'auteur attaque la société tout entière : *Figaro*, c'est le peuple livrant à la risée et au mépris les classes privilégiées. L'esprit étincelle dans ces singulières comédies; mais le goût et la décence y sont peu respectés. On a comparé Beaumarchais à Sheridan : il en avait l'esprit, la bouffonnerie et la licence.

## Monologue de Figaro.

Monsieur le comte, parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus; du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis, depuis cent ans, à gouverner toutes les Espagnes.

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette de vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu

dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant, un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : *Chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*)

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*)

Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un

jour dans la rue; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question. On me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Aussitôt je vois s'élever contre moi mille pauvres hères à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi!

Le désespoir m'allait saisir : on pense à moi pour une place; mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittai le monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer lorsqu'un dieu bienfaisant

m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville, il me reconnaît ; je le marie, et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne.

O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses, et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est plus à moi que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ; orateur selon le danger, poëte par délassement, musicien par occasion, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé.... Désabusé !..... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourments !

(*Mariage de Figaro.*)

---

# MIRABEAU.

(1749-1791.)

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de MIRABEAU, le prince de la tribune française, naquit à Bignon, près de Nemours. Il était fils du marquis de Mirabeau, l'économiste, qui s'appelait l'*ami des hommes* et qui fut le tyran de sa famille. Il fut agité de bonne heure de passions violentes, qui furent la cause de ses malheurs et qui devinrent peut-être le premier aiguillon de son talent. Sa conduite scandaleuse le fit enfermer dans différentes prisons en vertu de lettres de cachet. C'est là qu'il puisa cette haine du despotisme et cet amour ardent de la liberté qui inspirèrent son éloquence. En 1789, à l'époque de la réunion des états généraux, le comte de Mirabeau, repoussé par la noblesse, fut élu député du tiers état en Provence. Dès son entrée dans l'Assemblée nationale, il la domina par sa parole. Il se montra en génie et en habileté le digne émule des grands orateurs anglais, ses contemporains, et il les surpassa peut-être par la puissance qu'il exerça sur l'esprit des hommes. A la voix de ce redoutable tribun, l'ancien ordre social s'écroula tout entier. Mais Mirabeau n'était pas républicain; il voulait fonder en France une monarchie constitutionnelle. Quand il vit la royauté en danger, il prit sa défense, et résolut d'arrêter le torrent révolutionnaire. La mort le surprit au moment où il allait commencer cette nouvelle lutte.

## PÉRORAISON DU DISCOURS

### CONTRE LA BANQUEROUTE [1].

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici

[1] En 1789, Necker proposa la contribution du quart du revenu pour éviter la banqueroute. Mirabeau appuya la proposition du ministre, et prononça une de ses plus belles improvisations.

la liste des propriétaires français ; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez ; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons. Ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ; précipitez-les dans l'abîme : il va se fermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable ! gratuitement criminel ? Car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime ?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France ; impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ? Non, vous périrez,

et, dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élan de patriotisme, d'invocations du patriotisme. Ah ! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale ; c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois : « Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique ? » Je ne vous dis plus : « Eh ! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus ? si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution... » Je vous dis : « Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. »

Votez donc ce subside extraordinaire; et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur la nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le,

parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde pas. Eh ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection, qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère* [1] ! Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome. Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez !

---

## MAURY.

(1746-1817.)

Jean-Siffrein MAURY était fils d'un pauvre cordonnier de Valréas, petite ville du comtat Venaissin. Promu dans les ordres, il commença sa réputation par des *Éloges académiques*, entre autres celui de Fénelon ; par des *Sermons*, et par les *Panégyriques* de *saint Louis*, de *saint Augustin* et celui de *saint Vincent de Paul*, qui est son chef-d'œuvre.

---

[1] Quelques jours auparavant, l'Assemblée avait été menacée d'une attaque populaire, et un membre avait prononcé les paroles que cite Mirabeau.

A l'époque de la révolution, l'abbé Maury, député de son ordre, se plaça au premier rang parmi les orateurs du parti royaliste. Mais il lutta avec plus de courage que de succès contre la foudroyante éloquence de Mirabeau. Quand il désespéra de la monarchie, il se retira auprès du pape, qui le créa archevêque et cardinal. Sous l'empire, il rentra en France, se dévoua entièrement à Napoléon, et fut nommé archevêque de Paris. Quand les Bourbons revinrent, il retourna en Italie, et passa les derniers jours de sa vie dans la disgrâce et la retraite.

Outre ses discours, le cardinal Maury a laissé un *Essai sur l'éloquence de la chaire*, qui, malgré un peu d'emphase et de diffusion, lui assure une place distinguée comme écrivain et comme littérateur.

## Saint Vincent de Paul.

Il fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier général des galères, principal de collége, chef des missions et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Il institua en France les séminaristes, les lazaristes; les filles de la Charité, qui se dévouent au soulagement des malheureux, et qui ne changent presque jamais d'état, quoique leurs vœux ne les lient que pour un an. Il fonda des hôpitaux pour les enfants trouvés, pour les orphelins, pour les forçats et pour les vieillards.

Il exerça pendant quelque temps un ministère de zèle et de charité sur les galères. Il vit un jour un malheureux forçat qui avait été condamné à trois années de captivité pour avoir fait la contrebande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus extrême misère sa femme et ses enfants. Vincent de Paul, vivement touché de sa situation, offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura sans doute peine à concevoir, l'échange

fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie du poids de ces fers honorables qu'il avait portés.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendait les enfants trouvés, dans la rue Saint-Landry, vingt sous la pièce; et on les donnait *par charité*, disait-on, aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces infortunés, que le gouvernement abandonnait à la pitié, ou, pour mieux dire, à la barbarie publique, périssaient presque en totalité; et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers étaient quelquefois introduits furtivement, par les complots de la cupidité, dans des familles opulentes, pour en supplanter les héritiers légitimes. Ces frauduleuses substitutions d'individus furent en France, durant plusieurs siècles, une source intarissable de procès, dont on voit encore les pièces et les détails dans les compilations de nos anciens jurisconsultes.

Vincent de Paul donna l'exemple, en fournissant d'abord des fonds assurés pour nourrir douze de ces malheureux enfants; bientôt sa charité obtint des soulagements à tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises; mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Le père nourricier des orphelins ne se découragea point. Bien loin de désespérer de la Providence, il convoqua une assemblée extraordinaire : il fit placer dans son église de Saint-Lazare un

très-grand nombre de ces pauvres enfants, prêts à[1] expirer, entre les bras des filles de la Charité; et, montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, une allocution pleine d'âme, qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à son zèle...

On ne répondit à cette pathétique exhortation que par des sanglots; et le même jour, au même instant, l'hôpital des *Enfants trouvés* de Paris fut fondé, et doté de quarante mille livres de rentes.

(*Panégyrique de saint Vincent de Paul.*)

---

# BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(1737-1814.)

Après les quatre grands génies qui dominent le XVIII[e] siècle, la première place appartient à BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Il naquit au Havre. Doué d'une vive sensibilité, entraîné par une humeur aventureuse, il passa sa jeunesse à caresser de généreuses chimères. Il prit ou chercha du service en France, à Malte, en Russie, en Pologne, en Autriche, en Saxe, en Prusse, dans les colonies, et n'éprouva que des déceptions. Revenu de ses illusions, il renonça à l'ambition et à la gloire, et dévoua le reste de sa vie à l'étude de la nature et à la recherche de la vertu. Il fut nommé intendant du *jardin des Plantes* en 1792, professeur de morale en 1794, et membre de l'Institut en 1795.

Nous devons à Bernardin de Saint-Pierre *Paul et Virginie* et *la Chaumière indienne*, délicieux chefs-d'œuvre, où il s'efforce de rappeler ses contemporains au bonheur de la famille par le tableau de l'inno-

---

[1] *Près de* est le mot propre.

cence et de la vertu. On a encore de lui un *Voyage à l'Ile de France*, *les Études de la Nature*, *les Harmonies de la Nature*, *les Vœux d'un solitaire*, *un Dialogue sur la mort de Socrate*, une *Théorie de l'univers;* le premier livre d'un poëme en prose intitulé *Arcadie*, et inspiré par la lecture de *Télémaque;* un *Essai sur J. J. Rousseau*, où l'on trouve des détails intéressants sur ce grand écrivain, dont il fut quelque temps l'ami.

La gloire de Bernardin de Saint-Pierre a été de continuer la lutte commencée par Jean-Jacques contre le matérialisme et l'athéisme, de ramener Dieu et la nature dans la littérature, et de hâter la révolution religieuse qui devait porter des fruits dans les premières années du XIX[e] siècle. Il fut le précurseur de Chateaubriand.

Le style de Bernardin est un mélange de l'élégance et de l'harmonie de Fénelon, de la pompe et de l'élevation de J. J. Rousseau. Quoique toutes ses couleurs ne soient pas vraies, il excelle à peindre la nature. Il prêche l'amour de la vertu; mais son système n'est guère qu'une morale gravement épicurienne.

## Humanité de Virginie.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la rivière Noire. Il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps, elle lui montra

son corps, sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : « Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature! Mangez, mangez; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui? » — « Ange de Dieu, » repartit la négresse, « je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit, par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières, qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants

pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il dit qu'il pardonnait à son esclave pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître : puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

(*Paul et Virginie.*)

### Naufrage de Virginie.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-cablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, » lui dis-je, « voulez-vous périr ? » — « Que j'aille à son secours, » s'écria-t-il, « ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers *le Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir d'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'é-

normes voûtes d'eau, qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur au vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre : c'était Virginie. Elle avait reconnu Paul à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer; il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect. Nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la! sauvez-la! ne la quittez pas! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue,

le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut ses yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

(*Paul et Virginie.*)

## UNE PROMENADE

### DE JEAN-JACQUES ET DE BERNARDIN.

Rousseau me proposa un jour de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Élysées. Le matin, nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest; l'air était frais; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappés de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant. « Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. » Ce spectacle charmant nous rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quelques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poëte un sentiment si vrai de la nature qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-roide; et nous fûmes à peine à son sommet que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : *Providence, qui avez soin des empires! Providence, qui avez soin des voyageurs!* Ces paroles, si simples et si touchantes, nous remplirent d'émotion; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour être son valet de chambre! »

Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme. Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah! qu'on est heureux de croire. »

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître

et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin, on apercevait la Seine, le bois de Boulogne et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai méditer ici. »

(*Essai sur Jean-Jacques Rousseau.*)

### Un paria.

A peine le docteur anglais eut-il frappé à la porte de la cabane qu'un homme d'une physionomie fort douce vint la lui ouvrir; il s'éloigna de lui aussitôt en lui disant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir; mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup. » — « Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leur écorce que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous pré-

server des tigres. Que Dieu vous conserve! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais comme, à votre teint blanc et à vos habits, je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur. En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. « Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie ou dévoré par les tigres.

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des Banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; et quoique l'ouragan fît entendre ses terribles mugissements entremêlés des

éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit et la lumière de la lampe n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'Angole rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenait part au bonheur commun : couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les yeux, et soupirait en regardant son maître.

Dès que l'Anglais eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe; et ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte deux tasses de coco et une grande calebasse pleine de punch, qu'elle avait préparé, pendant le souper, avec de l'eau, de l'arack, du jus de citron et du jus de canne de sucre.

(*Chaumière indienne.*)

### Histoire du paria.

« Mais, lui demanda l'Anglais, comment faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de tout le monde? » — « D'abord, dit l'Indien, je me dis : Si tout le monde est ton ennemi, sois à toi-même ton ami. Ton malheur n'est pas au-dessus des forces d'un homme. Quelque grande que soit la pluie, un petit oiseau n'en reçoit qu'une

goutte à la fois. J'allais dans les bois et le long des rivières chercher à manger; mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché cette même existence à cette société qui me rejetait de son sein. Je fréquentai alors les champs abandonnés, qui sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais en disant : Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable en voyant que je pouvais faire quelque bien. Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en être ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie; il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé, et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, l'autre sans en avoir joui. Je ne voulais pas être plus sage que la nature, ni trouver mon bonheur hors des lois qu'elle a prescrites à l'homme. Je désirais surtout un ami auquel je pusse communiquer mes plaisirs et mes peines. Je le cherchai longtemps parmi mes égaux, mais je n'y vis que des en-

vieux. Cependant j'en trouvai un sensible, reconnaissant, fidèle et inaccessible aux préjugés. A la vérité, ce n'était pas dans mon espèce, mais dans celle des animaux; c'était ce chien que vous voyez. On l'avait exposé, tout petit, au coin d'une rue, où il était près de mourir de faim. Il me toucha de compassion; je l'élevai, il s'attacha à moi, et je m'en fis un compagnon inséparable. Ce n'était pas assez : il me fallait un ami plus malheureux qu'un chien, qui connût tous les maux de la société humaine, et qui m'aidât à les supporter; qui ne désirât que les biens de la nature, et avec qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrelaçant que deux faibles arbrisseaux résistent à l'orage. La Providence combla mes désirs en me donnant une bonne femme. Ce fut à la source de mes malheurs que je trouvai celle de mon bonheur.

« Une nuit que j'étais au cimetière des brahmes, j'aperçus, au clair de la lune, une jeune brahmine à demi couverte de son voile jaune. A l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans, je reculai d'horreur; mais je m'en rapprochai de compassion, en voyant le soin dont elle était occupée. Elle mettait à manger sur un tertre qui couvrait les cendres de sa mère, brûlée depuis peu toute vive avec le corps de son père, suivant l'usage de sa caste; et elle y brûlait de l'encens pour appeler son ombre. Les larmes me vinrent aux yeux en voyant une personne plus infortunée que moi. Je pleurais, elle pleurait aussi; nos yeux, baignés de larmes, se rencontrèrent et se parlèrent comme ceux des malheureux : elle détourna les siens, s'enveloppa de son voile, et se retira.

La nuit suivante, je revins au même lieu. Cette fois elle avait mis une plus grande provision de vivres sur le tombeau de sa mère : elle avait jugé que j'en avais besoin; et comme les brahmes empoisonnent souvent leurs mets funéraires pour empêcher les parias de les manger, pour me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y avait apporté que des fruits. Je fus touché de cette marque d'humanité; et pour lui témoigner le respect que je portais à son offrande filiale, au lieu de prendre ses fruits, j'y joignis des fleurs : c'étaient des pavots, qui exprimaient la part que je prenais à sa douleur. La nuit suivante, je vis avec joie qu'elle avait approuvé mon hommage; les pavots étaient arrosés, et elle avait mis un nouveau panier de fruits à quelque distance du tombeau. La pitié et la reconnaissance m'enhardirent. N'osant lui parler comme paria, de peur de la compromettre, j'entrepris, comme homme, de lui exprimer toutes les affections qu'elle faisait naître dans mon âme : suivant l'usage des Indes, j'empruntai, pour me faire entendre, le langage des fleurs, j'ajoutai aux pavots des soucis. La nuit d'après, je trouvai mes pavots et mes soucis baignés d'eau. La nuit suivante, je devins plus hardi : je joignis aux pavots et aux soucis une fleur de foulsapatte, qui sert aux cordonniers à teindre leurs cuirs en noir, comme l'expression d'un amour humble et malheureux. Le lendemain, dès l'aurore, je courus au tombeau; mais j'y vis la foulsapatte desséchée, parce qu'elle n'avait pas été arrosée. La nuit suivante, j'y mis en tremblant une tulipe : le lendemain, je retrouvai ma tulipe dans l'état de la foulsapatte.

J'étais accablé de chagrin; cependant le surlendemain j'y apportai un bouton de rose avec ses épines, comme le symbole de mes espérances mêlées de beaucoup de craintes. Mais quel fut mon désespoir quand je vis, au premier rayon du jour, mon bouton de rose loin du tombeau! Je crus que je perdrais la raison. Quoi qu'il pût m'en arriver, je résolus de lui parler. La nuit suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à ses pieds; mais j'y restai tout interdit en lui présentant ma rose. Elle prit la parole, et me dit : » Infortuné! bientôt je ne serai plus. Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'accompagne au bûcher mon époux qui vient de mourir; il était vieux, je l'épousai enfant : adieu, retire-toi, et oublie-moi; dans trois jours je ne serai qu'un peu de cendre. » En disant ces mots, elle soupira. Pour moi, pénétré de douleur, je lui dis : « Malheureuse brahmine! la nature a rompu les liens que la société vous avait donnés; achevez de rompre ceux de la superstition. Vous le pouvez en me prenant pour votre époux. » — « Quoi! » reprit-elle en pleurant, « j'échapperais à la mort pour vivre avec toi dans l'opprobre? Ah! laisse-moi mourir! » — « A Dieu ne plaise, » m'écriai-je, « que je ne vous tire de vos maux que pour vous plonger dans les miens! Chère brahmine, fuyons ensemble au fond des forêts; il vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère, ne nous abandonnera pas. Fuyons : la nuit, ton malheur, ton innocence, tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve infortunée! déjà ton bûcher se prépare, et ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane renversée, appuie-toi sur moi, je serai ton palmier.

Alors elle jeta, en gémissant, un regard sur le tombeau de sa mère, puis vers le ciel; et, laissant tomber une de ses mains dans la mienne, de l'autre elle prit ma rose. Aussitôt je la saisis par le bras, et nous nous mîmes en route. Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'était noyée. Nous marchâmes pendant plusieurs nuits le long du fleuve, nous cachant le jour dans des rizières. Enfin, nous arrivâmes dans cette contrée que la guerre autrefois a dépeuplée d'habitants. Je pénétrai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette cabane et planté un petit jardin : nous y vivons très-heureux. Je révère ma femme comme le soleil et je l'aime comme la lune. Dans cette solitude, nous nous tenons lieu de tout : nous étions méprisés du monde; mais comme nous nous estimons mutuellement, les louanges que je lui donne ou celles que j'en reçois nous paraissent plus douces que les applaudissements d'un peuple. » En disant ces mots, il regardait son enfant dans son berceau et sa femme qui versait des larmes de joie.

(*Chaumière indienne.*)

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

## Dix-huitième Siècle.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LES

# PROSATEURS FRANÇAIS.

# LES
# PROSATEURS FRANÇAIS.

## OUVRAGES DE M. A. ROCHE.

---

I. **Histoire d'Angleterre**, depuis les temps les plus reculés. 2e *édition*. 2 vol. in-8. 12 fr.
Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique.

II. **Histoire de France**, depuis les temps les plus reculés. 2 vol. in-8. 15 fr.

III. **Les Poëtes français**, ou **Histoire de la Poésie française en exemples**, Recueil de Morceaux choisis dans les meilleurs poëtes, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque poëte*. *Nouvelle édition*, *corrigée et augmentée*. 6 fr.

IV. **Tableau d'Histoire universelle**, comprenant l'histoire comparée de tous les peuples qui ont existé avant J. C. *En feuilles*. *Colorié*, 6 fr.

V. **Tableau des Souverains de France, d'Angleterre et d'Allemagne**, comparés et disposés par siècles. *Colorié*, 1 fr.

VI. **Les 6,000 Verbes français** réduits à deux conjugaisons, ou Traité simplifié de la Conjugaison. 1 fr.

VII. **Traduction du Discours de lord Palmerston** sur la politique étrangère du gouvernement, prononcé le 25 juin 1850.

VIII. **Nouvelle Grammaire française**. 2 fr. 50 c.

IX. **Exercices pour la Grammaire française** et Corrigé des Exercices.

---

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

# LES
# PROSATEURS FRANÇAIS

RECUEIL

DE MORCEAUX CHOISIS DANS LES MEILLEURS PROSATEURS

depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR M. A. ROCHE

Auteur des POÈTES FRANÇAIS, d'une NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE,
d'une HISTOIRE DE FRANCE, d'une HISTOIRE D'ANGLETERRE,
approuvé par le conseil de l'Université de France, etc.

5e ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

LONDRES,
ROLANDI, LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE,
20, Berners street, Oxford street.
PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

1854

# DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Les écrivains du XVIIIe siècle, qui voulaient tout réformer, n'avaient point songé à renouveler les conditions de l'art, lequel néanmoins doit suivre les modifications de l'état social.

L'avénement d'une société nouvelle, au XIXe siècle, en amenant des idées nouvelles et des goûts nouveaux, amena nécessairement une nouvelle forme littéraire. Chateaubriand et madame de Staël, disciples épurés de J. J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, eurent les honneurs de l'innovation.

Chateaubriand, esprit poétique, créa un monde d'images, en associant le moyen âge chrétien à l'antiquité grecque. Il renversa de leurs autels les divinités païennes pour faire place dans la nature au vrai Dieu et à l'âme humaine, et il trouva des beautés nouvelles, inconnues au génie grec et latin. Il rattacha la critique à ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, et appliqua la couleur locale de l'imagination aux tableaux et aux souvenirs historiques. Il modifia la langue elle-même; il l'enrichit d'expressions, de figures, de formes nouvelles, et donna à la prose un coloris, une richesse, un éclat, une mélodie, qui manquent parfois même à notre langue poétique. Comme Chateaubriand, madame de Staël découvrit des régions inconnues; elle nous initia par des écrits ingénieux au génie germanique, et nous en fit peut-être trop admirer les conceptions fortes, mais bizarres, et les vues hardies mais aventureuses.

Les deux chefs de la réforme littéraire trouvèrent d'abord peu d'imitateurs. Sous l'empire, les esprits, absorbés par le bruit des batailles, avaient peu de loisir pour les travaux de la pensée. Aussi la prose, comme la poésie, continua de n'être qu'une

1

pâle copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents.

Ce fut pendant les paisibles années de la restauration que la littérature rentra dans la voie tracée au commencement du siècle. Plusieurs genres en prose, la philosophie, la critique, l'histoire, reçurent de profondes modifications.

Chateaubriand et madame de Staël, secouant le joug de l'impiété voltairienne, avaient proclamé le spiritualisme comme un sentiment; ils avaient touché le cœur, mais la raison n'était pas convaincue. La science acheva la victoire. L'école catholique attaqua le sensualisme et le matérialisme, tout en anathématisant la raison humaine; elle ne parla que de règle, de devoir et de Dieu aux sectateurs de la philosophie du XVIII[e] siècle, qui avaient proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir et l'homme sans Dieu. L'école éclectique entreprit de ruiner les doctrines sensualistes et matérialistes, sans sacrifier la raison et la volonté de l'homme. Elle chercha à concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir, la philosophie avec la théologie catholique.

Dans l'esthétique, on s'éloigna de cette critique puérile, qui se réduisait à recommander l'observation étroite de certaines règles, et l'imitation extérieure des modèles. On remonta aux sources antiques, on étudia nos propres origines et les littératures étrangères, jusqu'alors si dédaignées, et l'art français vit s'ouvrir devant lui l'horizon de toutes les littératures de l'Europe.

Mais c'est surtout la réforme historique qui sera une des plus belles gloires de notre époque. Le spectacle des grandes choses accomplies sous la république et l'empire apprit à mieux comprendre et à mieux juger les événements des siècles antérieurs. Après avoir vu l'histoire en action, on sentit qu'il fallait raconter le passé d'une manière plus réelle, plus animée, plus colorée, plus vraie. On se mit à remonter aux sources, à interroger les documents de toutes sortes, et l'on s'efforça de rendre par l'expression la vie et le mouvement aux hommes et aux choses qu'on avait contemplés dans la poussière des archives. Les systèmes devinrent moins exclusifs : autrefois, les uns ne voyaient

que du droit romain ; d'autres, que des coutumes germaniques; d'autres, que la monarchie absolue ou la liberté pure. La nouvelle école étudie tous les éléments et fait à chacun sa part.

Le XIXe siècle accomplit sa mission littéraire à travers les vicissitudes et les obstacles des révolutions politiques; à peine la première moitié s'en est écoulée, et déjà il a produit des œuvres qui lui assurent une belle place dans l'histoire de la littérature. Mais il faut avouer que la réforme littéraire n'a pas été plus exempte d'excès que les révolutions politiques. Les disciples de Chateaubriand n'ont souvent su imiter que ce qu'il avait d'exagéré; d'autres l'ont dépassé, et ont prodigué l'image, la couleur, l'antithèse, la métaphore, l'hyperbole. D'autres, sous prétexte de rompre avec la froide élégance de la littérature impériale, n'ont trouvé que des périodes anguleuses, des phrases à deux tranchants, et qu'une dureté systématique qui déconcerte l'oreille. Quelques-uns enfin, abusant d'une facilité prodigieuse, et plus avides d'argent que de gloire, ont créé la littérature industrielle. L'écrivain cesse d'être artiste et devient un travailleur, occupé de produire et de vendre le plus possible; il fait tout à la vapeur pour arriver plus vite à la fortune.

Ces déplorables excès sont le résultat de notre état social et politique. Il existe une connexion intime entre l'état littéraire et l'état social : ce qui se produit dans la société se révèle aussitôt dans la littérature. Un goût pur, une raison élégante, le culte désintéressé de l'art, ne sauraient fleurir au milieu d'une société sans cesse bouleversée par les révolutions politiques.

---

# BAUSSET.

## (1748-1824.)

Louis-François DE BAUSSET, évêque d'Alais, cardinal et membre de l'Académie française, naquit à Pondichéry, dont son père était gouverneur. Il a écrit une *Histoire de Fénelon* et une *Histoire de Bossuet*, qui se distinguent par une élégance simple et une facilité soignée devenues bien rares. « M. de Bausset, dit Joubert, a rendu son caractère au genre tempéré, le seul qui soit classique et propre à nous ramener aux beautés saines qui charment l'âme, sans en altérer la lumière, sans la troubler par les passions. »

### Conversation de Fénelon et de Bossuet.

Tous les contemporains de Fénelon s'accordent à le représenter comme un modèle de goût, d'élégance et de politesse : « ne voulant jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait ; se plaçant à la portée de chacun, sans jamais le faire sentir ; enchantant tout le monde par la facilité qu'il apportait dans la société ; ne disputant jamais ; paraissant toujours original, toujours créateur ; n'imitant personne, et paraissant lui-même inimitable, avec je ne sais quoi de sublime dans le simple, qui ajoutait à son caractère un certain air de prophète. »

Tant d'agréments, joints à un extrême désir de plaire, devaient certainement faire rechercher le commerce de Fénelon à toutes les personnes sensibles au charme de

l'esprit et du goût, dans un siècle et dans une cour qui offraient les plus aimables modèles.

Mais on ne sait si tant de supériorité, malgré l'art infini que Fénelon apportait à la voiler, ne lui aurait pas donné plus d'admirateurs que d'amis, si l'amitié n'eût pas été en même temps le premier besoin de son cœur, le plus grand bien de sa vie. Ceux qui n'avaient pas le droit de se regarder comme ses amis particuliers pouvaient se trouver quelquefois éblouis, et peut-être même importunés de l'éclat que son esprit, ses grâces et son éloquence naturelle répandaient avec tant de profusion dans la conversation. On remarque, en général, dans la société, que la domination la plus douce inquiète toujours un peu l'amour-propre de ceux même qui ne se refusent pas à la reconnaître. On consent quelquefois sans peine à admirer la supériorité du génie et des talents, lorsqu'elle est fondée sur des titres incontestables. Mais il n'en est pas de même du don ou du bonheur de plaire : tant de qualités diverses peuvent permettre d'y aspirer, tant d'exemples prouvent que l'on peut y réussir par les qualités les plus opposées, que l'on se résout difficilement à se soumettre à une prééminence trop éclatante dans un genre dont les formes et les succès sont nécessairement un peu arbitraires. C'est ce qui expliquerait peut-être pourquoi Bossuet, qui ne cherchait jamais à plaire, et dont il paraît que la conversation n'était remarquable que par une extrême simplicité, n'eut ni ennemis ni envieux; tandis que Fénelon, malgré tant de vertus et de qualités, a eu beaucoup à souffrir de la haine et de l'envie. Plus on était frappé de la

profondeur et de la hauteur des conceptions de Bossuet dans ses ouvrages, plus on s'étonnait de rencontrer tant de simplicité et de facilité dans la conversation d'un homme qu'on ne s'était préparé qu'à admirer. On s'était senti effrayé d'avoir à paraître en présence d'un tel génie, et on n'éprouvait que la satisfaction de s'en trouver en quelque sorte rapproché par la conformité du langage et la simplicité des manières. La société était toujours pour Fénelon une occasion favorable de déployer toutes les richesses de sa brillante imagination et toutes les grâces de l'esprit le plus aimable et le plus séduisant; elle n'était, pour Bossuet, que le délassement et le repos des travaux de son cabinet.

La conversation de Bossuet portait l'empreinte habituelle de son caractère, de ses mœurs et de ses principes. Elle était toujours grave et instructive; jamais elle n'avait pour sujet des détails frivoles ou inutiles. Quoique placé au centre des événements et des agitations de la cour, jamais il n'y faisait entrer les anecdotes ou les nouvelles du moment. La religion, la philosophie, la morale, les ouvrages importants qui paraissaient, et qui avaient pour objet les sciences ou les affaires de l'Église, fournissaient assez de matière à ces utiles entretiens. Le plus souvent ses réflexions dans la société portaient sur les grands intérêts de la religion; et il est à regretter que les amis de Bossuet ne se soient pas attachés à recueillir toutes celles qui auraient pu survivre aux intérêts du moment et mériter d'être transmises à la postérité. On connaît souvent mieux les véritables sentiments et le caractère des grands hommes par ce qui leur

échappe, dans la liberté de la conversation, que par ce qu'ils consentent à confier au public dans des ouvrages imprimés.

Bossuet admettait cependant dans la conversation de l'enjouement et une raillerie douce et aimable, pourvu qu'elle se renfermât dans une certaine mesure, et qu'elle ne blessât jamais ni le goût, ni les égards, ni la charité chrétienne. Mais on était toujours sûr de lui déplaire, lorsque la plaisanterie s'écartait des bornes qu'elle doit respecter, et il la trouvait aussi déplacée dans les livres que dans l'habitude de la société.

(*Histoire de Bossuet.*)

---

# LA PLACE.

(1749-1827.)

P. Simon DE LA PLACE, un des plus profonds géomètres et des meilleurs écrivains de notre époque, naquit à Beaumont, dans le Calvados. D'abord professeur de mathématiques, il devint successivement membre de l'Institut, ministre et sénateur, et fut créé pair de France et marquis sous la restauration. La *Mécanique céleste* et le *Système du monde*, qui sont ses principaux ouvrages, se distinguent par la simplicité, la précision, le nombre et l'élégante pureté du style.

## Galilée.

Un heureux hasard venait de faire trouver le plus merveilleux instrument que l'industrie humaine ait décou-

vert, qui, en donnant aux observations astronomiques une étendue et une précision inespérées, a fait apercevoir dans les cieux des inégalités nouvelles et de nouveaux mondes. Galilée eut à peine connaissance des premiers essais sur le télescope, qu'il s'attacha à le perfectionner. En le dirigeant vers les astres, il découvrit les quatre satellites de Jupiter, qui lui montrèrent une nouvelle analogie de la terre avec les planètes : il reconnut ensuite les phases de Vénus, et dès lors il ne douta plus de son mouvement autour du soleil. La Voie lactée lui offrit un nombre infini de petites étoiles que l'irradiation confond, à la vue simple, dans une lumière blanche et continue : les points lumineux qu'il aperçut au delà de la ligne qui sépare la partie éclairée de la partie obscure de la lune lui firent connaître l'existence et la hauteur de ses montagnes. Enfin, il observa les taches et la rotation du soleil et les apparences singulières occasionnées par l'anneau de Saturne. En publiant ces découvertes, il fit voir qu'elles démontraient le mouvement de la terre. Mais la pensée de ce mouvement fut déclarée contraire aux dogmes religieux par une congrégation de cardinaux ; et Galilée, son plus célèbre défenseur en Italie, fut cité au tribunal de l'Inquisition, et forcé de se rétracter, pour échapper à une prison rigoureuse.

Une des plus fortes passions est l'amour de la vérité dans l'homme de génie. Plein de l'enthousiasme qu'une grande découverte lui inspire, il brûle de la répandre ; et les obstacles que lui opposent l'ignorance et la superstition armées du pouvoir ne font que l'irriter et accroître son énergie. D'ailleurs, il s'agissait d'une vérité qui,

pour nous, est du plus haut intérêt, par le rang qu'elle assigne au globe que nous habitons. S'il est, en effet, immobile au milieu de l'univers, l'homme a droit de se regarder comme le principal objet des soins de la nature : toutes les opinions fondées sur cette prérogative méritent son examen ; il peut raisonnablement chercher à découvrir les rapports que les astres ont avec sa destinée. Mais si la terre n'est qu'une des planètes qui circulent autour du soleil, cette terre, déjà si petite dans le système solaire, disparaît entièrement dans l'immensité des cieux, dont ce système, tout vaste qu'il nous semble, n'est qu'une partie insensible.

Galilée, convaincu de plus en plus par ses observations du mouvement de la terre, médita longtemps un nouvel ouvrage dans lequel il se proposait d'en développer les preuves. Mais pour se dérober à la persécution dont il avait failli être victime, il imagina de les présenter sous la forme de dialogues entre trois interlocuteurs, dont l'un défendait le système de Copernic, combattu par un péripatéticien. On sent que tout l'avantage restait au défenseur de ce système ; mais Galilée ne prononçant point entre eux, et faisant valoir autant qu'il était possible les objections des partisans de Ptolémée, devait s'attendre à jouir de la tranquillité que lui méritaient ses travaux et son grand âge.

Le succès de ces dialogues, et la manière triomphante avec laquelle toutes les difficultés contre le mouvement de la terre y étaient résolues, réveillèrent l'Inquisition.

Galilée, à l'âge de soixante-dix ans, fut de nouveau cité à ce tribunal. La protection du grand-duc de Tos-

cane ne put empêcher qu'il y comparût. On l'enferma dans une prison, où l'on exigea de lui un second désaveu de ses sentiments, avec menace de la peine de relaps, s'il continuait d'enseigner la même doctrine. On lui fit signer cette formule d'abjuration : « Moi, Galilée, « à la soixante-dixième année de mon âge, constitué « personnellement en justice, étant à genoux, et ayant « devant les yeux les saints Évangiles que je touche de « mes propres mains ; d'un cœur et d'une foi sincères, « j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur, l'hérésie du « mouvement de la terre, etc. » Quel spectacle que celui d'un vieillard, illustre par une longue vie consacrée tout entière à l'étude de la nature, abjurant à genoux, contre le témoignage de sa conscience, la vérité qu'il avait prouvée avec évidence ! Emprisonné pour un temps illimité par un décret de l'Inquisition, il fut redevable de son élargissement aux sollicitations du grand-duc ; mais pour l'empêcher de se soustraire au pouvoir de l'Inquisition, on lui défendit de sortir du territoire de Florence.

Galilée, né à Pise en 1556, annonça de bonne heure les grands talents qu'il développa dans la suite. La mécanique lui doit plusieurs découvertes, dont la plus importante est la théorie du mouvement des graves : elle est le plus beau monument de son génie. Il était occupé de la vibration de la lune, lorsqu'il perdit la vue ; trois ans après, en 1642, il mourut à Arceti, regretté de l'Europe entière, éclairée par ses travaux et indignée du jugement porté contre un aussi grand homme par un odieux tribunal. (*Système du monde.*)

# SÉGUR.

(1753-1830.)

Louis-Philippe, comte DE SÉGUR, fils du maréchal de Ségur, naquit à Paris. Il servit d'abord dans l'armée, puis il entra dans la diplomatie et fut nommé ministre plénipotentiaire auprès de Catherine II. Napoléon le nomma grand maître des cérémonies, et Louis XVIII le créa pair de France.

Le comte de Ségur cultiva les lettres avec succès et écrivit un grand nombre d'ouvrages, tous remarquables par la facilité, la pureté, l'élégance du style. Les plus connus sont des *Mémoires* intéressants sur sa jeunesse, une *Galerie morale et politique*, une *Histoire ancienne et romaine*, une *Histoire du Bas-Empire*, et une *Histoire de France* pendant le moyen âge.

Le comte de Ségur est le frère du vicomte de Ségur, qui a écrit un ouvrage sur *les Femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social;* et le père de M. Philippe de Ségur, lieutenant général, auteur d'une *Histoire de la campagne de Russie*, qui a eu un immense succès, d'une *Histoire de Pierre le Grand*, et d'une *Histoire de Charles VIII, roi de France.*

## Histoire des Sept dormants.

Sous l'empire de Décius, sept jeunes nobles d'Éphèse, chrétiens et persécutés, se cachèrent dans une caverne pour éviter la mort; le tyran la fit murer. Dieu, protégeant ces jeunes martyrs, les plongea dans un profond sommeil, qui dura 187 ans (250-437), et qui finit lorsque Pulchérie et Théodose II occupaient le trône d'Orient. A cette époque, le propriétaire de la montagne où se trouvait cette caverne en fit extraire les pierres pour construire un bâtiment. Le jour pénètre dans le souterrain.

Les sept dormeurs s'éveillent, croyant ne s'être reposés que quelques heures. Jamblius, l'un d'eux, se charge d'aller à la ville chercher des provisions. Il ne reconnaît plus ni l'aspect de la contrée, ni les traits de ses habitants; il approche d'Éphèse, et voit avec autant de joie que de surprise la croix briller sur le faîte des temples. En entrant chez un boulanger, il étala, pour le payer, plusieurs pièces de monnaie frappées au coin de Décius. Le boulanger s'en étonne, les voisins accourent, la multitude s'attroupe; on le traîne devant le juge, croyant qu'il a découvert un trésor. Son récit paraît une imposture; cependant on envoie chercher ses compagnons. La candeur de leurs réponses, les détails de l'histoire qu'ils racontent et l'accord qui règne dans leurs discours persuadent les plus incrédules; enfin le peuple, les magistrats, l'évêque et l'empereur Théodose lui-même, convaincus que ces hommes saints sommeillaient en effet depuis près de deux siècles, s'humilient devant la puissance de Dieu, et se prosternent aux pieds des sept martyrs, qui expirent tous ensemble, après avoir donné leur bénédiction aux spectateurs de cet incontestable prodige.

(*Histoire romaine*.)

### Singulière méprise.

Un étranger très-riche, nommé Suderland, était banquier de la cour, et naturalisé en Russie; il jouissait auprès de Catherine II d'une assez grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliev, entre avec l'air consterné. « M. Suderland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi, monsieur, répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous; ma surprise surpasse la vôtre. Mais, enfin, quel est cet ordre? — Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître. — Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice? — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir; une place peut être rendue. — Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays? — Ce serait une contrariété; mais avec vos richesses on est bien partout. — Ah! mon Dieu! s'écria Suderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie? — Hélas, on en revient. — De me jeter en prison? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine! voudrait-on me *knouter?* — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas. — Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait..... mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — Eh bien, mon cher, dit l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler. — M'empailler, s'écrie Suderland en regardant fixement son interlocuteur; mais vous avez perdu la

raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne; enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.

— Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter: j'ai marqué ma surprise, ma douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille: « Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter, sans murmure, des commissions dont je daigne vous charger. »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires. Alors Suderland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce, gouverneur de Saint-Pétersbourg.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court sans tarder chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant ce récit, s'écrie: « Juste ciel!

quelle horreur! En vérité, Reliev a perdu la tête. Comte, partez, courez, et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté. » Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et retrouve Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable. J'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de Sunderland, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir; j'ai ordonné à Reliev de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme. » (*Mémoires ou souvenirs.*)

---

# FONTANES.

(1757-1821.)

**Louis de Fontanes, dont les poésies rappellent quelquefois l'élégance et la pureté de Racine, a laissé des *Discours* et des *Essais* de critique, en prose, remarquables par l'élévation, la noblesse et l'élégance du style. Il se distingue moins par la puissance de son talent que par la qualité de son goût et de son esprit.**

**Fontanes naquit à Niort. Sous l'empire, il devint président du Corps législatif et grand maître de l'Université. Chargé de haranguer l'empereur dans les cérémonies publiques, il sut insinuer des conseils de sagesse sous les ingénieuses flatteries de ces panégyriques officiels. La restauration le créa marquis et pair de France.**

**Lettre à Bonaparte, premier consul.**

Je suis opprimé; vous êtes puissant: je demande justice. La loi du 18 fructidor m'a indirectement compris dans la liste des écrivains déportés en masse et sans jugement. Mon nom n'y a pas été rappelé. Cependant j'ai souffert, comme si j'avais été légalement condamné, trente mois de proscription. Vous gouvernez, et je ne suis point encore libre. Plusieurs membres de l'Institut, dont j'étais le confrère avant le 18 fructidor, pourront vous attester que j'ai toujours mis, dans mes opinions et mon style, de la mesure, de la décence et de la sagesse. J'ai lu, dans les séances publiques de ce même Institut, des fragments d'un long poëme qui ne peut déplaire aux héros, puisque j'y célèbre les grands exploits de l'antiquité. C'est dans cet ouvrage, dont je m'occupe depuis plusieurs années, qu'il faut chercher mes principes, et non dans les calomnies des délateurs subalternes qui ne seront plus écoutés. Si j'ai gémi quelquefois sur les excès de la révolution, ce n'est point parce qu'elle m'a enlevé toute ma fortune et celle de ma famille, mais parce que j'aime passionnément la gloire de ma patrie. Cette gloire est déjà en sûreté, grâce à vos exploits militaires. Elle s'accroîtra encore par la justice que vous promettez de rendre à tous les opprimés. La voix publique m'apprend que vous n'aimez point les éloges. Les miens auraient l'air trop intéressés dans ce moment pour qu'ils fussent dignes de vous et de moi. D'ailleurs, quand j'étais libre, avant le 18 fructidor, on a pu voir, dans le journal au-

quel je fournissais des articles, que j'ai constamment parlé de vous comme la renommée et vos soldats. Je n'en dirai pas plus. L'histoire vous a suffisamment appris que les grands capitaines ont toujours défendu contre l'oppression et l'infortune les amis des arts, et surtout les poëtes, dont le cœur est sensible et la voix reconnaissante. (*Fontanes.*)

## Discours.

Après la paix de Tilsit, le ministre de l'intérieur ayant fait devant les principaux corps de l'État un exposé de l'état florissant de la France, M. de Fontanes, président du Corps législatif, répondit par le discours suivant :

Monsieur le ministre de l'intérieur,

Le tableau que vous avez mis sous nos yeux semble offrir l'image d'un de ces rois pacifiques uniquement occupés de l'administration intérieure au milieu de leurs États; et cependant tous ces travaux utiles, tous ces sages projets qui doivent les perfectionner encore, furent ordonnés et conçus au milieu du bruit des armes, aux derniers confins de la Prusse conquise et sur les frontières de la Russie menacée. S'il est vrai qu'à cinq cents lieues de la capitale, parmi les soins et les fatigues de la guerre, un héros prépara tant de bienfaits, combien va-t-il les accroître en revenant au milieu de nous! Le bonheur public l'occupera tout entier, et sa gloire en sera plus touchante.

Nous sommes loin de refuser à l'héroïsme les hommages qu'il obtint dans tous les temps. La philosophie

outragea plus d'une fois l'enthousiasme militaire; osons ici le venger.

La guerre, cette maladie ancienne, et malheureusement nécessaire, qui travaille toutes les sociétés; ce fléau dont il est si facile de déplorer les effets et si facile d'extirper la cause, la guerre elle-même n'est pas sans utilité pour les nations. Elle rend une nouvelle énergie aux vieilles sociétés; elle rapproche les grands peuples longtemps ennemis, qui apprennent à s'estimer sur le champ de bataille; elle remue et féconde les esprits par des spectacles extraordinaires; elle instruit surtout le siècle et l'avenir, quand elle produit un de ces génies rares faits pour tout changer.

Mais pour que la guerre ait de tels avantages, il ne faut pas qu'elle soit trop prolongée, ou des maux irréparables en sont la suite. Les champs et les ateliers se dépeuplent, les écoles où se forment l'esprit et les mœurs sont abandonnées, la barbarie s'approche, et les générations, ravagées dans leur fleur, voient périr avec elles les espérances du genre humain.

Le Corps législatif et le peuple français bénissent le grand prince qui finit la guerre avant qu'elle ait pu nous faire éprouver d'aussi désastreuses influences, et lorsqu'elle nous porte, au contraire, tant de nouveaux moyens de force, de richesses et de population. La guerre, qui épuise tout, a renouvelé nos finances et nos armées. Les peuples vaincus nous donnent des subsides, et la France trouve des soldats dignes d'elle chez les peuples alliés.

Nos yeux ont vu les plus grandes choses. Quelques années ont suffi pour renouveler la face du monde. Un

homme a parcouru l'Europe en ôtant et en donnant des diadèmes. Il déplace, il resserre, il étend à son choix les frontières des empires : tout est entraîné par son ascendant. Eh bien ! cet homme, couvert de tant de gloire, nous promet plus encore : paisible et désarmé, il prouvera que cette force invincible qui renversa en courant les trônes et les empires est au-dessous de cette sagesse vraiment royale qui les conserve par la paix, les enrichit par l'agriculture et l'industrie, les décore par les chefs-d'œuvre des arts, et les fonde éternellement sur le double appui de la morale et des lois.

---

# JOUBERT.

(1754-1824.)

Joseph JOUBERT, moraliste et critique, ami intime de Chateaubriand et de Fontanes, naquit à Montignac, petite ville du Périgord. Sous l'empire, il devint inspecteur général, puis conseiller de l'Université. Joubert passa sa vie à lire, à causer, à méditer, à rêver ; mais il écrivit peu. Pendant cinquante ans, il tint une espèce de journal, où il consignait ses réflexions, ses maximes, l'analyse de ses lectures et les événements de sa vie. Ce journal, publié depuis sa mort, lui assure une place dans la famille de la Bruyère et de Vauvenargues. Joubert était un homme passionné pour le beau idéal, d'un goût pur et délicat. Mais à force de viser à une exquise délicatesse, il tombe quelquefois dans la recherche et la subtilité.

On a publié aussi une partie de la *Correspondance* de Joubert. Il avait à un degré éminent la facilité, l'enjouement et l'urbanité, qui sont, suivant lui, le vrai caractère du style épistolaire.

### Voltaire.

Voltaire a répandu dans le langage une élégance qui en bannit la bonhomie. Rousseau a ôté la sagesse aux âmes, en leur parlant de la vertu. Buffon remplit l'esprit d'emphase. Montesquieu est le plus sage; mais il semble enseigner l'art de faire les empires: on croit l'apprendre en l'écoutant, et toutes les fois qu'on le lit, on est tenté d'en construire un.

Voltaire était un esprit habile, adroit; faisait tout ce qu'il voulait, le faisait bien, le faisait vite; mais incapable de se maintenir dans l'excellent. Il avait le talent de la plaisanterie, mais il n'en avait pas la science; il ne sut jamais de quelles choses il faut rire, et de quelles il ne faut pas. C'est un écrivain dont on doit éviter avec soin l'extrême élégance, ou l'on ne pensera jamais rien de sérieux. A la fois actif et brillant, il occupait la région placée entre la folie et le bon sens, et il allait perpétuellement de l'une à l'autre. Il avait beaucoup de ce bon sens qui sert à la satire, c'est-à-dire une grande pénétration pour découvrir les maux et les défauts de la société; mais il n'en cherchait point le remède. On eût dit qu'ils n'existaient que pour sa bile ou sa bonne humeur; car il en riait et s'en irritait, sans s'arrêter jamais à les plaindre.

Voltaire connut la clarté, et se joua dans la lumière, mais pour l'éparpiller et en briser tous les rayons, comme un méchant. C'est un farfadet, que ses évolutions font quelquefois paraître un génie grave.

Il avait le jugement droit, l'imagination riche, l'esprit agile, le goût vif et le sens moral détruit.

Mépriser et décrier, comme Voltaire, les temps dont on parle, c'est ôter tout intérêt à l'histoire qu'on écrit.

Cette autorité oratoire dont parlent les anciens, on la trouve dans Bossuet plus que dans tous les autres; et, après lui, dans Pascal, dans la Bruyère, dans J. J. Rousseau même; mais jamais dans Voltaire.

Voltaire eut l'art du style familier. Il lui donna toutes les formes, tout l'agrément, toute la beauté même dont il est susceptible; et parce qu'il y fit entrer tous les genres, son siècle abusé crut qu'il avait excellé dans tous. Ceux qui le louent de son goût confondent perpétuellement le goût et l'agrément : on ne le goûte point, mais on l'admire. Il égaye, il éblouit; c'est la mobilité de l'esprit qu'il flatte, et non le goût.

(*Jugements littéraires.*)

## A MADAME DE FONTANES.

Villeneuve-le-Roi, 7 février 1794.

Je n'ai guère, dans ce bas monde, pour tous meubles et presque pour tous biens, qu'un forte-piano qui est à ma nièce, deux estampes qui sont à moi, et la moitié d'un pain de sucre, que nous consommons en commun.

Venez jouir de ces trésors; je puis en disposer en maître, et vous les offre de bon cœur.

J'aurais bien voulu vous procurer, dans mon voisinage, une cabane au pied d'un arbre, et j'ai tout tenté pour

cela, jusqu'à me résoudre à en acheter une, moi qui hais la propriété; je n'ai pas pu y parvenir.

Je serai réduit à vous loger dans une chaumière au pied d'un mur. Cela n'est pas bien magnifique; mais fussions-nous déjà bien sûrs de disposer de ce taudis, c'est encore ce que le pays a de meilleur en ce moment. On s'y bat pour le moindre trou, tous les logements y sont rares. Fontanes n'a qu'à se presser; s'il attend, nous n'aurons plus rien. Cette chaumière au pied d'un mur est une maison de curé au pied d'un pont. Vous y aurez notre rivière sous les yeux, notre plaine devant vos pas, nos vignobles en perspective, et un bon quart de notre ciel sur votre tête. Cela est assez attrayant.

Une cour, un petit jardin dont la porte ouvre sur la campagne, des voisins qu'on ne voit jamais, toute une ville à l'autre bord, des bateaux entre les deux rives et un isolement commode, tout cela est d'assez grand prix; mais aussi vous le payerez : le site vaut mieux que le lieu.

Le lieu n'est qu'une habitation où l'on ne se mouillerait pas, où l'on ne gèlerait pas, où l'on pourrait même dormir sans s'entasser dans un seul lit; mais on n'y aurait pas non plus des appartements bien complets. Votre mère aurait une alcôve, un cabinet et de la vue; vous auriez une grande chambre; le bon parent une à côté. J'ai fait les descriptions à Fontanes : il dit que cela suffirait; moi, je trouve cela fort peu, mais on ne trouve rien de mieux.

Armez-vous donc d'un grand courage; et si vous êtes résolue à ne pas vous trouver à plaindre lorsque vous

serez mal logée, préparez vite le chausson où vous mettrez vos équipages, et tenez-vous prête à partir quand le signal sera donné.

Vous trouverez, en débarquant, un homme qui vous recevra avec un respect bien profond et une affection bien tendre.

## À M. DE CHATEAUBRIAND.

Paris, septembre 1819.

M. Maillet-Lacoste, vrai métromane en prose, et l'homme du monde le plus capable de bien écrire, si, ne voulant pas écrire trop bien, il pouvait quelquefois s'occuper d'autre chose que de ce qu'il écrit : M. Maillet-Lacoste, qui sera jeune jusqu'à cent ans, et qui est le meilleur, le plus sensé, le plus honnête, le plus incorruptible et le plus naïf de tous les jeunes gens de tout âge; mais qui donne à sa candeur même un air de théâtre, parce que sa chevelure hérissée, ses attitudes et le son même de sa voix se ressentent des habitudes qu'il a prises sur le trépied où il est sans cesse monté quand il est seul, et d'où il ne descend guère quand il ne l'est pas : M. Maillet, à qui il ne manque que de la paresse, du relâche, de la détente de tête, pour travailler admirablement, et qui a travaillé avec autant d'éloquence que de courage, il y a vingt ans, contre la tyrannie de l'époque, comme l'attestent des opuscules dont je vous ai remis, il y a dix ans, un exemplaire qui vous aurait fait connaître son mérite si vous l'aviez

lu, mais que vous n'avez pas lu, parce que, occupé comme vous l'êtes, vous ne lisez rien, et je crois que vous faites bien, par une prérogative qui n'appartient qu'à vous : M. Maillet, qui a perdu une assez grande fortune à Saint-Domingue, sans y prendre garde et sans pouvoir s'en souvenir, parce qu'il était occupé d'une fable de Phèdre, et que depuis il est perpétuellement aux prises avec une période de Cicéron ou avec une des siennes : M. Maillet, qui, mis en déportation par le Directoire, entra dans une école de Bretagne, dont il fit la fortune, pour des souliers et un habit, sans s'apercevoir ni de l'injustice des hommes, ni de son changement de situation, parce qu'il est toujours en repos, quoique toujours agité sur le sommet de ses idées : M. Maillet, qui, avec les plus hautes, mais les plus innocentes prétentions, met à ses fonctions obscures de professeur autant d'importance que s'il n'était qu'un sot; qui en remplit tous les devoirs avec la conscience et le dévouement d'un Rollin; qui excelle à tout enseigner, et enseigne tout ce qu'on veut, depuis le rudiment jusqu'à l'arithmétique, en passant par tous les degrés intermédiaires, humanités, rhétorique et philosophie : M. Maillet, dont le destin est d'être apprécié et oublié; que l'Université, tout en rendant justice à son mérite académique, laisse en province quand tant d'autres sont à Paris; que M. de Fontanes lui-même a négligé, quoiqu'il fût très-déterminé à le servir; que M. Dussault a quelquefois admiré; qui compte un grand nombre de partisans, mais dont tout le monde parle en souriant, excepté moi : M. Maillet, qui a une ambition que tous les lauriers du Parnasse ne

couronneraient pas assez, et une modération que le suffrage d'un enfant contenterait; qui donnerait tous les biens de ce monde, quoique occupé de ceux de l'autre, pour une louange, et toutes les louanges de la terre pour une des vôtres, ou pour un moment de votre bienveillance et de votre attention : M. Maillet, enfin, dont je vous ai parlé plusieurs fois, mais dont le nom peut-être vous sera nouveau, parce que la fatalité qui le poursuit, sans qu'il s'en doute, vous aura sûrement rendu sourd : M. Maillet donc vient d'arriver à Paris. Je lui envoie tout ouverte cette recommandation, dont un autre se fâcherait, et qui le comblera de joie. Ayez-y égard, je vous en conjure. Accueillez mon Maillet, le plus sage des fous et le plus fou des sages, mais un des meilleurs esprits du monde, si cet esprit était plus froid, et une des meilleures âmes que le ciel ait jamais créées, quoiqu'il ne soit occupé que de son esprit; espèce d'aigle sans bec, sans serres, sans fiel, mais non pas sans élévation assurément; un jeune homme de l'autre monde, que les connaisseurs généreux, comme vous l'êtes, doivent apprécier dans celui-ci, afin que justice soit faite, car il n'y fera pas fortune. Rendez-le heureux avec un mot et un sourire : cela me fera du bien. Adieu.

---

# DE BONALD.

(1754-1840.)

Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte DE BONALD, l'un des plus habiles écrivains de l'école absolutiste, naquit au Monna, près de Milhau en Rouergue, d'une famille distinguée dans la magistrature. La philosophie et la politique de M. de Bonald sont résumées dans sa fameuse théorie de l'*Origine divine du langage:* l'homme ne peut penser sans les mots, et les mots viennent de Dieu. La raison humaine, faible par elle-même, reçoit de la révélation toute sa lumière : de là les attaques contre cette raison, contre la liberté et la philosophie ; de là aussi l'institution divine du pouvoir et la légitimité du droit divin. On n'a pas besoin de beaucoup de réflexion pour comprendre tout ce que cette théorie a d'excessif et de dangereux

M. de Bonald a publié la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, des *Mélanges littéraires et philosophiques ;* des *Recherches philosophiques ;* le *Divorce au* XIX^e^ *siècle ;* la *Législation primitive*, etc. C'est dans la *Législation primitive* qu'il développa sa maxime célèbre : *La littérature est l'expression de la société*. M. de Bonald est un logicien froid, vigoureux, fin, ingénieux. Comme écrivain, il manque de grâce, de charme, d'atticisme et quelquefois de délicatesse.

## Correspondance de la pensée et de l'expression.

La correspondance naturelle et nécessaire des pensées et des mots qui les expriment, et la nécessité de la parole pour rendre présentes à l'esprit ses propres pensées et les pensées des autres, peuvent être rendues sensibles par une comparaison, dont l'extrême exactitude prouverait toute seule une analogie parfaite entre les lois de notre intelligence et celles de notre être physique.

Si je suis dans un lieu obscur, je n'ai pas la vision

oculaire ou la connaissance par la vue de l'existence des corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps; et, sous ce rapport, ces corps, quoique réellement existants autour de moi, sont, à mon égard, comme s'ils n'existaient pas. Mais si un rayon de lumière vient tout à coup pénétrer dans ce lieu, tous les corps en reçoivent leur expression particulière, je veux dire leur forme et leur couleur; chaque objet se produit à mes yeux par les contours et les lignes qui le terminent; j'aperçois tous ces corps, je les distingue tous les uns des autres, je vois et je distingue mon propre corps, et je juge les rapports de figure, de grandeur, de distance, que tous ces corps ont entre eux et avec le mien.

L'application est aisée à faire. Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre intelligence, jusqu'à ce que la parole humaine, dont on peut dire aussi, comme de la parole divine, qu'*elle éclaire tout homme venant en ce monde*, pénétrant jusqu'à mon esprit, par le sens de l'ouïe, comme le rayon de soleil dans le lieu obscur, porte la lumière au sein des ténèbres, et donne à chaque idée, pour ainsi dire, la forme et la couleur qui la rendent perceptible pour les yeux de l'esprit. Alors chaque idée, appelée par son nom, se présente, et répond, comme les étoiles dans le livre de Job au commandement de Dieu : *Me voilà!* alors seulement nos propres idées sont exprimées même pour nous, et nous pouvons les exprimer pour les autres. Nous nous entendons nous-mêmes, et nous pouvons nous faire entendre des autres hommes; nous avons la conscience de nos propres idées,

et nous pouvons en donner aux autres la connaissance. Et comme l'œil éclairé par la lumière distingue chaque corps à sa forme et à sa couleur, et juge les rapports que les corps ont entre eux, et qui sont l'objet des sciences physiques, ainsi l'entendement, éclairé par la parole, distingue chaque idée à son expression particulière, et juge les rapports que les idées ont les unes avec les autres, rapports qui sont l'objet de toutes les sciences morales. L'idée ainsi *marquée* a cours dans le commerce des esprits, où elle ne serait pas reçue sans cette empreinte, comme l'expression sans l'idée n'y vaudrait que comme son : semblables à ces monnaies effacées ou étrangères, qui, dans les échanges, ne sont reçues que pour leur poids. C'est uniquement la vérité de cette analogie de la lumière à la parole, et des opérations de l'intelligence à la vision corporelle, qui a introduit dans toutes les langues ces locutions par lesquelles les hommes expriment les qualités natives ou acquises, positives ou négatives de l'esprit, *être éclairé*, *avoir des lumières*, *s'énoncer avec clarté*, *esprit lucide*, *pensée obscure*, *aveuglement* (qui même ne se prend qu'au sens moral); et même le mot *vision* s'applique aussi à certains états de l'esprit, puisqu'on dit *vision mentale*, comme on dit *vision corporelle*.

Ainsi, comme la lumière matérielle est nécessaire à notre faculté d'imaginer pour qu'elle se forme des images des corps, de même la parole est nécessaire à notre faculté de concevoir pour qu'elle se forme des idées d'objets intellectuels : en sorte qu'en transposant les termes on peut dire que la lumière *parle* à l'imagination pour

lui révéler l'existence des corps, et que la parole *éclaire* l'entendement pour lui montrer les objets intellectuels.

Il semble que Duclos ait saisi cette analogie de la parole à la lumière, lorsqu'il dit : « L'écriture est née tout à coup, et comme la lumière. »

Ainsi, quand nous cherchons nos propres idées, nous ne faisons réellement que chercher les mots qui les expriment, puisque l'idée ne se montre à l'esprit que lorsque le mot est trouvé; et même les mots dont on se sert pour exprimer la correspondance des mots aux idées, *rendre, exprimer*, *représenter*, signifient tout seuls que le mot nous *rend* l'idée que nous cherchons, et qui serait perdue sans l'expression qui la *représente* ou la *rend présente* à l'esprit.

(*Recherches philosophiques*, chap. VIII.)

---

# JOSEPH DE MAISTRE.

(1753-1821.)

Le comte Joseph DE MAISTRE, le grand théoricien de la théocratie, naquit à Chambéry, en Savoie. Il fut ambassadeur de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, puis ministre d'État et régent de la grande chancellerie. Ses principaux ouvrages sont des *Considérations sur la France ;* le livre *du Pape*, où il soutient que le pape est ici-bas le mandataire de la Providence, et qu'à lui seul appartient l'omnipotence absolue; *de l'Église gallicane*, où il attaque Bossuet, Pascal et les autres défenseurs des libertés de notre Église nationale; le *Bacon*, où il réfute les doctrines de ce philosophe, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ou en-

tretiens sur toutes les questions philosophiques qui agitent le monde. Ce dernier ouvrage est le chef-d'œuvre de l'auteur. Il y a une élévation d'idées, une verve mordante, une éloquence, un charme d'expression, qui rappellent les *Dialogues de Platon*. C'est M. de Maistre qui, dans le *Bacon*, a donné du beau cette définition sublime : « Le beau, dans tous les genres imaginables, est ce qui plait à la vertu éclairée. »

Les *Lettres et Opuscules* de M. de Maistre, publication récente, nous le font voir sous un jour nouveau. Si les *Opuscules* sont à peine dignes de lui, les *Lettres* ajouteront à la gloire de son nom. C'est là que l'esprit le plus absolu de notre siècle se montre le plus tendre des pères, et que le plus dogmatique des écrivains a toutes les grâces de nos plus aimables épistolaires.

## Une nuit d'été à Saint-Pétersbourg.

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes badiner. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se déta-

cher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon ; et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage.

La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse ; et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux de l'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. . . . . . . . . . .

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ses rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité, qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

(*Les Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

## Les femmes savantes.

---

### PREMIÈRE LETTRE.

À MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE [1].

Saint-Pétersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est de s'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poëtes de dire :

> Le donne son venute in eccellenza
> Di ciascun arte ove hanno posto cura.

---

[1] Devenue duchesse de Laval-Montmorency.

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous « pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand « général comme un homme? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous com« mandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, « comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, « et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des « violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui « m'empêche d'en savoir en astronomie autant que « Newton? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement . « Rien du tout, ma divine beauté! Prenez le « télescope : les astres tiendront à grand honneur d'être « lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de « vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte...

Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants. Au reste, ma chère Constance, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes, qui éteint

le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'Amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux Amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation ordinaire à Saint-Pétersbourg.

## DEUXIÈME LETTRE.

### A LA MÊME.

Saint-Pétersbourg, 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te compter l'histoire du célèbre Harrison, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier, au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 10,000 livres sterling pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes.

Harrisson se dit à lui-même : *Je veux gagner ce prix;* il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance? cela s'appelle-t-il *vouloir?*

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles,* mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car pour moi je n'en sais rien; jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes,* etc.; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Énéide, ni la Jérusalem délivrée; ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartufe, ni le Joueur; ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvé-

dère, ni le Persée; ni le livre des Principes, ni le Discours sur l'histoire universelle, ni Télémaque. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très-dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, ma chère enfant, je ne te crois pas forte; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis pour avoir voulu en savoir plus

que mes bons Allobroges[1]. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car pour épouser une savante il faut être sans orgueil, ce qui est très-rare; au lieu que pour épouser la coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est très-commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le *taconnage*, dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très-bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre, et la pâte d'amande, etc... Or donc, ma très-chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque

[1] Nom des anciens habitants de la Savoie et du Dauphiné.

*élection?* Car les *taconneuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère. Elle est fort aimable et m'aime beaucoup, n'en déplaise à ta mère, de manière qu'il ne m'arrive jamais de passer six mois sans la voir. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*.

(*Lettres et Opuscules*, t. I, page 144.)

---

# XAVIER DE MAISTRE.

(1759-1852.)

Le comte Xavier DE MAISTRE, frère cadet de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a écrit quelques petits ouvrages qui se distinguent par la naïveté, la grâce, la simplicité, une sensibilité délicate quoiqu'un peu maniérée. *Le Voyage autour de ma chambre* est un spirituel badinage; *le Lépreux de la cité d'Aoste*, *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne* sont trois histoires touchantes.

M. Xavier de Maistre est né à Chambéry. Pendant la révolution, il émigra en Russie, y devint général et s'y fixa.

## La sœur du lépreux.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis; depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer; en la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août), je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et dans l'obscurité la plus profonde nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleu-

res-tu? me disait-elle; pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers: c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais pas cependant son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation: je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau; j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi; récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants: «Passe à l'éternité! lui dis-je; ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras! Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la

dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

(*Le Lépreux de la cité d'Aoste.*)

## Aventure arrivée à la jeune Sibérienne.

Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue par sa singularité.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba[1] qu'une femme âgée et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte, et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil: elles avaient un air si étrange que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait souvent lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever

[1] *Isba*, chaumière.

les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence : « D'où venez-vous ? » lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

— Oh ! oh ! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage ?

— Il ne me reste que quatre-vingts kopecks [1] en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens ! s'écria la vieille ; oui, tu mens ! On ne se met pas en route pour aller si loin avec si peu d'argent ! » La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. « De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts kopecks ! disait-elle. C'est probable, vraiment ! » La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle [2] où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent, et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

---

[1] *Kopeck*, monnaie russe qui vaut six centimes de France.

[2] Grand poêle, qui a sept à huit pieds de long et quatre à cinq pieds de large.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. « Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils; elle a sûrement des assignations. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac : c'est là où est l'argent. » C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. « Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables; on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village. » Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière. On examina le sac du passeport, on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante et plus encore la crainte de la voir se renouveler la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut, à leur respiration bruyante, que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour

lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi[1], dont elle lui servit une bonne portion; pendant ce temps le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas[2], et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt; et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse; mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin, Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante. (*La jeune Sibérienne.*)

---

[1] *Stchi*, soupe faite de bœuf et de choux.

[2] *Kvas*, espèce de bière faite avec du seigle.

# FRAYSSINOUS.

(1765-1841.)

Denis FRAYSSINOUS, célèbre prédicateur et évêque d'Hermopolis, naquit au village de Curières, en Rouergue. Il entra jeune dans l'Église. En 1803, il commença à Paris une série de conférences religieuses, qui, pendant quinze ans, furent suivies avec un immense succès. Le jeune prédicateur voulait prouver pour faire croire; il s'attachait à dompter les incrédules par la force du raisonnement. Il se distingue par l'étendue de son savoir, la solidité de son argumentation, la clarté, la facilité et l'élégance de son langage. Ses discours sur l'*Incrédulité des jeunes gens* et sur les *Causes de nos erreurs* sont considérés comme ses chefs-d'œuvre.

## Napoléon.

Un homme a passé au milieu de nous qui, né, ce semble, avec le pressentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'événements inouïs, jusqu'au faîte de la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un faible mortel, soit pour le perdre et le précipiter malgré tous ses efforts afin d'échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle va prendre un homme obscur au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe; et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, de

s'asseoir lui-même sur le plus beau de tous les trônes, et de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développe en lui des qualités extraordinaires, qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infaillible et malheureux pouvoir de subjuguer l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne saurait être un grand homme, on est forcé de reconnaître qu'il eut éminemment tout ce qu'il fallait pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers, une vigueur de santé que rien n'altère, une force d'esprit que rien ne fatigue, une inflexibilité de pensée que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie: tout cela contribue à faire de lui un des instruments les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les piéges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations sont exterminées, les peuples asservis, la religion et ses ministres opprimés; et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante.

(*Troisième discours sur la révolution française.*)

---

# BENJAMIN CONSTANT.

(1767-1830.)

Henri-Benjamin CONSTANT DE REBECQUE naquit à Lausanne, d'une famille protestante et ancienne, réfugiée en Suisse. Sous la révolution, il se fit connaître par des brochures en faveur de l'ordre et de la liberté. Nommé membre du tribunat, il fut bientôt éliminé, puis exilé avec madame de Staël, son amie. Rentré en France à l'époque de la restauration, il se montra un des défenseurs les plus fermes des libertés publiques dans les journaux et à la tribune de la chambre des députés.

Benjamin Constant a laissé, outre ses *Discours* et ses *Mélanges politiques et littéraires*, un *Cours de politique constitutionnelle;* un roman fort spirituel et fort triste, intitulé : *Adolphe;* un grand ouvrage sur *la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements,* qui est un des livres les plus importants de notre époque. Son style se distingue par la finesse, l'urbanité, l'élégance, par une abondance ingénieuse et par une clarté presque voltairienne.

On a dit que Benjamin Constant était l'homme qui avait eu le plus d'esprit depuis Voltaire. Cela pouvait être vrai de sa conversation; mais ses ouvrages ne donnent pas de lui une aussi haute idée

## La terreur n'a point sauvé la France.

Le régime affreux qu'on a nommé *la Terreur* n'a point contribué au salut de la France; la France a été sauvée malgré ce régime. Il a créé la plupart des obstacles dont on lui attribue le renversement; ceux qu'il n'a pas créés auraient été surmontés d'une manière plus facile et plus durable par un gouvernement juste. Telles sont les vérités que je veux démontrer.

Lorsqu'on veut faire l'apologie de cette époque, on

tombe dans un abus de mots : on confond la terreur avec les mesures qui ont existé à côté de la terreur. On ne considère pas que dans les gouvernements les plus tyranniques il y a une partie légale, répressive et corrective, qui leur est commune avec les gouvernements les plus équitables, par une raison bien simple : c'est que cette partie est la base de l'existence de tout gouvernement.

Ainsi l'on dit que ce fut la terreur qui fit marcher les Français aux frontières, qui rétablit la discipline dans les armées, qui frappa d'épouvante ceux qui conspiraient, qui réduisit à l'impuissance toutes les factions.

Tout cela est faux. Les hommes qui opérèrent toutes ces choses furent, en effet, les mêmes hommes qui faisaient peser la terreur sur la France ; mais ce ne fut point par la terreur qu'ils les opérèrent. Il y eut, dans l'exercice de leur autorité, deux parties : la partie gouvernante et la partie atroce. C'est à l'une qu'il faut attribuer leurs succès, à l'autre leurs dévastations et leurs crimes.

Que si l'on dit que l'une aida l'autre, et que l'effroi qu'inspira l'autorité par sa partie atroce redoubla la soumission à sa partie légitime, on dit une chose évidente et commune ; mais il n'en résulte pas que ce redoublement d'effroi fût nécessaire, et que le gouvernement n'eût pas eu par la justice les moyens suffisants pour forcer l'obéissance.

Le gouvernement avait le droit d'envoyer les citoyens repousser les ennemis, et d'attacher la peine la plus sévère au refus de partir pour les armées, à la désertion

à la fuite des soldats. Mais ce n'est pas là ce que firent les hommes qui se vantaient d'organiser la terreur. Ils décimèrent des armées obéissantes et courageuses; ils abolirent toutes les formes de jugements, même militaires; ils revêtirent leurs instruments de pouvoirs illimités; ils remirent le sort des individus au caprice, et le sort de la guerre à la frénésie. Ces horreurs ne servirent de rien à la république. Lors même que des proconsuls n'eussent pas fait périr des milliers d'innocents à l'armée du Rhin, l'armée eût-elle moins bien combattu? Ne flétrissons pas nos triomphes dans leur source, et songeons qu'on ne peut attribuer ni à des fureurs proconsulaires ni à des échafauds permanents les victoires d'Arcole et de Rivoli.

Le gouvernement avait le droit de scruter sévèrement la conduite de ses généraux, victorieux ou vaincus, et de faire juger sans indulgence les traîtres ou les lâches. Mais les décemvirs livrèrent à des bourreaux ceux qu'ils haïssaient ou soupçonnaient; ils versèrent le sang de guerriers irréprochables. Ces meurtres n'étaient d'aucune nécessité, puisqu'il faut examiner la nécessité des meurtres.

Le gouvernement avait le droit de surveiller, de poursuivre, de traduire devant les tribunaux ceux qui conspiraient; mais des tribunaux sans formes, sans appel assassinèrent sans jugement soixante victimes par jour.

On a prétendu que ces atrocités n'étaient pas sans fruit, et que, la mort ne choisissant pas, tout tremblait. Oui, tout tremblait sans doute; mais il eût suffi que les coupables tremblassent, et le supplice de vieillards octo-

génaires et d'accusés non interrogés ne pouvait être nécessaire pour effrayer les conspirateurs.

Le gouvernement avait le droit de réprimer ceux des ministres de la religion qui, ne se renfermant point dans leurs fonctions spirituelles, troublaient l'État par des suggestions factieuses. Mais la terreur proscrivit, assassina, voulut anéantir tous les prêtres.....

Ce qui trompe sur ses effets, c'est qu'on lui a fait un mérite du dévouement de nos citoyens et de nos soldats. Tandis que des tyrans dévastaient leur patrie, ils persistaient à la servir et à mourir pour elle. Menacés de l'assassinat, ils n'en marchaient pas moins à la victoire.

Ce qui trompe encore, c'est qu'on admire la terreur d'avoir renversé les obstacles qu'elle-même avait créés; mais ce dont on l'admire, on devrait l'en accuser.

En effet, le crime nécessite le crime. La férocité du comité de salut public ayant soulevé tous les esprits, tous s'égarèrent dans ce soulèvement, et la terreur fut nécessaire pour les comprimer; mais avec la justice le soulèvement n'eût pas existé, et l'on n'eût pas eu besoin, pour prévenir de grands dangers, de recourir à d'affreux remèdes.

Ce régime abominable n'a point, comme on l'a dit, préparé le peuple à la liberté : il l'a préparé à subir un joug quelconque; il a courbé les têtes, mais en dégradant les esprits, en flétrissant les cœurs; il a servi, pendant sa durée, les amis de l'anarchie, et son souvenir sert maintenant les amis de l'esclavage et de l'avilissement de l'espèce humaine. (*Mélanges de littérature.*)

# MADAME DE STAEL.

## (1766-1817.)

Germaine Necker, baronne DE STAEL, naquit à Paris; elle était fille de Necker, banquier génevois, qui devint ministre de Louis XVI. Elle reçut une éducation forte, et commença à écrire de bonne heure. Ses *Premiers essais*, des *Lettres sur J. J. Rousseau*, des *Réflexions sur le procès de la reine et sur la paix*, des *Nouvelles*, un livre sur les *Fictions*, un autre de l'*Influence des passions sur le bonheur*, qu'elle publia de vingt à trente ans, annoncent des facultés extraordinaires dans une femme aussi jeune.

En 1801, madame de Staël se fit connaître par son ouvrage *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, exposition du système de la perfectibilité appliqué à l'histoire de la littérature. Ce livre fut le prospectus du romantisme : l'auteur réclame dans la littérature la place qui doit appartenir à l'élément chrétien et à l'élément du Nord, trop effacés par la renaissance classique du XVIe siècle. Deux ans après, parut *Delphine*, roman écrit avec une verve facile et abondante, portrait d'une femme supérieure dominée par ses affections, qui ne peut s'astreindre à suivre les voies régulières que l'opinion lui trace, et qui devient malheureuse pour s'en être écartée. Il fut suivi de *Corinne*, chef-d'œuvre littéraire de l'auteur, qui sut encadrer les ingénieux incidents d'un roman dans une brillante peinture de l'Italie, de ses coutumes, de ses arts et de sa littérature. Tout y respire l'enthousiasme; mais cet enthousiasme sent trop souvent la déclamation. En 1813, madame de Staël publia le livre *de l'Allemagne*, où elle révélait à la France les doctrines littéraires et les mœurs de l'Allemagne, qui devaient exercer une grande influence sur notre littérature, et puissamment contribuer à pousser les esprits dans des routes nouvelles.

Nous avons encore de madame de Staël *Dix Années d'exil*, où elle raconte avec une vivacité, un naturel charmant ses démêlés avec Napoléon, qu'elle juge avec trop peu de justice; et des *Considérations sur la révolution française*, suite de réflexions et de jugements sur les événements et les principaux personnages de la révolution, entremêlés de détails intéressants dans le genre des mémoires.

Les qualités dominantes des écrits de madame de Staël, c'est l'affection, la piété, l'enthousiasme, et surtout ce constant effort vers le vrai qui rachète bien des défauts.

## Un prédicateur italien.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques, et en cette qualité il le haranguait et lui disait : Eh bien! philosophe génevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments? Il se taisait alors quelques moments comme pour attendre la réponse; et, le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait

l'entretien par ces mots : A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome ; car le véritable talent en ce genre y est très-rare.

### Portrait de Corinne.

Les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs ; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate ; tout le monde criait : *Vive Corinne! vive le génie! vive la beauté!* L'émotion était générale, mais lord Nelvil ne la partageait point encore ; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsque enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa robe était blanche ; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein ; et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour qu'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le

char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée ; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe ; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté ; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur ; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait, dans sa manière de saluer et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait ; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie ; enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection. (*Corinne.*)

## Fête d'Interlaken.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes ; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait ; et, bien qu'un sen-

timent de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet [1]; elle est moins haute que le mont Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen; et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascade autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans les maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener, dans la rue d'Unterseen, de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans la vallée de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents; ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si, dans ces lieux solitaires, ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration.

[1] On y a gravi depuis

Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux ; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête, le temps était doux, mais nébuleux ; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête ; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait ; les magistrats paraissaient à la tête des paysans ; les jeunes

paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton ; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration de Rutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles ! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent ; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires ; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes ; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé, comme la nature inanimée, par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance, et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les mon-
« tagnes aussi verdoyantes : quand toute la nature sou-
« rit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un
« désert? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre rapprochent de nous le passé et nous

rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants. (*De l'Allemagne.*)

### L'enthousiasme.

Si l'enthousiasme enivre l'âme de bonheur, par un prestige singulier il soutient encore dans l'infortune; il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde, qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du cœur de nos amis. Il nous sert d'asile à nous-mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir.

Les affections les plus simples, celles que tous les cœurs se croient capables de sentir, l'amour maternel, l'amour filial, peut-on se flatter de les avoir connues dans leur plénitude quand on n'y a pas mêlé d'enthousiasme? Comment aimer son fils sans se flatter qu'il sera noble et fier, sans souhaiter pour lui la gloire qui multiplierait sa vie, qui nous ferait entendre de toutes parts le nom que notre cœur répète? pourquoi ne jouirait-on pas avec transport des talents de son fils, du

charme de sa fille? Quelle singulière ingratitude envers la Divinité que l'indifférence pour ses dons! ne sont-ils pas célestes, puisqu'ils rendent plus facile de plaire à ce qu'on aime?

Si quelque malheur cependant ravissait de tels avantages à notre enfant, le même sentiment prendrait alors une autre forme : il exalterait en nous la pitié, la sympathie, le bonheur d'être nécessaire. Dans toutes les circonstances, l'enthousiasme anime ou console; et lors même que le coup le plus cruel nous atteint, quand nous perdons celui qui nous a donné la vie, celui que nous aimions comme un ange tutélaire, et qui nous inspirait à la fois un respect sans crainte et une confiance sans bornes, l'enthousiasme vient encore à notre secours; il rassemble dans notre sein quelques étincelles de l'âme qui s'est envolée vers les cieux; nous vivons en sa présence, et nous nous promettons de transmettre un jour l'histoire de sa vie. Jamais, nous le croyons, jamais sa main paternelle ne nous abandonnera tout à fait dans ce monde, et son image attendrie se penchera vers nous pour nous soutenir avant de nous rappeler.

Enfin, quand elle arrive, la grande lutte, quand il faut à son tour se présenter au combat de la mort, sans doute l'affaiblissement de nos facultés, la perte de nos espérances, cette vie si forte qui s'obscurcit, cette foule de sentiments et d'idées qui habitaient dans notre sein et que les ténèbres de la tombe enveloppent, ces intérêts, ces affections, cette existence qui se change en fantôme avant de s'évanouir, tout cela fait mal, et l'homme vulgaire paraît, quand il expire, avoir moins

à mourir. Dieu soit béni cependant pour le secours qu'il nous prépare encore dans cet instant ! Nos paroles seront incertaines, nos yeux ne verront plus la lumière ; nos réflexions, qui s'enchaînent avec clarté, ne feront plus qu'errer isolées sur de confuses traces ; mais l'enthousiasme ne nous abandonnera pas : ses ailes brillantes planeront sur notre lit funèbre, il soulèvera les voiles de la mort ; il nous rappellera ces moments où, pleins d'énergie, nous avions senti que notre cœur était impérissable, et nos derniers soupirs seront peut-être comme une noble pensée qui remonte vers le ciel.

(*De l'Allemagne.*)

### Une visite aux trappistes de Fribourg.

Le nouveau père-abbé des trappistes établis dans les vallées du canton de Fribourg a encore ajouté aux austérités de l'ordre. On ne peut se faire une idée des souffrances de détail que l'on impose aux religieux ; on va jusqu'à leur défendre, quand ils sont debout plusieurs heures de suite, de s'appuyer contre la muraille, d'essuyer la sueur de leur front ; enfin, on remplit chaque instant de leurs jours par la douleur, comme les gens du monde le font par la jouissance. Rarement ils deviennent vieux, et les religieux à qui ce lot échoit en partage le considèrent comme une punition du ciel. Un pareil établissement serait une barbarie si l'on forçait d'y entrer, ou si l'on dissimulait en rien tout ce qu'on y souffre. Mais on distribue à qui veut le lire un écrit imprimé dans lequel on exagère plutôt qu'on n'adoucit

les rigueurs de l'ordre; et cependant il se trouve des moines qui veulent s'y vouer, et ceux qui sont reçus ne s'échappent point, bien qu'ils le puissent sans la moindre difficulté. Tout repose, à ce qu'il m'a paru, sur la puissante idée de la mort; les institutions et les amusements de la société sont destinés dans le monde à tourner notre pensée uniquement vers la vie; mais quand la contemplation de la mort s'empare à un certain degré du cœur de l'homme, et qu'il s'y joint une ferme croyance à l'immortalité de l'âme, il n'y a pas de bornes au dégoût qu'il peut prendre pour tout ce qui compose les intérêts de la terre; et les souffrances paraissant le chemin de la vie future, on est avide d'en avoir, comme un voyageur qui se fatigue volontiers pour parcourir plus vite la route qui conduit au but de ses désirs. Mais ce qui m'étonnait et m'attristait en même temps, c'était de voir des enfants élevés avec cette rigueur; leurs pauvres cheveux rasés, leurs jeunes visages déjà sillonnés, cet habit mortuaire dont ils étaient revêtus avant de connaître la vie, avant de l'avoir abdiquée volontairement, tout me révoltait contre les parents qui les avaient placés là. Dès qu'un pareil état n'est pas adopté par le choix libre et constant de celui qui le professe, il inspire autant d'horreur qu'il faisait naître de respect. Le religieux avec qui je m'entretenais ne parlait que de la mort; toutes ses idées tenaient d'elle ou s'y rapportaient : la mort est le souverain monarque de ce séjour. Comme nous nous entretenions des tentations du monde, je dis au père trappiste combien je l'admirais d'avoir ainsi tout sacrifié pour s'y dérober. « Nous sommes des poltrons, me

dit-il, qui nous sommes retirés dans une forteresse, parce que nous ne nous sentions pas le courage de nous battre en plaine. » Cette réponse était aussi spirituelle que modeste. (*Dix années d'exil.*)

---

# CHATEAUBRIAND.

(1768-1848.)

François-René DE CHATEAUBRIAND, chef de la réforme littéraire, naquit à Saint-Malo; il était fils du comte de Chateaubriand. Au commencement de la révolution, il visita l'Amérique. Les scènes pompeuses du nouveau monde, avec ses forêts vierges, ses vastes fleuves, agirent puissamment sur l'imagination du jeune poëte; pour peindre ses sensations, il se créa un style et une manière en harmonie avec le grandiose des tableaux qui se déroulaient à ses yeux. Ainsi, c'est en Amérique qu'il trouva son talent, son inspiration, sa muse. A vingt-sept ans, il débuta, à Londres, dans la littérature, par un *Essai sur les révolutions*, livre bizarre, étonnant de savoir et de témérité, où il cherchait à établir qu'on retrouve dans les révolutions anciennes et modernes les personnages et les principaux traits de la révolution française.

Revenu en France, Chateaubriand, encore inconnu, publia, en 1802, le *Génie du christianisme*, où il se proposait de célébrer les bienfaits de la religion chrétienne, et de ramener l'homme à la foi par la poésie et par le cœur. Ce livre, malgré la faiblesse du plan et du fond, exerça une puissante influence sur les idées religieuses et sur la littérature : il fit une révolution dans le style, dans la critique et dans l'histoire. En 1809, l'auteur donna *les Martys*, ouvrage plein de poésie et de pompe, où il voulait montrer la supériorité des mœurs chrétiennes et du merveilleux chrétien dans l'épopée; et deux ans plus tard, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, livre admirable où il serait difficile de découvrir aucun défaut littéraire.

A côté de ces grands ouvrages on peut placer quatre petits chefs-d'œuvre : *Atala*, magnifique tableau de la nature sauvage, peint avec un coloris de style bien en harmonie avec le sujet; *René*, peinture pa-

thétique et saisissante d'un certain état de l'âme, propre à nos temps si agités et si pleins de ruines, l'ouvrage le plus original qu'ait écrit Chateaubriand, parce que c'est celui où il a été le plus vrai avec les autres et avec lui-même; le *Dernier Abencerrage*, et une très-belle *Lettre* à Fontanes *sur Rome*.

On doit encore à ce grand écrivain une *Histoire du congrès de Vérone*, œuvre brillante, qui laisse à désirer pour la gravité; un essai historique sur les *Quatre Stuarts*; des *Études historiques*, qui n'ont d'achevé que le style; un *Essai sur la littérature anglaise*, riche album, où il y a un peu de tout; une *Traduction du Paradis perdu*, où il s'est assujetti à une servile littéralité, et où sa langue si harmonieuse et si brillante n'est le plus souvent que rude et bizarre; une *Vie de Rancé*, qui ne nous fait pas connaître le grand réformateur de la Trappe; les *Natchez*, poëme en prose, resté inachevé; des *Pamphlets*, des *Discours et des Dépêches* qui offrent d'excellents modèles de style politique; enfin des *Mémoires*, intitulés *Mémoires d'outre-tombe*, ouvrage où, malgré d'admirables pages, toutes les qualités de l'auteur paraissent affaiblies et tous ses défauts exagérés. On regrette surtout d'avoir à y remarquer une insatiable personnalité et un orgueil sans pitié, qui provoqueront vraisemblablement de sévères représailles.

Chateaubriand est le plus grand coloriste et le prosateur le plus harmonieux de notre littérature. Comme peintre des magnificences de la nature, il n'a pas son pareil, et on trouverait difficilement son égal [1].

### Un nid de bouvreuil.

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier; il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond

[1] Voyez un article sur le *Génie du christianisme*, et un parallèle de Châteaubriand et de madame de Staël, par Vinet.

à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

(*Génie du christianisme.*)

**La cataracte de Niagara.**

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière de Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario : sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en une nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante : on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant

au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. (*Atala.*)

### Un coucher du soleil en Amérique.

Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre vers l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur; vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle,

n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes bons compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleurs! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature, voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

(*Génie du christianisme.*)

## Une belle nuit en Amérique.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle repo-

sait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche

à s'étendre : elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

(*Génie du christianisme.*)

### Dernier chant de Cymodocée.

**Tous les chrétiens sont condamnés à mourir dans l'amphithéâtre, et Cymodocée reçoit dans sa prison le vêtement des femmes martyres. Elle ne voit pas que c'est la robe de la mort; elle croit que c'est sa robe nuptiale, et qu'elle va être rendue à son époux. Assise devant la fenêtre de la prison, elle soupire ces paroles harmonieuses :**

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sous la rame agile. Reportez-moi sous la garde de mon époux et de mon père aux rives fortunées de Pamisus.

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie!

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle? J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes et nourrie au son des instruments champêtres : aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès!...

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette je soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel!

« Que mon père et mon époux tardent à paraître! Ah! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses! si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine : reposons-nous sur la croix. »

(*Les Martyrs*, liv. XXIII.)

### Sacrifice d'Eudore.

Ces hommes (*les martyrs*), qui devaient bientôt abandonner la vie, continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre; tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule; il demande Eudore; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre; elle était conçue en ces termes :

« Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes. Je t'en

supplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie aux dieux; viens redemander ton épouse : je jure de te la faire rendre digne de toi. »

Eudore s'évanouit; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre; le peuple la réclame; un tribun en fait lecture à haute voix; les évêques restent muets et consternés; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière : les soldats étaient à ses genoux, et lui disaient :

« Compagnon, sacrifiez! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore : Cymodocée aux lieux infâmes! La poitrine du martyr se soulève, l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez! sacrifiez! »

Alors Eudore, d'une voix sourde :

« Où sont vos aigles? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève; les centurions le soutiennent; il s'avance au pied des aigles : le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri. A ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore; il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis chrétien! »

(*Les Martyrs*, liv. XXII.)

### L'ouragan dans le désert.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes ; le vent traverse ces forêts armées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux. Çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres élevés de loin en loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine ; nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide. On n'apercevait sur une solitude sans ombre que l'ombre immobile de notre dromadaire et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient

de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi ; sauvons-nous ! » Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis. L'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route. Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent ; haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine, dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue ; tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles ; je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans Celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia

qui croissait dans le lieu me servit d'abri; derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours, l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(*Les Martyrs.*)

## La grand'mère de Chateaubriand.

Ma grand'mère occupait, dans la rue du Hameau de l'Abbaye, une maison dont les jardins descendaient en terrasses sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Madame de Bedée ne marchait plus; mais, à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge : c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre, l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une vieille coiffe noire de dentelles nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, mademoiselle de Boistilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait dû épouser un comte de Trémigond; il avait violé sa promesse. Ma tante s'était consolée en célébrant ses amours, car elle était poëte. Je me souviens de lui avoir entendu souvent chantonner en nasillant, lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait pour sa sœur des manchettes à deux rangs, un apologue qui commençait ainsi :

Un épervier aimait une fauvette,
Et, ce dit-on, il en était aimé :

ce qui m'a paru toujours singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

Ah! Trémigond, la fable est-elle obscure?
Ture, lure, lure, etc.

Que de choses dans le monde finissent comme les amours de ma pauvre tante : *ture*, *lure*, *lure!*

Ma grand'mère se reposait sur sa sœur du soin de sa maison; elle dînait à onze heures du matin, faisait sa sieste; à une heure, on la réveillait, on la portait au bas des terrasses du jardin, sous les saules de la fontaine, où elle tricotait, entourée de sa sœur, de ses enfants et petits-enfants. En ce temps-là, la vieillesse était une dignité; aujourd'hui elle est une charge. A quatre heures, on reportait ma grand'mère dans son salon; Pierre, le domestique, mettait une table de jeu; mademoiselle de Boistilleul frappait avec les pincettes contre le bois de la cheminée, et quelques instants après, on voyait entrer trois autres vieilles filles, qui sortaient de la maison voisine à l'appel de ma tante. Ces trois sœurs s'appelaient les demoiselles Vildéneux. Filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son mince héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, n'étaient jamais sorties du village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand'mère, elles logeaient à sa porte, et venaient tous les jours, au signal convenu dans la cheminée, faire la partie de quadrille de leur amie; le jeu commençait; les bonnes dames se

querellaient : c'était le seul élément de leur vie, le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée. A huit heures, le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bedée, avec son fils et ses trois filles, assistait au souper de l'aïeule. Celle-ci faisait mille récits des vieux temps; mon oncle racontait à son tour la bataille de Fontenoy, où il s'était trouvé, et couronnait ses vanteries par des histoires un peu franches qui faisaient pâmer de rire les honnêtes demoiselles. A neuf heures, le souper fini, les domestiques entraient; on se mettait à genoux, et mademoiselle de Boistilleul disait à haute voix la prière. A dix heures, tout dormait dans la maison, excepté ma grand'mère, qui se faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin. Cette société, que j'ai remarquée la première dans ma vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre, puis une autre, qui ne se rouvrait plus. J'ai vu ma grand'-mère forcée de renoncer à ses quadrilles, faute des partners accoutumés; j'ai vu diminuer le nombre de ses constantes amies, jusqu'au jour où mon aïeule tomba la dernière. Elle et sa sœur s'étaient promis de s'entr'appeler aussitôt que l'une aurait devancé l'autre; elles se tinrent parole, et madame de Bedée ne survécut que de peu de mois à mademoiselle de Boistilleul. Je suis peut-être le seul homme au monde qui sache que ces personnes ont existé. Vingt fois depuis cette époque j'ai fait la même observation; vingt fois des sociétés se sont formées et dissoutes autour de moi. Cette impossibilité

de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'étend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la nécessité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère! car comment abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers, et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur! (*Mémoires d'outre-tombe.*)

### Jérusalem.

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du Temple, et le terrain presque abandonné où s'élevait le château Antonia, et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles

ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierre, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le fellah.

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 5e partie.)

# NAPOLÉON.

(1769-1821.)

Napoléon n'est pas seulement le premier homme de guerre des temps modernes ; il en est aussi le premier orateur militaire. Ses *proclamations* à ses soldats et les *bulletins* de ses campagnes sont des chefs-d'œuvre dans leur genre. Il y a une force, une grandeur de langage, qu'il sera difficile d'égaler, parce qu'on verra difficilement tant de génie uni à tant de puissance accomplir d'aussi grandes choses. On peut lui appliquer plus qu'à tout autre le mot fameux de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Napoléon écrit et parle comme il agit. Sa manière de haranguer n'a rien de semblable chez les anciens ni chez les modernes. Quand il s'adresse aux soldats de la grande armée, on dirait un géant parlant à une armée de géants.

Les œuvres littéraires de Napoléon se composent de ses *proclamations* à ses soldats, des *bulletins* de ses campagnes, de *discours*, de *messages*, d'*adresses* aux divers corps de l'État, du *Précis des guerres de César ;* de nombreuses *lettres* adressées à sa famille, à ses ministres et aux souverains étrangers, des *Mémoires historiques*, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée, et remarquables par la vigueur et la simplicité du coloris, par la profondeur et la gravité de l'expression.

## Proclamation à l'armée, dans sa marche sur l'Adige.

Mai 1796.

Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie des Autrichiens, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent

leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage; le Pô, le Tésin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants; vous les avez franchis aussi bien que l'Apennin. Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République. Là vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil de vous appartenir. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait... Mais ne vous reste-t-il donc rien à faire?... Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie! Mais je vous vois déjà courir aux armes... Eh bien! partons! Nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger... Vos victoires feront époque dans la postérité : vous avez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : « *Il était de l'armée d'Italie!* »

### Bataille des Pyramides.

Le 21 juillet, à neuf heures du matin, l'armée se mit

en marche. Au jour, elle rencontra une avant-garde de mamelouks, qui disparut après avoir essuyé quelques coups de canon. A huit heures, les soldats poussèrent mille cris de joie à la vue des quatre cents minarets du Caire. Il leur fut donc prouvé qu'il existait une grande ville, qui ne pouvait pas être comparée à ce qu'ils avaient vu depuis qu'ils étaient débarqués. A neuf heures, ils découvrirent la ligne de bataille de l'armée ennemie. La droite, composée de vingt mille janissaires, Arabes et milices du Caire, était dans un camp retranché en avant du village d'Embabéh, sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis Boulac; ce camp retranché était armé de quarante pièces de canon. Le centre et la gauche étaient formés par un corps de cavalerie de douze mille mamelouks, agas, cheicks et autres notables de l'Égypte, tous à cheval, et ayant chacun trois ou quatre hommes à pied pour le servir, ce qui formait une ligne de cinquante mille hommes. La gauche était formée par huit mille Arabes-Bédouins à cheval, et s'appuyait aux Pyramides. Cette ligne avait une étendue de trois lieues. Le Nil, d'Embabéh à Boulac et au vieux Caire, était à peine suffisant pour contenir la flottille, dont les mâts apparaissaient comme une forêt. Elle était de trois cents voiles. La rive droite était couverte de toute la population du Caire, hommes, femmes et enfants, qui étaient accourus pour voir cette bataille, d'où allait dépendre leur sort. Ils y attachaient d'autant plus d'importance, que, vaincus, ils deviendraient esclaves de ces infidèles.

L'armée française prit le même ordre de bataille dont

elle s'était si bien trouvée à Chobrakhit [1], mais parallèlement au Nil, parce que l'ennemi en était maître. Les officiers d'état-major reconnurent le camp retranché. Il consistait en de simples boyaux, qui pouvaient être de quelque effet contre la cavalerie, mais étaient nuls contre l'infanterie. Le travail était mal tracé, à peine ébauché. Il avait été commencé depuis deux jours seulement. L'infanterie paraissait mal en ordre et incapable de se battre en plaine. Son projet était de se battre derrière les retranchements; elle était peu redoutable, ainsi que les Arabes, si nuls un jour de bataille. Le corps des mamelouks était seul à craindre, mais hors d'état de résister. Desaix en tête, marchant par la droite, passa à deux portées de canon du camp retranché, lui prêtant le flanc gauche, et se porta sur le centre de la ligne des mamelouks. Reynier, Dugua, Vial et Bon le suivirent à distance. Un village se trouvait vis-à-vis du point de la ligne ennemie qu'on voulait percer. C'était le point de direction. Il y avait une demi-heure que l'armée s'avançait dans cet ordre et dans le plus grand silence, lorsque Mourad-Bey, qui commandait en chef, devina l'intention du général français, quoiqu'il n'eût aucune expérience des manœuvres des batailles. La nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un brillant courage et d'un coup d'œil pénétrant. Il saisit la bataille avec une habileté qui aurait honoré le général le plus consommé. Il sentit qu'il était perdu s'il laissait l'armée française achever son mouvement, et qu'avec sa nombreuse cavalerie il de-

[1] Elle se divisa en carrés.

vait attaquer l'infanterie pendant qu'elle était en marche. Il partit comme l'éclair avec sept à huit mille chevaux, passa entre la division Desaix et celle de Reynier, et les enveloppa. Ce mouvement se fit avec une telle rapidité, qu'on craignit un moment que le général Desaix n'eût pas le temps de se mettre en position. Son artillerie était embarrassée au passage d'un bois de palmiers. Mais les premiers mamelouks qui arrivèrent sur lui étaient peu nombreux. Une décharge en jeta la moitié par terre. Le général Desaix eut le temps de former son carré. La mitraille et la fusillade s'engagèrent sur les quatre côtés. Le général Reynier ne tarda pas à prendre position et à commencer le feu de tous côtés. La division Dugua, où était le général en chef, changea de direction et se porta entre le Nil et le général Desaix, coupant, par cette manœuvre, l'ennemi du camp d'Embabéh, et lui barrant la rivière; elle se trouva bientôt à portée de commencer la canonnade sur la queue des mamelouks. Quarante-cinq ou cinquante hommes des plus braves beys, cheiks, mamelouks, moururent dans les carrés. Le champ de bataille fut couvert de leurs morts et de leurs blessés. Ils s'obstinèrent pendant une demi-heure à caracoler, à portée de mitraille, passant, d'un intervalle à l'autre, au milieu de la poussière, des chevaux, de la fumée, de la mitraille, de la fusillade et des cris des mourants. Mais enfin, ne gagnant rien, ils s'éloignèrent et se mirent hors de portée. Mourad-Bey, avec trois mille chevaux, opéra sa retraite sur Gizéh, route de la haute Égypte. Le reste, se trouvant sur le derrière des carrés, appuya sur le camp retranché au moment où la division

Bon l'aborda. Le général Rampon, avec deux bataillons, occupa un fossé et une digue qui interceptaient la communication entre Embabéh et Gizéh. La cavalerie qui se trouvait dans le camp, étant repoussée par la division Bon, voulut regagner Gizéh; mais, arrêtée par Rampon et par la division Dugua, qui l'appuyait, elle hésita, flotta plusieurs fois, et enfin, par un mouvement naturel, s'appuya sur la ligne de moindre résistance et se jeta dans le Nil, qui en engloutit plusieurs milliers. Aucun ne put gagner l'autre rive. Le camp retranché ne fit aucune résistance. L'infanterie, voyant la déroute de la cavalerie, abandonna le combat, se jeta dans des petites barques ou à la nage. Le plus grand nombre descendit le Nil, le long de la rive gauche, et se sauva dans la campagne à la faveur de la nuit. Les canons, les chameaux, les bagages, tombèrent au pouvoir des Français.

Mourad-Bey avait fourni plusieurs charges, dans l'espoir de rouvrir la communication avec son camp, et de lui faciliter la retraite. Toutes ces charges manquèrent. A la nuit, il opéra sa retraite et donna le signal par l'incendie de la flotte. Le Nil fut sur-le-champ couvert de feu. Sur ces navires étaient les richesses de l'Égypte, qui périrent, au grand regret de l'armée. De douze mille mamelouks, trois mille seulement, avec Mourad-Bey, se retirèrent dans la haute Égypte; douze cents, qui étaient restés pour contenir le Caire avec Ibrahim-Bey, firent depuis leur retraite sur la Syrie; sept mille périrent dans cette bataille, si fatale à cette brave milice, qui ne s'en releva jamais. Les cadavres des mamelouks

portèrent en peu de jours à Damiette, à Rosette et dans les villages de la basse Égypte la nouvelle de la victoire de l'armée française. Au moment de la bataille, Napoléon avait dit à ses troupes en leur montrant les Pyramides : « *Soldats, quarante siècles vous regardent!* » Les Arabes, suivant leur coutume, voyant la bataille perdue, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les déserts.

(*Campagne d'Égypte et de Syrie*, t. Ier, p. 156.)

### Passage du grand Saint-Bernard.

1800.

Le premier consul avait préféré le passage du grand Saint-Bernard à celui du mont Cenis : l'un n'était pas plus difficile que l'autre. Il y a de Lausanne à Saint-Pierre, village au pied du Saint-Bernard, un chemin praticable pour l'artillerie, et depuis le village de Saint-Remi à Aoste, on trouve également un chemin praticable aux voitures. La difficulté ne consistait donc que dans la montée et dans la descente du Saint-Bernard : cette difficulté était la même pour le passage du mont Cenis; mais, en passant par le Saint-Bernard, on avait l'avantage de laisser Turin sur sa droite, et d'agir dans un pays plus couvert et moins connu, et où les mouvements seraient plus cachés que sur la grande communication de la Savoie, où l'ennemi devait avoir nécessairement beaucoup d'espions. Le passage prompt de l'artillerie paraissait une chose impossible. On s'était pourvu d'un grand nombre de mulets; on avait fabriqué une grande quantité de petites caisses pour contenir les

cartouches d'infanterie et les munitions des pièces. Ces caisses devaient être portées par les mulets, ainsi que des forges de campagne; de sorte que la difficulté réelle à vaincre était le transport des pièces. Mais on avait préparé à l'avance une centaine de troncs d'arbre, creusés de manière à pouvoir recevoir les pièces, qui y étaient fixées par les tourillons : à chaque bouche à feu ainsi disposée cent soldats devaient s'atteler; les affûts devaient être démontés et portés à dos de mulets. Toutes ces dispositions se firent avec tant d'intelligence par les généraux d'artillerie Gassendi et Marmont, que la marche de l'artillerie ne causa aucun retard : les troupes même se piquèrent d'honneur de ne point laisser leur artillerie en arrière, et se chargèrent de la traîner. Pendant toute la durée du passage, la musique des régiments se faisait entendre ; ce n'était que dans les cas difficiles que le pas de charge donnait une nouvelle vigueur aux soldats. Une division entière aima mieux, pour attendre son artillerie, bivouaquer sur le sommet de la montagne, au milieu de la neige et d'un froid excessif, que de descendre dans la plaine, quoiqu'elle en eût eu le temps avant la nuit. Deux demi-compagnies d'ouvriers d'artillerie avaient été établies dans les villages de Saint-Pierre et de Saint-Remi, avec quelques forges de campagne, pour le démontage et le remontage de diverses voitures d'artillerie. On parvint à passer une centaine de caissons.

Le 16 mai, le premier consul alla coucher au couvent de Saint-Maurice, et toute l'armée passa le Saint-Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai. Le premier consul passa

lui-même le 20 ; il montait, dans les plus mauvais pas, le mulet d'un habitant de Saint-Pierre, désigné par le prieur du couvent comme le mulet le plus sûr de tout le pays. Le guide du premier consul était un grand et vigoureux jeune homme de vingt-deux ans, qui s'entretint beaucoup avec lui, en s'abandonnant à cette confiance propre à son âge et à la simplicité des habitants des montagnes : il confia au premier consul toutes ses peines, ainsi que les rêves de bonheur qu'il faisait pour l'avenir. Arrivé au couvent, le premier consul, qui jusque-là ne lui avait rien témoigné, écrivit un billet et le donna à ce paysan, pour le remettre à son adresse ; ce billet était un ordre qui prescrivait diverses dispositions qui eurent lieu immédiatement après le passage, et qui réalisaient toutes les espérances du jeune paysan : telles que la bâtisse d'une maison, l'achat d'un terrain, etc. Quelque temps après son retour, l'étonnement du jeune montagnard fut bien grand de voir tant de monde s'empresser de satisfaire ses désirs, et la fortune lui arriver de tous côtés.

Le premier consul s'arrêta une heure au couvent des Hospitaliers, et opéra la descente à la ramasse [1], sur un glacier presque perpendiculaire. Le froid était encore vif ; la descente du grand Saint-Bernard fut plus difficile pour les chevaux que ne l'avait été la montée ; néanmoins on n'eut que peu d'accidents. Les moines du couvent étaient approvisionnés d'une grande quantité

---

[1] Espèce de traineau, conduit par un homme.

de vins, pains, fromages, et en passant, chaque soldat recevait de ces bons religieux une forte ration.

(*Mémoires de Napoléon*, t. VI, p. 202.)

## Bataille de Marengo.

Le 14 juin, à l'aube du jour, les Autrichiens défilèrent sur les trois ponts de la Bormida, et attaquèrent avec fureur le village de Marengo. La résistance fut opiniâtre et longue.

Le premier consul, instruit, par la vivacité de la canonnade, que l'armée autrichienne attaquait, expédia sur-le-champ l'ordre au général Desaix de revenir avec son corps sur San-Juliano. Il était à une demi-marche de distance, sur la gauche.

Le premier consul arriva sur le champ de bataille à dix heures du matin, entre San-Juliano et Marengo. L'ennemi avait enfin emporté Marengo, et la division Victor, après la plus vive résistance, ayant été forcée, s'était mise dans une complète déroute. La plaine sur la gauche était couverte de nos fuyards, qui répandaient partout l'alarme, et même plusieurs faisaient entendre ce cri funeste : « Tout est perdu ! »

Le corps du général Lannes, un peu en arrière de la droite de Marengo, était aux mains avec l'ennemi, qui, après la prise de ce village, se déployant sur sa gauche, s mettait en bataille devant notre droite, qu'elle débordait déjà. Le premier consul envoya aussitôt son bataillon de la garde consulaire, composé de huit cents grenadiers, l'élite de l'armée, se placer à cinq cents toises

sur la droite de Lannes, dans une bonne position, pour contenir l'ennemi. Le premier consul se porta lui-même, avec la soixante-douzième demi-brigade, au secours du corps de Lannes; et dirigea la division de réserve Carra-Saint-Cyr sur l'extrême droite à Castel-Ceriolo, pour prendre en flanc toute la gauche de l'ennemi.

Cependant, au milieu de cette immense plaine, l'armée reconnaît le premier consul, entouré de son état-major et de deux cents grenadiers à cheval, avec leurs bonnets à poil; ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espoir de la victoire : la confiance renaît, les fuyards se rallient sur San-Juliano, en arrière de la gauche du général Lannes. Celui-ci, attaqué par une grande partie de l'armée ennemie, opérait sa retraite au milieu de cette vaste plaine avec un ordre et un sang-froid admirables. Ce corps mit trois heures pour faire en arrière trois quarts de lieue, exposé en entier au feu de mitraille de quatre-vingts bouches à feu, dans le temps que, par un mouvement inverse, Carra-Saint-Cyr marchait en avant sur l'extrême droite, et tournait la gauche de l'ennemi.

Sur les trois heures après midi, le corps de Desaix arriva; le premier consul lui fit prendre position sur la chaussée, en avant de San-Juliano.

Mélas, qui croyait la victoire décidée, accablé de fatigue, repassa les ponts et rentra dans Alexandrie, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de poursuivre l'armée française. Celui-ci, croyant que la retraite de cette armée s'opérait sur la chaussée de Tortone, cherchait à arriver sur cette chaussée derrière

San-Juliano; mais, au commencement de l'action, le premier consul avait changé sa ligne de retraite, et l'avait dirigée entre Sale et Tortone, de sorte que la chaussée de Tortone n'était d'aucune importance pour l'armée française.

En opérant sa retraite, le corps de Lannes refusait constamment sa gauche, se dirigeant ainsi sur le nouveau point de retraite, dans le temps que le général Zach croyait ces deux corps coupés.

Cependant la division Victor s'était ralliée et brûlait d'impatience d'en venir de nouveau aux mains. Toute la cavalerie de l'armée était massée en avant de San-Juliano, sur la droite de Desaix, et en arrière de la gauche du général Lannes. Les boulets et les obus tombaient sur San-Juliano; une colonne de six mille grenadiers de Zach en avaient déjà gagné la gauche. Le premier consul envoya l'ordre au général Desaix de se précipiter, avec sa division toute fraîche, sur cette colonne ennemie. Desaix fit aussitôt ses dispositions pour exécuter cet ordre; mais, comme il marchait à la tête de deux cents éclaireurs de la neuvième légère, il fut frappé d'une balle au cœur, et tomba roide mort au moment où il venait d'ordonner la charge : ce coup enleva au premier consul l'homme qu'il jugeait le plus digne de devenir son lieutenant.

Ce malheur ne dérangea en rien le mouvement, et le général Boudet fit passer facilement dans l'âme de ses soldats ce vif désir dont il était lui-même pénétré, de venger à l'instant un chef tant aimé. La neuvième légère, qui là mérita le titre d'*incomparable*, se couvrit

de gloire. En même temps le général Kellermann, avec huit cents hommes, grosse cavalerie, faisait une charge intrépide sur le milieu du flanc gauche de la colonne : en moins d'une demi-heure, ces six mille grenadiers furent enfoncés, culbutés, dispersés ; ils disparurent.

Le général Zach et tout son état-major furent faits prisonniers.

Le général Lannes marcha sur-le-champ en avant au pas de charge. Carra-Saint-Cyr, qui à notre droite se trouvait en potence sur le flanc gauche de l'ennemi, était beaucoup plus près des ponts sur la Bormida que l'ennemi lui-même. Dans un moment, l'armée autrichienne fut dans la plus épouvantable confusion. Huit à dix mille hommes de cavalerie, qui couvraient la plaine, craignant que l'infanterie de Saint-Cyr n'arrivât au pont avant eux, se mirent en retraite au galop, en culbutant tout ce qui se trouvait sur leur passage. La division se porta en toute hâte pour reprendre son champ de bataille au village de Marengo. L'armée ennemie était dans la plus horrible déroute ; chacun ne pensait plus qu'à fuir. L'encombrement devint extrême sur les ponts de la Bormida, où la masse des fuyards était obligée de se resserrer, et à la nuit tout ce qui était resté sur la rive gauche tomba au pouvoir des troupes de la république. (*Mémoires*, t. VI, p. 233.)

## Proclamation à l'armée, la veille de la bataille d'Austerlitz.

1er décembre 1805.

Soldats,

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables; et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira la campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

NAPOLÉON.

# CUVIER.

(1769-1832.)

Georges CUVIER, un plus des grands naturalistes qui aient existé, est aussi un des meilleurs prosateurs de notre siècle. Ses nombreux ouvrages sur l'histoire naturelle et ses *Éloges historiques* se distinguent par la précision, la facilité, la clarté et l'élégance de l'expression. Son style, toujours moulé sur la pensée, s'élève ou s'abaisse avec elle, et sait se plier à tous les sujets; mais il n'a ni l'éclat, ni la chaleur de celui de Buffon.

Cuvier, né à Montbéliard, se voua, dès l'enfance, à l'étude de l'histoire naturelle. Il l'enseigna, pendant trente ans, au Collége de France et au Muséum, et il devint successivement conseiller de l'Université, conseiller d'État, pair de France, baron, etc.

## La pomme de terre.

M. Parmentier, qui avait appris à connaître la pomme de terre dans les prisons d'Allemagne, où il n'avait eu souvent que cette nourriture, seconda les vues du ministre par un examen chimique de cette racine, où il montrait qu'aucun de ses principes n'est nuisible. Il fit mieux encore, pour apprendre au peuple à y prendre goût, il en cultiva en plein champ, dans des lieux très-fréquentés, les faisant garder avec appareil pendant le jour seulement, heureux quand il apprenait qu'il avait excité ainsi à ce qu'on lui en volât quelques-unes pendant la nuit. Il aurait voulu que le roi, comme on le rapporte des empereurs de la Chine, eût tracé le premier sillon de son champ : il en obtint du moins de porter, en pleine cour,

dans un jour de fête solennelle, un bouquet de fleurs de pomme de terre à la boutonnière, et il n'en fallut pas davantage pour engager plusieurs grands seigneurs à en faire planter. Il n'est pas jusqu'à l'art de la cuisine raffinée que M. Parmentier voulut aussi contraindre à venir au secours des pauvres, en s'exerçant sur la pomme de terre; car il prévoyait bien que les pauvres n'auraient partout des pommes de terre en abondance que lorsque les riches sauraient qu'elles peuvent aussi leur fournir des mets agréables. Il assurait avoir donné un jour un dîner entièrement composé de pommes de terre, à vingt sauces différentes, où l'appétit se soutint à tous les services.

Mais les ennemis de la pomme de terre, hors d'état de prouver qu'elle fait du mal aux hommes, ne se tinrent pas pour battus; ils prétendirent qu'elle en ferait aux champs et les rendrait stériles.

Il n'y avait nulle apparence qu'une culture qui aide à nourrir plus de bestiaux et à multiplier les engrais, pût jamais en résultat effriter le sol; néanmoins il fallut encore répondre à cette objection, et considérer la pomme de terre sous le point de vue agricole.

M. Parmentier reproduisit donc, sous diverses formes, tout ce qui regarde sa culture et ses usages, même pour la fertilisation des terres; il ne se lassait point d'en parler dans des ouvrages savants, dans des instructions populaires, dans des journaux, dans des dictionnaires de tout genre.

Pendant quarante ans, il n'a manqué aucune occasion de la recommander; chaque mauvaise année était même

pour lui une sorte d'auxiliaire, dont il profitait avec soin, pour rappeler l'attention sur sa plante chérie. C'est ainsi que le nom de ce végétal bienfaisant et le sien sont devenus presque inséparables dans la mémoire des amis des hommes; le peuple même les avait unis, et ce n'était pas toujours avec reconnaissance.

A une certaine époque de la révolution, l'on proposait de porter M. Parmentier à quelque place municipale; un des votants s'y opposait avec fureur : *Il ne nous fera manger que des pommes de terre*, disait-il; *c'est lui qui les a inventées!*

(*Éloge de Parmentier.*)

### Fourcroy, professeur [1].

Pendant plus de vingt-cinq ans l'amphithéâtre du Jardin des Plantes a été pour M. de Fourcroy le principal foyer de sa gloire.

Les grands établissements scientifiques de cette capitale, où des maîtres célèbres exposent à un public nombreux et digne d'être leur juge les doctrines les plus profondes de nos sciences modernes, rappellent à notre souvenir ce que l'antiquité eut de plus noble. On croit y retrouver à la fois ces assemblées où tout un peuple était animé par la voix d'un orateur, et ces écoles où des hommes choisis venaient se pénétrer des oracles d'un sage. Les leçons de M. de Fourcroy, du moins, répondaient complétement à cette double image. Platon et Dé-

---

[1] Cuvier semble faire son propre éloge dans celui de Fourcroy.

mosthène y semblent réunis, et il faudrait être l'un ou l'autre pour en donner une idée. Enchaînement dans la méthode, abondance dans l'élocution; noblesse, justesse, élégance dans les termes, comme s'ils eussent été longuement choisis; rapidité, éclat, nouveauté, comme s'ils eussent été subitement inspirés; organe flexible, sonore, argentin, se prêtant à tous les mouvements, pénétrant dans tous les recoins du plus vaste auditoire : la nature lui avait tout donné. Tantôt son discours coulait également et avec majesté; il imposait par la grandeur des images et la pompe du style : tantôt, variant ses accents, il passait insensiblement à la familiarité ingénieuse, et rappelait l'attention par des traits d'une gaieté aimable. Vous eussiez vu des centaines d'auditeurs de toutes les classes, de toutes les nations, passer des heures entières pressés les uns contre les autres, craignant presque de respirer, les yeux fixés sur les siens, suspendus à sa bouche, comme dit un poëte. Son regard de feu parcourait cette foule; il savait distinguer dans le rang le plus éloigné l'esprit difficile qui doutait encore, l'esprit lent qui ne comprenait pas; il redoublait pour eux d'arguments et d'images; il variait ses expressions jusqu'à ce qu'il eût rencontré celles qui pouvaient les frapper; la langue semblait multiplier pour lui ses richesses; il ne quittait une matière que quand il voyait tout ce nombreux auditoire également satisfait.

Et ce talent sans égal brilla de son éclat le plus vif à l'époque où la science elle-même fit les progrès les plus inouïs. (*Éloge de Fourcroy.*)

# MICHAUD.

(1769-1839.)

Joseph Michaud, né à Bourg-en-Bresse, débuta dans la presse royaliste. Sous la révolution, il fonda le journal *la Quotidienne*, et soutint courageusement la cause du trône et de l'autel. Il fut condamné à mort, puis à la déportation, et alla chercher un asile dans les montagnes du Jura. En 1814, il fit reparaître la *Quotidienne*, qu'il a continuée jusqu'à sa mort. Il était membre de l'Académie française.

On doit à M. Michaud plusieurs poëmes, dont le *Printemps d'un proscrit* est le plus remarquable; la meilleure *Histoire des Croisades*, la *Correspondance d'Orient*, un des livres les plus instructifs et les plus intéressants qui aient été publiés sur cette contrée; une *Histoire de l'empire de Mysore*, une *Collection de Mémoires sur l'Histoire de France*, etc.

## Massacre des musulmans après la prise de Jérusalem.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi, à trois heures du soir : c'étaient le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais irrités par les menaces et les longues insultes des musulmans, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient de délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats

de Godefroy et de Tancrède couraient au-devant des Provençaux, également altérés de leur sang. Les musulmans étaient massacrés dans les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus; quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les musulmans s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour atteindre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que, dans le temple et sous le portique de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et même jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs accourus de toutes parts pour se livrer au carnage, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

(*Histoire des Croisades.*)

---

# SISMONDI.

(1773-1842.)

J. C. Léonard Simonde DE SISMONDI, historien et publiciste éminent, naquit à Genève, d'une ancienne famille italienne établie en France. Il consacra sa vie entière à l'étude et publia de nombreux travaux historiques et politiques. Les plus remarquables sont une *Histoire des républiques italiennes* et une *Histoire des Français*, l'ouvrage le plus complet sur les annales de notre pays. Le style en est clair, simple et grave, mais diffus et dépourvu de vie et de chaleur. On peut reprocher aussi à l'auteur de traiter le passé avec trop peu d'indulgence.

Nous avons encore de Sismondi un *Précis* de son *Histoire des républiques italiennes*, un *Abrégé* de son *Histoire des Français*, une *Histoire des littératures du midi de l'Europe*, etc.

## La peste de Florence.

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie; en même temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester à l'aine ou sous les aisselles un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo*, parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore les symptômes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou les cuisses,

puis sur le reste du corps, et qui, comme le *gavocciolo*, étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art : la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre; les voisins négligeaient leurs voisins; et les parents mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les es-

prits fit tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement le malade mourait sans être entouré, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parents, de ses voisins, et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie : on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste; et les femmes mêmes cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges; quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable; retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par milliers; et comme ils n'étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans

les rues leur misérable existence : les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin, on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les rues ; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres qui n'étaient engagés que pour un seul mort en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaieté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion ; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait y prenait tous les droits du pro-

priétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines ; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes ou de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte ; aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes ; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées ; et le plus souvent il rentrait de lui-même le soir dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois, à Florence et dans tout le territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix il en périt sept ; mais quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un

mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion, et quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnola de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complétement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants; Naples soixante mille; et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que, dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva les trois cinquièmes de la population.

(*Histoire des républiques italiennes.*)

---

# COURIER.

(1773-1825.)

Paul-Louis Courier, célèbre pamphlétaire, naquit à Paris. Il entra jeune dans la carrière militaire et, fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. En 1809, il quitta le service avec le grade de chef d'escadron d'artillerie pour jouir de son indépendance et cultiver les lettres. Il se fit connaître par des *traductions* du grec; et ses *Pamphlets,* modèles de finesse, de malice et d'esprit, lui assurèrent la première place dans ce genre. Sa *Correspondance*, publiée depuis sa mort, le fait regarder comme un des meilleurs auteurs épistolaires de notre siècle.

Courier était un homme d'un goût parfait. Son style, à quelque recherche d'archaïsme près, est excellent; sa phrase est courte, familière, incisive; et si l'on y sent trop le travail, si la simplicité en est trop étudiée, c'est plutôt par trop de soin donné aux choses que par le désir de faire briller les mots.

## La cour.

Là tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour, c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité. Il y apporte un soin, un art, une patience, une persévérance et aussi des avances, une mise de fonds; c'est tout en tout genre d'industrie. Gueux à la besace, que peut-on faire? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plutôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais, il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage, ni mépris qui le puissent rebuter. Éconduit, il insiste; repoussé, il tient bon; qu'on le chasse, il revient; qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute et donne.* Du reste, prêt à tout. On est encore à inventer un service

assez vil, une action assez lâche pour que l'homme de cour, je ne dis pas s'y refuse, chose inouïe, impossible, mais n'en fasse point gloire et preuve de dévouement.

(*Simple discours.*)

## Élection d'un empereur.

(LETTRE A UN AMI.)

Plaisance, mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? — Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. — Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. — Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel : voulez-vous? ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure. » — Nouveau silence; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois; nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. — « Messieurs, dis-je,

il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? » — Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu, j'entraînai l'assemblée; jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi donc voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi... un homme, lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté! être Bonaparte, et se faire sire! *Il aspire à descendre :* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom; pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur!

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous; à peu près de même, sans doute.

**Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.**

Avec la permission du poëte, cela est faux; on ne

tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye.

Ce César l'entendait mieux, et aussi c'était un autre homme; il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici.

### Récit d'une aventure tragi-comique.

(A MADAME PIGALE.)

Résina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère; vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, cousine, depuis trois ans, voilà deux fois que vous m'écrivez! En vérité, mam'selle Sophie... Mais quoi! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures, bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour : j'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir... Voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire; mais c'est

du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela sera long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire : il était de la famille; il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit!) il dit

d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne...

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans une chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur sa précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée, qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux? » A quoi la femme répondit : « Oui, » et je n'entendis

plus rien. Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah ! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vient nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient

partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous deux ? » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter ? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

## A MADAME PIGALE.

Mileto, 25 octobre 1806.

Vous aurez de ma prose, chère cousine, tant que vous en voudrez, et du style à vingt sous, c'est-à-dire du meilleur, et qui ne vous coûtera rien que le port; si je ne vous en ai pas adressé plus tôt, c'est que nous autres, vieux cousins, nous n'écrivons guère à nos jeunes cousines sans savoir auparavant comment nos lettres seront reçues, n'étant pas, comme vous autres, toujours assurés de plaire. Ne m'accusez ni de paresse ni d'indifférence : je voulais voir si vous songeriez que je ne vous écrivais pas. Depuis près de deux ans, vous n'aviez aucun air de vous en apercevoir; moi, piqué de cela, j'allais vous quereller quand vous m'avez prévenu fort

poliment : j'aime vos reproches, et vous avez mieux répondu à mon silence que peut-être vous n'eussiez fait à mes lettres. On me mande de vous des choses qui me plaisent beaucoup; vous parlez de moi quelquefois, et vous vous ennuyez... De mon côté, je m'ennuie aussi, tant que je puis, comme de raison. Ne nous sommes-nous pas promis de ne point rire l'un sans l'autre? Pour moi, je ne sais ce que c'est que manquer à ma parole, et je garde mon sérieux, comptant bien que vous tenez le vôtre. Je trouverais fort mauvais qu'il en fût autrement; et si quelqu'un vous amuse, à mon retour qu'il prenne garde à lui; passe pour des enfants; mais point de plaisir, ma cousine, point de plaisir sans votre cousin.

Hélas! pour tenir ma promesse, je n'ai besoin que de penser à cinq cents lieues qui nous séparent, à deux longues, longues années écoulées sans vous voir, et combien encore à passer de la même manière! Ces idées-là ne me quittent point, et me donnent une physionomie de *Misanthropie et Repentir*. Jeux innocents, petits bals et soirées de jardin, qu'êtes-vous devenus! Non, je ne suis plus le cousin qui vous amusait; ce n'est plus le temps de dom Bedaine, de madame Ventre-à-Terre et de la dame empaillée. En me voyant maintenant, vous ne me reconnaîtriez plus, et vous demanderiez encore *où est le cousin qui rit*. Voilà ce que c'est de s'éloigner de vous; on s'ennuie, on devient maussade, on vieillit d'un siècle par an. Pour être heureux il faut ou ne pas vous connaître, ou ne jamais vous quitter.

Je n'ai guère bâillé près de vous, ni vous avec moi, ce me semble, si ce n'est peut-être en famille, aux visites de nos chers parents; eh bien! depuis que je ne vous vois plus, je bâille du matin au soir. La nature, vous le savez, m'a doué d'un organe favorable à cet exercice : je bâille, en vérité, comme un coffre; vous, à cause de mon absence là-bas, vous devez bâiller aussi comme une petite tabatière. Quelle différence entre nous! Vous n'oseriez assurément vous comparer, vous mesurer... Bêtise, oui, bêtise, j'en demeure d'accord, c'est du style à deux liards.

Mais savez-vous ce qui m'arrive de ne plus rire? Je deviens méchant. Imaginez un peu à quoi je passe mon temps : je rêve nuit et jour aux moyens de tuer des gens que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont fait ni bien ni mal; cela n'est-il pas joli? Ah! croyez-moi, cousine, la tristesse ne vaut rien, reprenons notre ancienne allure : il n'y a de bonnes gens que ceux qui rient; rions toutes les fois que l'occasion s'en présentera, ou même sans occasion.

Pendant que je vous fais ces lignes très-sensées, voici une drôle d'aventure : la maison tremble; un homme qui écrivait près de moi se sauve en criant *tremoto!* Moi, je répète *tremoto*, c'est-à-dire tremblement de terre, et me sauve aussi dans la cour. Là je vis bien que la secousse avait été forte, ou *sérieuse*, comme vous direz, cousine, ou même *conséquente*, comme dit Voisard. Un bâtiment non achevé, dont le toit n'est pas encore couvert, semblait agité par le vent; la charpente remuait, craquait. La terre a souvent ici de ces petits

frissons qui renverseraient une ville comme un jeu de quilles, si les maisons n'étaient faites exprès, à l'épreuve du *tremoto*, peu élevées et larges d'en bas. Aucune n'est tombée cette fois; mais l'église a écrasé je ne sais combien de bonnes âmes qui sont maintenant en paradis : voyez quelle grâce d'en haut ! Nous autres, vauriens, nous restons dans cette vallée de misères.

Vous demandez ce que nous faisons. Peu de chose ici : nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie? Méot vous le dira.

Le fameux traiteur Méot est cuisinier du roi, qui s'amuse souvent à causer avec lui; le seul homme, dit-on, pour qui Sa Majesté aït quelque considération. « Méot, lui dit le roi, tu me pousses ta famille : tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes *fieux;* tu n'as pas un parent à la mode de Bretagne, marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire gros seigneur ! — Sire, c'est ma dynastie, » lui répondit Méot. Voilà un joli conte que vous ferez valoir en le contant avec grâce : vous ne pouvez autrement.

Quant au temps où nous nous reverrons, la réponse n'est pas si aisée. J'en meurs d'envie, vous pensez bien ; mais il faut achever de conquérir ce royaume, et puis voir les antiquités : il y en a beaucoup de belles; vous savez ma passion, je suis fou de l'antique.

Vous présenterai-je mon respect? Voulez-vous que j'aie l'honneur d'être?... Non, je vous embrasse tout bonnement.

LE VIEUX COUSIN QUI NE RIT PLUS.

# BALLANCHE.

(1776-1848.)

Pierre-Simon BALLANCHE, philosophe mystique, était fils d'un imprimeur de Lyon. Il consacra sa vie entière à la culture des lettres. Il a écrit successivement *Antigone*, peinture touchante du malheur coupable d'OEdipe et du malheur innocent d'Antigone; un *Essai sur les institutions sociales*, tentative de conciliation entre les partisans du passé et ceux de l'avenir; l'*Homme sans nom*, sombre peinture des remords d'un régicide, le meilleur de ses ouvrages sous le rapport du style; *le Vieillard et le jeune Homme*, entretien sur le passé et l'avenir du monde; *Virginie et le mont sacré*, épisode d'un ouvrage inachevé. Ballanche avait encore entrepris un grand ouvrage intitulé : *Palingénésie sociale*, c'est-à-dire *renaissance* ou plutôt *génération renouvelée*. Il voulait montrer que tout s'use et disparaît dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, mais pour renaître sous une forme nouvelle et meilleure. Il n'en termina que quatre parties : *les Prolégomènes*, exposition de ses idées, sous la forme philosophique; *la Vision d'Hébal*, espèce de rêve éloquent, où sont peints les temps antérieurs à la création, les siècles historiques et les temps à venir; *Orphée*, tableau des âges antérieurs aux siècles historiques, et *la Ville des expiations*, où il se propose de montrer la réalisation idéale de l'abolition de la peine de mort.

Tous les ouvrages de Ballanche se distinguent par la beauté du style et de la forme. Son langage, qui sent un peu trop le travail, est riche, brillant et d'une harmonieuse pureté. Les voiles symboliques dont il enveloppait ses conceptions, le mélange qu'il fait sans cesse de la science et de la fantaisie, et le vague de ses idées ont nui à la popularité de sa réputation.

Ballanche, homme modeste, aimait le calme d'une humble existence; il mena une vie retirée, toute consacrée à la recherche de la vérité. On pourrait lui appliquer le mot de Joubert sur le philosophe Saint-Martin : « Il s'élève aux choses divines avec des ailes de chauve-souris. »

## Mort d'Œdipe.

Antigone consolait son père par de douces paroles.

Mais lorsque enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise; et, d'une voix pleine de tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi une victime destinée « au sacrifice. Mon heure suprême est arrivée. Je ne « sais cómment s'accomplira ce dernier acte de la jus- « tice des dieux; mais enfin je vais mourir. Tu as en- « core un service à me rendre : pendant que je me pu- « rifierai dans la fontaine, va chercher une brebis noire; « je l'immolerai aux déités infernales. »

Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans la vallée, et court demander à un pâtre la victime que désire son père. « A présent, lui dit Œdipe, retire-toi. » Antigone se jette à ses pieds. « O ma fille, lui dit le roi, « nous ne pouvons rien contre la volonté des dieux. Hé- « las ! je te laisse seule sur la terre. Tu ne trouveras « d'appui qu'en toi-même, dans ton innocence et ta « vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée. Le héros « d'Athènes est désigné par les dieux pour protéger les « nobles projets que tu pourras encore former. Il se sou- « viendra de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends- « toi dans l'illustre cité de Minerve avec le rameau des « suppliants; car il faut toujours se conformer à sa for- « tune. Adieu. »

Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler. Tout à coup retentit au loin comme le

roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père, et du sein de ces ténèbres mystérieuses sort ce dernier cri : « Hélas! hélas! adieu, ma fille! » A l'instant même renaît la clarté du jour : Antigone s'approche en tremblant; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre, fut-il englouti dans un abîme, fut-il enlevé vivant dans l'Olympe, les dieux se sont réservé ce secret.

(*Antigone.*)

### Vote d'un régicide.

Enfin le moment de voter arriva. Mes oreilles entendirent des accents inouïs qui troublaient l'affreuse monotonie d'un murmure d'effroi; elles entendirent des discours sans suite, expressions sacriléges qui planaient avec terreur sur tous, blasphèmes confus qui me glaçaient d'épouvante. J'étais résolu, oui, j'étais résolu de m'absoudre moi-même en prononçant l'absolution de l'innocent. Je cherchais d'avance à compter les voix, à

les deviner, à interroger jusqu'au trouble des consciences; ce sentiment sympathique et contagieux qui vient se saisir d'une multitude assemblée, qui se réfléchit de tous sur chacun, restait impénétrable pour moi, et je ne pouvais rien prévoir. J'espérais cependant que, soit justice de la part des uns, soit pitié de la part des autres, le grand parricide ne s'achèverait pas.

Déjà plusieurs votes avaient été émis, et ces votes divers me faisaient passer par toutes les incertitudes les plus cruelles, par toutes les alternatives de l'abattement et de la douleur. Je les notais avec angoisse dans ma mémoire. Celui dont un sort cruel appela le nom immédiatement avant le mien, prononça d'une voix assurée l'arrêt de mort. Des murmures d'une exécrable approbation l'accompagnèrent lorsqu'il descendit de la tribune; des murmures de menace me suivirent lorsque je me présentai pour y monter. J'y arrive en frémissant. Je sentis, comme mille poignards à la fois, tous les yeux qui furent spontanément fixés sur les miens : cette multitude de regards inquiets et inexorables, ainsi concertés, exercent aussitôt sur mon âme une puissance surnaturelle de trouble et de fascination que je ne puis expliquer. Autour de moi rien ne m'encourageait, et tout au contraire m'épouvantait. Aucun cœur ne semblait vouloir me répondre. Je me trouvai seul comme un homme suspendu sur le penchant d'un abîme et privé de tout secours. Livré à l'abandon le plus absolu, je ne sais quel attrait du crime, je ne sais quel goût du remords et du désespoir vint saisir avec des bras de fer une pauvre créature délaissée. Je crois qu'en ce moment funeste une parole in-

connue, une parole qui n'était pas la mienne, vint se placer sur mes lèvres iniques. Que ne m'est-il permis d'en douter! Mais je l'ai entendue aussi distinctement que le vote de celui qui m'avait précédé, je l'ai entendue comme une voix étrangère qui mentait à ma pensée, qui immolait ce que j'avais de plus cher en moi. D'ailleurs, n'ai-je pas vu malgré tout le désordre de mes sens, cette joie atroce et convulsive, ce mépris insultant qui se manifestèrent sitôt qu'on eut acquis une voix sur laquelle on ne comptait pas? (*Homme sans nom.*)

---

# CHARLES NODIER.

(1788-1844.)

Charles NODIER, né à Besançon, était fils d'un avocat qui devint président du tribunal révolutionnaire de Lyon pendant la Terreur. Il se rendit à Paris vers les premières années du siècle, et commença à se faire connaître dans la littérature. Malheureusement il éparpilla son talent sur une foule de sujets : il écrivit des romans, des contes, des pamphlets, des pièces de vers, des articles de bibliographie et de philologie, des préfaces, des prospectus, etc. Aussi il a laissé une réputation populaire plutôt qu'un bon livre.

C'était un écrivain doué d'une imagination vive, d'une sensibilité vraie, d'une ironie piquante, d'un talent plein de grâce et d'élégance dans l'expression, mais il manquait de conception, de sérieux, de force, de puissance artistique, et il avait une facilité superficielle qui effleurait à peine le sujet. Il n'a réussi que dans les contes : les plus jolis sont *Trilby, Thérèse Aubert, Hélène Gillet, le Lutin d'Argaïl, le Bibliomane* et *Polichinelle*. Parmi ses autres ouvrages, on distingue *le Roi de Bohéme, le Peintre de Salzbourg, Mademoiselle de Marsan*, et

des *Souvenirs historiques de la Révolution*, qu'on pourrait quelquefois appeler *imaginaires*.

## Polichinelle.

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà! vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore, mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent et rient; les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors..... ah! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci! alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissant encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands! Le flot de l'avant-scène roule à sa surface des petits bon-

nets, des petits chapeaux, des petits shakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, savez-vous pourquoi? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant! Je le comprends à merveille; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là, derrière vos pieds, il y a quarante ans que je l'attends!...

### Éternité de Polichinelle.

On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète; on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. « L'âge adulte est l'âge des dieux, » dit Hésiode, qui ne devait pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse qui risquerait fort d'être une impiété. J'en conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle, qui ne vieillit pas. Les dynasties passent, les royaumes tombent, les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont; les journaux, qui ont détruit tout cela, s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je? les nations s'effacent de la terre, les religions descendent et disparaissent dans l'abîme du passé après les religions qui ont disparu; l'Opéra-Comique a déjà fermé deux fois, et Polichinelle ne ferme point. Polichinelle fustige encore le même enfant, Polichinelle bat toujours la même femme, Polichinelle as-

sommera demain soir le barigel[1] qu'il assommait ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens ignorants ou prévenus font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont en bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable, et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins éprouvée que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère quand elle le plongea dans le Styx; mais qu'importe à Polichinelle, dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place du Châtelet, si ces louables études occupent encore quelques bons esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, assassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau et emporté par le diable, reparaît infailliblement, un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais, ne rêvant qu'amourettes clandestines et qu'espiègleries grivoises. *Polichinelle est mort, vive Polichinelle!* C'est ce phénomène qui a donné l'idée de la légitimité. Montesquieu l'aurait dit, s'il l'avait su. On ne peut pas tout savoir.

---

[1] Barigel, nom du chef des archers de la police à Rome.

---

# LAMENNAIS.

(1782-1854.)

Félicité-Robert DE LAMENNAIS est né à Saint-Malo, d'une famille noble. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. A trente-cinq ans, il révéla son génie par l'*Essai sur l'Indifférence religieuse*. Chateaubriand avait rappelé l'homme à la foi par la poésie, par le sentiment; M. de Lamennais entreprit de vaincre la raison de l'incrédule, et de l'amener à croire par l'intelligence. Armé d'une logique de fer, il broya toutes les doctrines philosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son style, nerveux et plein d'harmonie, est digne des grands maîtres de notre littérature. L'*Essai sur l'Indifférence* fut suivi d'une *traduction de l'Imitation* pleine de fraîcheur et de simplicité; du livre *de la Religion dans ses rapports avec l'ordre civil et politique*, attaque violente contre les libertés de l'Église gallicane et défense de la suprématie papale; du livre des *Progrès de la révolution*, où les maux de l'humanité sont attribués à l'affaiblissement de l'idée religieuse.

La révolution de 1830 a exercé une puissante influence sur l'abbé de Lamennais. Il fonda d'abord le journal *l'Avenir*, pour servir d'organe aux idées catholiques unies aux idées libérales. Ses doctrines ayant été condamnées à Rome, il déclara la guerre à toutes les puissances de la terre dans ses *Paroles d'un Croyant*, véritable évangile démocratique, admirable de poésie et de style. Depuis, M. de Lamennais a publié les *Affaires de Rome*, livre plein de tristesse, de souffrance et de douceur; *le Livre du Peuple*, espèce de catéchisme populaire, où l'on trouve une morale pure et consolante, revêtue des formes les plus gracieuses; *de l'Esclavage moderne; Amschaspands et Darvands*, correspondance entre des génies qui critiquent avec amertume toutes nos institutions sociales et politiques. Dans son dernier ouvrage, *Esquisse d'une philosophie*, M. de Lamennais se sépare de l'Église chrétienne sur la création, sur la Trinité, sur le péché originel, sur l'origine du langage, etc. Il entreprend avec les lumières naturelles de construire une métaphysique chrétienne, ce qui est impossible. Ce *second Bossuet*, d'abord catholique ultramontain, tombe dans une espèce de scepticisme religieux. La religion chrétienne, qu'il avait proclamée, dans son *Essai sur l'Indifférence*, comme l'assemblage et la manifestation

de toutes les vérités utiles à l'homme et, dans *le Livre du Peuple*, comme une religion de liberté, d'égalité et d'amour, comme la seule véritable, ne lui paraît plus qu'un mensonge, comme toutes les religions, comme la justice, les lois, la politique. Tous mentent ici-bas : les rois, les grands, les petits, les prêtres.

M. de Lamennais n'a pas trouvé, pour défendre ses nouvelles doctrines, tout le talent qu'il employait jadis à les combattre. Le style de ses derniers écrits, toujours clair, rapide, vigoureux, est d'une pureté moins expressive et d'un coloris moins éclatant que celui de ses premiers ouvrages. Si c'est toujours du beau français, c'est du beau français refroidi.

## Indifférence religieuse.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force et par conséquent de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports; mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution?

En vain l'on essayerait de se le dissimuler, la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent ne sont pas les plus effrayants symptômes qu'elle offre à l'observateur : mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent

leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés comme les plus nobles sentiments ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible! son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris ; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *cum in profundum venerit, contemnit.*

Or, quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine. Car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées ; et un plus étrange renversement de la raison que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devrait être bien plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement?

La cause première d'une si honteuse dégradation est

moins la faiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui le frappe, tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Il nierait sa pensée même, si elle lui était moins présente et moins intime; mais ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnaître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substances inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable! la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui le penchant abject à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même; elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense, qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appliquer uniquement aux corps; elle les a aimés comme sa fin; elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux; elle s'est dit : Tu mourras! et a tressailli d'espérance.

Toujours l'asservissement aux sens produit une vive opposition aux vérités morales et intellectuelles, et l'on ne doit point chercher ailleurs la cause de la profonde haine qu'ont montrée, dans tous les temps, pour le christianisme, certains individus et certains peuples.

C'est le combat éternel, le combat à mort *de la chair contre l'esprit*, des sens, que la religion chrétienne s'efforce de réduire en servitude, contre la raison, qu'elle affranchit, éclaire et divinise, parce que, dans ses préceptes et dans ses dogmes, elle n'est que l'assemblage et la manifestation de toutes les vérités utiles à l'homme.

A l'époque où le christianisme apparut sur la terre, le genre humain ne vivait plus, pour ainsi dire, que par les sens. Le culte, devenu un vain simulacre, ne se liait à aucune croyance. On le conservait par habitude, à cause de ses pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenait aux institutions de l'État. Du reste, la religion elle-même n'inspirait ni foi ni vénération. Les sages et les grands la renvoyaient avec mépris à la populace, qui, moins corrompue peut-être, voulait que les vices qu'elle adorait sous des noms empruntés offrissent, au moins dans leurs emblèmes, quelque chose de divin. Toutefois, il n'existait réellement d'autre religion que la volupté; et les sectes les plus sévères à leur origine, dégénérant bien vite d'une austérité factice, en étaient venues, par un renversement d'idées qui passa dans la langue même, jusqu'à identifier la vertu avec le plaisir.

Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du

paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions attaquent avec fureur l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières; l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés; les places publiques, les routes, les champs même et jusqu'aux lieux les plus déserts se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds; les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge; et ce cri barbare : *Les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais, dans ces épouvantables holocaustes que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies; et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin, les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains; je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes; à l'exemple des nations entières

subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du christianisme, qui, en échange du repentir, leur promet l'immortalité et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance? En présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? En se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

(*Introduction à l'Essai sur l'indifférence religieuse.*)

## L'Exilé.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce

ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays ; ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir, tous sont bannis comme toi ; tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y

cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé ! (*Paroles d'un Croyant.*)

## La mère et la fille.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regardait en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment? »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : — « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il a fait est bien fait. »

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit : « Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation ; cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors.

Depuis j'ai pensé que, s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien; mais elle baissa la tète, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : — « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail? Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas! un abri, et combien ne savent où se retirer! Il vous a, ma fille, donnée à moi; de quoi me plaindrais-je? »

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix :

— « Ma fille, lui dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus; ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. Quelque temps avant votre naissance, je priais un jour avec plus d'ardeur la vierge Marie; et elle m'apparut pendant mon sommeil,

et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présentait; et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches. Peu de mois après, vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux. »

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait; et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse. (*Paroles d'un Croyant.*)

### Les deux voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne

goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vivement dans sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants.

Les miens n'ont que moi non plus : que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps il entendit un léger cri, et

il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père, qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

(*Paroles d'un Croyant.*)

## La justice et la charité.

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait, sans trop de peine, pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans

le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements; et, quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura, privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis; la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or, cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et il lui dit : « Nous « manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : « ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit : « Que puis-je à cela? Quand « vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre « salaire, ou en ai-je différé le payement? Jamais je ne « fis aucun tort ni à vous ni à nul autre : mes mains « sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, « mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais; « qui sait combien ils dureront? »

Le pauvre père se tut; le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : « Qu'avez-« vous? il y a des soucis sur votre front et des larmes « dans vos yeux. »

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : « Pourquoi, lui dit l'autre, vous « désoler de la sorte? Ne sommes-nous pas frères? Et « comment pourrais-je délaisser mon frère en sa dé- « tresse? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de « la bonté de Dieu. »

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

(*Livre du Peuple.*)

## L'art d'écrire.

Chaque art a un ordre particulier de moyens, et chacun de ces ordres partiels est, de plus, incomplet dans les limites qui le circonscrivent. Cela se voit clairement en ce qui touche l'art d'écrire. La langue est l'instrument de l'écrivain. Or, point de langue qui ne participe à l'imperfection essentielle du langage, et qui ne soit imparfaite encore comparativement aux autres langues, inférieures elles-mêmes à celle-ci sous d'autres rapports. Toutes ont leur structure, leurs tours propres, des mots qui leur appartiennent exclusivement. Voilà pourquoi la traduction est souvent impossible. Telle nuance d'idée ou de sentiment, tel effet d'harmonie ou de rhythme s'efface et disparaît dans un idiome différent. Combien de beautés que ne saurait reproduire la langue même la plus riche! Combien dès lors, s'il n'en existait qu'une, l'art serait-il appauvri! Quelque obstacle donc

qu'oppose aux mutuelles relations des hommes la diversité des langues, elle favorise à d'autres égards le développement général, en rendant possibles des multitudes de manifestations qui ne le seraient pas dans l'hypothèse d'une langue unique. Mais cela même fait comprendre tout ce que l'écrivain doit surmonter de difficultés pour exprimer ce qu'il sent et ce qu'il pense, comme il le pense et comme il le sent, pour incarner dans le langage l'idéal exemplaire que son esprit contemple intérieurement.

Cette faculté de saisir le vrai et le beau, en pénétrant jusqu'à leur source, est le fondement de l'art d'écrire, sa condition première; et, par le petit nombre de ceux qui ont excellé dans cet art difficile, on peut juger de la rareté de ce grand don. Toutefois il ne suffit pas seul. Il faut encore que l'écrivain soit doué d'un autre genre d'aptitude que ne donne pas l'exercice, mais qu'il développe, de l'aptitude à reproduire le type immatériel. Ce travail d'expression, aussi délicat que compliqué, se divise en deux branches, la composition, l'ordonnance générale du discours, et la structure particulière de la phrase. Considérons d'abord celle-ci.

Qu'est-ce qu'une phrase? Une pensée revêtue de la forme qui la manifeste. Il est donc nécessaire que la forme corresponde exactement à la pensée, qu'elle la représente avec une fidélité complète. Or, pour cela, on est obligé de recourir souvent à des procédés indirects que nécessite l'irremédiable imperfection des langues. Elles manquent de termes, et la combinaison de ceux qu'elles possèdent, toujours resserrée en d'étroites

limites, dépend non-seulement des lois universelles de la logique du langage, mais encore des lois grammaticales qui dérivent de la nature propre et de la constitution particulière de chaque langue. Toute violation de ces lois obscurcit le sens et affecte l'esprit d'une pénible impression de désordre. La place de chaque mot dans la phrase n'est cependant pas déterminée si rigoureusement que l'écrivain ne jouisse à cet égard de quelque liberté. Or, par la manière dont les mots sont rapprochés les uns des autres, ils se modifient mutuellement, de sorte que, sans perdre leur acception, ils peuvent, ainsi combinés, manifester soit une idée, soit un sentiment qui n'a point d'expression directe ; comme certaines couleurs rapprochées donnent, en restant ce qu'elles étaient, la sensation de nuances produites par leurs mutuels effets : et ce que nous disons des mots doit s'entendre également des membres de la phrase, de leur disposition respective.

Outre cela, quand la langue ne fournit pas le terme cherché, on y supplée par une image que l'esprit transforme dans l'idée qu'elle éveille indirectement en vertu de l'analogie qui subsiste entre elles, et ce procédé est si nécessaire et si naturel en même temps qu'il a présidé à la formation de toutes les langues ; car il n'en est aucune où, en y regardant de près, on ne reconnaisse que les termes correspondants aux idées les plus spirituelles ont été tous originairement figurés. Enfin, pour atteindre son but, l'écrivain s'aide encore du rhythme et du son, moyen puissant, surtout lorsqu'il veut émouvoir le cœur ou exciter l'imagination, qui se plaît dans

le vague et l'infini, parce qu'elle abhorre les bornes.

On voit que, pour l'écrivain, comme pour le peintre, l'art a deux éléments, le modèle idéal et la forme extérieure qui le rend perceptible aux sens. D'où deux sortes de beautés, la beauté du type spirituel et la beauté de la forme dans laquelle il s'incarne. Évidemment la beauté de la forme dérive de la beauté du type, elle emprunte de lui tout ce qu'elle a de réalité ; et quoique la forme, distincte du type, n'en dépende pas dans son existence matérielle, séparée de l'idée qui l'animait, elle ressemble à un corps dont la vie s'est retirée.

L'art d'écrire a un autre rapport avec la peinture. Comme elle, il se compose du dessin et du coloris. Le dessin réalise extérieurement l'idée, en arrête les contours, et c'est de lui que naît l'expression, c'est par lui qu'apparaît le beau idéal, qu'il se manifeste à l'esprit dans son invisible essence. Le coloris agit davantage sur les sens, et, lorsqu'il prédomine, l'effet, plus vif d'abord, est moins profond et moins durable. Il fatigue même bientôt en émoussant la sensibilité des organes. Dans le discours comme dans la peinture, le coloris doit donc être subordonné au dessin, et, quoiqu'ils soient tous deux nécessaires, le vrai génie d'écrire consiste beaucoup plus dans le dessin que dans le coloris.

Une même pensée n'est pas exprimée de la même manière en des langues diverses, ni, dans la même langue, par des écrivains divers. La raison en est que chaque peuple a, comme chaque écrivain, sa forme intellectuelle, que le premier empreint dans sa langue, le second dans son style. Cette empreinte personnelle en fait

le caractère, et le caractère du style révèle immédiatement celui de l'esprit. Il est à son égard ce que sont dans l'homme les traits et la physionomie. Il y a des traits communs et des traits distingués, des figures expressives et des figures muettes. Ainsi du style ; et l'absence de caractère est, en ce qui touche l'art, la plus certaine marque de médiocrité.

Il existe des ouvrages qui se composent de pensées isolées, sans liaison entre elles ; parmi nous La Rochefoucauld, La Bruyère et d'autres. Plusieurs sont remarquables de style. Cependant les grandes œuvres d'art forment un ensemble dont les parties, ordonnées dans le tout comme les organes dans le corps vivant, concourent à un but commun. Chaque phrase alors, quoique complète en soi, a d'intimes relations avec celles qui suivent et celles qui précèdent : elles sont dans le discours ce que les mots sont dans la phrase. Elles y remplissent les mêmes fonctions, s'éclairant l'une l'autre et se modifiant, pour exprimer ce qui ne pourrait l'être séparément par aucune d'elles. Leur mouvement dessine le tableau, qu'en même temps elles colorent de leurs nuances mélangées et distribuées pour l'effet total. Le rhythme aussi varie, suivant l'impression que l'écrivain veut actuellement produire. Il se hâte, il se ralentit, se brise, se transforme, tantôt se développant avec majesté comme les vastes ondes d'une mer calme, tantôt décrivant mille courbes gracieuses, comme les tiges fleuries qu'agite, en glissant sur la plaine, un souffle léger.

Le sujet détermine le ton général. S'agit-il simplement de parler à l'esprit, de le convaincre, les qualités

principales et presque uniques du style sont la clarté, l'ordre, la suite, l'enchaînement logique des idées qui procèdent l'une de l'autre, sans effort, sans lacune, s'éclairent et se fortifient mutuellement. Cette sorte de composition n'admet que peu d'ornements et que des ornements graves. Sa beauté, c'est la correction, la pureté du trait, la noblesse, l'élégance sévère et une certaine élévation constante. Parmi les philosophes, Malebranche en offre un modèle achevé.

Plus animé dans la passion, le style en prend tous les caractères, en exprime toutes les nuances. Une autre logique que celle de l'esprit préside au choix des mots et à leur arrangement, les détourne à des sens nouveaux, inattendus.

Poussés et repoussés par le flot interne, ils se pressent, se mêlent sans règle apparente. Le discours devient figuré, le coloris en est plus vif, le mouvement plus varié. Quelquefois rapide, impétueux, il court, il bondit; quelquefois il se meut avec lenteur, fléchissant à chaque pas et comme affaissé sous une tristesse pesante. On entend tour à tour des sons tendres et doux qui reposent, et des accents heurtés, des cris aigus qui font tressaillir. Le drame est plein de ces effets; mais il faut qu'ils soient inspirés, qu'ils se présentent d'eux-mêmes : cherchés, calculés, ils ont toujours quelque chose de faux qui refroidit au lieu d'émouvoir.

La passion abonde en images parce que l'élément physiologique y domine, et qu'elle a dès lors une liaison étroite avec la sensation. D'un autre côté, le beau dans l'art implique essentiellement l'image, puisqu'il im-

plique une forme sensible qui réalise extérieurement l'exemplaire idéal. L'écrivain doit donc être doué d'une vive et féconde imagination. C'est elle qui, contenue dans les bornes du vrai, donne au style l'éclat, le relief, la vie. A quelque degré qu'on y retrouve les autres qualités qu'exige l'art d'écrire, si l'imagination ne l'a point pénétré de son souffle puissant, de sa vertu plastique, on y sent une certaine sécheresse dont l'impression ressemble à celle qu'on reçoit de la nature morte et d'une campagne nue. Nous ne parlons point ici de l'imagination qui invente un sujet fictif, une épopée, un drame, en dispose les parties, en combine dans une vaste unité les incidents divers; mais de l'imagination du langage, de celle qui anime l'expression et la rend vivante.

Nous l'avons déjà dit, la forme extérieure ne contenant point en soi le modèle qu'elle doit révéler, sa fonction propre est d'exciter l'esprit à le reproduire lui-même. Sous ce rapport, l'art d'écrire ne diffère point des autres arts, et ses procédés aussi sont les mêmes au fond. La langue se refuse-t-elle à exprimer ce que l'artiste a conçu, ce qu'il a senti, il le fait jaillir de la combinaison des termes qu'elle fournit, de leur fusion, de leur contraste. Par l'heureux choix des mots, par leur disposition, par les idées accessoires qu'elles réveillent, par des nuances indéterminées qui laissent pressentir quelque chose au delà, il dilate la sphère de la vision intellectuelle, il ouvre à la pensée des horizons immenses, à la rêverie des perspectives qui s'enchaînent à d'autres perspectives, des lointains qui fuient dans l'espace sans

bornes. De là le sentiment de l'infini, et avec lui l'idéale beauté, ce je ne sais quoi qui nous ravit dans les œuvres immortelles qu'on a lues cent fois, qu'on relit encore, tant le charme en est inépuisable.

Ce charme, elles le doivent en partie à l'élément harmonique du langage, au rhythme, au mouvement, à la mélodie. La puissance propre de la musique, combinée avec celle de la simple parole, en augmente l'effet. Mais l'harmonie qui touche, émeut, qui ébranle l'imagination, et par de secrètes affinités aide la conception même, ne consiste point dans une suite monotone de sons cadencés. Elle doit correspondre à la nature, à l'ordre des pensées et des sentiments, se développant, variant avec eux, par des modulations délicates ou de soudaines dissonances, quelquefois limpide et brillante, quelquefois sombre, lugubre, flexible à toutes les expressions, grave, périodique, austère, heurtée, âpre, suave, légère. A cet égard encore, les grands écrivains ont, comme les grands compositeurs, chacun leur caractère, et, pour user de ce mot, leur forme harmonique qu'on reconnaît immédiatement; mais tous aussi ont su la plier aux besoins variés de l'art, et paraître toujours nouveaux en demeurant toujours eux-mêmes.

Le Beau et le Vrai étant identiques par leur essence, point de beauté sans vérité, et conséquemment, alors même que l'écrivain, dans sa hardiesse et sa liberté, s'élève au-dessus des règles ordinaires, il doit être constamment guidé par une sévère raison, laquelle n'est que cette espèce de jugement instinctif qui résulte de la perception simultanée des rapports souvent si déliés, si

compliqués des formes, des images, des expressions entre elles et l'objet qu'elles sont destinées à manifester. Toutefois, en ce qui touche les rapports de l'expression et de l'objet, la vérité n'est pas dans l'Art l'exacte imitation de la Nature, mais la reproduction du type idéal que l'esprit seul découvre, et qui, en s'incarnant dans la Nature, y reste inaccessible aux sens, lesquels n'en perçoivent que l'inerte enveloppe : d'où deux procédés très-divers pour peindre la Nature même. Les anciens étaient admirables en ce point. Ils avaient d'abord merveilleusement compris que le Beau, ayant une relation nécessaire à l'intelligence, n'était pas, quant à nous, dans les choses mêmes, mais dans les impressions que nous en recevons, dans les pensées et les sentiments qu'elles font naître en nous. C'est pourquoi jamais ils ne décrivaient simplement pour décrire, jamais ils ne manquaient de joindre à la peinture des objets extérieurs un sentiment, une idée morale, qui reportaient immédiatement le regard interne vers le principe éternel du Beau. Par un motif semblable, au lieu de s'étendre sur les détails, ils peignaient l'ensemble, choisissant le trait le plus frappant, et laissant après l'imagination achever le tableau; car ils savaient qu'ainsi ils l'agrandissaient indéfiniment, et l'embellissaient de toutes les créations dont la pensée et la rêverie peuvent animer une perspective sans limites,

En d'autres temps, on s'est, au contraire, appliqué à décrire uniquement la nature, la nature telle qu'elle est, telle que la perçoivent les sens, et dès lors on s'est jeté dans une stérile profusion de détails qui éblouissent

et où la vue s'égare. Pas une nuance de forme, de couleur, de son, pas un accident de lumière et de mouvement qui ne soit rendu à l'aide de métaphores et de comparaisons accumulées, dont chacune prise à part peut avoir sa beauté, mais qui se mêlent et se confondent tellement, que, incapable de les démêler, de les ramener à un tout que l'esprit saisisse, l'attention succombe épuisée de fatigue, et que, de tant de richesses qui ont rapidement passé sous les yeux, il ne résulte qu'une sorte de vertige. Cette manière de peindre appartient à la décadence de l'art. Elle l'envahit d'ordinaire aux époques où règnent dans la société d'abjectes doctrines de matérialisme et des philosophies sensuelles. Mais on ne s'arrête pas là : il faut descendre la pente jusqu'au bas. L'art se corrompt toujours davantage. On en vient à ne plus voir, à ne plus chercher que la simple forme. On lui demande le beau qui n'est point en elle, qu'elle reflète seulement comme les traits reflètent l'âme; et cette forme morte ne répondant jamais aux aspirations de l'artiste, il la tourmente de mille façons, il pétrit bizarrement le cadavre, et ne parvient qu'à le rendre plus hideux. Alors aussi la langue se dégrade; elle perd sa clarté, sa pureté, son naturel, sa grâce; elle devient une espèce d'idiome bâtard, de jargon informe et quelquefois monstrueux.

Ce qu'on vient de dire s'applique également au vers et à la prose, car le vers ne se distingue de la prose que par une mesure et un rhythme obligés, quelquefois aussi par le retour périodique de certaines consonnances. Et nous ajouterons que toutes les langues sont loin de

se prêter, au même degré, à chacune de ces formes du langage. Le vers demande une grande liberté dans l'arrangement des mots et des membres de la phrase, et à cet égard, aucune langue moderne n'est comparable aux langues classiques. Il demande encore que ces mêmes mots offrent, dans leurs syllabes longues et brèves, des valeurs appréciables nettement déterminées, et qu'en outre ils soient affectés d'un accent prosodique, analogue au temps fort dans le rhythme musical. La langue française manque plus qu'aucune autre de toutes ces conditions. Assujettie, dans la construction de la période grammaticale, à l'ordre direct, elle n'a qu'une prosodie imparfaite et vague. De son infériorité sous ce rapport résulte, il est vrai, une supériorité d'un autre genre, et d'abord une clarté admirable, puis la facilité d'exprimer mille nuances délicates et fugitives, l'esprit plaçant à son gré l'accent sur les différentes syllabes du même mot, suivant les modifications diverses de la pensée et du sentiment, que la voyelle muette aide encore à rendre par l'effet harmonique qui lui est propre. De là vient que le français est par excellence la langue de la conversation, mais en même temps la langue la moins favorable au vers. Le défaut d'accent prosodique, qui en affaiblit la cadence et le rhythme, permet, au contraire, de varier indéfiniment le rhythme de la prose, par la liberté qu'il donne d'accentuer la syllabe voulue, selon la nuance du sens et l'effet à produire. Ces causes réunies ont eu pour effet d'introduire, en quelque façon, la poésie dans la prose, circonstance à laquelle est dû le rang supérieur qu'occupent dans les littératures de

l'Europe, nos grands prosateurs, qui tous ont été poëtes, et plus poëtes que beaucoup de ceux qui se sont astreints à la gène des vers. (*Esquisse d'une philosophie.*)

---

# BARANTE.

(1782.)

M. Prosper Brugière, baron DE BARANTE, est né à Riom d'une famille ancienne. Préfet sous l'Empire, il est devenu depuis député, pair de France, membre de l'Académie française, ambassadeur, etc.

Au milieu de ses fonctions publiques, M. de Barante n'a pas cessé de cultiver les lettres; il occupe une place éminente parmi nos critiques et nos historiens. Il a publié un *Tableau de la littérature au* XVIII^e^ *siècle,* petit volume où il juge avec une sagacité remarquable les hommes et les choses de cette époque célèbre; des *Mélanges d'histoire et de littérature,* dignes de sa plume élégante et spirituelle; une *Notice sur le comte de Saint-Priest,* qui contient d'excellents jugements sur plusieurs événements et personnages de la Révolution, et une *Histoire des ducs de Bourgogne,* où il donne le modèle d'une *histoire écrite pour raconter et non pour juger.* Son style est pittoresque et animé; son récit a souvent les grâces et la naïveté des chroniques, jointes à la clarté de la langue moderne.

Le même talent de raconter, avec plus de critique historique et l'autorité d'une justice impartiale qui n'exclut pas l'émotion, recommande le dernier ouvrage de M. de Barante, l'*Histoire de la Convention nationale,* ouvrage excellent, où les faits sont présentés sous un nouveau point de vue, et éclaircis par des circonstances nouvelles, fruit des profondes recherches de l'historien.

## Trahison du duc de Bretagne.

1387.

Le duc de Bretagne assembla un grand parlement des

barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable de s'y trouver. Le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il le sût mal disposé pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table avec les façons les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et, comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville. Il monta à cheval avec son beau-frère le sire de Laval, le sire de Beaumanoir et quelques autres chevaliers, et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin; ils burent ensemble dans le cellier; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit : « Sire Olivier, « il n'y a pas d'homme qui s'entende si bien que vous « aux ouvrages de maçonnerie, car vous en avez fait de « bien beaux, surtout à votre château de Clisson : mon- « tez sur ma tour, et dites-moi comment vous la trouvez. « J'y changerai ce que vous blâmerez. Montez; je vais « rester un moment ici avec le sire de Laval. »

Le connétable monta l'escalier; mais à peine eut-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant : « Monseigneur, pardonnez-nous, « car c'est notre ordre. » Le sire de Laval, entendant du bruit et apercevant la porte se fermer, se douta de quelque chose; il jeta les yeux sur le duc de Bretagne, et le vit tout pâle. « Ah! monseigneur, que voulez-vous « faire? dit-il; n'ayez, je vous prie, aucun mauvais des-

« sein contre mon beau-frère. — Sire de Laval, répon-« dit le duc de Bretagne, montez à cheval et allez-« vous-en. — Non, monseigneur, je ne partirai pas sans « le connétable, » répliqua le sire de Laval. Alors arriva le sire de Beaumanoir, qui demanda aussi le connétable. Le duc, furieux, tira son poignard, et se jeta sur lui. « Veux-tu être traité comme ton maître? lui « dit-il. — Monseigneur, repartit le sire de Beauma-« noir, je crois que mon maître est bien traité. — Je te « demande encore une fois si tu veux l'être comme lui. « — Oui, monseigneur. » Alors le duc de Bretagne, pâle et tremblant, leva son poignard, disant : « Je vais « te crever un œil; tu seras borgne comme lui. » Le sire de Beaumanoir mit un genou en terre et dit : « Monseigneur, il y a tant de bonté et de noblesse en « vous, que, s'il plaît à Dieu, vous serez juste envers « nous. Nous sommes à votre merci; c'est à votre re-« quête et à votre prière que nous sommes venus ici en « votre compagnie; ne vous déshonorez pas en exécutant « la folle pensée qui vous tient : cela ferait trop de « bruit. — Eh bien! dit le duc de Bretagne, tu ne seras « traité ni pis ni mieux que lui. » Il le fit enchaîner et enfermer. (*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

## Combat judiciaire au 15e siècle.

Un nommé Mahiot Coquel, tailleur à Tournay, avait assassiné un homme, puis s'était réfugié à Valenciennes, qui, d'après des chartes impériales, était un lieu de franchise; car la ville, ou du moins un de ses quartiers,

était terre d'Empire. Un parent du mort, nommé Jacotin Plouvier, de Valenciennes, trouva Mahiot en pleine rue, et lui dit : « Traître, tu as méchamment mis à mort mon parent ; prends garde à moi, car avant peu je vengerai sa mort. » Mahiot s'en alla aussitôt trouver les magistrats de la ville, et leur dit : « Vous m'avez reçu dans votre franchise, afin que j'y sois en sûreté de mon corps ; et nonobstant, Jacques Plouvier est venu m'outrager et me menacer. Je vous requiers de m'accorder aide, et de me conseiller ce que je dois faire. » Le prévôt et les jurés envoyèrent quérir Plouvier, qui était un de leurs habitants, et lui demandèrent s'il était vrai qu'il eût ainsi violé les franchises de la ville. « Messieurs, répondit-il, je dis et maintiens que Mahiot Coquel a tué traîtreusement mon parent par guet-apens et sans cause raisonnable. — Prenez garde à vos paroles, dit le prévôt, car il faudra les maintenir et les prouver par votre corps. La franchise de la ville vous laisse ce seul recours ; autrement, nous ferons de vous justice pour avoir attenté à ladite franchise. » Plouvier, sans s'émouvoir, jeta un gage de bataille devant Coquel, qui, malgré des excuses, fut contraint de le relever. On les envoya chacun dans une prison séparée, et on leur donna à tous deux un maître de combat, pour leur enseigner la façon de se battre. C'était la ville qui payait la nourriture et le maître de Coquel, parce qu'il s'était réclamé de la franchise.

Toute cette façon de procéder était si ancienne, que la chose traîna longtemps, et donna lieu à beaucoup de débats entre les jurés de la ville ; ils finirent cependant

par ordonner le combat en vertu de sentence, et ils en réglèrent toutes les circonstances. On parlait, comme on peut croire, beaucoup de cette affaire; elle vint à la connaissance du comte de Charolais [1], pendant qu'il était lieutenant général de son père. Il donna ordre de différer le combat. Pendant ce délai, les gens de son conseil essayèrent de tout terminer par un accommodement. Mais les jurés et les habitants voulaient absolument que ce combat eût lieu; l'empêcher leur semblait un attentat contre leurs priviléges; et ils envoyaient demande sur demande au comte de Charolais. Dès qu'ils surent que le duc était en Bourgogne, ils s'adressèrent aussitôt à lui. Quand ils furent de retour en Flandre, ils lui députèrent une seconde fois, et représentèrent que, comme comte de Hainaut, il avait juré de respecter leurs priviléges; que déjà ils avaient dépensé beaucoup d'argent pour les préparatifs de ce combat; enfin, qu'ils ne voulaient point renoncer à leurs vieilles libertés.

Pour lors le duc leur assigna un jour, et annonça qu'il y viendrait. Son fils et plusieurs gens de sa cour l'accompagnèrent; on était très-curieux de voir un tel combat.

La lice n'était point construite comme pour une joûte; elle était ronde et n'avait qu'une seule entrée. Le prévôt de la ville et le prévôt du comte de Hainaut étaient juges du champ clos; le duc n'était là que comme spectateur. Au milieu de la lice, on avait placé, en face l'une de l'autre, deux chaises couvertes de drap noir. Les deux champions furent amenés; ils avaient la tête rasée; un

---

[1] Charles le Téméraire, fils de Philippe le Bon.

vêtement de cuir, lacé et étroit, leur couvrait tout le corps, en laissant les jambes et les bras nus. Chacun fut assis sur sa chaise; on apporta les évangiles pour leur faire prêter serment. Puis ils graissèrent leurs corsets de cuir pour ne pas laisser prise, se frottèrent les mains avec de la cendre afin que l'arme ne glissât point dans leurs poings, et mirent un morceau de sucre dans leur bouche, de peur que la chaleur ne leur desséchât le gosier. Ils furent ensuite armés de bâtons noueux, parfaitement égaux en longueur et en poids, et de deux écus peints en rouge; mais ils devaient les porter la pointe en haut, pour marquer qu'ils n'étaient point gens nobles.

Dès que le signal fut donné, Mahiot Coquel, qui était moins grand et moins fort que son adversaire, se baissa, ramassa une poignée de sable et la lui jeta aux yeux. Jacotin fut un instant troublé, et reçut un grand coup de bâton dans le visage; mais, reprenant aussitôt courage, il se jeta sur Mahiot, le prit à bras le corps, le renversa par terre, lui appuya le genou sur l'estomac, lui enfonça, à la grande horreur des assistants, son bâton dans les yeux, puis l'assomma roide mort. Mahiot fut plaint dans la ville; car c'était à lui que le peuple prenait intérêt, disant qu'il était champion des priviléges de Valenciennes. Quoi qu'il en fût, on le traîna hors de la lice, et son corps fut attaché à la potence. Tout ce combat parut une chose trop ignoble à la cour de Bourgogne. Pour effacer, en quelque sorte, la honte d'un lieu où le duc avait été rendu témoin d'un si vilain meurtre, deux gentilshommes, qui avaient eu querelle, résolurent, quelque temps après, de combattre sous

ses yeux, dans cette même place de Valenciennes; ce qu'ils firent avec courtoisie et noblesse.

(*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

---

# GUIZOT.

(1787.)

M. François Guizot, historien, publiciste, orateur et homme d'État éminent, est né à Nimes. Il est fils d'un avocat protestant mort sur l'échafaud révolutionnaire. Après de fortes études, il se fit précepteur, et appela bientôt l'attention sur lui par plusieurs publications littéraires. Il publia un *Dictionnaire des synonymes français*, remarquable de précision et de méthode; une *Vie de Corneille et de Shakespeare,* excellentes études sur ces deux grands poëtes; une *traduction de Gibbon*, avec des notes historiques d'un haut intérêt. En 1812, M. Guizot fut nommé professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres, et il commença cette série de travaux qui sont le fondement le plus solide de la science historique actuelle. Ce cours célèbre a été imprimé; il se compose des *Essais sur l'histoire de France,* où plusieurs questions obscures et difficiles sont résolues avec une rare sagacité; de l'*Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe;* de l'*Histoire de la civilisation européenne,* ou recherche des causes qui ont influé sur l'état politique et social de l'Europe; de l'*Histoire de la civilisation en France,* le travail le plus vaste et le plus complet sur les neuf premiers siècles de notre histoire. On remarque, dans ces trois ouvrages, une érudition, un esprit d'ordre, une hauteur de vues, une profondeur d'analyse et une impartialité critique inconnues aux historiens de la France avant M. Guizot. On regrette que M. Guizot se préoccupe trop peu de la forme : ses ouvrages se distinguent plus par la gravité du ton, la force et la justesse des raisons, l'élévation des vues, que par l'originalité du langage.

Les études historiques doivent encore à M. Guizot le précieux secours de deux grandes *Collections de Mémoires,* l'une sur les neuf premiers siècles de l'histoire de France, l'autre sur la révolution d'Angleterre;

elles lui doivent l'*Histoire de cette révolution*, modèle achevé de l'histoire politique dans les temps modernes; MONK, ou *Chute de la république* et *Rétablissement de la monarchie* en Angleterre; WASHINGTON, *son caractère et son influence dans la révolution d'Amérique*, des *Études biographiques sur la révolution d'Angleterre*, des *Études sur les beaux-arts*, etc. Enfin la haute critique littéraire et la philosophie morale reconnaissent un maître dans ses jugements sur le théâtre de Shakespeare et de Corneille, et dans un volume récemment publié sous le titre de *Méditations et Études morales.*]

## Exécution de Charles Ier.

Au même moment, après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit : « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement ; » et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : « Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié. » En s'habillant, il demanda une chemise de plus. « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur; je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le XXVIIe chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : « Mylord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation ? » — « Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redouble-

ment de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre; Herbert demeurait immobile: un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore : « Allez voir qui est là, » dit le roi; c'était le colonel Hacker. « Faites-le entrer, » dit-il. « Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. » — « Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi. » Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main : « Venez, dit-il, partons : Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois. » Et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque; à sa gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu duc de Buckingham, à la mort du roi son père : « Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et

douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon. » Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services. « Le roi est en prières, » leur répondit Juxon. Ils insistèrent. « Eh bien! dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant. » Ils se retirèrent. Le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et se relevant avec vivacité : « Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent; je leur ai pardonné du fond du cœur; je suis prêt à tout ce qui va m'arriver. » On avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre. « Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeun depuis longtemps; il fait froid, peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse... — Vous avez raison, » dit le roi, et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure.

Hacker frappa à la porte; Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte. « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des

banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi, à mesure qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelot et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson : « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il, ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles; » et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal; » et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache, » répéta-t-il d'un ton d'effroi... Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? » — « Je prie Votre Majesté de les ranger

sous son bonnet, répondit l'homme en s'inclinant. » Le roi les rangea avec l'aide de l'évèque... « J'ai pour moi, lui dit-il, en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. » — Juxon. « Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. » — Le roi. « Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble. » Et, se tournant vers l'exécuteur. « Mes cheveux sont-ils bien? » Il ôta son manteau et son Saint-Georges, donna le Saint-Georges à l'évêque en lui disant : *Souvenez-vous* [1], ôta son habit; remit son manteau, et, regardant le billot : « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. — « Il est ferme, sire. » — Le roi. « Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors... Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. — « Je l'attendrai, Sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi tendit les mains; l'exécuteur frappa; la tête tomba au premier coup : « Voilà la tête d'un traître! » dit-il en la montrant au peuple : un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud

[1] On ignore à quelle recommandation se rapportait ce mot.

pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps : il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

(*Histoire de la révolution d'Angleterre.*)

---

# CORMENIN.

(1788.)

Louis-Marie de la Haye DE CORMENIN, critique et pamphlétaire distingué, est né à Paris, d'une ancienne famille de robe. Il entra jeune au conseil d'État et déploya une aptitude supérieure dans les affaires administratives. Son ouvrage sur le *Droit administratif* est un des meilleurs traités sur la matière. La révolution de 1830 jeta M. de Cormenin dans le parti démocratique, et il en devint le pamphlétaire le plus violent. Ses *Pamphlets*, publiés sous le pseudonyme de *Timon*, le placent après Courier. Timon a dit lui-même, avec moins de modestie que de raison, que *son style est tour à tour léger, grave, incisif, coloré, nerveux, piquant, mordant, logique*. Une critique sévère pourrait trouver sa phrase recherchée, tendue, monotone, et lui reprocher de mettre trop de science de langage et trop d'art laborieux dans un genre d'écrit qui ne s'excuse que par la sincérité des préventions personnelles, ou par l'emportement de la passion politique.

M. de Cormenin a encore publié les *Entretiens de village*, ou instructions simples adressées aux villageois; et le *Livre des orateurs*,

précédé d'excellents préceptes sur l'art oratoire, ouvrage écrit avec un talent remarquable.

### Berryer.

Berryer est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français.

Oui, depuis Mirabeau, personne n'a égalé Berryer : ni le général Foy, qui récitait plus qu'il n'improvisait, et qui ne réunissait pas la dialectique serrée des affaires à la puissance d'organe et à la vaste éloquence de Berryer; ni Lainé, qui n'avait qu'un son harmonieux et pathétique; ni de Serre, qui, lourd et embarrassé dans ses exordes, ne laissait échapper que par intervalles le cri de sa passion oratoire; ni Casimir Périer, dont la véhémence ne se déployait que dans l'apostrophe; ni Benjamin Constant, dont le talent avait plus de souplesse et d'art que de mouvement et d'énergie; ni Manuel enfin, qui était doué d'un jugement sûr et courageux, mais qui, plus dialecticien qu'orateur, n'arrachait pas, comme Berryer, des frémissements involontaires à son auditoire ravi et transporté.

La nature a traité Berryer en favori. Sa stature n'est pas élevée, mais sa belle et expressive figure peint et reflète toutes les passions de son âme. Il vous fascine de son regard fendu et velouté, de son geste merveilleusement beau comme sa parole. Il est éloquent dans toute sa personne.

Il domine l'assemblée de sa tête haute. Il la porte en arrière comme Mirabeau, ce qui la dilate et l'épanouit.

Il s'établit à la tribune, et il s'en empare comme s'il en était le maître, j'allais dire le despote.

Sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge, et on dirait un géant.

Son front rugueux s'échauffe, et, quand sa tête bout, chose étrange! ses pores transsudent du sang.

Mais ce qu'il a d'incomparable, et par-dessus tous les autres orateurs de la Chambre, c'est le son de la voix, la première des beautés pour les acteurs et pour les orateurs. Les hommes rassemblés sont extrêmement sensibles aux qualités physiques de l'orateur et du comédien.

Mais M. Berryer ne doit pas seulement sa prééminence au hasard de ses qualités extérieures. Il est maître aussi dans l'art oratoire. La plupart des autres parleurs s'abandonnent à la verve de leurs inspirations, et ils rencontrent dans le désordre de leurs excursions de beaux mouvements. Mais ils manquent de méthode. On ne sait pas toujours bien, et ils ne le savent pas eux-mêmes, d'où ils partent et où ils veulent arriver. Ils se reposent en route et font halte pour reconnaître leur chemin. Ce qui rend M. Berryer supérieur à eux, c'est que, dès le seuil de son discours, il voit, comme d'un point élevé, le but où il tend. Il n'attaque pas brusquement son adversaire; il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation; il le débusque de poste en poste; il le trompe par des marches savantes; il s'en rapproche peu à peu, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étreint dans les nœuds redoublés de son argumentation. Cette méthode est celle des larges esprits, et elle fatiguerait bientôt un auditoire aussi inattentif qu'une chambre française, si M. Berryer ne soutenait

pas sa préoccupation légère par le charme de sa voix, l'animation de son geste et la noblesse élégante de sa diction.

On l'écoute, et l'on dirait que son auditoire sympathique répète tout bas en chœur les notes qui s'échappent de ce bel et mélodieux instrument.

Il subjugue l'assemblée; il se la soumet comme le magnétisé qu'on fait parler, se taire, marcher, s'arrêter, poursuivre, dormir; mais, s'il se réveille, le charme est rompu. De même, lorsque l'assemblée s'ébranle et descend de ses gradins pour aller voter, l'intérêt matériel, les principes ou les passions reprenant le dessus, elle scrutine contre le plus grand de nos orateurs non plus que si elle venait d'entendre des huissiers de service criant : « Silence, messieurs! »

Sa vaste et fidèle mémoire contient sans effort les dates les plus compliquées, et son doigt se pose sans hésitation sur les passages dispersés des nombreux documents qu'il analyse et qui fortifient la trame de ses discours.

Rien n'égale la variété de ses intonations, tantôt simples et familières, tantôt hardies, pompeuses, ornées, pénétrantes.

Sa véhémence n'a rien d'amer; ses personnalités, rien d'injurieux.

Il tire d'une cause tout ce qu'elle contient à la fois de spécieux et de solide, et il la hérisse d'arguments si captieux et si serrés, qu'on ne sait plus par où l'aborder ni le prendre.

Lorsqu'il a parcouru la série de ses preuves, il s'arrête un court moment; alors il les entasse les unes sur

les autres, et il en fait un monceau sous lequel il accable ses adversaires.

Il enchaîne, il retient, il délasse l'attention de ses auditeurs pendant plusieurs heures de suite; il les promène, sans les égarer, sous le péristyle et à travers les belles colonnades de son discours.

Il les éblouit par le spectacle varié de son génie. Il les tient suspendus au charme de sa magnifique parole.

Homme du monde, homme de dissipation et de plaisir, et d'un caractère enjoué, M. Berryer n'est pas naturellement laborieux. Il est doué cependant d'une grande aptitude pour les affaires. Nul, quand il le veut, n'approfondit mieux une question, n'en rassemble les détails avec une investigation plus curieuse, n'en compose un ensemble plus savant et mieux ordonné...

Ne croyez pas qu'il poursuive, qu'il sollicite ses inspirations : elles lui viennent. Il frémit dans tous les membres, des pieds à la tête. Il s'attendrit, il pleure, il se courrouce, il plie, il succombe sous les émotions de l'assemblée comme sous les siennes. Une fois entré dans le combat populaire, il n'y restera point. Il roulera avec le torrent, il mugira avec la tempête. On sent qu'il ne peut rester à l'étroit dans son principe; que les chaînes qu'il secoue lui pèsent; que l'air lui manque; que le terrain lui manque; qu'un auditoire carliste lui manque, et il lui faut, à lui, un terrain et un auditoire. Il faut qu'il passionne les spectateurs, qu'il répande son âme, qu'il se joue dans les ondulations de sa voix harmonieuse, qu'il parcoure librement l'espace et qu'il se déploie dans son vol. Alors il oubliera qu'il est légitimiste pour ne se

souvenir que de ce qu'il est Français; alors il se fera national. Il s'appuiera comme Antée, pour renouveler ses forces, sur le sol généreux de la patrie. Il se plongera, il s'absorbera dans la splendeur de la France, et il en sortira la tête couronnée de magnifiques rayons. Il se promènera avec l'assemblée autour de notre carte. Il posera sur nos frontières l'Italie, la Suisse, l'Espagne, la Prusse, la Belgique. Il nous représentera environnés d'une ceinture de fer, d'ennemis et de ruines, et, dans son patriotique enthousiasme, il s'écriera : « Je remercie « la Convention d'avoir sauvé l'indépendance de la « France! »

Il se révoltera des lâches concessions de notre diplomatie, et, la main étendue au-dessus de la tribune avec un geste d'une beauté singulière : « Cette main, dira-« t-il, se séchera avant de jeter dans l'urne une boule « qui dise que le ministère est jaloux de la dignité de la « France. Jamais! jamais! »

Et, comme ne pouvant maîtriser son émotion oratoire, il se tournera incidemment vers M. Thiers, arrivé là par le fil de la discussion, et il lui dira : « Je vous ho-« nore, monsieur, parce que vous avez fait deux actes « honorables en soutenant Ancône et en donnant votre « démission. Quelque distance qui doive naturellement « subsister entre nous deux, faites pour la France quel-« que chose d'utile et de grand, je vous applaudirai, « parce qu'après tout je suis né en France, et que je « veux rester Français. »

Une autre fois, il mettra la Russie aux prises avec l'Angleterre, et il s'indignera de ce que sa brave, sa

glorieuse France reste devant elles la spectatrice impuissante de leurs combats et du partage de leurs conquêtes :

« Considérez ces grandes expéditions à cinq cents lieues « de leurs frontières : d'un côté, l'expédition de Caboul ; « de l'autre, la tentative de Khiva. Voyez ces deux grandes « nations marcher à travers le monde pour dresser leurs « lignes de précautions l'une contre l'autre. »

« Quoi, messieurs, la France ne sera qu'une puissance « continentale, en dépit de ces vastes mers qui viennent « rouler leurs flots sur nos rivages et solliciter en quel- « que sorte le génie de notre intelligence ! »

Cette image est fort belle, et M. Berryer, ainsi que tous les grands orateurs, affecte surtout le style figuré dans les divers procédés de son éloquence.

(*Études sur les orateurs parlementaires.*)

---

# LAMARTINE.

(1790.)

M. Alphonse DE LAMARTINE, le premier poëte élégiaque et lyrique de notre littérature, est aussi un des plus grands prosateurs de notre époque. Il a écrit en prose des *Souvenirs et impressions pendant un voyage en Orient*, livre incomplet, souvent formé de notes à peine terminées, mais d'une richesse descriptive éblouissante ; une *Histoire des Girondins*, brillante œuvre d'art, d'imagination et de style, qui laisse trop à désirer sous le rapport de l'exactitude et de la vérité ; le

récit de son enfance et de sa jeunesse dans *Mes Confidences* et dans *Raphaël*, où l'on trouve des pages qui rivalisent de jeunesse, de fraîcheur et de grâce avec les *Harmonies* et les *Méditations;* une *Histoire de la révolution de* 1848, qui est moins une histoire qu'une apologie du gouvernement provisoire et surtout de l'auteur.

M. de Lamartine se montre, en prose comme en vers, doué de tous les dons. Son style est facile, abondant, flexible, brillant, harmonieux. Mais on y désirerait plus de correction, de précision, de simplicité, plus de mesure dans les images et de sobriété dans les détails, et un peu moins de cette monotonie toujours grandiose, riche, splendide. On voudrait aussi qu'il n'oubliât pas dans les récits historiques que la raison doit dominer l'imagination, et qu'une exactitude sévère est le premier mérite du narrateur [1].

## Les Méditations de Lamartine, jugées par M. Didot.

Un matin, je cachai sous mon habit le petit manuscrit relié en carton vert; il contenait les poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai, en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur, dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie française : M. Didot. Ce nom m'attira le premier, parce que, indépendamment de sa célébrité comme éditeur, M. Didot était de plus un écrivain assez considéré alors. Il avait publié ses propres vers avec tout le luxe et tout le retentissement d'un poëte qui possède les voix de sa propre renommée. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. Didot, porte tapissée de gloires, il me fallut un redoublement d'efforts sur moi pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un

[1] Voyez une *Notice* plus détaillée dans les *Poëtes*.

autre enfin plus violent encore pour sonner à la porte de son cabinet. Mais je voyais derrière moi le visage adoré de Julie qui m'encourageait, et sa main qui me poussait. J'osai tout.

M. Didot, homme d'un âge mûr, d'une figure précise et commerciale, d'une parole nette et brève comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps. Je m'embarrassai dans ces contours de phrases ambiguës, où se cache une pensée qui veut et qui ne veut pas aboutir au fait. Je croyais gagner du courage en gagnant du temps. A la fin je déboutonnai mon habit. J'en tirai le petit volume. Je le présentai humblement, d'une main tremblante, à M. Didot. Je lui dis que j'avais écrit ces vers, que je désirais les faire imprimer pour m'attirer sinon la gloire, dont je n'avais pas la ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier, si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés.

M. Didot sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur la table, et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Ces huit jours me parurent huit siècles. Mon avenir, ma fortune, ma renommée, la consolation ou le déses-

poir de ma pauvre mère, enfin, ma vie et ma mort étaient dans les mains de M. Didot. Tantôt je me figurais qu'il lisait ces vers avec la même ivresse qui me les avait dictés sur les montagnes ou au bord des torrents de mon pays; qu'il y retrouvait la rosée de mon âme, les larmes de mes yeux, le sang de mes jeunes veines; qu'il réunissait les hommes de lettres ses amis pour entendre ces vers; que j'entendais moi-même, du fond de mon alcôve, le bruit de leurs applaudissements.

Tantôt je rougissais en moi-même d'avoir livré aux regards d'un inconnu une œuvre si indigne de la lumière; d'avoir dévoilé ma faiblesse et ma nudité pour un vain espoir de succès qui se changerait en humiliation sur mon front au lieu de se convertir en joie et en or entre mes mains. Cependant l'espérance, aussi obstinée que mon indigence, reprenait le dessus dans mes rêves, et me conduisait d'heure en heure jusqu'à l'heure assignée par M. Didot.

Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte, sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallut bien entrer. Le visage de M. Didot était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et, cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papier : « J'ai lu vos vers, Monsieur, me dit-il, ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de la poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a

de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes; voilà des poëtes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais mauvais service en le publiant à mes frais. » En me parlant ainsi, il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la destinée; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit. Je remerciai M. Didot. Je m'excusai du temps que je lui avais fait perdre, et je descendis, les jambes brisées et les yeux humides, les marches de l'escalier.

Ah! si M. Didot, homme bon, sensible, patron des lettres, avait pu lire au fond de mon cœur et comprendre que ce n'était ni la fortune ni la gloire que venait mendier, son œuvre à la main, ce jeune inconnu, mais que c'était la vie que je lui demandais, je suis convaincu qu'il aurait imprimé le volume. Le ciel, au moins, lui en aurait rendu le prix! (*Raphaël.*)

### Exécution de Marie-Antoinette.

La reine, après avoir écrit et prié, dormit d'un sommeil calme quelques heures. A son réveil, la fille de madame Bault l'habilla et la coiffa, avec plus de décence et plus de respect pour son extérieur que les autres jours. Marie-Antoinette dépouilla la robe noire qu'elle avait portée depuis la mort de son mari; elle revêtit une robe

blanche en signe d'innocence pour la terre et de joie pour le ciel. Un fichu blanc recouvrait ses épaules; un bonnet blanc, ses cheveux. Seulement un ruban noir qui pressait ce bonnet sur les tempes rappelait au monde son deuil, à elle-même son veuvage, au peuple son immolation.

Les fenêtres et les parapets, les toits et les arbres étaient surchargés de spectateurs. Une nuée de femmes, ameutées contre l'*Autrichienne*, se pressait[1] autour des grilles et jusque dans les cours. Un brouillard blafard et froid d'automne flottait sur la Seine, et laissait, çà et là, glisser quelques rayons de soleil sur les toits du Louvre et sur la tour du Palais. A onze heures, les gendarmes et les exécuteurs entrèrent dans la salle des condamnés. La reine embrassa la fille du concierge, se coupa elle-même les cheveux, se laissa lier les mains sans murmure, et sortit d'un pas ferme de la Conciergerie. Aucune faiblesse féminine, aucune défaillance du cœur, aucun frisson du corps, aucune pâleur des traits. La nature obéissait à la volonté et lui prêtait toute sa vie pour mourir en reine.

En débouchant de l'escalier sur la cour, elle aperçut la charrette des condamnés, vers laquelle les gendarmes dirigeaient sa marche. Elle s'arrêta comme pour rebrousser chemin, et fit un geste d'étonnement et d'horreur. Elle avait cru que le peuple donnerait au moins de la décence à sa haine, et qu'elle serait conduite à l'échafaud, comme le roi, dans une voiture fermée. Ce mouvement comprimé, elle baissa la tête en signe d'accepta-

---

[1] *Pressaient* serait plus correct.

tion et monta sur la charrette. L'abbé Lothringer s'y plaça derrière elle, malgré son refus.

Le cortége sortit de la Conciergerie au milieu des cris de *Vive la République! Place à l'Autrichienne! Place à la veuve Capet! A bas la tyrannie!* Le comédien Grammont, aide de camp de Ronsin, donnait l'exemple et le signal de ces cris au peuple, en brandissant son sabre nu, et en fendant la foule du poitrail de son cheval. Les mains liées de la reine la privaient d'appui contre les cahots des pavés. Elle cherchait péniblement à reprendre l'équilibre et à garder la dignité de son attitude. « Ce ne sont pas là tes coussins de Trianon ! » lui criaient d'infâmes créatures. Les voix, les yeux, les rires, les gestes du peuple la submergèrent d'humiliation. Ses joues passaient continuellement du pourpre à la pâleur, et révélaient les bouillonnements et les reflux de son sang. Malgré le soin qu'elle avait pris de sa toilette, le délabrement de sa robe, le linge grossier, l'étoffe commune, les plis froissés déshonoraient son rang. Les boucles de ses cheveux s'échappaient de son bonnet et fouettaient ses tempes au souffle du vent. Ses yeux rouges et gonflés, quoique secs, révélaient les longues inondations d'une douleur épuisée de larmes. Elle se mordait par moments la lèvre inférieure avec les dents, comme quelqu'un qui comprime le cri d'une souffrance aiguë.

Quand elle eut traversé le Pont-au-Change et les quartiers tumultueux de Paris, le silence et la contenance sérieuse de la foule indiquèrent une autre région du peuple. Si ce n'était pas la pitié, c'était au moins la consternation. Son visage reprit le calme et l'uniformité d'ex-

pression que les outrages de la multitude avaient troublés au premier moment. Elle parcourut ainsi lentement toute la longueur de la rue Saint-Honoré. Le prêtre placé à côté d'elle sur la banquette s'efforçait vainement d'appeler son attention par des paroles qu'elle semblait repousser de son oreille. Ses regards se promenaient, avec toute leur intelligence, sur les façades des maisons, sur les inscriptions républicaines, sur les costumes et sur la physionomie de cette capitale, si transformée pour elle depuis seize mois de captivité. Elle regardait surtout les fenêtres des étages supérieurs où flottaient des banderoles aux trois couleurs, enseigne de patriotisme.

Le peuple croyait, et des témoins ont écrit que son attention légère et puérile était attachée à cette décoration extérieure de républicanisme. Sa pensée était ailleurs. Ses yeux cherchaient un signe de salut parmi ces signes de perte. Elle approchait de la maison qui lui avait été désignée dans son cachot. Elle interrogeait du regard la fenêtre d'où devait descendre sur sa tête l'absolution d'un prêtre déguisé. Un geste inexplicable à la multitude le lui fit reconnaître. Elle ferma les yeux, baissa le front, se recueillit sous la main invisible qui la bénissait, et, ne pouvant pas se servir de ses mains liées, elle fit le signe de la croix sur sa poitrine, par trois mouvements de sa tête. Les spectateurs crurent qu'elle priait seule et respectèrent son recueillement. Une joie intérieure et une consolation secrète brillèrent, depuis ce moment, sur son visage [1].

---

[1] Marie-Antoinette n'avait pas été privée des secours de la reli-

En débouchant sur la place de la Révolution, les chefs du cortége firent approcher la charrette le plus près possible du Pont-Tournant et la firent arrêter un moment devant l'entrée du jardin des Tuileries. Marie-Antoinette tourna la tête du côté de son ancien palais et regarda quelques instants ce théâtre odieux et cher de sa grandeur et de sa chute. Quelques larmes tombèrent sur ses genoux. Tout son passé lui apparaissait à l'heure de la mort. En quelques tours de roues, elle fut au pied de la guillotine. Le prêtre et l'exécuteur l'aidèrent à descendre en la soutenant par les coudes. Elle monta avec majesté les degrés de l'estrade. En arrivant sur l'échafaud, elle marcha par inadvertance sur le pied de l'exécuteur. Cet homme jeta un cri de douleur. « Pardonnez-moi, » dit-elle au bourreau, du son de voix dont elle eût parlé à un de ses courtisans. Elle s'agenouilla un instant et fit une prière à demi-voix, puis, se relevant : « Adieu encore une fois, mes enfants, » dit-elle en regardant les tours du Temple, « je vais rejoindre votre père. » Elle n'essaya pas, comme Louis XVI, de se justifier devant le peuple ni de l'attendrir sur sa mémoire. Ses traits ne portaient pas, comme ceux de son mari, l'empreinte de la béatitude anticipée du juste et du martyr, mais celle du dédain des hommes et de la juste impatience de sortir de la vie. Elle ne s'élançait pas au ciel, elle fuyait du pied la terre et elle lui laissait en partant son indignation et le remords.

---

gion. Un prêtre courageux, l'abbé Magnin, s'introduisit plusieurs fois dans la Conciergerie, y dit la messe, et communia la reine.

Le bourreau, plus tremblant qu'elle, fut saisi d'un frisson qui fit hésiter sa main en détachant la hache. La tête de la reine tomba. Le valet du supplice la prit par les cheveux et fit le tour de l'échafaud, en l'élevant dans sa main droite et en la montrant au peuple. Un long cri de *Vive la République!* salua ce visage décapité et déjà endormi.

La révolution se crut vengée, elle n'était que flétrie. Ce sang de femme retombait sur sa gloire, sans cimenter sa liberté. Paris eut cependant moins d'émotion de ce meurtre que du meurtre du roi. L'opinion affecta l'indifférence sur une des plus odieuses exécutions qui consternèrent la république. Le supplice d'une reine et d'une étrangère, au milieu du peuple qui l'avait adoptée, n'eut pas même la compensation des fins tragiques : le remords et l'attendrissement d'une nation.

(*Histoire des Girondins.*)

---

# VILLEMAIN.

(1791.)

M. Abel-François VILLEMAIN, le plus célèbre de nos critiques, est né à Paris. Il entra jeune dans la carrière de l'enseignement, qu'il a parcourue avec tant de gloire et qui l'a conduit aux plus hautes fonctions. Sous la Restauration, ses leçons de littérature, à la Faculté des lettres, devinrent, comme celles de MM. Guizot et Cousin, les événements intellectuels les plus importants de l'époque. M. Villemain n'a

publié que son *Cours de littérature française au moyen âge et au* XVIII[e] *siècle*. Ses leçons unissent la facilité, le mouvement de l'improvisation avec la précision, la pureté, l'élégance d'une composition achevée. Il a le premier élevé la critique littéraire au niveau de l'histoire. Sous sa plume élégante et ingénieuse, la critique raconte les événements littéraires, comme l'histoire raconte les événements de la politique et de la guerre, et elle montre l'influence réciproque que les écrivains et les sociétés exercent les uns sur les autres. On regrette qu'un critique doué d'une sagacité si vive, d'un goût si sûr, laisse quelquefois désirer des conclusions plus nettes, des jugements plus décisifs. Il semble que M. Villemain ne veuille jamais user de toute l'autorité que lui a donnée, dans le jugement des choses d'esprit, le plus rare bon sens, joint au double talent de le communiquer par la parole et par la plume.

Nous devons encore à M. Villemain une *Histoire de Cromwell*, remarquable par la clarté et l'élégance du style, des *Discours et Mélanges littéraires*, 1 vol.; — un *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IV[e] *siècle*, 1 vol.; — des *Études d'histoire moderne*, 1 vol.; — des *Études de littérature*, 1 vol.; — et un charmant volume intitulé : *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*.

## Indépendance de Ducis.

Un trait distinctif du caractère de Ducis, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable. Jamais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle; car dans son siècle il fut constamment très-religieux.

Quand l'ordre social se rétablit avec pompe, lorsqu'on fit l'empire, l'homme qui voulait être la gloire publique de la France et s'occupait d'attirer, d'absorber dans l'abîme de sa renommée toutes les célébrités secondaires,

---

[1] Voyez un *Parallèle de M. Villemain et de M. Cousin*, par M. Sainte-Beuve.

tourna les yeux vers Ducis; il voulait le faire sénateur, Ducis n'en avait nulle envie. Le maître de la France le chercha donc, et voulut l'honorer, le récompenser, *l'avoir* enfin. En général, il séduisait si facilement, qu'il était tout étonné de trouver quelqu'un qui osât résister, ou même échapper à ses bienfaits.

Un jour, dans une réunion brillante, il l'aborda comme on aborde un poëte, par des compliments sur son génie; ses louanges n'obtiennent rien en retour; il va plus loin, il parle plus nettement; il parle de la nécessité de réunir toutes les célébrités, toutes les gloires de la France, autour d'un pouvoir réparateur. Même silence, même froideur. Enfin, comme il insistait, Ducis, avec une originalité toute shakspearienne, lui prend fortement le bras et lui dit: « Général, aimez-vous la chasse? » Cette question inattendue laisse le général embarrassé. « Eh bien, si vous aimez la chasse, avez-vous chassé quelquefois aux canards sauvages? C'est une chasse difficile, une proie qu'on n'attrape guère, et qui flaire de loin le fusil du chasseur. Eh bien, je suis un de ces oiseaux, je me suis fait canard sauvage. » Et en même temps il fuit à l'autre bout du salon, et laisse le vainqueur d'Arcole et de Lodi fort étonné de cette incartade.

(*Cours de littérature française.*)

## Fénelon écrivain.

Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages parurent inspirés par les devoirs de son état, par ses mal-

heurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent à son insu de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques sermons, premier essai de sa jeunesse. La composition n'y est pas forte et soignée comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire ; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie qui fait peu d'efforts. Cependant Fénelon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire ; et ses études, à cet égard, se retrouvent dans trois dialogues à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savent tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénelon ; et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple, qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La *Lettre sur l'Éloquence,* écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine, appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuadée d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge : aucune lecture plus courte ne

présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénelon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son âme plus que de sa mémoire; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts! Mais parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves; et alors, pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grâce inimitable.

Cette *Lettre à l'Académie*, les *Dialogues sur l'Éloquence*, quelques *Lettres à la Mothe sur Homère et sur les anciens*, placeraient Fénelon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits et la composition si antique et si neuve du *Télémaque*. Fénelon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle cette *aimable simplicité du monde naissant*[1]. Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque; il les étudie, il les imite de préférence; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le *Télémaque*. On se tromperait de croire que Fénelon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, l'humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la *Cyropédie*. Dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un

[1] Dans sa *Lettre sur les anciens et les modernes.*

État réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénelon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure et de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénelon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'*Iliade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère, et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la *Cyropédie*. En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénelon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages inspirations de Philoctète...

Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation des beautés étrangères, inimitables avant et après Fénelon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*; et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes.....

Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force,

c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples : l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale du plan. Le caractère le plus heureux, dans cette variété de portraits, c'est celui de Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'*Odyssée*, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes ; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique.....

De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poëme ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions ; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement et se développerait en s'épurant. On blâme dans *Grandisson* l'uniformité de la sagesse et de

la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement, parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénelon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait, avant tout, l'instruction de son élève; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le *Télémaque*, trésor des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'Enfer et l'Élysée de Fénelon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur, la perfection du sixième livre de l'*Énéide*, on sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable, ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles substituée à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime et saisit mieux que Dante les secours si neufs et si grands du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables : et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on

ne trouve dans aucun autre. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son âme, enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon; c'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes, dans l'Élysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain célèbre [1] a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon; et, malgré les efforts d'une riche imagination et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénelon est une création du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style de *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur; et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés,

[1] Chateaubriand, dans les *Martyrs*.

de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une beauté sévère et calculée; mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives; dans une harmonie libre et variée, qui accompagne le style et le soutient comme l'accent soutient la voix; enfin, dans une douce chaleur partout répandue, comme l'âme et la vie du discours.

Les *Aventures d'Aristonoüs* respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénelon. Dans ce morceau de quelques pages, on devinerait l'auteur du *Télémaque*, comme dans le *Dialogue d'Eucrate et de Sylla* on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très-étroit l'essai de tout leur génie. Après le *Télémaque*, l'ouvrage le plus important de Fénelon, par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'existence de Dieu*. On n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke. Fénelon procède par l'argument des causes finales, ce qui est très-favorable à l'imagination descriptive : il répand des trésors d'éloquence; il peint la nature; il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle se trouve peut-être à un plus haut degré, et plus dégagée d'ornements, dans ses *Lettres sur la Religion*, modèle d'une discussion sincère et convaincante : enfin,

comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'âme, tous les ouvrages de Fénelon, marqués d'une telle empreinte, ont quelque chose de rare et de touchant.

Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses *Entretiens affectifs*, soit dans la gravité de ses *Directions pour la conscience d'un Roi*, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire ; c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent, du fond de son âme. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées; quoique la diction savante, énergique de Rousseau paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. (*Notice sur Fénelon.*)

---

# COUSIN.

(1792.)

M. Victor Cousin, chef de l'école de la philosophie éclectique, est fils d'un horloger de Paris. Il entra jeune dans l'enseignement, et embrassa la carrière philosophique. Disciple de Royer-Collard, et son successeur à l'École normale, il enseigna d'abord la philosophie écossaise de Reid, se fortifia ensuite dans l'étude de la philosophie allemande de Kant, et finit par faire entre les diverses philosophies un choix qui s'est appelé la philosophie *éclectique*. La philosophie du XVIIIe siècle avait proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir, en face des philosophes absolutistes, qui ne parlaient que de règle et de devoir. La philosophie éclectique se proposa de concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir.

M. Cousin a publié une *Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*, des *Fragments philosophiques et littéraires*, une *Traduction des Œuvres de Platon*, des *Fragments philosophiques;* divers travaux littéraires sur *Pascal*, sur *Jacqueline Pascal; la Jeunesse de Madame de Longueville; du Vrai, du Beau et du Bien;* etc. Ces ouvrages assurent à M. Cousin un rang éminent parmi les écrivains contemporains. Ce qui distingue son style, c'est un art profond, en partie caché par un grand naturel; c'est la vivacité, l'éclat, l'élévation; c'est une phrase savante, mais aisée et flexible, qui tantôt se déploie en majestueuses périodes, tantôt s'accourcit et s'aiguise en traits acérés. Aucun style ne rappelle mieux les formes et la grandeur de l'admirable langue du XVIIIe siècle, et ce n'est pas faire tort à M. Cousin que de dire qu'il est peut-être plus éminent comme littérateur que comme philosophe [1].

## Philosophie des révolutions.

Longtemps l'humanité se repose dans une forme de la liberté qui lui suffit. Cette forme ne s'établit et ne se

---

[1] Voyez un *Parallèle de M. Cousin et de M. Villemain*, par M. Sainte-Beuve.

soutient qu'autant qu'elle convient à l'humanité. Il n'y a jamais d'oppression entière et absolue, même dans les époques qui nous paraissent aujourd'hui les plus opprimées; car un état de la société ne dure, après tout, que par le consentement de ceux auxquels il s'applique. Les hommes ne désirent pas plus de liberté qu'ils n'en conçoivent, et c'est sur l'ignorance bien plus que sur la servilité que sont fondés tous les despotismes. Ainsi, sans parler de l'Orient, où l'homme enfant avait à peine le sentiment de son être, c'est-à-dire de la liberté; en Grèce, dans cette jeunesse du monde où l'humanité commence à se mouvoir et à se connaître, la liberté naissante était bien faible encore, et pourtant ces démocraties de la Grèce n'en demandaient pas davantage. Mais comme il est de l'essence de toute chose imparfaite de tendre à se perfectionner, toute forme partielle n'a qu'un temps et fait place à une forme plus générale qui, tout en détruisant la première, en développe l'esprit; car le mal seul périt, le bien reste et fait sa route. Le moyen âge, où peu à peu l'esclavage succombe sous l'Évangile, le moyen âge a possédé bien plus de liberté que le monde ancien. Aujourd'hui, il nous paraît une époque d'oppression, parce que, l'esprit humain n'étant plus satisfait des libertés dont il jouissait alors, vouloir le renfermer dans l'enceinte de ces libertés qui ne lui suffisent plus, est une oppression véritable. Mais la preuve que le genre humain ne se trouvait pas opprimé au moyen âge, c'est qu'il le supporta. Il n'y a pas plus de deux ou trois siècles que le moyen âge commence à peser à l'humanité; aussi, depuis deux ou trois siècles,

il est attaqué. Les formes de la société, quand elles lui conviennent, sont inébranlables; le téméraire qui ose y toucher se brise contre elles. Mais quand une forme de la société a fait son temps; quand on conçoit, quand on veut plus de droits qu'on n'en possède; quand ce qui était un appui est devenu un obstacle; quand enfin l'esprit de liberté et l'amour des peuples, qui marche à sa suite, se sont retirés ensemble de la forme autrefois la plus puissante et la plus adorée, le premier qui met la main sur cette idole, vide du dieu qui l'animait, l'abat aisément et la réduit en poussière.

Ainsi va le genre humain de forme en forme, de révolution en révolution, ne marchant que sur des ruines, mais marchant toujours. Le genre humain, comme l'univers, ne continue de vivre que par la mort; mais cette mort n'est qu'apparente, puisqu'elle contient le germe d'une vie nouvelle. Les révolutions, considérées de cette manière, ne consternent plus l'ami de l'humanité, parce qu'au delà des destructions momentanées il aperçoit un renouvellement perpétuel; parce qu'en assistant aux plus déplorables tragédies il en connaît l'heureux dénoûment; parce qu'en voyant décliner et tomber une forme de la société, il croit fermement que la forme future, quelles que soient les apparences, sera meilleure que toutes les autres : telle est la consolation, l'espérance, la foi sereine et profonde du philosophe.

Les crises de l'humanité s'annoncent par de tristes symptômes et de sinistres phénomènes. Les peuples qui perdent leur forme ancienne aspirent à une forme nouvelle qui est moins distincte à leurs yeux et les agite

bien plus qu'elle ne les console par les vagues espérances qu'elle leur donne et les perspectives lointaines qu'elle leur découvre. C'est surtout le côté négatif des choses qui est clair; le côté positif est obscur. Le passé qu'on rejette est bien connu; l'avenir qu'on invoque est couvert de ténèbres. De là ces troubles de l'âme qui souvent, dans quelques individus, aboutissent au scepticisme. Contre le trouble et le scepticisme notre asile inviolable est la philosophie, qui nous révèle le fond moral et l'objet certain de tous les mouvements de l'histoire, et nous donne la vue distincte et assurée de la vraie société dans son éternel idéal.

Oui, il y a une société éternelle sous des formes qui se renouvellent sans cesse. De toutes parts on se demande où va l'humanité. Tâchons plutôt de reconnaître le but sacré qu'elle doit poursuivre. Ce qui sera peut nous être obscur; grâce à Dieu, ce que nous devons faire ne l'est point. Il est des principes qui subsistent et suffisent à nous guider parmi toutes les épreuves de la vie et dans la perpétuelle mobilité des affaires humaines. Ces principes sont à la fois très-simples et d'une immense portée. Le plus pauvre esprit, s'il a en lui un cœur humain, peut les comprendre et les pratiquer; et ils contiennent toutes les obligations que peuvent rencontrer, dans leur développement le plus élevé, les individus et les États. C'est d'abord la justice, le respect inviolable que la liberté d'un homme doit avoir pour celle d'un autre homme; c'est ensuite la charité, dont les inspirations vivifient les rigides enseignements de la justice sans les altérer. La justice est le frein de l'humanité, la charité en est

l'aiguillon. Otez l'une ou l'autre, l'homme s'arrête ou se précipite. Conduit par la charité, appuyé sur la justice, il marche à sa destinée d'un pas réglé et contenu. Voilà l'idéal qu'il s'agit de réaliser, dans les lois, dans les mœurs, et, avant tout, dans la pensée et dans la philosophie. L'antiquité, sans méconnaître la charité, recommandait surtout la justice, si nécessaire aux démocraties. La gloire du christianisme est d'avoir proclamé et répandu la charité, cette lumière du moyen âge, cette consolation de la servitude, et qui apprend à en sortir. Il appartient aux temps nouveaux de recueillir le double legs de l'antiquité et du moyen âge, et d'accroître ainsi le trésor de l'humanité. Fille de la révolution française, la philosophie du XIXe siècle se doit à elle-même d'exprimer enfin dans leurs caractères distinctifs et de rappeler à leur harmonie nécessaire ces deux grands côtés de l'âme, ces deux principes différents, également vrais, également sacrés, de la morale éternelle : justice et charité.

### Le premier des beaux-arts.

L'expression étant le but suprême, l'art qui s'en rapproche le plus est le premier de tous les arts.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique ; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'âme un rapport merveilleux. Il semble que l'âme est [1] un écho

[1] *Soit* ne serait-il pas plus correct ?

où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires, qu'il n'est pas difficile d'admettre en voyant les effets de notre musique sur nous-mêmes, qui ne sommes point aussi sensibles au beau que les anciens. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très-compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui surtout quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il vous plonge dans d'ineffables rêveries. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limites, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun; d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentiments accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pourtant pas le premier des arts.

La musique paye la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné; elle éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini, parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique : elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images,

mais celle qui fait battre le cœur : car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur, une fois ému, ébranle tout le reste : c'est ainsi que la musique peut indirectement, et jusqu'à un certain point, susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative ni sur l'intelligence : elle est sur le cœur; c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment; mais là même son pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentiments avec une force incomparable, elle n'en exprime qu'un petit nombre. Par voie d'association, elle peut les réveiller tous; mais directement elle n'en produit guère que deux, les plus simples, les plus élémentaires, la tristesse, la joie, avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer l'héroïsme, la résolution vertueuse, et bien d'autres sentiments où interviennent assez peu la tristesse et la joie : elle en est aussi incapable que de peindre un lac ou une montagne. Elle s'y prend comme elle peut : elle emploie le large, le rapide, le fort, le doux, etc.; mais c'est à l'imagination à faire le reste, et l'imagination ne fait que ce qui lui plaît; sous la même mesure, celui-ci met une montagne, et celui-là l'Océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques; le solitaire, des inspirations religieuses. Sans doute, les paroles déterminent l'expression musicale; mais le mérite alors est à la parole, non à la musique, et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres, le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi

l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'infinitude. Je n'admets nullement cette fameuse définition du chant : — une déclamation notée. Une simple déclamation bien accentuée est assurément préférable à des accompagnements étourdissants; mais il faut laisser à la musique son caractère, et ne lui enlever ni ses défauts ni ses avantages. Il ne faut pas surtout la détourner de son objet, et lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Elle n'est pas faite pour exprimer des sentiments compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'âme vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'âme tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui, à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Leo, de Durante, de Pergolèse, sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel; et leur âme a pu y monter, sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par les degrés qu'elle choisit elle-même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés et tissus, pour ainsi dire, de tous les sentiments naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde.

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, en y

ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre. Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher de soleil, l'Océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève au-dessus de toutes les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'âme humaine dans la richesse et la variété de ses sentiments.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise, pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme

la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide, que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture : et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées, à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissance de la nature et de l'âme. Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour leur propre mesure; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes. Quelle poésie! s'écrie-t-on à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire; c'est un jugement naturel, qui

fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais et des temples, comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques : tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux ; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer, avec la justesse la plus exquise, Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère! Et dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie; mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accents. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, plus d'un vers de Virgile, des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte*, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Dans le chant célèbre de Pergolèse, *Stabat mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus, de la musique ou des paroles. Le *Dies iræ, dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent pour ainsi

dire : chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale ; mais elle est lumineuse autant que pathétique ; elle parle à l'esprit comme au cœur ; elle est en cela inimitable et inaccessible ; elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles ! (*Du Beau et de l'Art.*)

---

# THIERRY.

(1795.)

M. Augustin Thierry, l'un des chefs de la nouvelle école historique, est né à Blois, d'une famille pauvre et obscure. Après de brillantes études, il professa quelque temps. Vers 1820, il débuta dans la littérature par une série d'articles d'histoire et de critique, insérés dans les journaux, et publiés depuis sous le titre de *Dix ans d'études historiques* et de *Lettres sur l'Histoire de France*. Le jeune écrivain n'avait cherché dans l'étude des documents originaux que des arguments en faveur de ses opinions libérales. Il y découvrit une doctrine nouvelle et des principes nouveaux ; il opéra une réforme dans la manière d'écrire l'histoire et de juger les origines de la monarchie, la conquête franke,

l'avénement des dynasties royales, l'établissement des communes, etc. Il voulut mettre en pratique la théorie historique qu'il avait proclamée, c'est-à-dire unir l'art et la science, et faire du drame avec les matériaux fournis par une érudition scrupuleuse. En 1825, il publia l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, récit dramatique et philosophique, qui réunit à une vaste érudition toutes les richesses d'une imagination féconde et d'un style pur, gracieux, animé, et poétique sans cesser d'être sobre. En 1840, M. Thierry a publié les *Récits des temps mérovingiens*, intéressante suite de tableaux de la vie civile, politique et religieuse en France, au VIe siècle. Le charme de la diction, des peintures pittoresques, un récit vif et dramatique, donnent à ce livre l'attrait du roman.

M. A. Thierry, devenu aveugle et infirme, poursuit avec la même ardeur le cours de ses glorieux travaux. Depuis 1835, il dirige l'immense publication faite par le Gouvernement de tous les matériaux appartenant à l'histoire du tiers état; et l'*Introduction* de ce vaste recueil, intitulée *Essai sur l'Histoire et la formation du Tiers État*, est elle-même un admirable résumé de cette histoire, et peut-être l'écrit le plus solide de ce martyr de la science et de l'art, qui, depuis tant d'années, ne lit qu'avec les yeux d'autrui.

## Bataille de Hastings.

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la Bastille*[1], les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les

---

[1] Ce lieu, situé à huit milles au nord-ouest de Hastings, s'appelle aujourd'hui *Battle*, bataille.

gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance, et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée et portant des arcs longs d'un corps d'homme, ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. Au moment où les

troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort;
« car si nous les vainquons, nous serons tous riches.
« Ce que je gagnerai, vous le gagnerez : si je conquiers,
« vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez.
« Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement
« pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation
« entière des félonies, des parjures et des trahisons de
« ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes
« et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont décimé
« les compagnons d'Auvré, mon parent, et l'ont fait
« périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de
« tous leurs méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : « Dieu aide! Dieu aide! »

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des re-

doutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer devant eux, mais de lancer leurs traits en haut pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les Normands furent repoussés à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et à cette nouvelle la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et vaincrai avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées : cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage. (*Hist. de la conquête d'Angleterre.*)

### Mariage de Galeswinthe.

A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et

de vagues inquiétudes sur l'avenir. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur, elle courut vers sa mère; et, jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'un quart d'heure en pleurant et sans dire un mot. Les ambassadeurs francks se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l'une de l'autre et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler du voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et le troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi et de la longueur du chemin. La reine pleura et demanda pour sa fille encore un jour de délai. Mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ : « Un seul jour encore, répondit-elle, et je ne demanderai plus rien; savez-vous que, là où vous emmenez ma fille, il n'y aura plus de mère pour elle? » Mais tous les retards possibles étaient épuisés; Athanagild imposa son autorité de roi et de père; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage traversa les rues de Tolède et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortége

de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite et voulut aller au delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galeswinthe; et, d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait : « C'est jusque-là que je veux aller, » et, parvenue à ce terme, elle passait outre. A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles; elle ne s'en aperçut pas et voulut encore aller plus loin. Mais comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortége, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fît un mille de plus. Il fallut se résigner à une séparation inévitable; et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima, en paroles douces, sa tristesse et ses craintes maternelles : « Sois heureuse, dit-elle; mais j'ai peur pour toi; prends garde, ma fille, prends garde. » A ces mots, qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentiments, Galeswinthe pleura et répondit : « Dieu le veut, il faut que je me soumette ! » et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortége : cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta au bord de la route; et, fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de la regarder, debout et immobile, jusqu'à ce

qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin. Galeswinthe, triste, mais résignée, continua sa route vers le nord. Son escorte, composée de seigneurs et de guerriers des deux nations, Goths et Franks, traversa les Pyrénées, puis les villes de Narbonne et de Carcassonne, sans sortir du royaume des Goths, qui s'étendait jusque-là; ensuite elle se dirigea, par la route de Poitiers et de Tours, vers la cité de Rouen, où devait avoir lieu la célébration du mariage. Aux portes de chaque grande ville, le cortége faisait halte, et tout se disposait pour une entrée solennelle; les cavaliers jetaient bas leurs manteaux de route, découvraient les harnais de leurs chevaux et s'armaient de leurs boucliers, suspendus à l'arçon de la selle. La fiancée du roi de Neustrie quittait son lourd chariot de voyage pour un char de parade, élevé en forme de tour et tout couvert de plaques d'argent. Le poëte contemporain, à qui sont empruntés ces détails, la vit entrer ainsi à Poitiers, où elle se reposa quelques jours; il dit qu'on admirait la pompe de son équipage, mais il ne parle point de sa beauté.

Les noces de Galeswinthe furent célébrées avec autant d'appareil et de magnificence que celles de sa sœur Brunhilde; il y eut même, cette fois, pour la mariée des honneurs extraordinaires; et tous les Franks de la Neustrie, seigneurs et simples guerriers, lui jurèrent fidélité comme à un roi. Rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs épées et les brandirent en l'air en prononçant une vieille formule païenne qui dévouait au tranchant du glaive celui qui violerait son serment.

Ensuite, le roi lui-même renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale; posant sa main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths, et tant qu'elle vivrait de ne prendre aucune autre femme.

Galeswinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux convives; elle les accueillit comme si elle les eût déjà connus : aux uns elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes; tous l'assuraient de leur dévouement et lui souhaitaient une longue et heureuse vie.

(*Récits des temps mérovingiens.*)

---

# SALVANDY.

(1795.)

M. Narcisse-Achille DE SALVANDY, romancier, historien et diplomate, est né à Condom, en Gascogne. Il entra jeune au service, et devint officier dans les campagnes de 1813 et de 1814. La guerre terminée, il prit la plume, et écrivit contre l'invasion étrangère des pamphlets patriotiques qui firent du bruit. Plus tard, M. de Salvandy a publié *Alonzo ou l'Espagne*, peinture fidèle de l'Espagne contemporaine, qui serait un beau roman historique s'il y avait moins de complication dans les aventures et d'emphase espagnole dans le style; et une *Histoire de Pologne, avant et sous Jean Sobieski*, écrite avec plus de mesure et de simplicité.

M. de Salvandy est un écrivain brillant, chaleureux et coloré; la générosité de ses sentiments donne je ne sais quel air noble et chevaleresque à tout ce qui sort de sa plume; mais il manque parfois de précision et de pureté, et sa chaleur dégénère en emportement.

### Le mariage de Jean Sobieski[1].

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution féconde en plaisirs. Un matin donc, avant le lever du soleil, le grand maréchal se rendit au palais en personne, précédé de cosaques et d'heiduques de sa garde qui agitaient des torches; suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses clients, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures; lui-même resplendissant de diamants et d'or; son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes et de saphirs. La reine mena les deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du saint-siége, Odescalchi, cette union que d'étranges événements suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XII; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poëtes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de tous deux. Quatre semaines auparavant, les mêmes

---

[1] Sobieski, grand maréchal de Pologne, épousa, en 1667, Marie-Casimire d'Arquien, veuve de Zamoyski, palatin de Sandomir.

voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoyski. Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi; à une heure du matin il durait encore. Le roi, Louise de Gonzague, l'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de France, le nonce du pape, l'archevêque de Gnesen, et les deux époux dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parents des mariés, sous le nom de gospodars et gospodines, ou maîtres et maîtresses de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se pressaient autour de la table royale, portant à genoux la santé de Leurs Majestés sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge tendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent, annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Varsovie.

La matinée du lendemain fut consacrée à la réception des présents. Madame Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra, éclatante de parure et de beauté, sur le trône même de Louise de Gonzague,

dont elle semblait, avec son air de satisfaction pensive, faire un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Matthieu Mattheinski lut tout haut la liste des seigneurs réunis la veille au banquet royal ; et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établissait une émulation de largesses entre tous les grands de la cour ; et le chancelier de la reine, qui répondait pour madame Sobieska aux compliments des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles.

Enfin le troisième jour se leva. Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage de peur qu'on ne les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelque cent mille livres le prix du banquet; ce n'étaient que quartiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, et autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait par des flots de fumée les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les danses joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit de tous les instruments; les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur

part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, tous les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts apportés par les convives disparurent aussi, mais sans être brisés; la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient pas en état, plus que leurs laquais, de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabre étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante et une affreuse mêlée.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent.

(*Histoire de Jean Sobieski.*)

---

# JOUFFROY.

(1796-1842.)

**Simon-Théodore JOUFFROY, un des philosophes les plus distingués de l'école éclectique, naquit au village des Pontêts, près de Mouthe, dans le département du Doubs. Au sortir de l'École normale il fut nommé professeur suppléant de philosophie au collége Bourbon. Il devint ensuite professeur suppléant de l'histoire de la philosophie, et enfin professeur titulaire de philosophie, à la Faculté des lettres. Il fut en outre membre de l'Institut, du Conseil de l'instruction publique et de la Chambre des députés.**

Jouffroy a publié la *Traduction des œuvres philosophiques de Reid*, et celles des *Esquisses de philosophie morale* par Dugald-Stewart, un *Cours de droit naturel*, un *Cours d'esthétique* et deux volumes de *Mélanges philosophiques*.

En philosophie, Jouffroy n'a guère été que le disciple des philosophes écossais et de M. Cousin, et n'a révélé quelque originalité que dans l'étude des phénomènes psychologiques. Mais dans les lettres il laissera un souvenir durable. Son style, toujours naturel, facile, animé, quelquefois éloquent, a une pureté, une souplesse, une grâce, qu'on trouve dans bien peu d'ouvrages philosophiques.

## Les degrés de la vie morale.

Une chose bien remarquable c'est que, chez les hommes dont la volonté paresseuse néglige la direction de certaines facultés, ces facultés semblent s'accoutumer à cette indépendance, et ne se laissent reprendre et gouverner de nouveau qu'avec une incroyable résistance. Ainsi, quand nous avons pris l'habitude de laisser flotter à son gré notre faculté de penser, ce n'est qu'à grand'-peine et par des efforts soutenus que nous pouvons l'appliquer et la fixer sur un objet: à chaque instant, elle nous échappe, et nous sommes obligés de courir après, de la mener et de peser, pour ainsi dire, sur elle de tout le poids de notre autorité pour la retenir. C'est cette même négligence qui fait que certaines personnes ne peuvent contenir la fougue de leurs sentiments. En général, notre autorité en nous-mêmes ne s'entretient que par un exercice continuel; c'est aussi par là seulement qu'elle peut croître et devenir facile. La mesure de cette autorité est aussi celle de la dignité de l'homme, parce que cette autorité est l'homme même.

Il y a trois degrés principaux dans l'établissement de cette autorité, et ces trois degrés constituent trois états intérieurs différents, autour desquels viennent se grouper toutes les nuances de dignité morale dont la conscience humaine présente le spectacle. Naturellement les capacités sont insoumises, parce que l'autorité de la volonté leur impose une direction qui contrarie leur pente naturelle. Or la plupart des hommes laissent leurs capacités dans cet état d'insubordination, ou tout au plus en soumettent une ou deux dont le service docile est indispensable à la profession qu'ils exercent. Il suit de là que, chaque capacité se déployant à l'aventure, tout en eux est l'image de l'anarchie et du désordre; au lieu que l'homme devrait régner sur elles, elles règnent sur lui, et il est l'esclave de toutes les sensations, de toutes les passions, de toutes les erreurs, de toutes les imaginations, de toutes les folies qu'elles enfantent. Une circonstance se présente-t-elle qui exigerait l'action prompte et rigoureuse de l'une de ces facultés, en vain la volonté essaye de l'employer : comme elle n'a pas été accoutumée à servir, elle résiste à ses ordres et la laisse impuissante ou faible, là où elle aurait dû triompher. L'expérience répétée de cette impuissance jette l'homme dans un profond découragement, et, s'il se rend justice, dans un mécontentement de lui-même qui le rend très-misérable. Le plus souvent il ne trouve pas la force de sortir de cet état : effrayé des difficultés, corrompu par l'habitude de la faiblesse, il s'abandonne, il renonce à soi-même et, continuant à déchoir de lâcheté en lâcheté, il tombe presque au niveau des choses, finit par s'y oublier, et

présente le triste spectacle d'une noble nature abrutie et dégradée par sa propre faute.

Il n'y a qu'un noyen d'échapper à cette déplorable destinée : c'est d'établir en soi, à la sueur de son front, l'empire de la volonté. La tâche est plus facile dans certaines natures que dans d'autres, et c'est un des bienfaits d'une bonne éducation d'y préparer l'homme dans l'enfance, et de lui en rendre l'accomplissement moins pénible. Mais les plus heureuses dispositions et l'éducation la mieux dirigée ne peuvent qu'adoucir la lutte et ne sauraient en dispenser. Beaucoup d'âmes, obéissant à de nobles impulsions, embrassent cette lutte généreuse dans les beaux jours de la jeunesse ; mais bien peu la soutiennent avec constance. La plupart ne tardent pas à céder à la fatigue, et, sans renoncer au combat, passent leur vie dans des alternatives de courage et de faiblesse qui les rendent tour à tour heureuses et malheureuses, fières ou mécontentes d'elles-mêmes, et qui les tiennent à à égale distance de la dégradation et de la sainteté morales. Celles-là ont peut-être des grâces à rendre de la brièveté de la vie ; car si leur dignité morale se sauve, c'est le plus souvent parce qu'elles n'ont pas eu le temps de la perdre. En pareille affaire, flotter entre la victoire et la défaite, c'est être plus près de la défaite que de la victoire, car la défaite est plus naturelle que la victoire. Toutefois la lutte, à quelque degré qu'elle existe, est noble ; mais elle n'est sublime que quand elle est persévérante, et elle l'est d'autant plus, qu'elle est plus pénible et plus longue. La lutte persévérante est aussi la seule qui, dans la courte durée de cette vie, puisse conduire l'homme à

ce troisième degré de dignité personnelle qui est le plus haut point de perfection qu'il lui soit donné d'atteindre.

Dans ce troisième état, dont le caractère est la beauté, les capacités sont tellement rompues à l'obéissance par l'effet d'une longue et sévère discipline qu'elles se plient sans résistance à tous les ordres de la volonté, et jouent sous sa main avec la même facilité que les touches d'un instrument sous les doigts d'un musicien habile. Toute lutte a cessé, et la volonté, heureuse d'un empire facile, gouverne presque sans y penser, et fait des prodiges avec un abandon plein de grâce. A voir comme elle règne, on croirait que son autorité est naturelle, et l'on dirait d'un ange qui n'a jamais connu les fatigues de la pensée, les orages des passions et les révoltes d'une sensibilité capricieuse. Une ineffable harmonie éclate dans tout ce qu'elle fait, parce que toutes ses facultés, dociles à sa voix, concourent à ses moindres desseins dans la mesure qu'elle veut et avec une égale aisance. Aussi tout ce qu'elle fait est plein et achevé. Comme tout effort a disparu, l'énergie de la personnalité paraît moins dans cet état que dans la lutte; l'homme y est moins imposant, mais plus aimable; moins sublime, mais plus beau. C'est la différence du chêne qui, sur le sommet d'un rocher escarpé, résiste à la tempête éternelle qui l'assiége, et développe, malgré les vents, ses branches courtes mais vigoureuses, et du platane majestueux qui, dans le fond d'une heureuse vallée, élève paisiblement sa tête vers le ciel, et répand de tous côtés avec une harmonieuse profusion la richesse de son feuillage.

(*Des facultés de l'âme humaine.*)

# VINET.

(1796-1847.)

Alexandre VINET, moraliste et critique éminent, naquit au village de Crassier, dans le canton de Vaud. Ses études terminées, il entra dans l'état ecclésiastique, et se voua à l'enseignement. Il professa la littérature française à l'université de Bâle, puis à celle de Lausanne. Une grande partie de ses travaux littéraires a été publiée dans le journal *le Semeur*. On pourrait lui appliquer ce qu'il a dit d'un critique, à qui il est bien supérieur : « C'était un homme d'un goût exquis, dont la critique était à la fois de la philosophie et du sentiment, passionné avec intelligence pour le beau antique et pour le beau chrétien, d'une sévérité courageuse, parce que l'intention en était pure, libre d'esprit de coterie et d'esprit de contradiction. » Malgré sa passion pour l'art, Vinet se montre encore plus occupé des idées morales et chrétiennes que des idées purement littéraires ; il recherchait le bon avant de songer au beau.

Outre les articles de critique, Vinet a laissé une *Chrestomathie française*, recueil de morceaux en prose et en vers, précédée d'un excellent précis de la littérature française ; des *Études sur Pascal ;* une *Histoire de Littérature française au* XVIII[e] *siècle ;* des *Études sur la Littérature française au* XIX[e] *siècle ;* des *Essais de philosophie morale et religieuse ;* des *Discours religieux ;* des *Études évangéliques ;* des *Écrits polémiques*, tous dictés par l'esprit de justice et de charité.

## Génie du Christianisme.

Je m'abstiens de rechercher jusqu'à quel point et dans quel sens le livre de M. de Chateaubriand a pu modifier les convictions philosophiques des hommes de son temps. Il est plus facile et moins hasardeux d'apprécier l'influence littéraire de ce livre fameux. Avant tout, il a été,

pour les poëtes, pour les artistes, une riche palette, où les plus habiles n'ont pas été les moins empressés à venir tremper leur pinceau ; il a, non pas le premier, mais avec le plus grand succès, donné l'exemple d'appliquer la couleur locale aux tableaux que l'imagination emprunte aux souvenirs de l'histoire; il a reporté avec empire les esprits aux sources du romantisme et de la poésie classique, vers le moyen âge et vers l'antiquité grecque; il a réveillé le goût des études historiques en faisant entrevoir de combien de poésie, de combien d'émotions et de jouissances nous privaient nos préjugés en histoire; non pas qu'il soit lui-même exempt de préjugés, non pas que sa couleur soit toujours vraie; son moyen âge est de fantaisie; sa prédilection n'est guère qu'une hallucination poétique, dont, sans se rétracter formellement, il a fait justice plus tard; mais il a réveillé des souvenirs éteints, il a piqué la curiosité par la séduction, quelquefois trompeuse, de son coloris; la foule a, sur ses pas, remonté le courant des âges; la nation s'est informée de ses origines : ce poëte a produit des historiens. Enfin, le *Génie du Christianisme* a modifié la langue elle-même; il l'a enrichie de mots et de formes dont plusieurs étonnèrent à leur apparition, et furent ensuite couramment employés par ceux qu'ils avaient le plus étonnés. La langue littéraire de nos jours est tout étincelante des épithètes, des métaphores, des associations de mots dont M. de Chateaubriand l'a dotée. Dans le style, il a répandu des teintes plus vives, et introduit, si j'ose parler ainsi, le spectacle. On avait jadis outré le mouvement; on a prodigué la couleur. La sobriété de l'ancien style français a

disparu sans retour; mais le *Génie du Christianisme* a maintenu la grâce de ses mouvements, la fermeté de son attitude, la noble simplicité de ses allures. La phrase de M. de Chateaubriand, avec une intention musicale un peu trop marquée, un rhythme quelquefois trop prononcé, est pourtant bien la phrase française, nette, prompte, élastique. Mais, au total, c'en est fait, je ne dirai pas de la candeur du XVII[e] siècle, mais de la simplicité de diction du XVIII[e]. Le *Génie du Christianisme* a créé une nouvelle tradition. L'esprit français saura bien, dans cette voie moderne, se restreindre et se réprimer; mais tout nous entraîne vers le luxe et vers la fantaisie; et, si la langue de notre époque ressemblait à celle du grand siècle, elle ne ressemblerait pas au nôtre. La France du XIX[e] siècle est bien toujours la France; mais c'est la France du XIX[e] siècle, que le poëte semble avoir caractérisée d'avance lorsqu'il a dit, en parlant des coursiers de Phaéton :

> Exspatiantur equi, nulloque inhibente per auras
> Ignotæ regionis eunt. (*Ovide.*)

## Chateaubriand et Madame de Staël.

Il me semble qu'on reconnaît chez M. de Chateaubriand un esprit étendu, mais plus juste cependant et plus solide qu'étendu. Ceux qui lui ont refusé la justesse n'ont pas pris garde que les erreurs de son jugement tiennent bien moins à un travers de l'esprit qu'à l'incomplet de ses systèmes et à la grandeur de son imagination : le fond de l'esprit, pour ainsi parler, demeure

excellent; il a du Voltaire dans la vivacité de son bon sens. Il possède une rare intelligence, qui n'a peut-être d'autres bornes que ses répugnances; mais cette intelligence n'est pas du génie; M. de Chateaubriand n'est pas créateur en fait de pensée, et il ne paraît pas probable qu'aucune de ces grandes idées sur lesquelles, de siècle en siècle, vivent les sociétés humaines doive porter sa marque et son nom. Il a l'imagination noble et magnifique plutôt que puissante et féconde. Elle se plaît aux vastes perspectives, soit dans le temps, soit dans l'espace : mais elle est précise dans la grandeur; elle s'applique aux faits particuliers, au concret, à l'histoire, dans tous les sens du mot; elle se nourrit de souvenirs et de réalité.

Mme de Staël a peut-être plus d'esprit que M. de Chateaubriand; mais elle en a quelquefois plus qu'elle n'en peut porter : l'érudition de M. de Chateaubriand lui aide à porter le sien. Tout ce qu'il reproduit a une forme arrêtée et vit par le détail; il n'en est pas ainsi de Mme de Staël, qui ne connaît à fond que l'âme et les relations sociales. Mme de Staël enlève d'un regard les contours de chaque fait, M. de Chateaubriand le détache soigneusement du sol; elle médite, il étudie; il compte les livres pour beaucoup, elle au contraire pour peu de chose. Ce dédain du particulier et du concret ne fait pas les artistes : aussi l'auteur de *Corinne* l'est-elle beaucoup moins que l'auteur des *Martyrs;* mais, si elle a moins enchanté l'imagination, elle a exercé sur les esprits une action plus profonde et plus décisive. Elle a semé plus d'idées, elle a, dans ce qui est, dans ce qui se passe sous

nos yeux, une part plus grande à réclamer. La vie humaine les a tous deux étonnés, comme elle étonne tous les esprits au-dessus du vulgaire; mais l'étonnement de Mme de Staël a été plus profond, plus sérieux; son regard a pénétré plus avant, et par là même, chose étonnante, la femme philosophe a fini par mieux comprendre la religion que celui qu'on pourrait appeler le défenseur en titre et le lauréat du christianisme.

Tous deux, en littérature, ont poussé leurs contemporains dans des voies nouvelles; mais elle dans un sens plus général, M. de Chateaubriand dans une direction plus nationale, plus française; l'une est plus allemande, l'autre est plus latin; l'une est trop étrangère au sentiment de l'antiquité, l'autre, parmi les écrivains de son temps, est le plus touché et le plus intelligent de la beauté antique. Mme de Staël enfin est trop dominée par sa sensibilité, et met trop en toutes choses toute son âme pour être librement artiste; M. de Châteaubriand, doué de plus d'imagination que de sensibilité, est pourvu de l'une et de l'autre dans des proportions singulièrement favorables aux exigences de l'art.

Tous deux ont innové en fait de langage : leurs ouvrages sont les origines de la langue que nous parlons; ils sont tous deux pour nous comme une jeune antiquité; mais les innovations de Mme de Staël répondent mieux aux besoins de la pensée et du sentiment, celles de M. de Chateaubriand aux vœux de l'imagination. La langue de Mme de Staël n'est pas aussi simple qu'elle est vraie; celle de M. de Chateaubriand, avec un plus grand air de simplicité, a quelque chose de plus factice et de plus pré-

médité; sa parole est arrangée avec un art infini; mais elle est arrangée, et toutefois elle ne manque pas de vérité subjective, l'auteur étant un ou s'étant fait un avec son langage. Il a réveillé, vivifié les mots par des acceptions nouvelles, par des combinaisons imprévues, dont le motif, pour l'ordinaire, est plein de poésie : il a consacré la simplicité des tours, l'aisance et le naturel des mouvements; c'est par les mots surtout qu'il exerce du prestige; nul n'en a de plus beaux, et souvent une familiarité de bon goût relève à propos le grandiose et la fierté des images. J'ai parlé ailleurs de chevalerie; cette langue qu'il a trouvée est, par excellence, la langue de l'antique honneur, et l'on sent qu'elle siérait dans la bouche des preux.

A considérer dans ses rapports avec les sons la langue de M. de Chateaubriand, c'est une mélodie un peu vague, mais ravissante, dont il semble avoir recueilli les modulations principales au bord mélancolique des mers et dans les clairières des vieilles forêts. La prose ni peut-être les vers n'avaient point jusqu'alors tant ressemblé à la musique; il y avait du moins peu d'exemples d'une si suave harmonie, et certains effets pouvaient passer pour entièrement nouveaux.

On a trop joui de cette harmonie pour oser dire, comme on l'aurait dû peut-être, qu'elle est quelquefois un peu trop marquée; on a moins épargné le luxe et la bizarrerie des images dont plusieurs, soit que l'auteur les ait dès lors supprimées ou maintenues, sont encore aujourd'hui citées comme de vraies énormités; mais il est bon de dire qu'elles sont toutes empruntées à ses

premiers ouvrages, et qu'il a porté aussi sur ce point comme sur les autres cet amour de la perfection, ce soin du détail qui le distingue noblement à une époque de fécondité négligente et de littérature facile.

---

# MIGNET.

(1796.)

M. François-Auguste MIGNET est né à Aix, en Provence. Ses études terminées, il alla se fixer à Paris. Il se fit connaître par un Cours d'histoire professé à l'Athénée, par des articles de journaux et par une *Histoire de la Révolution française* écrite à vingt-huit ans. Le jeune auteur se propose de faire l'histoire des causes de la révolution, et ce n'est qu'en courant qu'il trace les caractères et raconte les faits. Ce livre se distingue par une fermeté de jugement, un esprit de généralisation, une vue de l'ensemble, des formes nettes et arrêtées qui ne sont pas toujours le partage de l'âge mûr.

Depuis, M. Mignet a publié des *Notices historiques* et des *Mémoires sur des questions d'histoire ;* une *Histoire d'Antonio Pérès*, ministre de Philippe II; une *Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne*, et, en dernier lieu, une *Histoire de Marie Stuart*. Tous ces ouvrages sont remarquables par la profondeur et l'exactitude du savoir, par une rare pénétration, par un sens moral très-élevé, par un style ferme et pur, quoique parfois compassé et symétrique, par une élégance virile, et, en général, par toutes les qualités d'un écrivain plus consommé qu'original.

## Assassinat du comte Rossi.

15 novembre 1848.

Il n'y a pas encore deux mois qu'il conduisait, avec une adroite supériorité et une ferme prévoyance, les

affaires du pontificat constitutionnel. Le 15 novembre, il devait exposer ses projets à la chambre des députés romains dans un discours où, après avoir rappelé en termes magnifiques la révolution opérée par Pie IX, il disait : « En quelques mois Sa Sainteté a accompli d'elle-même une œuvre qui aurait suffi à la gloire d'un long règne, et a donné aux chefs des nations les plus nobles exemples de sagesse civile. L'histoire, impartiale et véridique, répétera, et à bon droit, en racontant les actes de ce pontificat, que l'Église, inébranlable sur ses fondements divins et inflexible dans la sainteté de ses dogmes, comprend et seconde toujours avec une admirable prudence les honnêtes changements des choses de la terre et les mouvements que la Providence imprime à la vie des peuples. »

Ce discours ne fut pas prononcé. La faction violente qui avait déjà désuni l'Italie allait achever de la perdre. Elle vit un obstacle à ses desseins dans le ministre habile de Pie IX. Elle s'attacha à le rendre suspect auprès du parti national comme un étranger, tandis qu'on le décriait auprès du peuple comme un hérétique, et elle résolut ensuite de se défaire de lui. Le 15 novembre, jour même où M. Rossi devait paraître à l'assemblée des députés, dans le palais de la chancellerie, fut marqué pour l'exécution du complot.

Les projets sinistres des partis ne restent jamais entièrement mystérieux : la timidité les divulgue, et l'orgueil les annonce. Ce jour fatal, M. Rossi fut averti quatre fois. Une lettre anonyme le prévint d'abord du danger ; il la dédaigna. Effrayée des bruits ou des pres-

sentiments publics, la femme d'un de ses collègues lui écrivit pour lui exprimer ses inquiétudes et lui conseiller d'utiles précautions. Il lui répondit, moitié en italien, moitié en français, une lettre pleine d'une abnégation enjouée et d'une sécurité reconnaissante. Avant de se transporter au palais de la chancellerie, il se rendit au Quirinal, et là un camérier du pape lui renouvela les mêmes avertissements et lui fit part des mêmes craintes. Sa fermeté ne fut point ébranlée, et il quitta le Saint-Père en le rassurant. Mais, à sa sortie du cabinet pontifical, il rencontre un prêtre qui l'attend pour l'instruire du redoutable projet. « Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dit M. Rossi ; il faut que j'aille sur-le-champ au palais de la chancellerie. » — « Il s'agit de votre vie, ajoute le prêtre en le retenant par le bras. Si vous y allez, vous êtes mort ! » Frappé de ces avis successifs, M. Rossi s'arrête un instant, réfléchit en silence, puis il continue sa marche en disant : « La cause du pape est la cause de Dieu ; Dieu m'aidera. » Et il se rend où la fatalité de sa situation l'appelle, où la grandeur de son courage le conduit.

Arrivé sur la place du palais, que semblent protéger deux bataillons de la garde civique, il entend sortir de la foule des cris qui n'ont pas le pouvoir de l'agiter et qui le font dédaigneusement sourire. Il s'avance jusque sous le péristyle de la chancellerie d'un pas ferme et avec un visage calme. C'est là que les conjurés l'attendaient : les uns sous la colonnade qu'il devait traverser, les autres sur les marches de l'escalier par où il devait monter dans la salle où siégeaient les députés déjà

réunis. En le voyant, les premiers se serrent autour de lui et les seconds s'avancent à sa rencontre. Entouré de ses ennemis, M. Rossi, sans se troubler, cherche à se frayer un passage au milieu d'eux. C'est alors qu'avec une horrible habileté, et pour faciliter au meurtrier des coups plus sûrs, l'un des conjurés le touche brusquement à l'épaule, et tandis que l'infortuné M. Rossi se retourne vers lui avec toute la fierté de son regard et l'assurance de son courage, il tend le cou au meurtrier, qui lui enfonce un poignard dans la gorge et le frappe mortellement.

Ce crime, auquel la garde civique assista, pour ainsi dire, sans l'empêcher, que les députés apprirent sans s'émouvoir, ne resta pas seulement impuni; il fut loué. Le parti qui l'avait fait commettre osa l'avouer, et se hâta de s'en servir. Il outragea de son allégresse la famille éperdue et menacée de l'éminente victime. Il assiégea dans le Quirinal, avec une ingratitude insensée, le vénérable Pie IX, et il dépouilla de son autorité temporelle, après l'avoir contraint à fuir de Rome, le premier pape qui se fût montré réformateur et qui eût fait luire sur ses peuples les nouvelles clartés politiques. Les prospérités de la violence ne sauraient être durables, et il n'était pas réservé à une domination commencée par le meurtre, poursuivie dans le désordre, aboutissant à la dictature et se mettant en guerre avec le monde civilisé de subsister longtemps. Mais, en frappant M. Rossi, elle avait fait à l'Italie un mal irréparable. Elle l'avait privée d'un de ses plus glorieux enfants. Elle avait enlevé à un pays qui manque d'hommes expéri-

mentés et habiles le grand serviteur dont l'esprit fécond, le savoir exercé, la forte prévoyance et l'incontestable ascendant pourraient être aujourd'hui si utiles à la conduite de ses affaires et à l'établissement de sa liberté. (*Éloge historique de Rossi.*)

---

# THIERS.

(1797.)

M. Louis-Adolphe THIERS, historien, orateur et homme d'État distingué, est né à Marseille. Après de brillantes études, il alla chercher fortune à Paris. Admis à la rédaction d'un journal, il se fit remarquer par la verve et l'audace de sa polémique et par une merveilleuse facilité de style et d'intelligence. La publication d'une *Histoire de la Révolution française* lui assura bientôt une position littéraire éminente. Le style de cet ouvrage est simple, clair, rapide, animé comme celui de l'improvisation; mais il pèche souvent sous le rapport de la précision, de la pureté, de l'élégance. On pourrait reprocher aussi à l'auteur d'être trop favorable aux divers partis qui arrivent au pouvoir, et trop sévère pour les adversaires de la révolution. On désirerait plus d'indignation contre des crimes inexcusables et plus de sympathie pour des douleurs sans exemple.

M. Thiers publie en ce moment une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, bien supérieure à celle de la *Révolution*, dont elle est la suite. Malgré bien des erreurs de détail et des appréciations contestables, défauts inévitables dans un grand ouvrage sur l'histoire contemporaine, ce livre est un des beaux monuments historiques de notre époque. M. Thiers a le mérite d'avoir essayé le premier de *montrer la vérité complète en histoire*. Il fait tout comprendre. Aucun historien n'a expliqué avec plus de lucidité et d'agrément les détails les plus embrouillés de l'administration, de la guerre, de la diplomatie, des

finances, de la marine, etc. Il est vrai qu'il porte ce mérite jusqu'à l'exagération, et qu'il prodigue les détails jusqu'à faire des traités spéciaux sur chaque sujet, et à nuire à l'intérêt général du récit. Mais la clarté admirable de ces hors-d'œuvre et le plaisir qu'on éprouve à s'instruire si facilement font passer sur ce défaut, de même que l'aisance et le naturel de son style en font pardonner les négligences [1].

### Mort de Mirabeau.

Des pressentiments de mort se mêlaient à ses vastes projets et quelquefois en arrêtaient l'essor. Cependant sa conscience était satisfaite ; l'estime publique s'unissait à la sienne, et l'assurait que, s'il n'avait pas encore assez fait pour le salut de l'État, il avait du moins assez fait pour sa propre gloire. Pâle et les yeux profondément creusés, il paraissait tout changé à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites ; les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune avaient usé en peu de temps cette existence si forte. Des bains qui renfermaient une dissolution de sublimé avaient produit cette teinte verdâtre qu'on attribuait au poison. La cour était alarmée, tous les partis étonnés, et avant sa mort on s'en demandait la cause. Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins ; néanmoins on lui désobéit, et ils trouvèrent la mort qui s'approchait et qui déjà s'était emparée des pieds. La tête fut atteinte la dernière,

---

[1] Voyez un jugement par M. Sainte-Beuve, page 317.

comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence. La cour envoyait émissaires sur émissaires; les bulletins de sa santé se transmettaient de bouche en bouche, et allaient répandre partout la douleur à chaque progrès du mal. Lui, entouré de ses amis, exprimait quelques regrets sur ses travaux interrompus, quelque orgueil sur ses travaux passés : « Soutiens, disait-il à son domestique, soutiens cette tête, la plus forte de France. » L'empressement du peuple le toucha; la visite de Barnave, son ennemi, qui se présenta chez lui au nom des Jacobins, lui causa une douce émotion. Il donna encore quelques pensées à la chose publique. L'assemblée devait s'occuper du droit de tester; il appela M. de Talleyrand, et lui remit un discours qu'il venait d'écrire. « Il sera plaisant, lui dit-il, d'entendre parler contre les testaments un homme qui n'est plus et qui vient de faire le sien. » La cour avait voulu en effet qu'il le fît, promettant d'acquitter tous les legs. Reportant ses vues sur l'Europe, et devinant les projets de l'Angleterre : « Ce Pitt, dit-il, est le ministre des préparatifs; il gouverne avec des menaces : je lui donnerais de la peine si je vivais. » Le curé de sa paroisse venant lui offrir ses soins, il le remercia avec politesse et lui dit en souriant qu'il les accepterait volontiers s'il n'avait dans sa maison son supérieur ecclésiastique, M. l'évêque d'Autun. Il fit ouvrir ses fenêtres : « Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui; il ne reste plus qu'à s'envelopper de

parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel. » Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. « Vous aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances inutiles. » En disant ces mots il demande de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit avec calme, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après, il expire : c'était le 2 avril 1791. Cette nouvelle se répand aussitôt à la cour, à la ville, à l'assemblée. Tous les partis espéraient en lui, et tous, excepté les envieux, sont frappés de douleur. L'assemblée interrompt ses travaux, un deuil général est ordonné, des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés. « Nous irons tous ! » s'écrient-ils. L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon avec cette inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

(*Histoire de la Révolution française.*)

### Bataille de Friedland.

Napoléon, entouré de ses lieutenants, leur expliqua, avec la force et la précision de langage qui lui étaient ordinaires, le rôle que chacun d'eux avait à jouer dans cette journée. Saisissant par le bras le maréchal Ney, et

lui montrant Friedland, les ponts, les Russes accumulés en avant : « Voilà le but, lui dit-il, marchez-y sans regarder autour de vous; pénétrez dans cette masse épaisse, quoi qu'il puisse vous en coûter; entrez dans Friedland, prenez les ponts, et ne vous inquiétez pas de ce qui pourra se passer à droite, à gauche ou sur vos derrières. L'armée et moi sommes là pour y veiller. »

Ney, bouillant d'ardeur, tout fier de la redoutable tâche qui lui était assignée, partit au galop pour disposer ses troupes en avant du village de Sortlack. Frappé de son attitude martiale, Napoléon, s'adressant au maréchal Mortier, lui dit : « Cet homme est un lion. »

Sur le terrain même, Napoléon fit écrire ses dispositions sous sa dictée, afin que tous ses généraux les eussent bien présentes à l'esprit, et qu'aucun d'eux ne fût exposé à s'en écarter. Il rangea donc le corps du maréchal Ney à droite, de manière que Lannes, ramenant la division Verdier sur Posthenen, pût présenter, avec elle et les grenadiers, deux fortes lignes. Il plaça le corps de Bernadotte (temporairement Victor) entre Ney et Lannes, un peu en avant de Posthenen, et en partie caché par les inégalités du terrain. La belle division Dupont formait la tête de ce corps. Sur le plateau, derrière Posthenen, Napoléon établit la garde impériale, l'infanterie en trois colonnes serrées, la cavalerie sur deux lignes. Entre Posthenen et Heinrichsdorf se trouvait le corps du maréchal Mortier, concentré et augmenté des jeunes fusiliers de la garde impériale. Un bataillon du 4ᵉ d'infanterie légère et le régiment de la garde municipale de Paris avaient remplacé dans Heinrichsdorf les grena-

diers de la brigade Albert. La division polonaise Dombrowski avait rejoint la division Dupas, et gardait l'artillerie. Napoléon laissa au général Grouchy le soin de défendre la plaine de Heinrichsdorf. Il ajouta aux dragons et aux cuirassiers que ce général commandait la cavalerie légère des généraux Beaumont et Colbert, pour l'aider à se débarrasser des Cosaques. Enfin, pouvant disposer encore de deux divisions de dragons, il plaça celle du général Latour-Maubourg, renforcée des cuirassiers hollandais, derrière le corps du maréchal Ney, et celle du général La Houssaye, renforcée des cuirassiers saxons, derrière le corps de Victor. Les Français, dans cet ordre imposant, ne présentaient pas moins de quatre-vingt mille hommes. L'ordre fut réitéré à la gauche de ne point se porter en avant, de se borner à contenir les Russes jusqu'à ce que le succès de la droite fût décidé. Napoléon voulut qu'on attendît, pour commencer le feu, le signal d'une batterie de vingt pièces de canon placées au-dessus de Posthenen...

Enfin, le moment convenable lui paraissant arrivé, il donna le signal. Les vingt pièces de canon tirèrent à la fois; l'artillerie de l'armée leur répondit sur toute la ligne, et, à ce signal impatiemment attendu, le maréchal Ney ébranla son corps d'armée.

Il sortit du bois de Sortlack, en échelons, la division Marchand s'avançant la première à droite, la division Bisson la seconde à gauche. Toutes deux étaient précédées d'une nuée de tirailleurs qui, à mesure qu'on s'approchait de l'ennemi, se repliaient et rentraient dans les rangs. On marcha résolûment sur les Russes, et on

leur enleva le village de Sortlack, si longtemps disputé. Leur cavalerie, pour arrêter notre mouvement offensif, essaya une charge sur la division Marchand. Mais les dragons de Latour-Maubourg et les cuirassiers hollandais, passant entre les intervalles de nos bataillons, chargèrent à leur tour cette cavalerie, la rejetèrent sur son infanterie, et, poussant les Russes contre l'Alle, en précipitèrent un grand nombre dans le lit profondément encaissé de cette rivière. Quelques-uns se sauvèrent à la nage, beaucoup se noyèrent. Une fois sa droite appuyée sur l'Alle, le maréchal Ney en ralentit la marche, et porta en avant sa gauche, formée par la division Bisson, de manière à refouler les Russes dans l'étroit espace compris entre le Ruisseau-du-Moulin et l'Alle. Arrivé à ce point, le feu de l'artillerie ennemie redoubla. Outre les batteries qu'on avait en face, il fallait essuyer le feu de celles qui se trouvaient à la rive droite de l'Alle et dont il était impossible de se débarrasser en les prenant, puisqu'on était séparé d'elles par le lit de la rivière. Nos colonnes, battues à la fois de front et de flanc par les boulets, supportaient avec un admirable sang-froid cette horrible convergence de feux. Le maréchal Ney, galopant d'un bout de la ligne à l'autre, soutenait le cœur de ses soldats par sa contenance héroïque. Cependant des files entières étaient emportées, et le feu devenait tel que les troupes même les plus braves ne pouvaient pas le supporter longtemps. A cet aspect, la cavalerie de la garde russe, que commandait le général Kollogribow, s'élance au galop pour essayer de mettre en déroute l'infanterie de la division Bisson,

qui lui paraissait chancelante. Troublée pour la première fois, cette vaillante infanterie cède du terrain, et deux ou trois bataillons se rejettent en arrière. Le général Bisson, qui par sa stature domine les lignes de ses soldats, veut en vain les retenir. Ils se retirent en se pelotonnant autour de leurs officiers. La situation devient bientôt des plus graves. Heureusement le général Dupont, placé à quelque distance, aperçoit ce commencement de désordre; et, sans attendre qu'on lui prescrive de marcher, ébranle sa division, passe devant elle en lui rappelant Ulm, Dirnstein, Halle, et la porte à la rencontre des Russes. Elle s'avance dans la plus belle attitude sous les coups de cette effroyable artillerie, tandis que les dragons de Latour-Maubourg, revenant à la charge, se jettent sur la cavalerie russe, qui s'était éparpillée à la poursuite de nos fantassins, et parviennent à la ramener. La division Dupont, continuant son mouvement sur ce terrain déblayé, oblige l'infanterie russe à s'arrêter. Par sa présence, elle remplit de confiance et de joie les soldats de Ney. Les bataillons de Bisson se reforment, et toute notre ligne raffermie recommence à marcher en avant. Il fallait répondre à la formidable artillerie de l'ennemi; et l'artillerie de Ney, trop peu nombreuse, pouvait à peine se tenir en batterie devant celle des Russes. Napoléon ordonne au général Victor de réunir toutes les bouches à feu de ses divisions, et de les ranger en masse sur le front de Ney. C'était l'habile et intrépide général Sénarmont qui commandait cette artillerie. Il la conduit au grand trot, la joint à celle du maréchal Ney, la porte à plusieurs centaines de pas en

avant de notre infanterie, et, se posant audacieusement en face des Russes, ouvre sur eux un feu terrible par le nombre des pièces et par l'habileté du tir. Dirigeant contre la rive droite une de ses batteries, il fait taire bientôt celles que l'ennemi avait de ce côté. Puis, poussant en avant sa ligne d'artillerie, il s'approche successivement jusqu'à portée de mitraille, et, tirant sur des masses profondes qui s'accumulent en rétrogradant dans le coude de l'Alle, il y cause d'affreux ravages. Notre ligne d'infanterie suit ce mouvement, et s'avance, protégée par les nombreuses bouches à feu du général Sénarmont. Les Russes, toujours plus refoulés dans ce gouffre, éprouvent une sorte de désespoir, et tentent un effort pour se dégager. Leur garde impériale, appuyée au Ruisseau-du-Moulin, et à demi cachée dans le ravin qui sert de lit à ce ruisseau, sort de cette retraite, et marche, la baïonnette baissée, sur la division Dupont, placée aussi le long du ruisseau. Celle-ci n'attend pas la garde russe, va droit à elle, et, lui présentant la baïonnette, la repousse, l'accule au ravin. Les Russes ramenés se jettent les uns au-delà du ravin, les autres sur les faubourgs de Friedland. Le général Dupont, avec une partie de sa division, franchit le Ruisseau-du-Moulin, chasse devant lui tout ce qu'il rencontre, se trouve ainsi sur les derrières de l'aile droite des Russes, aux prises avec notre gauche, dans la plaine de Heinrichsdorf, tourne Friedland, et l'aborde par la route de Kœnigsberg, tandis que Ney, continuant à y marcher directement, entre par la route d'Eylau. Une affreuse mêlée s'engage aux portes de la ville. On presse les

Russes de toutes parts, on pénètre dans les rues à leur suite, on les rejette sur les ponts de l'Alle, que l'artillerie du général Sénarmont, restée en dehors, enfile de ses obus. Les Russes se précipitent sur les ponts pour chercher un refuge dans les rangs de la 14e division, laissée en réserve de l'autre côté de l'Alle par le général Benningsen. Ce malheureux général, rempli de douleur, était accouru auprès de cette division, afin de la porter sur le bord de la rivière, au secours de son armée en péril. A peine quelques débris de son aile gauche ont-ils passé les ponts que ces ponts sont détruits, incendiés par les Français et par les Russes eux-mêmes, pressés de nous arrêter. Ney et Dupont, après avoir rempli leur tâche, se réunissent au milieu de Friedland en flammes, et se félicitent de ce glorieux succès.

Napoléon n'avait cessé de suivre des yeux ce grand spectacle, placé de sa personne au centre des divisions qu'il tenait en réserve. Tandis qu'il le contemplait attentivement, un obus passe à la hauteur des baïonnettes, et un soldat, par un mouvement instinctif, baisse la tête. « Si cet obus t'était destiné, lui dit Napoléon en souriant, tu aurais beau te cacher à cent pieds sous terre, il irait t'y chercher. » Il voulait ainsi accréditer cette utile croyance, que le destin frappe indistinctement le brave et le lâche, et que la lâcheté qui se cache se déshonore inutilement.

En voyant Friedland occupé, et les ponts de l'Alle détruits, Napoléon pousse enfin sa gauche en avant sur l'aile droite de l'armée russe, privée de tout moyen de retraite, et ayant derrière elle une rivière sans ponts.

Le général Gortschakoff, qui commandait cette aile, aperçoit le danger dont il est menacé, veut conjurer l'orage, et essaye de charger la ligne française qui s'étend de Posthenen à Heinrichsdorf, formée par le corps du maréchal Lannes, par celui de Mortier, par la cavalerie du général Grouchy. Mais Lannes, avec ses grenadiers, tient tête aux Russes. Le maréchal Mortier, avec le 15^e et les fusiliers de la garde, leur oppose une barrière de fer. L'artillerie de Mortier surtout, dirigée par le colonel Balbois et par un excellent officier hollandais, M. Vanbriennen, leur cause des dommages incalculables. Enfin, Napoléon, tenant à profiter des restes du jour, porte toute sa ligne en avant. Infanterie, cavalerie s'ébranlent en même temps. Le général Gortschakoff, tandis qu'il se voit ainsi pressé, apprend que Friedland est occupé par les Français. Il veut le reprendre, et dirige une colonne d'infanterie vers les portes de cette ville. Cette colonne y pènètre et refoule un moment les soldats de Dupont et de Ney. Mais ceux-ci repoussent à leur tour la colonne russe. Une nouvelle mêlée s'engage au milieu de cette malheureuse cité dévorée par les flammes, qu'on se dispute à la lueur de l'incendie. Les Français en restent enfin les maîtres, et ramènent le corps de Gortschakoff dans cette plaine sans issue qui lui avait servi de champ de bataille. L'infanterie de Gortschakoff se défend avec intrépidité, et, plutôt que de se rendre, se précipite dans l'Alle. Une partie des soldats russes, assez heureuse pour trouver des passages guéables, parvient à se sauver. Une autre se noie dans la rivière. Toute l'artillerie demeure

dans nos mains. Une colonne s'enfuit en descendant l'Alle, sous le général Lambert, avec une portion de la cavalerie. L'obscurité de la nuit, le désordre inévitable de la victoire lui facilitent la retraite, et elle réussit à s'échapper de nos mains.

Il était dix heures et demie du soir. La victoire était complète à la gauche et à la droite. Napoléon, dans sa vaste carrière, n'en avait pas remporté une plus éclatante. Il avait pour trophées quatre-vingts bouches à feu, peu de prisonniers à la vérité, car les Russes avaient mieux aimé se noyer que se rendre; mais vingt-cinq mille hommes tués, blessés ou noyés couvraient de leurs corps les deux rives de l'Alle. La rive droite, où beaucoup d'entre eux s'étaient traînés, présentait un spectacle de carnage presque aussi affreux que la rive gauche. Plusieurs colonnes de feu, s'élevant de Friedland et des villages voisins, jetaient une sinistre lueur sur ce lieu, théâtre de douleur pour les uns, de joie pour les autres. Nous n'avions pas à regretter, quant à nous, plus de sept à huit mille hommes morts ou blessés. Sur près de quatre-vingt mille Français, vingt-cinq mille n'avaient pas tiré un coup de fusil. L'armée russe, affaiblie de vingt-cinq mille combattants, privée, en outre, d'un grand nombre de soldats égarés, était désormais incapable de tenir la campagne. Napoléon avait dû ce beau triomphe autant à la conception générale de la campagne qu'au plan même de la bataille. En prenant depuis plusieurs mois la Passarge pour base, en s'assurant ainsi d'avance et dans tous les cas le moyen de séparer les Russes de Kœnigsberg, en marchant de

Guttstadt à Friedland, de manière à les déborder constamment, il les avait réduits à commettre une grave imprudence pour gagner Kœnigsberg, et avait mérité de la fortune l'heureux hasard de les rencontrer à Friedland, adossés à la rive de l'Alle. Toujours disposant ses masses avec une rare habileté, il avait su, tandis qu'il envoyait soixante et quelques mille hommes sur Kœnigsberg, en présenter quatre-vingt mille à Friedland. Et, comme on vient de le voir, il n'en fallait pas autant pour accabler l'armée russe.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

---

# RÉMUSAT.

(1797).

M. Charles DE RÉMUSAT, né à Paris, est fils du comte de Rémusat, chambellan de l'empereur, et d'une mère célèbre par son esprit et ses talents, qui a laissé un excellent *Essai sur l'éducation des femmes*. M. Charles de Rémusat se fit connaître dans la presse de l'opposition sous la restauration, et devint député après la révolution de 1830. D'abord compté parmi les doctrinaires, il se rangea ensuite sous le drapeau de M. Thiers, dont il a depuis suivi la bonne et la mauvaise fortune politique.

M. de Rémusat, héritier de l'esprit de sa mère, est un orateur distingué et un des meilleurs écrivains de l'école éclectique. A la fermeté de la pensée il unit la force et la grâce, l'élévation et la finesse de l'expression. Il a publié des *Essais de philosophie*, où il combat également le sensualisme de Condillac et les doctrines absolutistes de MM. de Bonald et de Maistre; deux volumes sur *Abeilard*, qui contien-

nent une belle vie de ce philosophe et un savant exposé de son épineuse doctrine; un beau *Rapport sur la philosophie allemande ;* des *Melanges* intitulés *Passé et Présent*, recueil d'articles déjà publiés dans le *Globe* et dans la *Revue des Deux Mondes ;* une *Histoire de saint Anselme*, archevêque de Canterbury, et des Biographies intéressantes de Bolingbroke, de Burke, etc.

## Royer-Collard[1].

Ces dernières années, M. Royer-Collard les a passées doucement au sein d'une famille qui l'entourait de respect et d'amour. Il revoyait avec joie ses amis de tous les temps; il les charmait encore par d'incomparables entretiens. Il n'avait pas cessé de se plaire dans le commerce des maîtres de la pensée et de l'art; Platon ne le quittait pas. Vous savez, Messieurs, s'il se montrait indifférent aux intérêts de l'esprit, vous qui l'avez entendu les derniers. On peut dire que l'Académie française était restée son unique lien avec le monde. Il ne sortait plus, qu'il venait encore au milieu de vous. De tous les honneurs, aucun ne l'avait plus touché que vos suffrages. Dans l'année la plus populaire de sa vie, vous l'aviez élu, voulant honorer la tribune, et vous avez servi la littérature. Que lui manquait-il, en effet, de l'homme de lettres accompli? Ses discours, leçons vivantes de profonde politique, sont en même temps des modèles de style. A mes yeux, son talent doit marquer dans l'histoire de l'art d'écrire. Admirateur assidu des anciens et de ces autres anciens du XVII^e siècle, il eût borné son

[1] Philosophe, orateur, écrivain distingué, né en 1763, mort en 1845.

ambition à leur ressembler; il se trompait, Messieurs, il méconnaissait son originalité. Sa diction, comme celle de tout grand esprit uni à une nature vive et forte, est profondément individuelle. S'il tient de nos classiques la pureté du goût, la propriété des termes, la variété des tours, le soin attentif d'assortir l'expression et la pensée, il ne doit qu'à lui-même le caractère qu'il donne à tout cela. C'est de la finesse avec de la grandeur, c'est une élégance qui n'ôte rien à la force, c'est une précision savante qui n'efface pas les teintes de l'imagination. On dirait qu'il grave sur acier, et cependant il colore vivement. Il anime jusqu'aux idées, il passionne l'abstraction même; son esprit généralise ce que le sentiment lui suggère. Il s'empreint lui-même partout; il met du sien jusque dans l'absolu. Les déductions de cette logique sévère laissent percer une conviction véhémente. Jamais de négligence ni d'abandon, l'art est partout; il se montre avec excès peut-être, et il ne refroidit pas; il ne fait que rendre l'expression plus juste et la pensée plus acérée. Sous la parure de ce langage habile, dans les liens de cette étroite argumentation, on continue de sentir une âme forte et passionnée. L'homme palpite dans l'écrivain, et la raison chez un grand cœur ému ne peut manquer d'être éloquente.

En effet, à travers les œuvres de M. Royer-Collard on entrevoit quelque chose de supérieur à ses œuvres, ou du moins quelque chose de plus rare; c'est lui-même. Rien ne le pourra faire pleinement connaître au monde, à l'avenir, qui ne l'aura pas vu. On saura bien admirer ses puissantes facultés, apercevoir, dans cet es-

prit plus pénétrant que flexible, plus de profondeur encore que d'étendue; sa conduite révélera l'élévation de son caractère, et sa supériorité sera constatée par son influence; mais sa physionomie réelle et vivante échappera. Il y avait dans sa personne je ne sais quoi d'imprévu qui étonnait les mieux préparés, l'union rare de la singularité et de la dignité. Son organisation était d'une force remarquable, son ton quelquefois impérieux; il avait les formes de l'autorité; puis avec tout cela un goût délicat qui se plaisait aux grâces des manières et du langage, une politesse presque flatteuse, le désir de plaire; avec des convictions inébranlables, des doutes illimités; avec la fermeté des principes, la soudaineté des impressions. Ces impressions, presque toujours exclusives, il ne les contenait pas, il les imposait, on devait penser comme il sentait. La contradiction ne le blessait pas, mais le touchait peu. Il honorait la franchise, et ne lui cédait point. Pour accepter une opinion, il fallait qu'il l'eût trouvée. On eût dit qu'il n'entendait que sa propre voix. Il était plus facile de l'attendrir que de le persuader, car sa bonté le désarmait pour ainsi dire; mais qui n'eût donné l'honneur de le convaincre pour le plaisir de l'écouter? Sa conversation ne ressemblait à aucune autre. C'était la vivacité la plus piquante, c'était une verve inépuisable; presque toujours sous l'empire d'une seule émotion, il lui donnait les formes les plus variées; il la renouvelait à l'infini par l'expression; ne sentant rien à demi, il ne disait rien faiblement. Il semblait n'avoir jamais trouvé un langage assez précis, assez animé, assez pittoresque; ses sensations les

plus fugitives, il les marquait au passage et les fixait par un trait. Sa parole donnait du relief à tout. Si la pensée était commune, il la refrappait à son empreinte; quelquefois même il la rendait excessive pour qu'elle ne servît qu'à lui. Il y a longtemps, vous le savez, que les philosophes déclament contre l'imagination sans avoir en vérité grand intérêt à s'en défendre : n'a pas affaire qui veut à cette charmante ennemie. On a dit qu'elle inspirait Malebranche en se cachant de lui; je ne sais si M. Royer-Collard se défiait de la sienne, mais il n'y paraissait pas à l'entendre.

Avec tant de dons brillants et redoutables, aucun homme n'avait plus besoin de l'excellence de l'âme et de la droiture de la raison. Aucun n'eût couru plus de danger à n'être pas homme de bien; mais il était en sûreté de ce côté-là. Malgré toute sa force, je sais une chose qu'il n'aurait pu supporter; c'est le mécontentement de soi. La paix de la conscience était nécessaire à la liberté de son esprit. Aussi ne pouvait-on l'approcher sans éprouver un prompt respect; c'est qu'il se respectait lui-même. Il s'était, le dirai-je, proposé la perfection : ambition présomptueuse peut-être, bien insensée du moins pour la sagesse de nos jours; mais qu'importe? il faut un modèle idéal à la pratique du bien. Dans la morale comme dans l'art, qui ne tend pas à l'impossible n'accomplit pas même le nécessaire. Je sais qu'à viser si haut on succombe souvent, et qu'on balance à poursuivre ce qu'on désespère d'atteindre. M. Royer-Collard aimait peu à entreprendre. L'action irrévocable plaisait à son courage et répugnait à sa raison. De même qu'il a

peu écrit, parce qu'il ne voulait rien faire que d'achevé, il n'agissait point si de grandes circonstances ou de graves questions ne l'arrachaient à son repos. Il ne se risquait pas légèrement, ayant sous sa garde la paix de son âme et l'unité de sa vie. Il était résolu à ne point se tromper. Comme il ambitionnait l'irréprochable, il aspirait presque à l'infaillible. Avouons qu'à de si hautes conditions l'action est difficile, et la pratique du monde devient un rude problème. La responsabilité pesait à M. Royer-Collard; il ne l'acceptait qu'à la dernière extrémité; et l'on a dit que pour l'éviter il s'était trop souvent abstenu. Mais cependant voyez : à quel devoir a-t-il fait défaut?... Quand son temps est venu, qui a touché à plus de choses, qui a laissé plus d'exemples, qui a plus ému les esprits, et, du droit de la pure intelligence, plus réagi sur les affaires? Cet homme spéculatif a prononcé des paroles qui ont remué la France, et par la France le monde. Dans le cours de ces derniers temps, son influence se confond avec la force des choses, et quelques-uns des actes de sa pensée seront des événements de l'histoire.

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

---

## MICHELET.

(1798.)

M. Jules Michelet, né à Paris, est entré jeune dans l'enseignement, et s'est voué tout entier au culte de l'histoire. Il a été professeur à l'É-

cole normale et au collége de France. Il a publié plusieurs ouvrages historiques d'un mérite éminent : un *Précis de l'histoire moderne*, une *Traduction abrégée de Vico*, une *Introduction à l'histoire universelle*, une *Histoire romaine*, les *Mémoires de Luther*, les *Origines du droit français*, une *Histoire de France* qui n'est encore arrivée qu'à la mort de Louis XI et une *Histoire de la Révolution française*, également inachevée.

M. Michelet possède presque toutes les qualités d'un grand historien. A un vaste savoir il unit une imagination poétique, un rare talent de peindre les individus et les masses; un récit vif, animé, pittoresque; un style plein d'éclat et de coloris. On lui reproche de rapetisser systématiquement les grands hommes au profit des masses, de transformer trop souvent des individus en mythes et des faits en symboles, de se livrer à de vagues généralités et de donner trop d'importance aux causes physiques. On pourrait lui demander aussi une raison plus calme, un ton plus grave, moins de ce lyrisme de style qui vise à l'ode et à l'épopée, et plus de cette impartialité supérieure qui empêche l'histoire de dégénérer en pamphlet.

## Jeanne d'Arc conduit Charles VII à Reims.

Après la bataille de Patay, le moment était venu, ou jamais, de risquer l'expédition de Reims. Les politiques voulaient qu'on restât encore sur la Loire, qu'on s'assurât de Cosne et de la Charité. Ils eurent beau dire cette fois, les voix timides ne pouvaient plus être écoutées. Chaque jour affluaient des gens de toutes les provinces qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et, comme elle, avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan de pèlerinage et de croisade. L'indolent jeune roi lui-même finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord. Roi, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fous, les sages, ils partirent. Au dé-

part, ils étaient douze mille; mais le long de la route la masse allait grossissant; d'autres venaient, et toujours d'autres; ceux qui n'avaient pas d'armures suivaient la sainte expédition en simples jaques, tout gentilshommes qu'ils pouvaient être, comme archers, comme coutiliers.

L'armée partit de Gien le 28 juin, passa devant Auxerre, sans essayer d'y entrer; cette ville était entre les mains du duc de Bourgogne, que l'on ménageait. Troyes avait une garnison mêlée de Bourguignons et d'Anglais; à la première apparition de l'armée royale, ils osèrent faire une sortie. Il y avait peu d'apparence de forcer une grande ville si bien gardée, et cela sans artillerie. Mais comment s'arrêter à en faire le siége? Comment, d'autre part, avancer en laissant une telle place derrière soi? L'armée souffrait déjà de la faim. Ne valait-il pas mieux s'en retourner? Les politiques triomphaient.

Il n'y eut qu'un vieux conseiller armagnac, le président Maçon, qui fût d'avis contraire, qui comprît que dans une telle entreprise la sagesse était du côté de l'enthousiasme, que dans une croisade populaire il ne fallait pas raisonner. «Quand le roi a entrepris ce voyage, dit-il, il ne l'a pas fait pour la grande puissance des gens d'armes, ni pour le grand argent qu'il eût, ni parce que le voyage lui semblait possible; il l'a entrepris, parce que Jeanne lui disait d'aller en avant et de se faire couronner à Reims, qu'il y trouverait peu de résistance, tel étant le bon plaisir de Dieu.»

La Pucelle, venant alors à frapper à la porte du conseil, assura que dans trois jours on pourrait entrer dans la

ville. « Nous en attendrions bien six, dit le chancelier, si nous étions sûrs que vous dites vrai. » — « Six? vous y entrerez demain! »

Elle prend son étendard, tout le monde la suit aux fossés; elle y jette tout ce qu'on trouve, fagots, portes, tables, solives. Et cela allait si vite que les gens de la ville crurent qu'en un moment il n'y aurait plus de fossés. Les Anglais commencèrent à s'éblouir, comme à Orléans; ils croyaient voir une nuée de papillons blancs qui voltigeaient autour du magique étendard. Les bourgeois, de leur côté, avaient grand'peur, se souvenant que c'était à Troyes que s'était conclu le traité qui déshéritait Charles VII; ils craignaient qu'on ne fît un exemple de leur ville; ils se réfugiaient déjà aux églises; ils criaient qu'il fallait se rendre. Les gens de guerre ne demandaient pas mieux. Ils parlementèrent, et obtinrent de s'en aller avec tout ce qu'ils avaient.

Ce qu'ils avaient, c'était surtout des prisonniers, des Français. Les conseillers de Charles VII qui dressèrent la capitulation n'avaient rien stipulé pour ces malheureux. La Pucelle y songea seule. Quand les Anglais sortirent avec leurs prisonniers garrottés, elle se mit aux portes, et s'écria : « O mon Dieu! ils ne les emmèneront pas! » Elle les retint en effet, et le roi paya leur rançon.

Maître de Troyes le 9 juillet, il fit le 15 son entrée à Reims, et le 17 il fut sacré. Le matin même, la Pucelle, selon le précepte de l'Évangile, la réconciliation avant le sacrifice, dicta une belle lettre pour le duc de Bourgogne; sans rien rappeler, sans irriter, sans humilier personne, elle lui disait avec beaucoup de tact et de noblesse : « Par-

donnez l'un à l'autre de bon cœur, comme doivent faire loyaux chrétiens. »

Charles VII fut oint par l'archevêque de l'huile de la sainte ampoule, qu'on apporta de Saint-Remi. Il fut, conformément au rituel antique, soulevé sur son siége par les pairs ecclésiastiques, servi des pairs laïques et au sacre et au repas. Puis il alla à Saint-Marcou toucher les écrouelles. Toutes les cérémonies furent accomplies sans qu'il y manquât rien. Il se trouva le vrai roi, et le seul dans les croyances du temps. Les Anglais pouvaient désormais faire sacrer Henri; ce nouveau sacre ne pouvait être, dans la pensée des peuples, qu'une parodie de l'autre.

Au moment où le roi fut sacré, la Pucelle se jeta à genoux, lui embrassant les jambes, et pleurant à chaudes larmes. Tout le monde pleurait aussi.

On assure qu'elle lui dit : « O gentil roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siége d'Orléans et que je vous amenasse en votre cité de Reims recevoir votre saint sacre, montrant que vous êtes vrai roi, et qu'à vous doit appartenir le royaume de France. »

La Pucelle avait raison ; elle avait fait et fini ce qu'elle avait à faire. Aussi, dans la joie même de cette triomphante solennité, elle eut l'idée, le pressentiment peut-être de sa fin prochaine. Lorsqu'elle entrait à Reims avec le roi, et que tout le peuple venait au-devant en chantant des hymnes : « O le bon et dévot peuple! dit-elle... Si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrât ici ! » — « Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-

vous donc mourir? » — « Je n'en sais rien. Où il plaira à Dieu. Je voudrais bien qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères... ils seraient si joyeux de me revoir!.. J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait recommandé de faire. » Et elle rendit grâces en levant les yeux au ciel. Tous ceux qui la virent en ce moment, dit la vieille chronique, « crurent mieux que jamais que c'était chose venue de la part de Dieu. » (*Histoire de France.*)

---

# BALZAC.

(1799-1850.)

Honoré de Balzac naquit à Tours. Ses études à peine terminées, il se jeta dans la littérature pour vivre, et écrivit une foule de contes et de romans philosophiques, économiques, magnétiques, théosophiques, drôlatiques, misanthropiques, qui lui valurent la réputation du plus fécond de nos romanciers. Le meilleur de ces romans est peut-être *Eugénie Grandet*, histoire touchante, qui serait un chef-d'œuvre sans la faiblesse du style et l'exagération des millions de l'avare Grandet.

Balzac était doué d'un talent vraiment supérieur pour l'observation et la description. C'est un peintre éminent d'intérieurs et de portraits. Il fut le peintre des duchesses de la restauration, et surtout des bourgeois, qui triomphèrent sous la royauté de juillet. On doit lui reprocher, outre la négligence de son style, le pessimisme systématique répandu dans tous ses ouvrages, le manque de variété et ses outrages continuels aux lois de l'art et du goût, qui gâtent ce qu'il a fait de meilleur.

### Mort de l'avare Grandet.

Dans l'année 1825, Grandet, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille au secret de sa fortune territoriale, et lui disait [1], en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot, le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société..... Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle [2] point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or; il restait là sans mouvement, mais il regardait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les cloisiers [3], ou donner des quittances. Alors il agitait son fau-

---

[1] Il faudrait *dit*.

[2] *Contrasta-t-elle*, c'est bien dur.

[3] *Closier*, petit fermier.

teuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât, en secret, elle-même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps.....

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon, sa gouvernante : « Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. » Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils ? y sont-ils ? » d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique [1].

— « Oui, mon père. »

— « Veille à l'or, mets de l'or devant moi ! »

Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible [2].

---

[1] *Panique* ne s'emploie guère qu'avec *terreur*.
[2] Le sourire d'un enfant est-il *pénible* ?

« Ça me réchauffe, » disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent; il les regarda fixement, et sa loupe[1] remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et baignât de ses larmes une main déjà froide.

« Mon père, bénissez-moi! »

— « Aie bien soin de tout; tu me rendras compte de ça là-bas! dit-il. ».....

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds, dans l'arrondissement de Saumur, deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante-un francs, et qui valaient alors soixante-dix-sept francs; plus, trois millions en or, et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

(*Eugénie Grandet.*)

---

[1] Grandet avait au nez une tumeur qui remuait lorsqu'il éprouvait une sensation agréable.

# ALFRED DE VIGNY.

(1799.)

M. Alfred de Vigny, né à Loches, en Touraine, d'une famille noble et ancienne, est un écrivain aussi distingué en prose qu'en vers. Il a écrit *Cinq-Mars*, tableau fidèle du règne de Louis XIII, un des meilleurs romans historiques de notre époque ; *Stello*, peinture poétique des souffrances et de la fin tragique de Chatterton, de Gilbert et d'André Chénier; *Servitude et grandeur militaires*, récit énergique et touchant de la vie dure et de l'héroïsme ignoré du soldat ; et deux drames, *la Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*, qui est le meilleur des deux. Le principal défaut de ces ouvrages est un certain manque de réalité, un air de poétique chimère : l'invraisemblance refroidit les plus belles scènes. Comme écrivain, M. de Vigny a le culte de l'art, et il le porte dans les moindres détails. Aussi ses ouvrages sont écrits avec un soin scrupuleux et une rare élégance. Peut-être son style se ressent-il de ce travail lent et minutieux, et accuse-t-il un peu l'odeur de la lampe nocturne.

## L'amiral Collingwood.

Je reçus un commandement sur une embarcation, dès le lendemain de mon arrivée à Boulogne. Ce jour-là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées avec une majestueuse lenteur : elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Le misérable bateau plat, de nouvelle et mauvaise invention, s'était risqué fort avant avec quatre autres bâtiments pareils ; et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi

depuis le matin, lorsque nous découvrîmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous; mais c'était, au contraire, entre nous et la France. La côte de Boulogne était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous démenions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous; faisant le manége et changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des *s* et des *z* sur l'eau de la façon la plus aimable. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup elle les retira tous dans l'intérieur et ferma tous ses sabords. Je crus que c'était une manœuvre toute pacifique, et je ne comprenais rien à cette politesse. Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude et me dit : « Voilà qui va mal ! » En effet, après nous avoir bien laissés courir devant elle comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula et passa joyeusement par-dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers, desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ. La belle frégate se nommait *la Naïade*, et, pour ne pas perdre l'habitude française des jeux de

mots, vous pensez bien que nous ne manquâmes jamais de l'appeler depuis *la Noyade.*

J'avais pris un bain si violent, que l'on était sur le point de me rejeter comme mort dans la mer, quand un officier qui visitait mon portefeuille y trouva une lettre de mon père et la signature de lord Collingwood. Il me fit donner des soins plus attentifs ; on me trouva quelques signes de vie, et quand je repris connaissance, ce fut non à bord de la gracieuse *Naïade*, mais sur la *Victoire.* Je demandai qui commandait cet autre navire. On me répondit laconiquement : « Lord Collingwood. » Je crus qu'il était fils de celui qui avait connu mon père ; mais quand on me conduisit à lui, je fus détrompé : c'était le même homme.

Je ne pus contenir ma surprise quand il me dit, avec une bonté toute paternelle, qu'il ne s'attendait pas à être le gardien du fils après l'avoir été du père, mais qu'il espérait qu'il ne s'en trouverait pas plus mal ; qu'il avait assisté aux derniers moments de ce vieillard, et qu'en apprenant mon nom il avait voulu m'avoir à son bord ; il me parlait le meilleur français avec une douceur mélancolique, dont l'expression ne m'est jamais sortie de la mémoire. Il m'offrit de rester à son bord, sur parole de ne faire aucune tentative d'évasion. J'en donnai ma parole d'honneur sans hésiter, à la manière des jeunes gens de dix-huit ans, et me trouvant beaucoup mieux à bord de la *Victoire* que sur quelque ponton ; étonné de ne rien voir qui justifiât les préventions qu'on nous donnait contre les Anglais, je fis connaissance assez facilement avec les officiers du

bâtiment, que mon ignorance de la mer et de leur langue amusait beaucoup, et qui se divertirent à me faire connaître l'une et l'autre avec une politesse d'autant plus grande que leur amiral me traitait comme son fils. Cependant une grande tristesse me prenait quand je voyais de loin les côtes blanches de la Normandie, et je me retirais pour ne pas pleurer. Je résistais à l'envie que j'en avais, parce que j'étais jeune et courageux; mais ensuite, dès que ma volonté ne surveillait plus mon cœur, dès que j'étais couché et endormi, les larmes sortaient de mes yeux malgré moi et trempaient mes joues et la toile de mon lit au point de me réveiller......

Un soir surtout, j'étais accablé de ma solitude, et je souhaitais une prochaine occasion de me faire tuer. Je rêvais à composer ma mort habilement et à la manière grande et grave des anciens. J'imaginai une fin héroïque et digne de celles qui avaient été le sujet de tant de conversations de pages et d'enfants guerriers, l'objet de tant d'envie parmi mes compagnons. J'étais dans ces rêves qui, à dix-huit ans, ressemblent plutôt à une continuation d'action et de combat qu'à une sérieuse méditation, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et en me retournant je vis, debout derrière moi, le bon amiral Collingwood.

Il avait à la main sa lunette de nuit, et il était vêtu de son grand uniforme avec la rigide tenue anglaise. Il me mit une main sur l'épaule d'une façon paternelle, et je remarquai un air de mélancolie profonde dans ses grands yeux noirs et sur son front. Ses cheveux blancs, à demi poudrés, tombaient assez négligemment sur ses oreilles,

et il y avait, à travers le calme inaltérable de sa voix et de ses manières, un fonds de tristesse qui me frappa ce soir-là surtout, et me donna pour lui, tout d'abord, plus de respect et d'attention.

— « Vous êtes déjà triste, mon enfant, me dit-il. J'ai quelques petites choses à vous dire; voulez-vous causer un peu avec moi? »

Je balbutiai quelques paroles vagues de reconnaissance et de politesse, qui n'avaient pas le sens commun probablement, car il ne les écouta pas, et s'assit sur un banc, me tenant une main. J'étais debout devant lui.

— « Vous n'êtes prisonnier que depuis un mois, reprit-il, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon ami, je suis prisonnier de la mer; elle me garde de tous côtés, toujours des flots et des flots; je ne vois qu'eux, je n'entends qu'eux. Mes cheveux ont blanchi sous leur écume, et mon dos s'est un peu voûté sous leur humidité. J'ai passé si peu de temps en Angleterre, que je ne la connais que par la carte. La patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur à mesure que je lui deviens plus nécessaire. C'est le sort commun, et c'est même ce que nous devons le plus souhaiter que d'avoir de telles chaînes; mais elles sont quelquefois bien lourdes. »

Il s'interrompit un instant, et nous nous tûmes tous deux, car je n'aurais pas osé dire un mot, voyant bien qu'il allait poursuivre.

— « J'ai bien réfléchi, me dit-il, et je me suis interrogé sur mon devoir quand je vous ai vu à mon bord.

J'aurais pu vous laisser conduire en Angleterre; mais vous auriez pu y tomber dans une misère dont je vous garantirai toujours et dans un désespoir dont j'espère aussi vous sauver. J'avais pour votre père une amitié bien vraie, et je lui en donnerai ici une preuve; s'il me voit, il sera content de moi, n'est-ce pas? »

L'amiral se tut encore et me serra la main. Il s'avança même dans la nuit, et me regarda attentivement pour voir ce que j'éprouvais à mesure qu'il me parlait. Mais j'étais trop interdit pour lui répondre. Il poursuivit rapidement :

— « J'ai déjà écrit à l'Amirauté pour qu'au premier échange vous fussiez renvoyé en France. Mais cela pourra être long, ajouta-t-il, je ne vous le cache pas; car, outre que Bonaparte s'y prête mal, on nous fait peu de prisonniers. En attendant, je veux vous dire que je vous verrais avec plaisir étudier la langue de vos ennemis; vous voyez que nous savons la vôtre. Si vous voulez, nous travaillerons ensemble, et je vous prêterai Shakspeare et le capitaine Cook. Ne vous affligez pas, vous serez libre avant moi; car, si l'empereur ne fait la paix, j'en ai pour toute ma vie. »

Ce ton de bonté par lequel il s'associait à moi et nous faisait camarades dans sa prison flottante, me fit de la peine pour lui; je sentis que, dans cette vie sacrifiée et isolée, il avait besoin de faire du bien pour se consoler secrètement de la rudesse de sa mission, toujours guerroyante.

— « Milord, lui dis-je, avant de m'enseigner les mots d'une langue nouvelle, apprenez-moi les pensées par

lesquelles vous êtes parvenu à ce calme parfait, à cette égalité d'âme qui ressemble à du bonheur, et qui cache un éternel ennui... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais je crains que cette vertu ne soit une dissimulation perpétuelle.

— « Vous vous trompez grandement, dit-il; le sentiment du devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. J'ai éprouvé, plus que tout homme peut-être, à quel point il est facile de s'oublier complétement. Mais on ne peut dépouiller l'homme tout entier, et il y a des choses qui tiennent plus au cœur que l'on ne voudrait. »

Là il s'interrompit et prit sa longue lunette. Il la plaça sur mon épaule pour observer une lumière lointaine qui glissait à l'horizon, et sachant à l'instant au mouvement ce que c'était : « Bateaux pêcheurs, » dit-il, et il se plaça près de moi, assis sur le bord du navire. Je voyais qu'il avait depuis longtemps quelque chose à me dire qu'il n'abordait pas.

— « Vous ne me parlez jamais de votre père, me dit-il tout à coup; je suis étonné que vous ne m'interrogiez pas sur lui, sur ce qu'il a souffert, sur ce qu'il a dit, sur ses volontés. »

Et, comme la nuit était très-claire, je vis encore que j'étais attentivement observé par ses grands yeux noirs.

— « Je craignais d'être indiscret, » dis-je avec embarras.....

Il me serra le bras, comme pour m'empêcher de parler davantage.

— « Ce n'est pas cela, dit-il, *my child*, ce n'est pas cela. » Et il secouait la tête avec doute et bonté.

— « Il est certain, dis-je, que je ne connaissais pas mon père ; je l'ai à peine vu à Malte une fois.

— « Voilà le vrai ! cria-t-il. Voilà le cruel, mon ami ! mes deux filles diront un jour comme cela. Elles diront : *Nous ne connaissons pas notre père!* Sarah et Mary diront cela ! et cependant je les aime avec un cœur ardent et tendre ; je les élève de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux ; je leur envoie des idées et des sentiments, je reçois en échange leurs confidences d'enfants ; je les gronde, je m'apaise, je me réconcilie avec elles ; je sais tout ce qu'elles font ! Je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes. Je donne à leur mère de continuelles instructions pour elles ; je prévois d'avance qui les aimera, qui les demandera, qui les épousera ; leurs maris seront mes fils ; j'en fais des femmes pieuses et simples ; on ne peut pas être plus père que je ne le suis... Eh bien ! tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas ! »

Il dit ces derniers mots d'une voix émue, au fond de laquelle on sentait des larmes... Après un moment de silence, il continua :

— « Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts encore. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour

votre père, et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. Qu'est-ce pour elles que leur père? Une lettre de chaque jour, un conseil plus ou moins froid. On n'aime pas un conseil, on aime un être, et un être qu'on ne voit pas n'est pas, on ne l'aime pas; — et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déjà, et on ne le pleure pas. »

Il étouffait et il s'arrêta. Ne voulant pas aller plus loin dans ce sentiment de douleur devant un étranger, il s'éloigna, il se promena quelque temps et marcha sur le pont de long en large. Je fus d'abord très-touché de cette vue, et ce fut un remords qu'il me donna de n'avoir pas assez senti ce que vaut un père; et je dus à cette soirée la première émotion bonne, naturelle, sainte, que mon cœur ait éprouvée. A ces regrets profonds, à cette tristesse insurmontable au milieu du plus brillant éclat militaire, je compris tout ce que j'avais perdu en ne connaissant pas l'amour du foyer, qui pouvait laisser dans un grand cœur de si cuisants regrets; je compris tout ce qu'il y avait de factice dans notre éducation barbare et brutale, dans notre besoin insatiable d'action étourdissante; je vis, comme par une révélation soudaine du cœur, qu'il y avait une vie adorable et regrettable dont j'avais été arraché violemment, une vie véritable d'amour paternel, en échange de laquelle on nous faisait une vie fausse, toute composée de haines et de toutes sortes de vanités puériles; je compris qu'il n'y avait qu'une chose plus belle que la famille et à laquelle on pût saintement l'immoler : c'était l'autre famille, la patrie. Et tandis que le vieux brave, s'éloignant de moi,

pleurait parce qu'il était bon, je mis ma tête dans mes deux mains, et je pleurai de ce que j'avais été jusque-là si mauvais.....

Cependant c'était une vie cruelle que je menais, et je trouvais bien longues les journées mélancoliques de la mer. Nous ne cessâmes, durant des années entières, de rôder autour de la France, et sans cesse je voyais se dessiner à l'horizon les côtes de cette terre que Grotius a nommée le plus beau royaume après celui du ciel; puis nous retournions à la mer, et il n'y avait plus autour de moi, pendant des mois entiers, que des brouillards et des montagnes d'eau. Quand un navire passait près de nous ou loin de nous, c'est qu'il était anglais; aucun autre n'avait permission de se livrer au vent, et l'Océan n'entendait plus une parole qui ne fût anglaise. Les Anglais même en étaient attristés et se plaignaient qu'à présent l'Océan fût devenu un désert où ils se rencontraient éternellement, et l'Europe une forteresse qui leur était fermée. Quelquefois ma prison de bois s'avançait si près de la terre, que je pouvais distinguer des hommes et des enfants qui marchaient sur le rivage. Alors le cœur me battait violemment, et une rage intérieure me dévorait avec tant de violence que j'allais me cacher à fond de cale pour ne pas succomber au désir de me jeter à la nage; mais quand je revenais auprès de l'infatigable Collingwood, j'avais honte de mes faiblesses d'enfant; je ne pouvais me lasser d'admirer comment à une tristesse si profonde il unissait un courage si agissant. Cet homme, qui, depuis quarante ans, ne connaissait que la guerre et la mer, ne cessait ja-

mais de s'appliquer à leur étude comme à une science inépuisable. Quand un navire était las, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable; il les usait et les tuait sous lui. Il en fatigua sept avec moi. Il passait les nuits tout habillé, assis sur ses canons, ne cessant de calculer l'art de tenir son navire immobile, en sentinelle, au même point de la mer, sans être à l'ancre, à travers les vents et les orages; il exerçait sans cesse ses équipages et veillait sur eux et pour eux; cet homme n'avait joui d'aucune richesse, et tandis qu'on le nommait pair d'Angleterre, il aimait sa soupière d'étain comme un matelot; puis, redescendu chez lui, il redevenait père de famille et écrivait à ses filles de ne pas être de belles dames, de lire, non des romans, mais l'histoire, des voyages, des essais et Shakspeare tant qu'il leur plairait; il écrivait : « Nous avons combattu le jour de la naissance de ma petite Sarah, » — après la victoire de Trafalgar, que j'eus la douleur de lui voir gagner et dont il avait tracé le plan avec son ami Nelson, à qui il succéda.

Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre; mais l'inexorable lui répondait : *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité ou une médaille d'or par chaque belle action; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore : « Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé *dix jours* dans un port, mes yeux s'affaiblissent; quand je pourrai voir mes enfants, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que, sur tant d'officiers, il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté. » L'Angleterre répon-

dait : *Vous resterez en mer, toujours en mer.* Et il y resta jusqu'à sa mort.

(SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, liv. III. *Un homme de mer.*)

---

# SAINT-MARC GIRARDIN.

(1801.)

M. Saint-Marc GIRARDIN est né à Paris. Il entra jeune dans l'enseignement, puis dans la presse, qui l'a conduit à la Sorbonne, au conseil de l'instruction publique, à la députation et à l'Académie française. Le principal ouvrage de M. Saint-Marc Girardin est un *Cours de littérature dramatique, ou De l'usage des passions dans le drame, chez les anciens et les modernes.* Il prend un sentiment, l'amour paternel, par exemple; il examine comment on l'a exprimé autrefois, comment on l'exprime aujourd'hui, et il cherche à tirer de cette comparaison quelque instruction utile, quelque leçon de bon goût et de saine morale. Ainsi, d'un cours de littérature il fait un véritable cours de morale, où les notions les plus justes sur le vrai et le bien s'unissent au sentiment le plus exquis de l'art. « J'ai aimé, dit-il, à montrer l'union qui existe entre le bon goût et la bonne morale. » C'est le côté moral qui fait l'originalité et le principal mérite de cet excellent ouvrage.

Comme écrivain, M. Saint-Marc Girardin se distingue par le bon sens, par un esprit fin et enjoué, un atticisme élégant et une grâce familière qui rappelle à la fois Voltaire et Fénelon.

Nous avons encore de M. Saint-Marc Girardin des *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, et des *Essais de littérature et de morale*, excellent recueil d'articles sur la littérature, la morale et la religion.

### La société et les poëtes.

Je sais bien que l'ingénieux auteur de *Chatterton* a rattaché à son personnage une théorie sur les devoirs que

23

la société est tenue de remplir envers les poëtes : elle doit, quand elle rencontre le génie, le soutenir, l'encourager et l'affranchir par ses dons des soins et des embarras de la vie; le génie enfin doit avoir sa liste civile. J'y consens de grand cœur, et mon offrande est prête. Dites-moi seulement à quel signe je puis le reconnaître. Est-ce à la vanité impatiente? à la promptitude des découragements? à l'avortement des espérances? à l'estime de soi et au dédain d'autrui? Hélas! à ce compte, le génie court les rues; et bien fou qui se ferait débiteur quand il pourrait lui-même, en aidant un peu à ses propres défauts, se faire créancier. A Dieu ne plaise que je veuille ici dresser le signalement du génie! Il me semble seulement que le génie a un signe trop oublié de nos jours, un signe qui le caractérisait autrefois de la manière la plus éclatante : il est patient et vivace. La force de vivre fait essentiellement partie du génie. Voyez Homère, le Dante, le Tasse, Milton : le malheur ne leur a pas manqué; ils ont vécu cependant, parce qu'ils avaient en eux la force qui fait supporter les peines de la vie. Dieu ne leur avait pas donné le génie comme un parfum léger qui s'évapore dès qu'on secoue le flacon qui le contient, mais comme un viatique généreux qui soutient l'homme pendant un long voyage. Quoi! vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomniateurs, la froideur des indifférents! Quoi! vous marchez la tête dans les cieux, et vous vous plaignez, parce qu'un insecte caché dans l'herbe vous a piqué le pied en passant! — Sauvez, me dit-on, le génie

de sa propre faiblesse et de sa langueur. — Mais je me défie du génie qui ne peut vivre qu'en serre chaude, et je n'attends de cette plante souffreteuse ni fleurs qui aient de parfum, ni fruits qui aient de saveur. On s'écrie qu'il ne faut au génie que deux choses : *la vie et la rêverie, le pain et le temps*. Le pain! Dieu a dit à l'homme qu'il ne le mangerait qu'à la sueur de son visage. Pourquoi le génie serait-il dispensé de cette loi du travail, qui est la loi de Dieu? — Mon travail, dit le génie, c'est de rêver. — Hélas! la rêverie n'est pas une profession que la société puisse reconnaître et récompenser. — Elle a tort, dit-on; c'est à la rêverie que nous devons la poésie, et la poésie doit avoir son prix dans le monde. — Oui! aussi obtient-elle le plus beau prix que l'homme puisse donner à l'homme : elle obtient la gloire. Et voyez quelle admirable justice dans cette distribution que l'homme fait de la gloire aux grands poëtes! Jusqu'au jour où la poésie sort, grande et belle, des longues rêveries du poëte, personne ne savait si son rêve serait stérile ou fécond, et s'il resterait à l'homme éveillé quelque chose des enchantements de l'homme endormi; car enfin si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sornettes de sa nuit, pourquoi le récompenserais-je? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes; pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous? — Non! au travail incertain de la rêverie l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ces rêves. Mais le jour où la poésie s'élance du

cerveau du divin songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs; et souvent alors, chose étrange, c'est le moment que Dieu semble choisir pour retirer au génie quelque chose de sa force et de sa beauté; comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens, pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel.

(*Cours de littérature dramatique.*)

## Histoire de Colomba.

Colomba a vu périr son père assassiné par son ennemi, l'avocat Barricini. L'assassin a su dérober son crime aux yeux de la justice; mais Colomba n'a pas mis l'espoir de sa vengeance dans les froides sévérités de la loi. Elle a un frère, lieutenant dans la garde impériale, qui doit bientôt revenir en Corse. C'est lui qui est maintenant le chef de la famille, et c'est lui qui, selon les idées de la Corse, doit venger son père. Il revient enfin cet Oreste attendu si longtemps; mais son séjour sur le continent lui a fait concevoir, de l'honneur et de la justice, d'autres sentiments que ceux de ses compatriotes et surtout de sa sœur : il déteste la *vendetta*. Il faut voir alors avec quel mélange d'amour fraternel et d'ardeur de vengeance Colomba pousse son frère à ce meurtre expiatoire, qu'elle eût elle-même accompli si elle n'eût cru que l'exécution de la vengeance appartenait à son frère comme chef de la famille.

Dans Colomba, l'amour qu'elle a pour son frère et la

haine qu'elle a pour Barricini s'unissent et se confondent ; les deux sentiments n'en font qu'un comme dans Électre. Ce que l'amour fraternel inspire à Colomba sert aussi à sa rancune, et ce que la rancune lui conseille sert aussi à l'amour fraternel ; quand son frère passe devant la maison des Barricini, Colomba a soin de le couvrir de son corps ; en même temps elle excite sa colère et sa haine contre ses ennemis par tous les moyens qu'elle peut inventer, bons et mauvais. Elle le mène à la place où son père a été tué ; puis, de retour à la maison, elle lui montre une chemise couverte de larges taches de sang : Voici la chemise de notre père, Orso, — et elle la jeta sur ses genoux ; — voici le plomb qui l'a frappé, et elle posa sur la chemise deux balles oxydées. Orso, mon frère, cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso, tu le vengeras !

Malgré sa répugnance pour la *vendetta*, Orso, excité par sa sœur et par l'opinion de ses compatriotes, et de plus attaqué dans la montagne par les deux fils de l'avocat Barricini, les tue et accomplit la vengeance de Colomba. Mais il est forcé, dans les premiers moments, de se cacher dans les *macchi*, c'est-à-dire dans les broussailles impénétrables qui, en Corse, servent de retraite aux *banditi*. C'est alors qu'éclate plus vivement que jamais l'amour de Colomba pour son frère. Quelles vives angoisses quand elle apprend qu'il a dû rencontrer ses ennemis dans la montagne ! Quelle émotion quand Celina, la nièce d'un des bandits près desquels Orso s'est réfugié, arrive montée sur le cheval d'Orso. « Mon frère est mort ! » s'écria Colomba d'une voix déchirante...

Tous coururent à la porte de la maison. Avant que Celina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba, qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut : Il vit ! Colomba cessa de l'étreindre, et Celina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

Les autres ? demanda Colomba d'une voix rauque. Celina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle ; elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes : « Rentrons prendre le café. »

(*Cours de littérature dramatique.*)

---

# VICTOR HUGO.

## (1802.)

M. Victor Hugo, un des plus grands poëtes lyriques de notre littérature, occupe aussi une place éminente parmi nos prosateurs contemporains. En prose comme en vers, c'est un artiste consommé en fait de style. Quand il veut écrire avec mesure, il a des pages comparables aux plus belles de celles des maîtres. Mais, en général, le style chez lui s'enrichit trop aux dépens de l'idée et du sentiment. Il y a une luxuriante exubérance de mots, de figures, d'images, qu'on ne trouverait peut-être dans aucun de nos écrivains. *Il y a trop de tintamarre là-dedans,* disait M. Jourdain. On n'est pas seulement ébloui, on est étourdi.

M. Victor Hugo a écrit en prose des *Préfaces* remarquables, qui sont

la poétique de l'école nouvelle; *Un voyage sur le Rhin* et plusieurs romans, dont le meilleur est intitulé *Notre-Dame de Paris* [1].

### Une histoire d'ours.

Je me rappelle qu'il y a sept ou huit ans j'étais allé à Claye, à quelques lieues de Paris. Je m'en revenais à pied; j'étais parti d'assez grand matin, et vers midi, les beaux arbres de la forêt de Bondy m'invitant, à un endroit où le chemin tourne brusquement, je m'assis, adossé à un chêne, sur un talus d'herbe, les pieds pendant dans un fossé, et je me mis à crayonner sur mon livre vert.

Comme j'achevais la quatrième ligne, je lève vaguement les yeux, et j'aperçois de l'autre côté du fossé, sur le bord de la route, devant moi, à quelques pas, un ours qui me regardait fixement. En plein jour on n'a pas de cauchemar; on ne peut être dupe d'une forme, d'une apparence, d'un rocher difforme ou d'un tronc d'arbre absurde. A midi, par un soleil de mai, on n'a pas d'hallucinations. C'était bien un ours, un ours vivant, un véritable ours, parfaitement hideux du reste. Il était gravement assis sur son séant, me montrant le dessous poudreux de ses pattes de derrière, dont je distinguais toutes les griffes, ses pattes de devant mollement croisées sur son ventre. Sa gueule était entr'ouverte; une de ses oreilles, déchirée et saignante, pendait à demi; sa lèvre inférieure, à moitié arrachée, laissait

[1] Voyez la *Notice* de M. Victor Hugo dans les *Poëtes*.

voir ses crocs déchaussés ; un de ses yeux était crevé, et avec l'autre il me regardait d'un air sérieux.

Il n'y avait pas un bûcheron dans la forêt, et le peu que je voyais du chemin à cet endroit-là était absolument désert.

Je n'étais pas sans éprouver quelque émotion. On se tire parfois d'affaire avec un chien en l'appelant *Soliman* ou *Azor ;* mais que dire à un ours ? D'où venait cet ours ? Que signifiait cet ours dans la forêt de Bondy, sur le grand chemin de Paris à Claye ? A quoi rimait ce vagabond d'un nouveau genre ? C'était fort étrange, fort ridicule, fort déraisonnable, et après tout fort peu gai. J'étais, je vous l'avoue, très-perplexe. Je ne bougeais pas cependant ; je dois dire que l'ours, de son côté, ne bougeait pas non plus ; il me paraissait même, jusqu'à un certain point, bienveillant. Il me regardait aussi tendrement que peut regarder un ours borgne. A tout prendre, il ouvrait bien la gueule, mais il l'ouvrait comme on ouvre une bouche. Ce n'était pas un rictus, c'était un bâillement ; ce n'était pas féroce, c'était presque littéraire. Cet ours avait je ne sais quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi ; et j'ai trouvé depuis cette expression de physionomie à de vieux habitués de théâtre qui écoutaient des tragédies. En somme, sa contenance était si bonne, que je résolus, aussi moi, de faire bonne contenance. J'acceptai l'ours pour spectateur, et je continuai ce que j'avais commencé.

Pendant que j'écrivais, une grosse mouche vint se poser sur l'oreille ensanglantée de mon spectateur. Il leva lentement sa patte droite et la passa par-dessus son oreille

avec le mouvement d'un chat. La mouche s'envola. Il la chercha du regard ; puis, quand elle eut disparu, il saisit ses deux pattes de derrière avec ses deux pattes de devant, et, comme satisfait de cette attitude classique, il se remit à me contempler. Je déclare que je suivais ses mouvements variés avec intérêt.

Je commençais à me faire à ce tête-à-tête lorsque survint un incident : un bruit de pas précipités se fit entendre dans la grande route, et tout à coup je vis déboucher au tournant un autre ours, un grand ours noir; le premier était fauve. Cet ours noir arriva au grand trot, et, apercevant l'ours fauve, vint se rouler gracieusement à terre auprès de lui. L'ours fauve ne daignait pas regarder l'ours noir, et l'ours noir ne daignait pas faire attention à moi.

Je confesse qu'à cette nouvelle apparition, qui élevait mes perplexités à la seconde puissance, ma main trembla. Deux ours! pour le coup c'était trop fort. Quel sens cela avait-il ? A qui en voulait le hasard ? Si j'en jugeais par le côté d'où l'ours noir avait débouché, tous deux venaient de Paris, pays où il y a pourtant peu de bêtes, sauvages surtout.

J'étais resté comme pétrifié. L'ours fauve avait fini par prendre part aux jeux de l'autre, et, à force de se rouler dans la poussière, tous deux étaient devenus gris. Cependant j'avais réussi à me lever, et je me demandais si j'irais ramasser ma canne qui avait roulé à mes pieds dans le fossé, lorsqu'un troisième ours survint, un ours rougeâtre, petit, difforme, plus déchiqueté et plus saignant encore que le premier; puis un quatrième, puis

un cinquième et un sixième, ces deux-là trottant de compagnie. Ces quatre derniers ours traversèrent la route comme des comparses traversent le fond d'un théâtre, sans rien voir et sans rien regarder, presque en courant et comme s'ils étaient poursuivis. Cela devenait trop inexplicable pour que je ne touchasse pas à l'explication. J'entendis des aboiements et des cris; dix ou douze bouledogues, sept ou huit hommes armés de bâtons ferrés et des muselières à la main firent irruption sur la route, talonnant les ours qui s'enfuyaient. Un de ces hommes s'arrêta, et pendant que les autres ramenaient les bêtes muselées, il me donna le mot de cette bizarre énigme. Le maître du cirque de la barrière du *Combat* profitait des vacances de Pâques pour envoyer ses ours et ses dogues donner quelques représentations à Meaux. Toute cette ménagerie voyageait à pied. A la dernière halte, on l'avait démuselée pour la faire manger; et, pendant que leurs gardiens s'attablaient au cabaret voisin, les ours avaient profité de ce moment de liberté pour faire à leur aise, joyeux et seuls, un bout de chemin.

C'étaient des ours en congé. (*Le Rhin*, lettre XX[e].)

### Les pourboires sur le Rhin.

Le plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très-visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout

propos, piquer non votre peau, mais votre bourse. Or la bourse du voyageur, cette bourse précieuse contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons, avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien.

Vous entrez dans un lieu quelconque ; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passe-port, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste ; le conducteur, qui ne vous a pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière d'un air béat. Pourboire.

Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les règlements de police, et vous adresse une harangue, charabia qui veut dire : Pour boire.

On débâche ; un grand drôle prend sur la voiture et dépose à terre votre valise et votre sac de nuit. Pourboire.

Un autre drôle met le bagage sur une brouette, vous demande à quel hôtel vous allez, et se met à courir devant vous poussant sa brouette. Arrivés à l'hôtel, l'hôte surgit et entame avec vous ce petit dialogue, qu'on devrait écrire, dans toutes les langues, sur la porte de toutes les auberges :

— Bonjour, monsieur.

— Monsieur, je voudrais une chambre.

— C'est fort bien, monsieur.

— Conduisez monsieur au n° 4.

— Monsieur, je voudrais dîner.

— Tout de suite, monsieur, etc., etc.

Vous montez au n° 4. Votre bagage y est déjà. Un homme apparaît; c'est celui qui l'a brouetté à l'hôtel. Pourboire.

Un second arrive; que veut-il? C'est lui qui a apporté vos effets dans la chambre. Vous lui dites :

— C'est bon, je vous donnerai en partant comme aux autres domestiques.

— Monsieur, répond l'homme, je n'appartiens pas à l'hôtel. Pourboire.

Vous sortez. Une église se présente, une belle église. Il faut y entrer. Vous tournez alentour, vous regardez, vous cherchez. Les portes sont fermées. Les prêtres devraient tenir les portes ouvertes, mais les bedeaux les ferment pour gagner trente sous. Cependant une vieille femme a vu votre embarras; elle vient à vous, et vous désigne une sonnette à côté d'un petit guichet. Vous comprenez, vous sonnez, le guichet s'ouvre, le bedeau se montre; vous demandez à voir l'église, le bedeau prend un trousseau de clefs et se dirige vers le portail. Au moment où vous allez entrer dans l'église, vous vous sentez tirer par la manche: c'est l'obligeante vieille que vous avez oubliée, ingrat, et qui vous a suivi. Pourboire.

Vous voilà dans l'église; vous contemplez, vous admirez, vous vous récriez.

— Pourquoi ce rideau vert sur ce tableau?

— Parce que c'est le plus beau de l'église, dit le bedeau

— Bon, reprenez-vous, ici on cache les beaux tableaux; ailleurs on les montrerait. De qui est ce tableau?

— De Rubens.

— Je voudrais le voir.

Le bedeau vous quitte et revient quelques moments après avec un individu fort grave et fort triste. C'est le custode. Ce brave homme presse un ressort, le rideau s'ouvre, vous voyez le tableau. Le tableau vu, le rideau se referme, et le custode vous fait un salut significatif. Pourboire.

En continuant votre promenade dans l'église, toujours remorqué par le bedeau, vous arrivez à la grille du chœur, qui est parfaitement verrouillée et devant laquelle se tient debout un magnifique personnage splendidement harnaché: c'est le suisse, qui a été prévenu de votre passage et qui vous attend. Le chœur est au suisse. Vous en faites le tour. Au moment où vous sortez, votre cicerone empanaché et galonné vous salue majestueusement. Pourboire.

Le suisse vous rend au bedeau. Vous passez devant la sacristie. O miracle! elle est ouverte. Vous y entrez. Il y a un sacristain. Le bedeau s'éloigne avec dignité, car il convient de laisser au sacristain sa proie. Le sacristain s'empare de vous, vous montre les ciboires, les chasubles, les vitraux que vous verriez fort bien sans lui, les mitres de l'évêque, et, sous une vitre, dans une boîte garnie de satin blanc fané, quelque squelette de saint habillé en troubadour. La sacristie est vue, reste le sacristain. Pourboire.

Le bedeau vous reprend. Voici l'escalier des tours. La

vue du haut du grand clocher doit être belle, vous voulez y monter. Le bedeau pousse silencieusement la porte; vous escaladez une trentaine de marches. Puis le passage vous est barré brusquement. C'est une porte fermée. Vous vous retournez. Vous êtes seul; le bedeau n'est plus là. Vous frappez. Une face apparaît à un judas. C'est le sonneur. Il ouvre, et il vous dit : « Montez, mon« sieur. » Pourboire.

Vous montez, le sonneur ne vous suit pas; tant mieux, pensez-vous; vous respirez, vous jouissez d'être seul, vous parvenez ainsi gaiement à la haute plate-forme de la tour. Là, vous regardez, vous allez et venez, le ciel est bleu, le paysage est superbe, l'horizon est immense. Tout à coup vous vous apercevez que depuis quelques instants un être importun vous suit et vous coudoie, et vous bourdonne aux oreilles des choses obscures. Ceci est l'explicateur juré et privilégié, chargé de commenter aux étrangers les magnificences du clocher, de l'église et du paysage. Cet homme-là est ordinairement un bègue. Quelquefois il est bègue et sourd. Vous ne l'écoutez pas, vous le laissez baragouiner tout à son aise, et vous l'oubliez en contemplant l'énorme croupe de l'église d'où les arcs-boutants sortent comme des côtes disséquées, les mille détails de la flèche de pierre, les toits, les rues, les pignons, les routes qui s'enfuient dans tous les sens comme les rayons d'une roue dont l'horizon est la jante et dont la ville est le moyeu, les plaines, les arbres, les rivières, les collines. Quand vous avez bien tout vu, vous songez à redescendre, vous vous dirigez vers la tourelle de l'escalier; l'homme se dresse devant vous. Pourboire. —

« C'est fort bien, monsieur, vous dit-il en empochant; maintenant voulez-vous me donner pour moi? — Comment! et ce que je viens de vous donner! — C'est pour la fabrique, monsieur, à laquelle je dois deux francs par personne; mais à présent monsieur comprend bien qu'il me faut quelque petite chose pour moi. » Pourboire.

Vous redescendez. Tout à coup une trappe s'ouvre à côté de vous. C'est la cage des cloches. Il faut bien voir les cloches de ce beau clocher. Un jeune gaillard vous les montre et vous les nomme. Pourboire. Au bas du clocher vous retrouvez le bedeau qui vous a attendu patiemment, et qui vous reconduit avec respect jusqu'au seuil de l'église. Pourboire.

Vous rentrez à votre hôtel, et vous vous gardez bien de demander votre chemin à quelque passant, car le pourboire saisirait cette occasion. A peine avez-vous mis le pied dans l'auberge que vous voyez venir à vous d'un air amical une figure qui vous est tout à fait inconnue. C'est l'estafier qui vous rapporte votre passe-port. Pourboire. Vous dînez, l'heure du départ arrive, le domestique vous apporte la carte à payer. Pourboire. Un garçon d'écurie porte votre bagage à la diligence. Pourboire. Un facteur le hisse sur l'impériale. Pourboire. Vous montez en voiture, on part, la nuit tombe; vous recommencerez le lendemain.

Récapitulons : Pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme *qui n'est pas de l'hôtel*, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au suisse, pourboire au sacristain, pourboire au

sonneur, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au bedeau, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garçon d'écurie, pourboire au facteur : voilà dix-huit pourboires dans une journée. Ôtez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant calculez tous ces pourboires d'après un minimum de cinquante centimes et un maximum de deux francs, qui est quelquefois obligatoire, et vous aurez une somme assez inquiétante. N'oubliez pas que tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures que le dernier goujat regarde avec un inexprimable dédain.

Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible. Chacun s'y acharne de son côté. Le gouvernement lui-même s'en mêle quelquefois; il vous prend votre malle et votre porte-manteau, les charge sur ses épaules et vous tend la main. Dans les grandes villes, les porteurs de bagages redoivent au trésor royal douze sous et deux liards par voyageur. Je n'étais pas depuis un quart d'heure à Aix-la-Chapelle, que j'avais déjà donné pourboire au roi de Prusse. (*Le Rhin*, lettre XII[e].)

# MÉRIMÉE.

(1802.)

M. Prosper Mérimée, romancier, historien, dramaturge et savant, est né à Paris. Il s'est consacré de bonne heure aux lettres, et a publié sur divers sujets plusieurs ouvrages d'un mérite éminent. Les plus remarquables sont un *Voyage archéologique* dans le sud et l'ouest de la France et en Corse; un *Essai sur l'architecture du moyen âge;* le *Théâtre de Clara Gazul*, recueil de pièces dramatiques composées dans le goût espagnol; des nouvelles et des contes charmants, entre autres *Matteo Falcone*, *l'Enlèvement de la redoute*, et *Colomba*, son chef-d'œuvre, belle peintûre des mœurs de la Corse; une *Histoire de D. Pedro le Cruel*, roi de Castille, et une *Histoire romaine* pendant la guerre sociale et la conjuration de Catilina.

Dans tous ces ouvrages, M. Mérimée se montre narrateur parfait, écrivain pur, précis et sobre d'ornements. Aucun autre n'est plus habile à traiter un sujet d'imagination comme un sujet historique : quand il invente, il produit l'illusion de la vérité au point de faire croire qu'il raconte un fait arrivé. Aucun autre ne se distingue à un plus haut degré que lui par la précision et la netteté de la pensée et du style; son défaut est d'exagérer ces qualités, et de tomber quelquefois dans la dureté et la sécheresse. Vinet a dit excellemment de lui que « c'est un esprit à la fois exquis et dur. »

## L'enlèvement de la redoute.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez

brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

« Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

« En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit : « Mon lieutenant est mort hier... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

« La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge, comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir-là elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

« Un vieux soldat, auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune : « Elle est bien rouge, dit-il; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute! » J'ai toujours été superstitieux; et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me cou-

chai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

« Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égard par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

« Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille; on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

« Vers les trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit prendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

« Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

« Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

« Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

« Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole : « Eh bien, vous allez en voir de grises pour « votre début. » Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

« Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet

de leurs boulets; car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi.

« Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako. Vous en voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que ce mot *Non bis in idem* est un axiome aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie, » dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstanee, parut excellente. « Je vous félicite, reprit le « capitaine; vous n'aurez rien de plus, et vous comman- « derez une compagnie ce soir, car je sens bien que le « four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, « l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte; « et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs « noms commençaient toujours par un P. »

« Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi : bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

« Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

« Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la

gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

« En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit; souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

« Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine, cela ne « présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

« Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées et la terre labourée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de *Vive l'empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

« Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme

des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

« Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon « capitaine. Bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

« Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

« A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant *Vive l'empereur!* Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse, que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier *Victoire!* et, la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ

deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

« Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine? » demanda-t-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive. — « Et le plus ancien lieutenant? — Voici monsieur qui, est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en forces; mais le général C*** va nous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé? — Flambé, mon cher; mais la redoute est prise. »

---

## VITET.

(1802.)

M. Ludovic Vitet, inspecteur général des monuments de France et membre de l'Académie française, est un critique exquis des choses d'art et un de nos plus habiles écrivains contemporains. A un profond savoir, à un goût excellent il joint une netteté, une précision, une pureté élégante de style qui annoncent un maître consommé. Il a publié une belle *Histoire de Dieppe*; d'excellentes *Études sur les beaux-arts*

*et sur la littérature*, recueil d'articles sur la musique, l'architecture, la peinture, qui avaient paru d'abord dans les journaux et les revues et dont le plus remarquable est la *Vie de Le Sueur*, modèle de biographie touchante et de haute critique ; et une série de scènes historiques intitulées *les États d'Orléans*, *les Barricades*, *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*, dont on peut dire qu'elles sont plus vraies que l'histoire ; car ce sont les personnages eux-mêmes qui nous apprennent ce qu'ils ont fait.

## Derniers travaux et mort de Le Sueur.

Un riche magistrat, M. Lambert de Thorigny, s'étant fait construire, sur le quai de l'île Notre-Dame, un hôtel, ou plutôt un petit palais, voulut le décorer à l'italienne, et, à l'exemple des Augustin Chigi et autres seigneurs romains, c'est à l'artiste le plus en vogue, c'est-à-dire à Lebrun, qu'il s'adressa pour exécuter les peintures. Mais Lebrun ne voulut se charger que de la galerie où devaient être tracées l'histoire d'Hercule et son apothéose. M. de Thorigny eut alors l'idée de proposer à Le Sueur les autres appartements. Le Sueur consentit, bien qu'il lui fallût sortir de ses études ordinaires, des habitudes de son talent et des inclinations de son esprit, pour suivre son adversaire dans un genre où celui-ci prétendait exceller, dans le champ de la fable et de l'allégorie. Rien ne peut donner une plus juste idée de l'admirable organisation de Le Sueur, rien ne fait mieux connaître la souplesse de son esprit et son aptitude à percevoir la beauté sous toutes ses formes que les charmantes et si nombreuses compositions créées par lui pour cet hôtel Lambert. Son imagination presque dévote accepta sans restriction, quoique avec une chaste réserve, toutes les

données de la mythologie : il semblait qu'il voulût frayer la route à Fénelon pour passer du cloître dans l'Olympe en lui apprenant comment on peut mêler au plus sévère parfum d'antiquité cette tendresse d'expression et cette sensibilité pénétrante qui n'appartient qu'aux âmes chrétiennes. Aussi vous ne trouvez dans ses figures de dieux et de déesses ni les sévérités de la statuaire antique ni les mignardises des danseuses de ballet; c'est un type à part, une forme qu'il a trouvée et qui n'a pas seulement l'attrait de la nouveauté, mais le charme d'une douce pureté de lignes, constamment unie à la grâce de l'expression.

Il était bien difficile qu'on restât insensible à de si séduisantes créations. Les partisans les plus outrés des lois académiques ne pouvaient nier que, si les peintures dérogeaient au grand style, elles étaient d'une élégance, d'une légèreté ravissantes. Aussi, quand le président de Thorigny ouvrit sa maison au public, la foule, qui suit son plaisir et s'arrête à ce qui la charme, ne fit que glisser dans la *Galerie d'Hercule*, quoique le luxe des dorures rehaussât l'éclat des peintures de Lebrun; et ce fut dans le *Cabinet des Muses*, dans le *Salon de l'Amour*, dans la *Salle des Bains* qu'on se porta de préférence, parce que les yeux et l'esprit s'y trouvaient doucement attirés.....

L'exécution de ces peintures avait demandé à Le Sueur trois années d'un travail d'autant plus fatigant que, tout en se livrant à d'opiniâtres études pour donner à son pinceau cette direction nouvelle, il avait dû terminer plusieurs tableaux de piété, promis par lui à l'église

Saint-Germain l'Auxerrois, à l'église Saint-Gervais, à l'abbaye de Marmoutier. Ne consultant pas ses forces, se livrant sans mesure à l'amour immodéré de son art, il passait les nuits à dessiner, les journées à peindre ; et ce qui l'encourageait à dévorer ainsi sa vie, c'est que son talent semblait gagner tout ce que perdait sa santé. Ces tableaux, composés au milieu de l'agitation et de la fièvre du travail, sont assurément ses chefs-d'œuvre. C'est cette *Messe miraculeuse de saint Martin*, esquisse qui est elle-même un miracle, et qui semble éclairée par je ne sais quels rayons divins tombant de cette hostie lumineuse ; c'est l'*Apparition de sainte Scolastique à saint Benoît*, angélique tableau où la vie du ciel nous semble révélée sous les traits de cette sainte, dont le geste modeste et la physionomie virginale n'ont pu être conçus que par une sorte de vision du génie ; c'est encore le *Jésus* traînant sa croix devant sainte Véronique avec une si sublime humilité, et cette admirable *Descente de croix*, qui, parmi les mille et mille tableaux de tous les temps et de tous les pays que cette sainte page de l'Écriture a inspirés, se distingue par un caractère si particulier d'onction, de tendresse et d'ascétique douleur. Où trouver une émotion plus vraie, un désespoir plus déchirant? Et cependant quelle douce pureté, surtout dans ces figures de femmes! quel calme dans leurs draperies, quelle simplicité de moyens pour un si grand effet! C'est la suavité de contours d'un bas-relief antique, vivifiée par le feu intérieur de la foi. Enfin, n'oublions pas que c'est à cette même époque qu'il peignit son *Martyre de saint Gervais et de saint Protais*;

cette grande composition historique, où les têtes sublimes des deux jeunes saints font oublier ce qu'il y a peut-être d'un peu conventionnel dans le reste du tableau.

Tant de fatigues, tant d'efforts épuisèrent ce qui lui restait de vie; le chagrin acheva de l'accabler. Il eut la douleur de voir mourir sa femme; et cette perte le jeta dans un tel abattement qu'il ne se sentit jamais le courage d'achever son dernier plafond à l'hôtel Lambert. Il ne toucha plus à ses pinceaux que pour ébaucher un autre trait de la vie de saint Gervais et de saint Protais, qui devait faire pendant à son grand tableau. Mais bientôt ses forces l'abandonnèrent; il fut saisi du sentiment de sa fin prochaine, et sa ferveur religieuse lui fit chercher un asile chez les Chartreux : il les avait émerveillés par ses œuvres, il venait les édifier par sa mort.

Ce fut dans les bras du prieur qu'il rendit l'âme, vers les premiers jours de mai 1655; il entrait dans sa trente-huitième année.

Le Sueur était du nombre de ces hommes dont la mort prématurée est en quelque sorte écrite au front de leur génie. Il y a dans presque toutes ses œuvres, comme dans celles de Raphaël, comme dans les accords de Mozart, je ne sais quelle teinte mélancolique qui semble un lugubre avertissement. Il avait sans doute assez vécu pour rester immortel parmi les hommes, pas assez pour avoir joui de sa gloire. Ses plus belles journées furent des demi-triomphes : ceux qui le louèrent le plus ne le comprenaient qu'à moitié; et comment d'intimes souffrances n'auraient-elles pas quelquefois attristé son cœur d'artiste quand on pense qu'il mourut sans avoir jamais

reçu, je ne dis pas de son roi (il était si jeune), mais de la cour, la moindre faveur, on pourrait presque dire le moindre travail? Trois figures allégoriques dont on lui demanda par hasard le dessin, voilà l'aumône royale que reçut le grand peintre. Il mourut regretté comme homme de bien, estimé comme artiste, mais à peu près au même titre que ses onze confrères d'Académie; et le jour où son génie fut enlevé aux arts, personne dans tout le royaume ne mesura la perte que venait de faire la France. (*Vie d'Eustache Le Sueur.*)

---

# ALEXANDRE DUMAS.

(1803.)

M. Alexandre DUMAS est né à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne. Il eut pour père le général Dumas, né à Saint-Domingue et fils naturel d'une négresse et du marquis de La Pailleterie. A vingt ans, il alla chercher fortune à Paris, et obtint une place dans le secrétariat du duc d'Orléans. En 1829, il débuta dans la littérature par le drame de *Henri III*, qui eut un immense succès. Depuis, M. Dumas a publié plus de deux cents volumes de *drames*, de *comédies*, de *romans*, de *chroniques*, d'*histoires*, de *voyages*, etc. Tout ce qu'il écrit est bien accueilli du public, et lu avec avidité. La plupart des lecteurs ne cherchent que l'amusement, et M. Dumas excelle a les amuser. A une verve intarissable il joint un talent prodigieux pour conduire l'intrigue d'un drame ou d'un roman et pour piquer la curiosité en ménageant l'intérêt; il a un style naturel, vif, animé, comme celui d'un improvisateur. Mais la précipitation de son travail est peu compatible avec les qualités des ouvrages qui durent. Sa diction manque de

précision, de pureté, d'élégance. Dans ses drames, comme dans ses romans, le vrai est sacrifié au faux, l'idéal au matérialisme, les émotions de l'âme aux impressions des sens. Il ne faut lui demander ni but moral, ni portée philosophique, ni rien qui élève l'âme et nous rende meilleurs. Il ne veut que nous distraire, et personne n'y réussit mieux que lui.

## Une chasse à l'ours.

Guillaume Mona était un pauvre paysan du village de Fouly, près de Martigny.

Un ours venait toutes les nuits voler ses poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or le paysan de Fouly préférait aussi par malheur les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos; il prit, en conséquence, son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires, et non pour lui que l'ours venait.

Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin

du verger, s'avançant en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant l'homme était un brave... et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller : « C'est bon, va-t'en; mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons. »

Le lendemain, un de ses voisins qui le vint visiter le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

« Qu'est-ce que tu fais donc là? lui dit-il. — Je m'amuse, » répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et après avoir réfléchi un instant : « Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François

(c'était le nom du voisin). Eh bien! si tu veux, à nous deux l'ours; deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon, dit Guillaume, et il continua de scier son troisième lingot.

— Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— « Tu es libre. » Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

« Il paraît que tu prendras ton fusil de munition, dit François.

— Un peu! Trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus roide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace!

— Bien du plaisir!

— Nous deux, dis?

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume!

— Bonne chance, voisin! »

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut sur le banc qui était près de la porte Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

« Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête; ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

— « Chacun pour soi, » dit Guillaume.

Le voisin ne put rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait, car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivi jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour

de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route ordinaire; il avait, au contraire, décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut de son côté ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout

le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine; il vit l'ours blessé, après avoir fait un long circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

« Prends garde à toi, Guillaume! prends garde! » s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami, car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu : l'ours l'avait éventé. Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé

toutes ses demandes de secours aux hommes : A moi!!!..

Puis rien, pas même une plainte, ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre foulant aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas mort, car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi; ils étaient si près l'un de l'autre que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gachette; le coup partit.

L'ours tomba à la renverse; la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner, en hurlant, sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre; c'étaient des os et de la chair meurtrie; la tête était dévorée presque entièrement. (*Impressions de voyage.*)

## Un nez gelé.

Un jour, je me décidai de faire mes courses en me

promenant. Je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille; je m'étonnai même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire; j'étais, au reste, enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion pour m'acclimater. Néanmoins, comme les deux premiers écoliers chez lesquels je me rendais n'étaient point chez eux, je commençais à trouver que le hasard faisait trop bien les choses, lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude, mais cependant sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant : *nofs!* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un iostchik qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau; mais, si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour et me cria : *nofs! nofs!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un mougick, qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trou-

26

vai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et malgré ma défense me maintinrent les bras, tandis que mon enragé mougick ramassait une autre poignée de neige, et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre : croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

« Comment, monsieur! » m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de l'air le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective, et les les deux autres du côté du quai Anglais, « vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient? — Que vous faisaient-ils donc? — Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait? — Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant comme nous disons, nous autres Français, dans le blanc des yeux. — Comment cela? — Sans doute, vous aviez le nez gelé. — Miséricorde! m'écriai-je en

portant la main à la partie menacée. — Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'interlocuteur, monsieur l'officier, je vous préviens que votre nez gèle. — Merci, monsieur, » dit l'officier comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde.

Et se baissant, il ramassa une poignée de neige et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre mougick que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

« C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme...

— Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier en se frottant le sien.

« Alors, monsieur, permettez... »

Et je me mis à courir après mon mougick, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le mougick me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile; pendant tout le reste de ma course, je ne le perdis pas de vue.

(*Mémoires d'un maître d'armes à Saint-Pétersbourg.*)

# GEORGE SAND.

(1804.)

Madame DUDEVANT, si célèbre sous le pseudonyme de GEORGE SAND, est née à Madrid. Elle est fille du colonel Dupin, qui avait eu pour mère une fille naturelle du maréchal de Saxe. Orpheline de bonne heure, on lui fit épouser, sans consulter son cœur, le baron Dudevant, ancien militaire de l'empire. Cette union fut malheureuse, et les deux époux se séparèrent. Devenue libre, madame Dudevant se vit exposée à toutes les vicissitudes, à tous les dangers de la vie d'artiste. Peu après la révolution de 1830, elle écrivit, *pour avoir du pain*, un roman qui eut un succès prodigieux, et qui lui révéla son génie. Depuis, elle a publié une foule d'ouvrages qui lui ont valu une grande célébrité. On y remarque une âme enthousiaste, une imagination riche et brillante, une facilité ferme, une poésie de langage, un talent naturel de raconter et de peindre qui lui assurent la première place parmi les romanciers contemporains et un rang très-élevé dans notre littérature.

Madame Sand, après avoir longtemps attaqué le mariage ou plutôt le despotisme des maris, s'est faite le champion du radicalisme le plus ardent. Elle traite dans ses romans les questions politiques, sociales et religieuses. On y déplore souvent cet abus, commun aux écoles socialistes, qui consiste à dépouiller les mots de leur sens élevé, moral et chrétien, pour les faire servir à exprimer des idées toutes contraires. Tout homme philanthrope devient un Christ, toute passion est divine, de coupables égarements sont innocents, si le cœur est bien épris. On regrette qu'un si beau talent de style s'emploie à propager, en les rendant agréables, de si funestes erreurs.

Les *Lettres d'un voyageur* sont un des plus beaux livres sortis de la plume de madame Sand. Ce sont des révélations intimes, remplies de poésie, de douleurs amères, de riantes pensées. Souvent on croit lire les *Confessions* ou les *Rêveries d'un promeneur solitaire.*

Quelques pièces de théâtre, d'un romanesque honnête, ont valu, dans ces derniers temps, à madame Sand des succès qui rappellent ceux de Sédaine et une gloire que leur aurait enviée Berquin.

### Marguerite Lecomte et Watelet.

Il m'importe peu de vieillir; il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai pas rencontré d'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, ou, si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. Écoute une histoire, et pleure.

Il y avait un bon artiste qu'on appelait Watelet, et qui gravait à l'eau-forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aima Marguerite Lecomte, et lui apprit à graver à l'eau-forte aussi bien que lui. Elle quitta sa famille, ses biens et son pays pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis, comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après, on découvrit aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée *Moulin-Joli*, un vieux homme qui gravait à l'eau-forte et une vieille femme qu'il appelait sa meunière, et qui gravait à l'eau-forte à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille l'annonça aux autres, et le beau monde courut en foule à *Moulin-Joli* pour voir le phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé, deux beaux talents jumeaux, Philémon et Baucis du vivant de mesdames de Pompadour et du Barry, cela fit époque; et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poëtes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours après, car le monde eût tout gâté. Le dernier dessin qu'ils gravèrent représentait le *Moulin-Joli*, la maison de Marguerite, avec cette

devise : *Cur valle permutem Sabina divitias operosiores?*

Il est encadré dans ma chambre, au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Lecomte! (*Lettres d'un voyageur.*)

### La campagne à six heures du matin.

J'ai quitté ma chambre au jour naissant, pour fuir la fatigue, qui commençait à alourdir mes paupières. J'ai passé mon panier à mon bras, j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarrettes, et j'ai pris le chemin des *Couperies*. Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est délicieuse, l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse; elles étendent dans le vallon leurs tapis, que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres qui pressent les rives de l'Indre dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faîte. Je me suis assis sur la dernière pierre de la colline, et j'ai salué en face de moi, au revers du ravin, ta blanche maisonnette, ta pépinière et le toit

moussu de ton ajoupa[1]. Pourquoi as-tu quitté cet heureux nid, et tes petits enfants, et ta vieille mère, et cette vallée charmante, et ton *ami le bohémien?* Hirondelle voyageuse, tu as été chercher en Afrique le printemps, qui n'arrivait pas assez vite à ton gré! Ingrat! ne fait-il pas toujours assez beau aux lieux où l'on est aimé? Que fais-tu à cette heure? Tu es levé sans doute; tu es seul, sans un ami, sans un chien. Les arbres qui t'abritent n'ont pas été plantés par toi; le sol que tu foules ne te doit pas les fleurs qui le parent. Peut-être supportes-tu les feux d'un soleil ardent, tandis que le froid d'une matinée humide engourdit encore la main qui t'écrit. Sans doute tu ne devines pas que je suis là, veillant sur ta pépinière, sur tes terrasses, sur les trésors que tu délaisses! Peut-être, endormi au seuil d'une mosquée, crois-tu voir en songe les quatre murs blancs où tu as tant travaillé, tant étudié, tant rêvé, tant vieilli... Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas... Ah! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis[2] sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas?

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du

---

[1] Espèce de hutte portée sur des pieux.

[2] Fleur connue sous le nom vulgaire de *ne m'oubliez pas.*

rossignol; là, dans le buisson, le cri moqueur de la fauvette; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil; l'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier. Il me semble que j'écris sur une table de métal ardent... Tout s'embrase, tout chante, les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre; la cloche du village sonne l'angelus; un paysan qui recèpe sa vigne au-dessous de moi pose ses outils et fait le signe de la croix... A genoux, Malgache! où que tu sois, à genoux! Prie pour ton frère qui prie pour toi.

(*Lettres d'un voyageur.*)

### Un rêve.

Je t'ai raconté bien des fois un rêve que je fais souvent, et qui m'a toujours laissé, après le sommeil, une impression de bonheur et de mélancolie. Au commencement de ce rêve, je me vois assis sur une rive déserte, et une barque, pleine d'amis qui chantent des airs délicieux, vient à moi sur le fleuve rapide. Ils m'appellent, ils me tendent les bras, et je m'élance avec eux dans la barque. Ils me disent: « Nous allons à... (ils nomment un pays inconnu), hâtons-nous d'y arriver. » On laisse les instruments, on interrompt les chants. Chacun prend la rame. Nous abordons... à quelle rive enchantée? Il me serait impossible de la décrire; mais je l'ai vue vingt fois, je la connais; elle doit exister quelque part sur la

terre ou dans quelqu'une de ces planètes dont tu aimes à contempler la pâle lumière dans les bois au coucher de la lune. Nous sautons à terre, nous nous élançons, en courant et en chantant, à travers les buissons embaumés. Mais alors tout disparaît, et je m'éveille. J'ai recommencé souvent ce beau rêve, et je n'ai jamais pu le mener plus loin.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces amis, qui me conviennent et qui m'entraînent, je ne les ai jamais vus dans la vie réelle. Quand je m'éveille, mon imagination ne se les représente plus. J'oublie leurs traits, leurs noms, leur nombre et leur âge. Je sais confusément qu'ils sont beaux et jeunes; hommes et femmes sont couronnés de fleurs, et leurs cheveux flottent sur leurs épaules. La barque est grande, et elle est pleine. Ils ne sont pas divisés par couples, ils vont pêle-mêle se choisir, et semblent s'aimer tous également, mais d'un amour tout divin. Leurs chants et leurs voix ne sont pas de ce monde. Chaque fois que je fais ce rêve, je retrouve aussitôt la mémoire des rêves précédents où je les ai vus; mais elle n'est distincte que dans ce moment-là; le reveil la trouble et l'efface.

Lorsque la barque paraît sur l'eau, je ne songe à rien. Je ne l'attends pas, je suis triste; et une des occupations où elle me surprend le plus souvent, c'est de laver mes pieds dans la première onde du rivage. Mais cette occupation est toujours inutile. Aussitôt que je fais un pas sur la grève, je m'enfonce dans une fange nouvelle, et j'éprouve un sentiment de détresse puérile. Alors la barque paraît au loin; j'entends vaguement les chants.

Puis ils se rapprochent, et je reconnais ces voix qui me sont si chères. Quelquefois, après le réveil, je conserve le souvenir de quelques lambeaux des vers qu'ils chantent; mais ce sont des phrases bizarres et qui ne présentent plus aucun sens à l'esprit éveillé. Il y aurait peut-être moyen, en les commentant, d'écrire le poëme le plus fantastique que le siècle ait encore produit. Mais je m'en garderai bien, car je serais désespéré de composer sur mon rêve, et de changer ou d'ajouter quelque chose au vague souvenir qu'il me laisse. Je brûle de savoir s'il y a dans les songes quelque sens prophétique, quelque révélation de l'avenir, soit pour cette vie, soit pour l'autre. Je ne voudrais pourtant pas qu'on m'apprît ce qui en est, et qu'on m'ôtât le plaisir de chercher.

(*Lettres d'un voyageur.*)

### Les premières lectures.

Un livre a toujours été pour moi un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les grandes occasions. Oh! quel est celui de vous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous les vîtes pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le

revers vous servit de lit de repos et de table de travail tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement? Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait, les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent devant le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; vous êtes couvert de sueur; mais, vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard: le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique, qui vous aime, aura retardé le coup de cloche autant que possible; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais, quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée

noire ! ô Corinne ! ô Bernardin de Saint-Pierre ! ô l'Iliade ! ô Millevoye ! ô Atala ! ô les saules de la rivière ! ô ma jeunesse écoulée ! ô mon vieux chien, qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise ! (*Lettres d'un voyageur.*)

**Madeleine ou la fille aux oiseaux.**

C'était une jeune fille, presque une enfant, pauvrement vêtue, quoique avec propreté. Elle n'était pas jolie, mais sa figure avait une expression saisissante, et son attitude une noblesse singulière. Elle était haute en couleur, malgré le ton fade de sa chevelure. Le bleu tranché de ses yeux paraissait plus brillant sous ses longs cils d'or mat tirant sur l'argent. Son profil trop court avait des courbes d'une finesse et d'une énergie extraordinaires.

Elle ôta un petit mantelet de laine qui lui couvrait les épaules, et, grimpant sur une roche voisine encore plus élevée que la roche verte, elle fit tournoyer en l'air cette étoffe rouge comme un drapeau au-dessus de sa tête. A l'instant même, de tous les buissons d'alentour, vint se précipiter sur elle une foule d'oiseaux de diverses espèces, moineaux, fauvettes, linottes, bouvreuils, merles, ramiers, et même quelques hirondelles à la queue fourchue et aux larges ailes noires. Elle joue quelques instants avec eux, les repoussant, faisant des gestes, et agitant son mantelet comme pour les effrayer ; en attrapant au vol quelques-uns, et les rejetant dans l'espace

sans réussir à les dégoûter de leur amoureuse poursuite. Puis, quand elle eut bien montré à quel point elle était souveraine absolue et adorée de ce peuple libre, elle se couvrit la tête de son manteau, se coucha par terre et feignit de s'endormir. Alors on vit tous ces volatiles se poser sur elle, se blottir à l'envi dans les plis de ses vêtements, et paraître magnétisés par son sommeil. Enfin, quand elle se releva, elle réitéra son statagème, et les envoya, à l'aide d'une nouvelle pâture, s'abattre sur des bruyères, où ils disparurent et cessèrent leur babil.

Il y eut quelque chose de si gracieux et de si poétique dans toute sa pantomime, et son pouvoir sur les habitants de l'air semblait si merveilleux que cette petite scène causa un plaisir extrême aux voyageurs. La négresse n'hésita pas à croire qu'elle assistait à un enchantement, et le curé lui-même ne put s'empêcher de sourire à la gentillesse des *élèves*, pour se dispenser d'applaudir leur éducatrice.

Un autre jour, elle s'élança sur les rochers qui marquaient le point culminant de cette crête alpestre, et, avec l'agilité d'un chat, elle grimpa de plateau en plateau jusqu'au dernier, où, dessinant sa silhouette déliée sur le ton chaud du ciel, elle commença à faire flotter son drapeau rouge. En même temps, elle faisait signe aux spectateurs de regarder le ciel au-dessus d'elle, et elle traçait comme un cercle magique avec ses bras élevés pour marquer la région où elle voyait tournoyer les aigles.

Mais Sabina regardait en vain; ces oiseaux étaient perdus dans un telle immensité que la vue phénomé-

nale de l'oiselière pouvait seule pressentir ou discerner leur présence. Enfin, elle aperçut quelques points noirs, d'abord indécis, qui semblaient nager au delà des nuages. Peu à peu ils parurent les traverser; leur nombre augmenta en même temps l'intensité de leur volume. Enfin, on distingua bientôt leur vaste envergure, et leurs cris sauvages se firent entendre comme un concert diabolique dans la région des tempêtes.

Ils tournèrent longtemps, dessinant de grands circuits qui allaient en se resserrant, et quand ils furent réunis en un groupe compacte, perpendiculairement sur la tête de l'oiselière, ils se laissèrent balancer sur leurs ailes, descendant et remontant comme des ballons, et paralysés par une invisible méfiance.

Ce fut alors que Madeleine, couvrant sa tête, cachant ses mains dans son manteau, et ramassant ses pieds sous sa jupe, s'affaissa comme un cadavre sur le rocher, et à l'instant même cette nuée d'oiseaux carnassiers fondit sur elle, comme pour la dévorer.

« Ce jeu-là est plus dangereux qu'on ne pense, dit Téverino en prenant le fusil de Léonce dans la voiture et en s'élançant sur le rocher; peut-être que la petite ne voit pas à combien d'ennemis elle a affaire. »

Madeleine, comme pour montrer son courage, se releva et agita son manteau. Les aigles s'écartèrent : mais, prenant ce mouvement passager pour les convulsions de l'agonie, ils se tinrent à portée, remplissant l'air de leurs clameurs sinistres, et dès que l'oiselière se fut recouchée, ils revinrent à la charge. Elle les attira et les effraya ainsi à plusieurs reprises; après quoi, elle se dé-

couvrit la tête, étendit les bras, et, debout, elle attendit immobile. En ce moment, Téverino éleva le canon de son fusil, afin d'arrêter ces bêtes sanguinaires au passage, s'il était besoin. Mais Madeleine lui fit signe de ne rien craindre, et, après avoir tenu l'ennemi en respect par le feu de son regard, elle quitta le rocher lentement, laissant derrière elle un oiseau mort dont elle s'était munie sans rien dire, et qu'elle avait enveloppé dans un chiffon. Pendant qu'elle descendait, les aigles se précipitèrent sur cette proie, et se la disputèrent avec des cris furieux. (*La petite Fadette.*)

---

# SAINTE-BEUVE.

(1804.)

M. Charles-Augustin DE SAINTE-BEUVE, un de nos meilleurs poëtes dans le genre intime et familier, est aussi un de nos critiques les plus fins et les plus délicats. Il est né à Boulogne-sur-Mer. Au sortir de ses études, il se voua aux lettres, et entra dans la presse périodique, où il donne, depuis vingt-cinq ans, une série d'articles de critique sous le titre de *Portraits littéraires*. Ces *Portraits* composent une galerie, qui se complète chaque jour, des principaux écrivains du dix-septième, du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, et ils pourront former une histoire de la littérature française. M. de Sainte-Beuve excelle dans la biographie littéraire : aux détails intimes il mêle des vues morales, des aperçus élevés, des appréciations fines et délicates; il y fait entrer la plupart des questions intéressantes de littérature actuelle, et il déploie une érudition curieuse et patiente, une vive sensibilité, une originalité

ingénieuse, une rare souplesse de talent et un profond sentiment d'artiste et de poëte.

Depuis deux ans, toutes les qualités de ce critique éminent se sont déployées et épurées dans une série d'articles de biographie et de critique littéraire publiés par le journal le Constitutionnel, et dont huit volumes ont déjà paru sous le modeste titre de *Causeries du Lundi.*

M. de Sainte-Beuve a encore écrit une excellente *Histoire de la poésie française au seizième siècle*, un roman intitulé *Volupté*, et une *Histoire de Port-Royal* encore inachevée.

## MM. Cousin et Villemain, écrivains.

Le style de M. Cousin a l'air plus grand ; il a la ligne plus ouverte, le dessin plus large ; il se donne à première vue plus d'horizon. Mais il est de certains détails dont il ne tient pas compte et qu'il néglige. Comme les statuaires, il choisit son point de vue et y sacrifie le reste. Le style de M. Villemain, large et fin, avance comme un flot ; il ne laisse aucun point de la pensée sans l'embrasser ou le revêtir. Il est tout varié de nuances, de rencontres imprévues, d'expressions trouvées. S'il trahit par endroits un peu d'inquiétude et d'incertitude, dès qu'il est dans le plein du sujet, il devient tout à fait grave et beau. J'ai pour idée que l'on est toujours de son temps, et ceux-là même qui en ont le moins l'air. Le style de M. Villemain appartient à notre temps par un certain souci et une certaine curiosité d'expression qui y met le cachet ; c'est un style, après tout, individuel, et qui ressemble à l'homme. Le style de M. Cousin, au premier abord, paraît échapper à la loi commune ; on dirait vraiment que c'est un personnage du dix-septième siècle qui écrit. Il entre dans son sujet

de haute lice ; il a l'élévation de ton aisée, naturelle, l'ampleur du tour, la propriété lumineuse et simple de l'expression. Pourtant certain air de gloire, répandu dans l'ensemble, trahit à mes yeux le goût de Louis XIII jusqu'en plein goût de Louis XIV. Son style aussi est moins individuel que l'autre, et serre de moins près les replis de la pensée ; c'est un style qui honore ce temps-ci bien plus encore qu'il ne le caractérise. Je ne veux pas prolonger outre mesure un parallèle qui peut se résumer d'un mot : M. Villemain a des teintes plus fines, M. Cousin a la touche plus large. Seulement si quelqu'un, frappé chez celui-ci de tant de grandes parties qui enlèvent, était tenté, entre les deux, de le préférer comme écrivain et de le lui dire, nous sommes bien sûr que lui-même serait le premier à renvoyer l'admirateur au style de l'autre, en disant : « Regardez bien, vous n'y avez pas tout vu. » (*Causeries du lundi.*)

### M. Thiers, historien.

M. Thiers, d'instinct et par tempérament, aime, avant tout, le naturel, la simplicité, l'opposé du déclamatoire et de tout ce qui y ressemble ou qui y prête. Littérairement, Bossuet, Molière et Racine sont ses dieux, et, en cela, il a la religion du grand nombre ; mais il a plus que personne ses préférences et ses exclusions : il est pour Racine presque contre Corneille, pour Voltaire décidément contre Jean-Jacques. Esprit clair, vigoureux et net, par sa longue pratique positive, il n'a fait que se fortifier dans son premier instinct et y ajouter l'arrêt de

l'expérience. En histoire, sa méthode rappellerait plutôt, chez les anciens, celle de Polybe; guerre, administration, finances, il embrasse tout, il expose tout, comme il l'a étudié, avec précision, continuité, et sans lâcher prise jusqu'au dernier détail. Dans une histoire telle que celle qu'il traite aujourd'hui, où il est le premier à passer, et avec les incomparables matériaux qu'il a eus à sa disposition, on aurait dû, ce semble, lui souhaiter une telle méthode, s'il ne l'avait eue de lui-même. A combien de déclamations et de fausses vues une histoire ainsi faite va couper court dès l'origine! Que de questions jugées et vidées qui auraient fourni matière à controverse s'il n'en avait pas établi, dès l'abord, la solution décisive! Je n'irai pas jusqu'à dire que sur tous les points il en soit ainsi; il est des branches de cette histoire impériale pour lesquelles il n'a pas tout fait, la diplomatie par exemple. Mais, pour l'ordre civil, pour l'administration, pour la guerre, il a poussé l'exposition au dernier degré d'éclaircissement et d'évidence où elle peut aller. On rend généralement hommage et justice à cette grande composition historique et aux belles qualités qui s'y déploient; mais, selon moi, on ne lui en rend pas encore assez, et l'avenir en dira plus. Tout le monde aborde et lit cette histoire; mais il n'y a qu'une manière de la lire comme il faut, en détail, les cartes sous les yeux, sans rien passer, sans rien brusquer; ce n'est pas là un de ces livres dont on prenne idée en le parcourant. Le plan général est vaste et même grandiose; l'historien procède par grandes masses, qu'il dispose et distribue autour d'un événement principal,

qui donne son nom à chaque livre. Mais, dans l'exécution, il ne vise pas à grouper, il ne force rien et ne contraint aucun fait à rentrer plus qu'il ne faut. Son récit, calme et limpide, se déroule sans impatience. Une fois les arches du pont jetées, il laisse le courant aller de soi-même en toute largeur. Dans le style, l'écrivain n'a nulle part flatté le goût du temps pour les effets et pour la couleur, et on pourrait même trouver qu'il en a tenu trop peu de compte quelquefois; mais c'est une satisfaction bien rare pour les esprits sérieux et judicieux que celle de lire une suite de volumes si pleins, sortis tout entiers du sein du sujet et nous le livrant avec abondance, d'une simplicité de ton presque familière, où jamais ne se rencontre une difficulté dans la pensée, un choc dans l'expression, et où l'on assiste si commodément au spectacle des plus grandes choses.

(*Causeries du lundi.*)

---

# ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

(1805.)

M. Alexis DE TOCQUEVILLE, fils du comte de Tocqueville, est né à Paris. Au sortir du collége, il étudia le droit, puis il entra dans la magistrature. En 1830, il donna sa démission, et fit un voyage en Amérique pour étudier le système pénitentiaire. A son retour, il écrivit son livre *de la Démocratie en Amérique*, un des ouvrages les plus savants et les mieux faits de notre siècle. Il y a une finesse d'observation et une

sagacité de jugement qui étonnèrent dans un si jeune publiciste. Sa diction, simple et pleine de force, a la couleur et la vivacité que comporte le sujet.

## Développement de la démocratie en France.

Une grande révolution s'opère parmi nous; tous la voient, mais tous ne la jugent pas de même. Les uns la considèrent comme une chose nouvelle, et, la prenant pour un accident, ils espèrent encore pouvoir l'arrêter, tandis que d'autres la jugent irrésistible, parce qu'elle leur paraît le fait le plus continu, le plus ancien et le plus permanent que l'on connaisse dans l'histoire. Je me reporte, pour un moment, à ce qu'était la France il y a sept cents ans; je la trouve partagée entre un petit nombre de familles qui possèdent la terre et gouvernent les habitants. Le droit de commander descend alors de génération en génération avec les héritages; les hommes n'ont alors qu'un seul moyen d'âgir les uns sur les autres, la force; on ne découvre qu'une seule origine de la puissance, la propriété foncière. Mais voici le pouvoir politique du clergé qui vient à se fonder et bientôt à s'étendre; le clergé ouvre ses rangs à tous, au pauvre comme au riche, au roturier comme au seigneur; l'égalité commence à pénétrer par l'Église au sein du gouvernement, et celui qui eût végété comme serf dans un éternel esclavage se place comme prêtre au milieu des nobles, et va souvent s'asseoir au-dessus des rois.

La société devenant avec le temps plus civilisée et plus stable, les différents rapports entre les hommes devien-

nent plus compliqués et plus nombreux. Le besoin des lois civiles se fait vivement sentir : alors naissent les légistes; ils sortent de l'enceinte obscure des tribunaux et vont siéger dans la cour des princes, à côté des barons féodaux couverts de fer et d'hermine. Les rois se ruinent dans les grandes entreprises, les nobles s'épuisent dans les guerres privées, les roturiers s'enrichissent dans le commerce; le négoce est une source nouvelle qui s'ouvre à la puissance.

Peu à peu les lumières se répandent, on voit se réveiller le goût de la littérature et des arts; l'esprit devient alors un élément de succès, la science un moyen de gouvernement et l'intelligence une force sociale.

En France, les rois se sont montrés les plus constants niveleurs; quand ils ont été ambitieux et forts, ils ont travaillé à élever le peuple au niveau des nobles, et quand ils ont été modérés et faibles ils ont permis que le peuple se plaçât au-dessus d'eux-mêmes; les uns ont aidé la démocratie par leurs talents, les autres par leurs vices. Enfin, quand on parcourt les pages de notre histoire, on ne rencontre pas de grands événements qui, depuis sept cents ans, n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres; l'institution des communes introduit la démocratie au sein de la monarchie féodale.

Serait-il sage de croire qu'un mouvement qui vient de si loin pourra être suspendu par les efforts d'une génération? Pense-t-on qu'après avoir vaincu les rois, détruit la féodalité la démocratie reculera devant les bourgeois et les riches? (*De la Démocratie en Amérique.*)

# NISARD.

(1806).

M. Désiré **Nisard** est né à Châtillon-sur-Seine. Il se voua jeune aux lettres, et se fit connaître dans la presse et dans l'enseignement. M. Nisard est aujourd'hui membre de l'Académie française, professeur d'éloquence latine au collége de France, inspecteur général de l'université et secrétaire du conseil de l'instruction publique. Il a publié des *Études sur les poëtes latins de la décadence et sur les grands historiens romains*, livre savant et ingénieux, où il fait, avec des noms latins, l'histoire philosophique de toutes les littératures ; d'excellentes *Études sur les grands hommes de la Renaissance ;* un bon *Précis de la littérature française ;* d'intéressants *Récits de voyages ;* des *Articles sur l'Angleterre et sur la société anglaise ;* enfin une *Histoire de la Littérature française*, ouvrage encore inachevé, qui abonde en jugements admirablement exprimés et en portraits tracés de main de maître.

M. Nisard est un critique de l'école de Boileau; l'*Art poétique* est son code littéraire. Passionné pour la pureté de l'art, doué d'une raison ferme, d'un goût sûr, et ne sacrifiant qu'aux grâces sévères, il s'est placé, par ses écrits et ses leçons, à la tête des défenseurs des grandes traditions littéraires du dix-septième siècle.

## MM. Villemain, Sainte-Beuve, Nisard et Saint-Marc Girardin.

Il y a, de notre temps, quatre sortes de critique.

La première est une forme nouvelle de l'histoire générale.

Les révolutions de l'esprit, les changements du goût, les chefs-d'œuvre en sont les événements ; les écrivains en sont les héros. On y montre l'influence des sociétés

sur les auteurs, des auteurs sur les sociétés. Cette critique raconte, peint à grands traits, plutôt qu'elle n'analyse. Les détails n'y figurent que pour la lumière qu'ils jettent sur les faits généraux. Les hommes y sont montrés par leurs grands côtés. On y peut d'ailleurs admirer les mêmes beautés que dans l'histoire, et c'est proprement l'histoire des affaires de l'esprit. L'honneur d'en avoir donné le premier modèle appartient à M. Villemain. Le premier, il a mis la critique de pair avec l'histoire et la philosophie. Ses leçons, devenues d'excellents livres, après avoir été d'admirables improvisations, ont prouvé que le talent de peindre, d'exposer, de tirer des renseignements du passé n'appartient pas moins au critique qu'à l'historien, et que l'étude de l'esprit dans les lettres n'est que la plus relevée des psychologies. Nous lui devons en grande partie ce goût des jugements sur les ouvrages et cette sensibilité vive pour les choses de l'esprit qui nous ont fait passer de si bonnes heures dans les vingt-cinq dernières années, et qui nous ont préparé de si précieuses distractions pour celles que nous avons à traverser.

La seconde sorte de critique est à la première ce que les mémoires sont à l'histoire. De même que les mémoires recherchent dans les événements la partie anecdotique, et dans les personnages publics l'homme, la vie secrète, de même cette critique s'occupe plus de la chronique des lettres que de leur histoire, et elle fait plus de portraits que de tableaux. Elle est plus curieuse de ce que les écrivains ont en propre que de ce qui leur vient du dehors, et des différences que des ressemblances. Le portrait, dans la diversité infinie de ses nuances, voilà

où elle excelle. Pour elle, tout auteur est un type, et aucun type n'est méprisable. Aussi ne donne-t-elle pas de rang; elle se plaît à ces talents aussi divers que les visages. Elle est plus poétique que philosophique; car la philosophie s'attache aux ressemblances, aux lois générales de l'esprit; la poésie, c'est le sentiment des variétés de la vie individuelle. Pour le fond comme pour la méthode, cette critique est celle qui s'éloigne le plus de la forme de l'enseignement, et qui a l'allure la plus libre. La pénétration qui ne craint pas d'être subtile, la sensibilité, la raison, pourvu qu'elle ne sente pas l'école, le caprice même à l'occasion, le style d'un auteur qui sent tout ce qu'il juge, le fini du détail, l'image transportée de la poésie dans la prose, telles en sont les qualités éminentes. Je mettrais un nom au bas de cette théorie si j'étais plus sûr de n'y avoir rien omis.

J'éprouve quelque embarras à définir la troisième sorte de critique. Si les deux autres rappellent l'histoire sous ses deux formes, celle-ci se rapproche plus d'un traité. Elle a la prétention de régler les plaisirs de l'esprit, de soustraire les ouvrages à la tyrannie du *chacun son goût*, et d'être une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire. Elle s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres; elle s'en est fait un du génie particulier de sa nation, un autre de la langue française. Elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal: elle note ce qui s'y rapporte, voilà le bon; ce qui en diffère, voilà le mauvais. Si son objet est élevé, si l'on ne peut pas l'accuser de faire tort ni à l'esprit humain, qu'elle veut contempler dans son unité, ni au

génie de la France, qu'elle veut montrer toujours semblable à lui-même, ni à notre langue, qu'elle défend contre les caprices du goût, il faut avouer qu'elle se prive des grâces que donnent aux deux premières sortes de critique la diversité, la liberté, l'historique mêlé aux jugements, la beauté des tableaux, le piquant des portraits. J'ai peut-être des raisons personnelles pour ne pas mépriser ce genre; j'en ai plus encore pour le trouver difficile et périlleux.

La quatrième sorte de critique n'épuise ni une époque, ni un auteur, ni une théorie. Elle n'est ni une histoire, ni une biographie, ni un traité. Elle choisit un sujet qu'elle circonscrit à dessein, aimant mieux se tracer un cercle restreint, d'où elle pourra sortir si la vérité ou l'agrément le demandent, que de s'ouvrir un cadre trop vaste, qu'elle risquerait de ne pas remplir. Le sujet choisi, s'il s'agit, par exemple, de l'usage des passions dans le drame, elle recueille dans les auteurs dramatiques les plus divers et les plus inégaux les traits vrais ou spéciaux dont ils ont peint une passion; elle compare les passages, non pour donner des rangs, mais pour éclairer par ces rapprochements l'objet de son étude; elle y ajoute ses propres pensées, et de ce travail de comparaison et de critique elle fait ressortir, comme conclusion, quelque vérité de l'ordre moral; car tel est le dessein qu'elle se propose : tirer des lettres un enseignement pratique; songer moins à conduire l'esprit que le cœur; prendre plus de souci de la morale que du goût. C'est de la littérature comparée qui conclut par de la morale.

## La fable aux différents âges de la vie.

On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables; et à chaque âge elles donnent tout le plaisir qu'on peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité des caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mère leur en a dit, le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin; ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs sou-

venirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai parlé.

Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les illustres séducteurs qui les trompent sur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inépuisable. Ils sont trop superbes pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture de père de famille, dans le temps des conseils minutieux et réitérés, où le fabuliste était complice des réprimandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désœuvrement ou par fatigue de quelque plaisir que son imagination avait grossi, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant parmi les animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées!

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille en s'approchant d'un plus grand, de ses forces en luttant avec un plus fort, de son intelligence en voyant le prix remporté par un plus habile; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie; quand il est arrivé à se défier même de ses espérances, alors revient le fabuliste qui savait tout cela, et qui le lui dit, et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son

mal au vrai, et tout ce qu'on peut en ôter de points par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme « du long espoir et « des vastes pensées, » le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous nos yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermés dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plaît : la morale, qui se confond avec notre propre expérience, de telle sorte que lire le fabuliste, c'est ranimer l'art, dont nous sommes touchés jusqu'à la fin de notre vie comme d'une vérité supérieure et immortelle; les mœurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenons le même plaisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imperfections des hommes, soit l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance. Il est peu de vieillards qui n'aient quelque animal familier, c'est quelquefois le dernier ami; celui-là du moins est connu. Il souffre nos humeurs, et joue avec la même grâce pour le vieillard que pour l'enfant. Le maître du chien n'a ni âge, ni condition, ni fortune; le faible est pour le chien le seul puissant de ce monde; le vieillard lui est un enfant aux fraîches couleurs; le pauvre lui est roi. *(Histoire de la littérature française.)*

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

(DEUXIÈME PARTIE.)

## Dix-neuvième siècle.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

